



LE PALAMÈDE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E.-B. DELANCHY,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N. 11.

LE

PALAMÈDE,

REVUE MENSUELLE

DES JEUX.



PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE MENARS, N° 1;

AU CAFÉ DE LA RÉGENCE, PLACE DU PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ M. CAUSETTE, LIBRAIRE, RUE DE SAVOIE, N° 15.

1838.

LE PALAMÈDE.

UNE PARTIE D'ÉCHECS EN ABYSSINIE.

Vers le commencement de notre siècle, lord Valentia profita de tous les moyens que son rang, sa fortune, et la situation des Anglais dans l'Inde mettaient à sa portée pour étudier mieux qu'on ne l'avait fait encore plusieurs pays de l'Orient. La relation de ses voyages fut accueillie avec empressement; il y règne un ton de franchise et de simplicité qui ne pouvaient manquer d'inspirer beaucoup de confiance. Après avoir parcouru l'Egypte, la Syrie, la Perse, l'Inde, Ceylan, la mer Rouge, lord Valentia se détermina à envoyer en Abyssinie M. Salt, son secrétaire, jeune homme actif, intelligent, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages. La mission de M. Salt avait pour but d'acquérir des lumières sur un pays qui, pendant le cours du dernier siècle, n'avait été visité que par le seul Bruce.

M. Salt fut très-bien accueilli par le Ras, ministre tout puissant en Abyssinie, et espèce de maire du palais. A la suite d'un copieux repas, il fut témoin d'une partie d'échecs fort curieuse; nous allons emprunter sa description.

« Nous nous préparâmes de notre mieux pour nous présenter au Ras, et sortîmes de Chelicut de bon matin; nous passâmes un village appelé Afgoul; les principaux habitants vinrent nous complimenter. Nous commencions à nous fatiguer de grimper colline sur colline lorsque nous aperçûmes Autalow à la distance d'environ un mille. A mesure que nous approchions, notre suite augmentait rapidement, et avant d'atteindre la résidence du Ras, il nous fallut traverser une foule au moins de trois mille habitants. Ils nous pressaient tellement pour nous voir de plus près surtout à notre passage à la première porte où siégeaient les officiers d'état, que nous eûmes beaucoup de peine à y pénétrer; on ne nous laissa point descendre de nos mules avant que nous

cussions atteint l'entrée de la grande salle, à l'autre extrémité de laquelle le Ras était assis sur un sopha couvert d'un riche satin. A ses côtés étaient les principaux chefs assis sur un tapis. Nous fûmes conduits devant le Ras avec beaucoup de bruit, selon l'usage du pays ; nous le saluâmes, nous lui baisâmes le dos de la main, il baisa la nôtre, et il nous montra un sopha placé à sa droite qui était recouvert de belles peaux, nous nous y assîmes aussitôt ; ensuite vinrent les compliments ordinaires. Le Ras exprima le plaisir qu'il avait de nous voir ; de notre côté nous lui rendîmes sa politesse, et lui présentâmes les présents que lord Valentia lui envoyait de Moka ; il en parut enchanté, et nous retint à déjeûner avec lui. Notre attention, dans cette première visite, s'était principalement portée sur le Ras ; c'était un petit homme d'une politesse remarquable, d'une complexion délicate, vif dans les manières malgré son grand âge, avec une expression d'intelligence dans sa physionomie, et de la dignité dans toute sa façon d'agir.

Dès que l'on eut apporté le déjeûner, le Ras lui-même nous servit, et nous força de manger abondamment des œufs, de la volaille au curry et des boulettes d'une composition mêlée de céleri sauvage, de caillé et de ghée, après quoi on nous offrit le mets de prédilection, de la viande crue ; comme nous fîmes quelques objections pour la manger sans être aprêtée, on la fit griller, et l'un des gens du Ras la coupa en petits morceaux ; alors le Ras l'introduisit de sa main dans notre bouche : faveur très-rare et fort recherchée.

Il est fort difficile de décrire la scène qu'offrait pendant ce temps la grande salle : on s'y querellait, on s'y battait presque pour avoir de la viande crue qu'on y passait de main en main, et pour le pain de teff qui était entassé autour de la table. Il y avait cependant plusieurs maîtres de cérémonies munis de longs bâtons blancs dont ils se servaient pour châtier ceux qui étaient trop pressés de saisir leur portion. Comme le temps était à l'orage et qu'il tombait de fréquentes averses, le Ras nous engagea à passer une partie de l'après-midi avec lui.

L'on étendit sur le plancher un vaste échiquier dont toutes les cases étaient de couleur rouge, séparées seulement par une petite bande bleue, et une partie d'échecs entre le Ras et l'un de ses favoris s'engagea.

Les pièces étaient d'ivoire et grossièrement travaillées ; elles

étaient très-grandes et fort lourdes, un homme avait souvent de la peine à en remuer une; quand l'occasion se présentait de prendre une pièce à son adversaire, les esclaves qui exécutaient les coups commandés par les joueurs l'abattaient avec beaucoup de force et d'ordre, et l'enlevaient de l'échiquier. J'ai remarqué que leur jeu diffère du nôtre à plusieurs égards : d'abord les pions ne font jamais qu'un pas; la reine a une marche plus restreinte que la nôtre; les fous ne font jamais que trois pas, et peuvent sauter par-dessus une autre pièce comme les cavaliers (1).

Ils font un grand bruit en jouant; tous les spectateurs disent à haute voix leur avis, même les esclaves; quelques-uns même saisissent les pièces et montrent comment ils croient qu'il faut les faire marcher.

Nous remarquâmes néanmoins qu'ils savaient ménager les choses avec assez d'adresse, de manière que le Ras gagna toujours la partie. »

(1) C'est l'ancienne manière de jouer aux échecs, tel que nous l'avons reçue des Orientaux. Cette manière de jouer a été adoptée jusqu'au XIV[e] siècle, époque où l'on a perfectionné le jeu en Europe, et l'on a établi les règles que nous suivons aujourd'hui.

CABINET D'ANTIQUITÉS DE M. DUSOMMERARD.

JEU DES ÉCHECS DE SAINT LOUIS.

Dans le vieux quartier Saint-Benoît, au cœur de ce *pays latin* où le passé a imprimé si fortement sa trace, deux constructions d'époque et de physionomie bien diverses, les Thermes et l'hôtel de Cluny, attirent les yeux et forcent la curiosité de l'homme le plus étranger aux arts. La vaste salle des Thermes, avec sa triple arcade, ses parois semblables à la roche vive, et sa voûte de quarante pieds de haut, si majestueuse encore dans sa nudité désolée, éveille dans l'âme le sentiment d'une durée sans fin et le souvenir de Rome, tandis que les arceaux surbaissés et bordés de pampres qui nous introduisent dans l'hôtel de Cluny, gardé par des monstres de pierre comme un château enchanté de l'Arioste, nous ouvrent un tout autre monde, celui du moyen-âge. Ces deux édifices, au premier abord, frappent surtout par leur dissemblance. Un lien indissoluble existe toutefois entre eux ; ce n'est pas le hasard qui les a ainsi rapprochés, et si l'on pouvait plonger ses regards sous les masses gothiques de l'hôtel *abbatial* et *royal*, on les verrait assises sur des bases de quinze siècles, et enchaînées par des fondements indestructibles à la *ruine romaine*. L'hôtel de Cluny s'élève où furent les appartements du palais des Césars. La *ruine romaine* de la rue de La Harpe était leur salle de bains, alors que leur vaste et magnifique résidence, couvrant de ses bâtiments et de ses jardins toute la pente du *mont Lucotitius* (la montagne Sainte-Geneviève) jusqu'à la Seine, dominait la petite cité de Lutèce, encore resserrée dans l'île étroite qui fut le berceau de Paris.

Le palais romain de Paris dut sa fondation au César Constantius-Chlorus, père de Constantin-le-Grand, vers la fin du troisième siècle : le nom populaire de *Thermes de Julien*, que la tradition a conservé à ses restes, rappelle encore le plus illustre des princes qui l'aient habité et le grand événement qui se passa

dans ses murs en 360. Ce fut là que les légions des Gaules forcèrent Julien d'accepter le diadême ; le palais de Lutèce vit élever au trône le dernier empereur qui ait défendu à la fois l'empire romain et l'antique société païenne contre le christianisme et contre les barbares. Après Julien, le palais de Lutèce reçut dans son enceinte Valentinien et Gratien, et les rugissements des ours et des lions immolés par Gratien dans les jeux sanglants de l'amphithéâtre firent retentir ces voûtes, où le silence de la méditation et de la pensée avait régné avec Julien. Mais bientôt d'autres maîtres envahissent, la hache en main, la résidence des empereurs ; les Césars ne sont plus, et les hôtes farouches de la Germanie, et les rois *couverts de fourrures*, ont remplacé les *princes vêtus de pourpre* ; Chlodowig, Hildebert, Chlother, succèdent aux Romains dans le palais qu'ensanglanta le massacre fameux des fils de Chlodomir par leurs oncles ; puis, des jours meilleurs commencent à luire ; les Mérovingiens, ces Atrides des Franks, disparaissent devant la race de Karl-Martel.

Les filles de Charlemagne et le sage Alcuin ramènent les arts et les lettres au séjour de Julien, et, dans les salles romaines, les artistes de l'Italie et de la Gaule couvrent d'or et de brillantes couleurs ces miniatures précieuses, ces missels, qui nous révèlent les mœurs et le costume de ces âges lointains ; la *Bible de Charles-le-Chauve*, aujourd'hui le plus bel ornement du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, fut probablement exécutée dans le palais de Paris. Mais cette aurore de civilisation s'est bientôt éclipsée sous les impuissants héritiers de Charlemagne. La Gaule est ouverte aux ravages de nouveaux barbares, et les Normands viennent promener le fer et le feu sur les rives de la Seine ; les faubourgs de Paris s'écroulent dans les flammes avec les basiliques et la plupart des édifices qu'ils renferment. De cette fatale époque date la décadence du palais romain : abandonné des rois capétiens pour le palais de la Cité, et dépouillé de toutes ses splendeurs, il s'en alla peu à peu en débris ; ses cours et ses jardins furent changés en clos ou obstrués de maisons particulières ; ces vastes et sombres réduits, au XII[e] siècle, étaient devenus le repaire des larrons et l'asile des *amours furtifs* ; pourtant son aspect n'avait rien perdu de sa grandeur, et sa façade, ses cours et ses ailes embrassaient encore tout le pourtour de la montagne Sainte-Geneviève. Philippe-Auguste lui porta le dernier coup, en laissant presque toutes les

dépendances du palais hors de l'enceinte nouvelle qu'il bâtit autour de Paris, et en donnant l'édifice à l'un de ses chambellans. Le monument romain, passant de main en main et tombant pierre à pierre sous les coups des hommes et non des siècles, arriva peu à peu à l'état où nous voyons ses derniers restes, qui du moins, nous devons l'espérer, sont désormais à l'abri du vandalisme démolisseur.

Pendant que nous poursuivions la ruine du palais romain, sur une partie de son emplacement, comme pour consoler les arts, surgissait un bel édifice *gothique :* le *vieux palais* ayant été achevé vers 1340, par l'ordre de Cluny, les abbés-généraux élevèrent sur les assises romaines un logis somptueux qui s'adossa aux murs inébranlables des Thermes, et qui fut achevé de *fond en cime*, au commencement du XVI[e] siècle, par l'abbé Jacques d'Amboise, frère de l'illustre cardinal Georges, et, comme lui, passionné pour les chefs-d'œuvre de l'art. L'hôtel de Cluny, si pittoresque encore malgré les longs outrages qu'il a subis, si original avec sa porte couronnée de festons et de figures fantastiques, ses grands combles, ses balustres mutilés, ses hautes lucarnes encadrées de délicates sculptures, l'hôtel de Cluny dut être une admirable chose au sortir des mains de l'architecte ; la sculpture et la peinture étaient venues en aide à l'architecture, pour en faire un prodige d'élégance et de richesse. La charmante chapelle de l'hôtel était remplie de statues sculptées par Paul Ponce, l'auteur du tombeau de Louis XII : l'hôtel entier, peint, doré, brodé d'arabesques, resplendissait comme un palais de fée.

Cette prospérité ne dura guère. Après la mort de Jacques d'Amboise, les abbés de Cluny cessèrent d'habiter cette brillante résidence, qui perdit peu à peu son éclat de génération en génération, et reçut successivement dans son sein des hôtes bien divers : on y vit tour à tour la reine Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, les comédiens de Henri III, les nonces des papes, les religieuses de Port-Royal, enfin, des imprimeurs, des libraires et des astronomes ; trois savants célèbres, Delisle, Lalande et Messier, établirent, durant bien des années, leur observatoire dans la tour octogone de l'hôtel, construite peut-être pour servir de *retrait* à leurs devanciers, les astrologues du XV[e] siècle. Long-temps avant la révolution, l'hôtel n'avait plus rien d'entier que sa chapelle ; des clubistes ignorants et fanatiques brisèrent les merveilles du ciseau de Ponce, bien que la Constituante et la

Convention eussent déclaré l'hôtel de Cluny propriété nationale, et défendu expressément de détruire les monuments appartenant à la nation. L'hôtel lui-même semblait destiné à périr lentement par l'incurie de ses habitants, sinon à tomber sous le marteau de quelque *bande noire*. Le palais de l'abbé Jacques paraissait condamné au même sort que celui du César Constantius.

Un jour cependant le vieil hôtel secoua son deuil séculaire, et reprit un air de fête oublié depuis trois cents ans : les voûtes noircies et les plafonds délabrés revêtirent de nouveau leur parure de pourpre et d'azur ; les murailles nues disparurent sous les cuirs vernis aux grandes fleurs d'or ; le soleil recommença de se jouer à travers les vitraux peints ; les chaires et les crédences sculptées, les missels historiés, les reliquaires dorés, les *fiertes* brodées à jour, les diptyques d'ivoire, encombrèrent la chapelle ; le vaste lit royal éleva son baldaquin à cariatides dans la chambre à coucher pleine de riches trophées et d'armures résonnantes ; les faïences peintes, les émaux du XVIe siècle, les *rustiques figulines* de Palissy, s'étalèrent sur les larges *dressoirs*, comme si Jacques d'Amboise fût revenu parer son logis bien-aimé, pour y recevoir Marie d'Angleterre, la belle veuve, ou le roi François Ier ! Le moyen-âge et la renaissance rentrèrent triomphalement dans leur demeure.

Il y avait un homme qui avait compris le noble manoir, qui s'était épris pour lui d'un de ces amours d'artiste et d'antiquaire, si vivaces, si profonds et si dignes de la sympathie de tout ami des arts. Que nous resterait-il des vieux temps sans ces passions généreuses que la foule ridiculisait naguère, et qu'elle commence aujourd'hui à respecter, sinon à partager? Sous l'empire et la restauration, quand une noire nuée de spéculateurs s'abattait sur nos monuments échappés à la tourmente de 93, cet homme suivait les vandales à la trace, élévant contre eux une voix à laquelle répondaient de loin en loin quelques rares échos, et glanant sur les pas des destructeurs mille débris curieux échappés à leur ignorante avidité. Il couronna son œuvre en assurant, autant qu'il lui était donné de le faire, le salut de l'hôtel de Cluny, et en y installant les trésors amassés par trente ans de recherches, de fatigues et de sacrifices de tout genre.

M. Dusommerard, après avoir consumé tant d'années et tant de peines à rassembler une multitude d'objets de haut intérêt pour l'histoire des mœurs et de la vie privée de nos pères, a pensé

que son œuvre de dévoûment demeurerait incomplète si sa collection, où l'archéologie puise incessamment des notions précieuses, venait un jour à être dispersée sans avoir été reproduite et multipliée dans les arts graphiques : il s'est résigné à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices, disons-le, car on sait quelle est, en France, la destinée des grandes publications de ce genre, si onéreuses et si peu encouragées. Son plan élargi l'a conduit à entreprendre une véritable *Histoire des arts au moyen-âge*. Là, nous trouverons les meubles, les armes, les objets d'art de petite dimension, toutes les délicates merveilles des temps intermédiaires et de la renaissance. Parmi les objets les plus curieux qu'offre le cabinet de Dusommerard se trouve un jeu d'échecs en cristal que l'on pense avoir appartenu à saint Louis. Les pièces ont une forme antique et bizarre, elles ont beaucoup de rapport avec celles que nous voyons dessinées dans les manuscrits sur les échecs des XII[e] et XIII[e] siècle.

Voici la description qu'en fait le propriétaire de l'hôtel de Cluny dans son *Histoire des arts*.

« L'échiquier, dressé en cristal de roche hyalin et coloré, avec figures en bois simulant un tournoi dans toutes les parties latérales, est un ouvrage du XIII[e] siècle dont les pièces à division, dites gothiques, paraissent avoir été travaillées et montées en Syrie. Il fut envoyé en présent, il y a quelques années, par une ville étrangère à un descendant de saint Louis, comme ayant appartenu à son illustre aïeul.

« Joinville, dans la *Vie de saint Louis*, chap. 56, rend compte de l'ambassade que le prince des *Beduens*, qu'on appelait le Vieux de la Montagne, envoya à saint Louis. Joinville ajoute « et, entre autres choses, envoya icelui prince de la Montagne un olifant de cristal au roi, et plusieurs et diverses figures d'hommes, faites aussi de cristal, tables et échets de cristal montés en or. »

VIDA DE CRÉMONE.

Marc-Jérôme Vida, né à Crémone en 1490, de parents peu favorisés de la fortune, étudia avec distinction à Padoue, à Bologne et à Mantoue. Ses essais en poésie latine lui valurent la faveur de Léon X qui lui donna le prieuré de Saint-Silvestre, près Tivoli. Pendant quatorze ans de séjour en ce lieu de délices, Vida composa la *Christéide*, qui lui avait été demandée par Léon X, et qui ne fut terminée que sous Clément VII. Ce pontife lui donna, en 1532, pour récompense de son poème, l'évêché d'Albe qu'il occupa avec honneur et où il mourut en 1566. Crémone, sa patrie, lui consacra un beau monument funèbre, et des inscriptions qui rappelaient le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits.

Outre la *Chritéide*, nous avons de Vida le poème dont nous offrons à nos lecteurs une traduction dans ce numéro, et dont nous donnerons la suite dans le numéro prochain.

Nous avons encore de lui *Poeticorum liber tri*, traduit en français par l'abbé Batteux, et *Bombicum libri duo*, que l'on s'accorde à regarder comme son meilleur ouvrage.

Le critique Dussault a dit, dans ses annales littéraires, qu'il aimait mieux lire Philidor que le poème des *Echecs* de Vida; tous ceux qui aiment la poésie latine s'inscriront en faux contre un jugement qui ne serait excusable que dans la bouche d'un joueur d'échecs passionné.

Le joli poème des *Echecs*, en quatre chants, par l'abbé Roman (1), est une imitation de celui de Vida; mais il offre sur les règles du jeu des détails plus étendus. Le travail de l'abbé Roman est accompagné de recherches historiques sur le jeu des échecs, et d'une préface intéressante. L'éditeur du poème français, en avouant que le poème latin est rempli d'élégance et de belles images, fait à Vida des reproches sévères sur le peu de clarté avec laquelle la partie est décrite. « Le « poète n'a pas, dit-il, tiré de la situation toutes les ressources

(1) *Voyez* le huitième numéro de la première année du *Palamède*.

« qu'elle offrait à l'imagination. La présence et les menaces de « Jupiter, les dieux penchant pour l'un ou pour l'autre joueur, « le coup d'œil de Vénus, l'attention de Mars, les ruses de « Mercure, les alternatives d'inquiétude et de joie, les succès « et les revers, les plaintes mutuelles, les applaudissements « des dieux, l'allégresse du vainqueur, le prix donné par Ju- « piter, eussent rendu la partie intéressante. »

Qu'il nous soit permis de justifier Vida. Pourquoi ce poète, dont les ouvrages annoncent la plus brillante et la plus féconde imagination, un goût pur et délicat, s'est-il renfermé dans des bornes plus étroites que celles qu'on lui assigne? C'est qu'il n'a point voulu détourner, par de longs détails, l'attention qui doit tout entière régner parmi les joueurs et les spectateurs. Il aura plus d'une fois éprouvé le besoin de céder à l'impulsion, à la force de son génie; les convenances seules, et peut-être même la marche du poème didactique, l'en auront empêché. Etait-il bien nécessaire qu'un des législateurs du Parnasse mit dans la bouche de Jupiter un long discours hérissé d'apostrophes menaçantes, que les joueurs ni les spectateurs ne pouvaient être disposés à écouter, à l'instant même où la partie (une partie qu'ils ne connaissaient pas), allait commencer? Etait-il à propos de retarder le jeu par cette seule raison, et de faire perdre aux joueurs le souvenir non moins important pour eux de ce que venait de dire l'Océan? Il suffisait, ce nous semble, comme le poète l'a fait dans ce passage, il suffisait d'indiquer le motif des défenses et des menaces du souverain des dieux, qui, vers le milieu de la partie, témoin de quelques supercheries, n'en devait même pas trop dire encore.

« At (quoniam quoties fera bella fatigant
« Mortales, superi studiis diversa foventes
« Ipsi etiam inter sese odiis bellantur iniquis,
« Maximaque interdum toto ardent prælia cœlo),
« Jupiter omnipotens solio rex fatus ab alto,
« Omnes abstinuisse jubet mortalibus armis
« Atque minis, ne quem foveant, perterret acerbis. »

Jupiter, comme on le voit, se borne à exprimer d'un ton sévère ses volontés suprêmes; mais sans troubler la fête nuptiale

qu'il honorait de sa présence; mais sans effrayer par son courroux les hôtes ni les convives. L'expression *perterret*, employée dans le dernier vers, rend moins la crainte que Jupiter veut inspirer, que celle dont on est pénétré devant le maître des dieux, et le mot *acerbis* désigne plutôt le ton de sévérité, que celui de l'aigreur et du mécontentement. D'ailleurs, ici la sévérité doit beaucoup différer de ce terrible courroux, qui doit être si bien marqué dans un poème épique, et produire des impressions plus fortes et plus durables.

Le coup d'œil de Vénus ne pouvait être mieux dépeint, le motif n'en pouvait être rendu plus sensible.

« Verùm improba cladem,
« Et tantas Erycina Venus miserata ruinas,
« Incauto juveni furtim tacito innuit ore,
« Atque oculis : (Phœbum nam fortè adversa sedebat).

Vénus ne jugeait pas du coup, comme une personne capable de donner des leçons aux deux joueurs; mais comme l'aurait fait tout autre spectateur attentif, et qui se rappelait ce que l'Océan avait dit. L'on ne peut s'empêcher d'admirer l'heureux choix des épithètes et la vivacité des expressions *Tantas, miserata, incauto juveni*, etc. Quelques mots de plus, le poète s'écartait du naturel. Vida n'a point négligé de peindre les résultats du coup d'œil de la subtile Vénus, ni l'effet rapide qu'il produit sur Apollon.

« Nulla mora ad nutus Divæ tremefactus Apollo
« Constitit, atque oculis latè agmina circumspexit,
» Et subitò insidias sentit, peditemque retraxit
« Quem contrà impulerat dextrâ impiger atque periclo
« Reginam eripuit, etc.

L'attention de Mars, les ruses de Mercure, n'ont pas été plus négligées par notre auteur que les autres détails; il ne les a point crus susceptibles de plus amples développements.

Le poème des *Echecs* de Vida a été traduit plusieurs fois en français; d'abord en 1557, par Louis Demazures, chanoine de la cathédrale de Rouen; cette traduction commence ainsi :

Je chante en jeu une guerre pour traite
D'un fier combat la semblance je traite,

Tirée au vrai une feinte en buy d'armes
Le jeu d'un règne et d'un camp de gendarmes,
Comme deux roys l'un à l'autre s'opposent
Et pour l'honneur au combat se disposent.
L'un marche blanc, l'autre noir sur les rangs,
Ainsi armés de harnois différents.

Il existe encore une autre traduction en vers; elle parut en 1606, elle est dédiée à Louis XIII, encore dauphin.

Nous nous sommes servis de la traduction de M. Levée, parue en 1809, qui nous a paru celle qui s'écartait le moins du texte.

MARCI HIERONIMI VIDÆ,

SCACCHIA, LUDUS.

Ludimus effigiem belli, simulataque veris
Prælia, buxo acies fictas, et ludicra regna:
Ut gemini inter se reges, albusque nigerque,
Pro laude oppositi certent bicoloribus armis.
Dicite, seriades nymphæ, certamina tanta,
Carminibus prorsùs vatum illibata priorum.
Nulla via est, tamen ire juvat, quò me rapit ardor,
Iviaque audaci propero tentare juventâ.
Vos per inaccessas rupes, et inhospita cuntem
Saxa, Deæ, regite, ac secretum ostendite callem.
Vos hujus ludi in primis meminisse necesse est:
Vos primæ studia hæc Italis monstrâstis in oris,
Scacchidis egregiæ monumentum insigne sororis.

LE JEU DES ÉCHECS

DE M. J. VIDA DE CRÉMONE.

Je chante cette espèce de guerre, ces combats simulés, image des combats réels, ces petits bataillons de buis et ces royaumes amusants que deux rois, l'un blanc et l'autre noir, deux rois rivaux de gloire se disputent avec des armes de deux différentes couleurs. Racontez-nous, nymphes des Sères, ces combats importants que les poètes qui m'ont devancé n'ont point encore célébrés dans leurs vers. Point de route tracée ; je brûle cependant de céder à l'ardeur qui m'entraîne, et ma jeunesse téméraire veut tenter l'entreprise. C'est à vous, ô déesses, de me guider à travers ces rochers inaccessibles et déserts ; c'est à vous de me découvrir des sentiers inconnus. Vous avez sans doute conservé le souvenir de ce jeu, invention et monument remarquable que l'on doit à la belle Scacchis, votre sœur. C'est vous qni, les premières, en enseignâtes la marche sur les confins de l'Ausonie.

Jupiter Æthiopum sedes, et Memnonis arva
Iverat, Oceani mensas dignatus amici,
Qui sibi tum optatis junxit Tellurem hymenæis.
Affuit unà omnis Superum chorus : omnia festo
Æquoris immensi resonabant littora plausu.
Ut dapibus compressa fames, mensæque remotæ,
Quo Superûm mentes ludo mulceret inani,
Oceanus tabulam afferri jubet interpictam.
Sexaginta insunt et quatuor ordine sedes;
Octono, parte ex omni, via limite quadrat
Ordinibus paribus; nec non forma omnibus una
Sedibus, æquale et spatium, sed non color unus :
Alternant semper variæ, subeuntque vicissim
Albentes nigris : testudo picta supernè
Qualia devexo gestat discrimina tergo.
Tum Superis tacitè secum mirantibus inquit :
Marti aptam sedem, ludicraque castra videtis.
Hoc Campo adversas acies spectare licebit,
Oppositis signis belli simulacra ciere,
Quæ quondàm sub aquis gaudent spectacla tueri
Nereïdes, vastique omnis gens accola Ponti,
Si quandò placidum mare, et humida regna quiêrunt,
En! verò simulata adsunt qui prælia ludant.
Sic ait, et versâ in tabulam deprompsit ab urnâ
Arte laboratam buxum, simulataque nostris
Corpora, torno acies fictas, albasque, nigrasque,
Agmina bina pari numeroque, et viribus æquis,
Bis niveâ cum veste octo, totidemque nigranti.
Ut variæ facies, pariter sunt et sua cuique
Nomina, diversum munus, non æqua potestas.
Illic et reges paribus capita alta coronis,
Et regum pariter nuptas in bella paratas
Cernere erat : sunt qui pedibus certamina inire
Sueti : sunt et equis qui malint, quique sagittis :
Nec deest, quæ feret armatas in prælia turres,
Bellua : utrinque Indos credas spectare elephantes.
Jamque aciem in versum statuunt, structæque cohortes
Procedunt campo, castrisque locantur utrisque.
Linea principio sublimes ultima reges
Parte utrâque capit, quartis in sedibus ambos

Jupiter avait parcouru l'Éthiopie et les champs de Memnon; il avait daigné venir s'asseoir à la table de l'Océan, son ami, qui célébrait alors son heureux hymen avec la déesse de la Terre. Tous les dieux s'y trouvèrent réunis. Des chants d'allégresse retentissaient sur les bords de la mer immense. Le repas fini et la table desservie, le maître du festin voulant procurer aux dieux un passe-temps agréable, fit apporter une espèce de damier. Cet échiquier est divisé en soixante-quatre cases; de tous côtés le chemin présente huit rangs de carrés parallèles. Toutes les cases ont la même forme, le même espace, mais non pas la même couleur. Elles varient sans cesse alternativement; tour à tour les blanches succèdent aux noires : telles que ces bigarrures que l'on aperçoit sur le dos convexe de la tortue.

Les dieux admiraient en silence. Vous voyez, leur dit l'Océan, vous voyez la situation des camps, et le siége de cette guerre divertissante. D'ici vous pourrez aisément examiner les armées en présence, enseignes déployées, méditant ces attaques images de la guerre, et dont les Néréides et tous les habitants de mon vaste empire prennent quelquefois plaisir à être les témoins, lorsque la mer est tranquille, et que rien ne trouble le repos des royaumes humides. Voici maintenant ceux qui doivent se mesurer ensemble.

Il dit, et renverse sur la table une urne contenant des morceaux de buis artistement travaillés par la main du tourneur : leur forme ressemble à celle de nos corps; les uns sont noirs, et les autres blancs. Les deux armées sont égales en nombre et en forces. Seize d'entre eux sont vêtus de blanc, seize autres portent la couleur noire. Comme ils diffèrent de figure, de même aussi chacun d'eux a un nom, une charge, un pouvoir différent. Ici, l'on aperçoit deux rois avec une couronne semblable, et là les deux reines également prêtes à livrer bataille. Les uns combattent à pied, les autres ne se présentent que montés sur de superbes coursiers; d'autres sont armés de flèches. On croirait être chez les Indiens, en voyant les éléphants porter des tours armées. Déjà chacun prend son rang, et les troupes disposées occupent de part et d'autre le lieu qu'elles ont choisi pour camper. D'abord les rois, comme les plus élevés, tiennent de chaque côté le plus haut rang, et se placent à la quatrième case, séparés entre eux par le même intervalle, laissant néanmoins au milieu

Tractu eodem adversas inter se; sex tamen æquis
In medio sedes spatiis hinc indè relictæ :
Sede albus sese nigrâ tenet, ater in albâ.
Proxima reginas capit orbita : regibus ambæ
Hærent, quæque suo, dextrum latus altera, lævum
Altera lege datis tangunt stationibus, atrumque
Atra tenet campum, spatio stat candida in albo,
Et proprium servant primâ statione colorem.
Indè sagittiferi juvenes de gente nigranti
Stant gemini, totidem pariter candore nivali,
Nomen Areiphilos Graïi fecêre vocantes,
Quòd Marti ante alios cari fera bella lacessant.
Continuò bos inter rex, nec non regia conjux
Clauduntur medii : duo dehinc utrinque corusci
Auratis equites sagulis, cristisque decori.
Cornipedes in aparta parant certamina Martis.
Tum geminæ, velut extremis in cornibus, arces
Hinc atque hinc altis stant propugnacula muris,
Quas dorso immanes gestant in bella elephanti.
Postremò subeunt octo hinc atque indè secundis
Ordinibus pedites, castrisque armantur utrisque
Armigeri partim regis, partimque ministræ
Virginis armisonæ, quæ prima pericula belli,
Congressusque ineant primos, pugnamque lacessant.
Non aliter campis legio se buxea utrinque
Composuit duplici digestis ordine turmis,
Adversisque ambæ fulsêre coloribus alæ,
Quàm Gallorum acies, Alpino frigore lactea
Corpora, si tendant albis in prælia signis
Anroræ populos contra, et Phaethonte perustos
Insano Æthiopas, et nigri Memnonis alas.
Tum pater Oceanus rursùs sic ore locutus,
Cœlicolæ, jam quænam acies, quæ castra, videtis;
Discite nunc (neque enim sunt hæc sine legibus arma),
Certandi leges, nequeant quas tendere contra.
Principio alterni reges in prælia mittunt
Quem pugnæ numero ex omni elegêre suorum.
Si niger arma ferens primus processit in æquor
Continuò adversum semper se candidus offert ;
Nec plures licet ire simul, facto agmine, in hostem.

d'eux, sur chaque front, les six cases du milieu, en gardant les uns et les autres des distances égales. Celui qui est en noir prend la case blanche, le blanc se place sur la noire. La case voisine reçoit les reines, qui toutes deux restent à côté des deux rois, l'une à droite, l'autre à gauche, gardant le poste que les lois leur assignent. La noire campe avec les noirs, la blanche se tient avec les blancs. Elles conservent, dès le commencement du jeu, la couleur qui leur est propre. D'une part viennent ensuite deux jeunes archers noirs; de l'autre, et dans le même ordre, deux archers aussi blancs que la neige. Les Grecs, autant qu'il m'en souvient, leur donnaient jadis le nom d'Aréiphiles, c'est-à-dire favoris de Mars, parce qu'ils provoquent au combat ; ils servent d'escorte au roi et à la reine, qui se trouvent placés entre deux. On découvre aussi, de chaque côté, deux cavaliers vêtus d'une armure éclatante comme l'or, le casque en tête, et dressant leurs coursiers à la manœuvre. Puis, aux extrémités du camp, s'élèvent dans les airs les deux tours, soutenues sur le dos énorme des éléphants, comme des forteresses dont les hautes murailles sont destinées à repousser les assauts. Vous pouvez enfin compter, de chaque côté, huit pions qui combattent au premier rang ; les uns sont les soldats du roi, les autres ceux de la reine amazone. Ils sont destinés aux escarmouches, exposés au premier choc, et livrent la première attaque. Ces légions de buis se disposent dans leurs camps, et se mettent en bataille sur deux rangs ; les deux ailes étalent des couleurs opposées. Tels on voit les Français, avec des corps blancs comme le lait, franchir les Alpes glacées, marcher avec les étendards flottants au-devant des peuples de l'Aurore et des Éthiopiens brûlés par l'insensé Phaéton, ou s'avancer contre les troupes du noir Memnon.

L'Océan continue en ces termes : Habitants des cieux, vous voyez déjà ce que signifient ces bataillons et ces camps; apprenez maintenant quelles sont les lois de la guerre ; car ces armées ont aussi des manœuvres particulières dont elles ne peuvent s'écarter. D'abord chacun des princes envoie en avant celui dont il a fait choix dans le nombre de ses soldats. Si c'est un noir qui s'avance le premier sur le champ de bataille, un blanc vient toujours aussitôt à sa rencontre. L'action une fois commencée, il n'est pas permis de s'avancer plusieurs contre l'ennemi. Tous

Propositum cunctis unum, studium omnibus unum,
Obsessos reges inimicæ claudere gentis,
Ne quò impunè queant fugere, atque instantia fata
Evitare : etenim capiunt ita prælia finem.
Haud tamen intereà cuneis obstantibus ultrò
Parcunt, sed citiùs quò regem sternere letho
Desertum evaleant, cædunt ferro obvia passim
Agmina : rarescunt hic illic funere semper
Utraque castra novo, magis ac magis area belli
Picturata patet, sternunt caduntque vicissim.
Sed cædentem opus est sublati protinùs hostis
Successisse loco, et conatus vindicis alæ
Sustinuisse semel : mox, si vitaverit ictum,
Indè referre licet se in tutum præpete plantâ.
At pedites prohibent leges certaminis unos,
Cum semel exierint (facilis jactura), reverti.
Nec verò incessus cunctis bellantibus idem,
Pugnandive modus : pedites in prælia euntes
Evaleant unam tantùm transmittere sedem,
Inque hostem tendunt adversi, et limite recto.
Congressu tamen in primo fas longiùs ire,
Et duplicare gradus concessum : at comminùs hostem
Cum feriunt, ictum obliquant, et vulnera furtim
Intentant semper lateri, cavaque ilia cædunt.
Sed gemini claudunt aciem qui hinc indè elephanti,
Cum turres in bella gerunt, ac prælia miscent,
Rectâ fronte valent, dextrâ, lævâque, retròque
Ferre aditum contra, campumque impunè per omnem
Proruere, ac totis passim dare funera castris.
Ne tamen obliquis occultent nixibus ictum;
Qui tantùm mos concessus pugnantibus arcu,
Dilectis Marti ante alios : nam semper uterque
Fertur in obliquum, spatiis nigrantibus alter,
Alter candenti semper si limite versat,
Directisque ineunt ambo fera bella sagittis.
Nec variare licet, quamvis fas ire per omnem
Hinc atque hinc campum, atque omnes percurrere sedes.
Insultat sonipes ferus, atque repugnat habenis:
Nunquâm continuo stipata per agmina ductu
Procurrit : tantùm sursùm sese arduus effert

n'ont qu'une seule pensée, un seul but, un seul désir, c'est de tenir le roi de la partie adverse si bien bloqué, qu'il lui soit impossible de fuir impunément, ni d'éviter le destin dont il est menacé, car c'est ce qui met fin au combat. Si, néanmoins, ils trouvent au passage des guerriers qui leur résistent, leur courroux s'enflamme, ils redoublent d'efforts pour mater le roi dénué de secours, et font tomber sous leurs coups tout ce qui se présente à leur rencontre. La mort éclaircit toujours les rangs des deux côtés, et peu à peu la plaine n'offre plus que quelques combattants qui, tour à tour, sont culbutés ou culbutent les autres. Mais il importe que le vainqueur prenne aussitôt le poste de celui qu'il a renversé, et qu'il soutienne, au moins une fois, la charge vigoureuse d'un ennemi jaloux de se venger. S'il a pu cependant éviter le coup, il a le droit de se retirer en arrière et de faire une prompte retraite. Les lois du combat ne défendent qu'aux seuls piétons de reculer, dès qu'ils ont une fois marché en avant (la perte est peu importante); mais les combattants n'ont pas tous la même marche, ni la même manière d'en venir aux mains. Quand les piétons se mettent en campagne, ils n'ont la faculté de s'avancer que d'une case, et vont à l'ennemi en ligne droite, quoique, dans la première attaque, ils puissent aller plus rapidement et doubler le pas. Dès qu'ils sont en présence de l'adversaire, ils dirigent leurs coups obliquement; ils chargent les flancs à la dérobée, et, après les avoir enfoncés, ils les mettent complètement en déroute. Lorsque les deux éléphants, qui de part et d'autre ferment la marche, s'avancent avec les tours dont ils sont chargés, ou qu'ils engagent le combat, ils peuvent aller de front, à gauche ou à droite, en arrière ou en avant, fondre impunément au milieu du camp, y porter çà et là l'épouvante et la mort, pourvu qu'aucun d'eux ne cache son coup par des desseins obliques. Cette prérogative n'appartient qu'à ceux qui portent l'arc, aux favoris de Mars; car l'un et l'autre gardent toujours le pas oblique; l'un se tient sur les cases noires, l'autre ne s'écarte jamais des cases blanches; tous deux se font une guerre cruelle en lançant leurs flèches en droite ligne. Il ne leur est point permis de changer de route, quoiqu'ils aient la faculté d'aller, de côté et d'autre, dans le camp, et de parcourir toutes les cases. Le coursier fougueux mord son frein, et veut qu'on lui lâche la bride; il ne court jamais en avant dans une direction continue à travers les rangs épais; il se regimbe,

Semper, et in gyrum gressus magno impete lunat
Curvatos, duplicemque datur transmittere sedem.
Si nigrante priùs campo exspectaverit, album
Mox petere et sedis semper mutare colorem
Lex jubet ac certo semper se sistere saltu.
At regina, furens animis, pars optima belli,
In frontem, in terga, ac dextram, lævamque movetur,
Itque iter obliquum, sed semper tramite recto
Procedit; neque enim curvato insurgere saltu
Cornipedum de more licet: non terminus olli,
Nec cursûs meta ulla datur : quocumque libido
Impulerit, licet ire, modò ne ex agmine quisquam
Hostilive, suove aditus occludat eunti.
Nulli etenim super educto fas agmina saltu
Transiliisse: equiti tantùm hæc concessa potestas.
Cautiùs arma movent gentis regnator uterque,
In quibus est omnis spes, ac fiducia belli.
Omnibus, incolumi rege, stat cernere ferro:
Sublato, pugnâ excedunt, et castra relinquunt:
Ille adeò in bello captus secum omnia vertit.
Ergò hærens cunctatur, eum venerantur, et omnes
Agmine circumstant denso, mediumque tuentur,
Utque armis sæpè eripiant, sua corpora bello
Objiciunt, mortemque optant pro rege pacisci.
Non illi studium feriendi, aut arma ciendi :
Se tegere est satis, atque instantia fata cavere.
Haud tamen obtulerit se quisquam impunè propinquum
Obvius; ex omni nam summum parte nocendi
Jus habet : ille quidem haud procurrere longiùs ausit,
Sed postquàm auspiciis primis progressus ab aulâ
Mutavit sedes proprias, non ampliùs uno
Ulteriùs fas ire gradu, seu vulneret hostem,
Seu vim tota ferant nullam, atque innoxius erret.
Hic mos certandi, hæc belli antiquissima jura.
Nunc aciem inter se certantes cernite utramque.
Sic ait : at (quoniam, quoties fera bella fatigant
Mortales, Superi studiis diversa foventes
Ipsi etiam inter sese odiis bellantur iniquis,
Maximaque interdùm toto ardent prælia cœlo)
Jupiter omnipotens solio rex fatus ab alto

il courbe le pas, se tourne et se retourne avec impétuosité, et peut franchir deux espaces; s'il se pose sur une case noire, la loi veut qu'en la quittant il se place sur une case blanche, et qu'il change toujours ainsi de couleur; la même loi veut qu'après avoir ainsi manœuvré, il s'arrête à un point fixe. Mais la reine, l'un des principaux agents de cette guerre, agitée par la fureur, marche de front; elle se retourne à gauche, à droite, obliquement, sans toutefois s'écarter de la ligne droite; elle ne peut, en effet, sauter ni s'élancer comme le cavalier; elle ne connaît aucun terme dans sa course, n'a point de bornes prescrites, va partout où sa passion l'entraîne, pourvu qu'aucun de ses soldats, ou des soldats ennemis, ne lui ferme le passage, car il n'est permis qu'aux cavaliers de franchir d'un saut les bataillons. Les deux rois, sur qui se reposent l'espoir des nations et le succès de la guerre, la font avec plus de précaution : tous sont vivement intéressés à l'existence du monarque; dès qu'il est enlevé, on se retire, on abandonne le camp. En effet, si le roi devient prisonnier de guerre, ses sujets subissent le même sort, il fait tourner les chances du combat : aussi marche-t-il avec majesté; on le comble d'honneurs; on se réunit autour de lui pour défendre sa personne au fort de la mêlée; souvent, pour lui sauver la vie, les troupes courent au devant du péril, et, formant un rempart de leurs corps, elles se disputent l'honneur de mourir pour leur roi. Son but n'est point de battre ni d'attaquer, il lui suffit de se couvrir et de se tenir en garde contre les destins qui le menacent. Cependant personne ne peut s'offrir impunément à sa rencontre; il a le souverain droit de nuire de toutes parts. Mais qu'il ne s'avise pas de pénétrer trop loin. Dès qu'à la première occasion favorable, il a quitté sa cour et transporté son siége ordinaire, il n'a plus le droit d'avancer que d'un pas, soit qu'il blesse son ennemi, ou que ses traits ne lui portent aucune atteinte, soit qu'il erre çà et là sans faire de mal. Telle est la tactique, telles sont les antiques lois du combat. Voyons maintenant les deux armées en venir aux mains.

Ainsi parla l'Océan; mais (parce que toutes les fois que les guerres funestes agitent les mortels, les dieux, favorisant, au gré de leur caprice tel ou tel parti, prennent part aux débats avec trop de chaleur, nourrissent entre eux les haines au point d'allumer de temps en temps la guerre jusque dans l'Olympe), Jupi-

Omnes abstinuisse jubet mortalibus armis,
Atque minis, ne quam ſoveant, perterret acerbis.

Tum Phœbum vocat intonsum, Atlantisque nepotem,
Egregium ſurto peperit quem candida Maïa,
Insignes ambo facie et florentibus annis.
Nondùm Mercurius levibus talaria plantis
Addiderat : nondùm Titania lumina agebat
Per liquidum, curru gemmato, Phœbus Olympum,
Tantùm humeros pharetrâ insignis, et crinibus aureis.
Hos pater adversis solos decernere jussit
Inter se studiis, et ludicra bella fovere,
Ac partes tutari ambas, quas vellet uterque :
Nec non proposuit victori præmia digna.
Dii magni sedêre : deûm stat turba minorum
Circumfusa ; cavent sed lege, et fœdere pacto,
Ne quisquam, voce aut nutu, ludentibus ausit
Prævisos monstrare ictus. Quem denique primum
Sors inferre aciem vocet, atque invadere Martem,
Quæsitum : primumque locum certaminis albo
Ductori tulit, ut quem vellet primus in hostem
Mitteret : id sanè magni referre putabat.
Tum tacitus secum versat quem ducere contra
Conveniat, peditemque jubet procedere campum
In medium, qui reginam dirimebat ab hoste.
Ille gradus duplices superat : cui tum arbiter ater
Ipse etiam adversum recto de gente nigranti
Tramite agit peditem, atque jubet subsistere contra
Advenientem hostem, paribusque occurrere in armis.
Stant ergò adversis inter se frontibus ambo
In mediis campi spatiis, ac mutua tentant
Vulnera ; nequicquam : neque enim vis ulla nocendi est
Armigeris, tractu dum miscent prælia eodem.
Subsidio socii dextrâ lævâque frequentes
Hinc atque hinc subeunt, latè et loca milite complent,
Alternantque vices : necdum tamen horrida miscent
Prælia, sed placidus mediis Mars ludit in armis,
Excursusque breves tentant, tutique tenent se.
Jamque pedes nigri rectoris, qui prior hostem
Contra iit, obliquum lævâ clàm strinxerat ensem,

ter, ce roi tout-puissant, défend, du haut de son trône, de se mêler des querelles d'ici-bas, et de les favoriser en rien ; cet ordre est même suivi des menaces les plus sévères.

Alors il appela Phébus, dont la chevelure reste toujours intacte, et le petit-fils d'Atlas, que la blonde Maïa conçut en secret; tous deux remarquables par la beauté des traits, tous deux à la fleur de l'âge. Mercure n'avait point encore d'ailes aux talons, Phébus ne conduisait point encore le soleil sur un char de diamans, au milieu de l'Olympe sans nuages ; il avait seulement des chevaux d'or et portait le carquois. Le père des dieux leur ordonna de jouer ensemble, de diriger cette guerre amusante, et de protéger l'un et l'autre le parti dont chacun aurait fait choix. Il proposa un prix digne du vainqueur. Les plus grands dieux s'assirent, et la troupe des dieux inférieurs se tint debout autour des joueurs : mais il fut enjoint et convenu que nul n'oserait, ni par voix, ni par gestes, indiquer aux joueurs les coups prévus. Enfin, on tire au sort à qui livrera la première attaque et entrera le premier sur le champ de bataille. Le sort désigne le chef des blancs, en lui laissant la faculté d'envoyer en avant celui de ses soldats qu'il voudrait. On regardait comme très-important ce premier avantage. Le chef des blancs songe en lui-même quel sera d'abord celui qu'il conduira vers l'ennemi. Il donne ordre à un piéton qui mettait la reine à couvert, d'avancer au milieu du camp. Le fantassin avance, en effet, de deux cases ; le roi Maure envoie un pion noir droit à sa rencontre, le dirige dans sa marche, et lui commande de soutenir le choc de l'ennemi qui s'approche, et de le combattre à forces égales. Voilà donc les deux guerriers opposés l'un à l'autre et de front dans les espaces du camp. Ils essaient mutuellement de se blesser, mais en vain ; car les pions ne peuvent se nuire quand ils combattent sur la même ligne. Des deux côtés, leurs compagnons viennent en foule leur donner du renfort ; à droite, à gauche, la place est couverte de gens armés. Tour à tour on occupe un poste, on en est chassé tour à tour, mais les horreurs de la guerre ne se font point encore apercevoir ; Mars se joue tranquillement au milieu des armes : on tente de petites escarmouches en se tenant sur la défensive. Pendant cet intervalle, le pion du roi Maure, qui était venu le premier, avait secrètement tiré son glaive, et frappé tout à coup mortellement sur la gauche un de ses adversaires, dont sa valeur lui fit prendre aussi-

Atque album è mediis peditem citus abstulit armis,
Illiusque locum arripuit præstantibus ausis :
Ah miser ! instantem lateri non viderat hostem.
Ipse etiam cadit, et pugnas in morte reliquit.
Tum cautus fuscæ regnator gentis ab aulâ
Subduxit sese mediâ, penitùsque repostis
Castrorum latebris extremâ in fauce recondit,
Et peditum cuneis stipantibus abditus hæsit.
Nec mora, surgit eques bellator lævus utrinque,
Et mediis hinc indè insultant cædibus ambo,
Alternique ruunt, et spargunt fata per hostes.
Sternuntur pedites passim, miseranda juventus,
Quòd nequeant revocare gradum : sonat ungula campo
In medio, et totis miscentur funera castris.
Dum verò peditum intentus Latonius heros
Cœdibus instat atrox, equitemque per agmina versat
Vastatorem alæ piceæ, longè Arcada major
Ardor agit tacitis jamdudùm invadere furtis
Magnum aliquid, peditumque ultrò sæpè obvia transit
Agmina, cornipedem ducens in prælia lævum,
Qui regi insidias tendens huc vertitur, atque huc,
Per mediosque hostes impunè infrenis oberrat.
Constitit, optatâque diu statione positus
Letum intentabat pariter regique, elephantique,
Alæ qui dextro cornu turritus in auras
Attollens caput, ingenti se mole tenebat.
Delius ingemuit, clauso succurrere regi
Admonitus ; namque indefensum in morte elephantem
Linquere se videt, atque ambos non posse periclo
Eripere, et fatis urgeri cernit iniquis.
Cura prior sed enim est trepidum defendere regem,
Quem rapit in dextrum latus : at niger emicat ense
Stricto eques, et magnis elephantem intercipit ausis,
Damnum ingens ; neque enim est, sævæ post virginis arma
Bellantûm numero ex omni magis utilis alter.
Non tamen impunè evades, ait acer Apollo ;
Et peditum cuneis, densâque indagine cingit.
Ille igitur trepidare metu, certique pericli
Frustrà velle fugam : nam hinc fata minatur amazon,
Indè obstat conserta phalanx ; tandem altiùs acto

tôt la place. Mais, hélas! le malheureux n'avait pas vu l'ennemi qui le tenait en flanc. Il tombe lui-même et meurt en héros. Alors le souverain habile de la nation qui tire sur le noir, se retire secrètement du milieu de sa cour, et se cachant au fond du camp dans un des passages les plus éloignés, il se poste entre les bataillons épais de son infanterie. Soudain, à la gauche de l'un et de l'autre parti, un cavalier belliqueux se met en marche, et tous les deux s'élancent sur les rangs ; ils chargent tour à tour et font un horrible carnage au milieu des ennemis ; à chaque pas l'infanterie, jeunesse malheureuse, est renversée sans pouvoir battre en retraite. Le camp retentit sous le pied des chevaux, et la terre est jonchée de cadavres. Mais tandis que le héros, fils de Latone, s'obstine avec ardeur à détruire l'infanterie et à conduire son cavalier pour renverser une aile de l'armée noire, une ardeur plus grande encore anime le dieu d'Arcadie, et le porte à tenter furtivement une entreprise extraordinaire; il passe à dessein les bataillons de piétons qui sont sur sa route, et menant son cavalier de gauche au combat, celui-ci court autour du roi pour lui tendre des piéges, et galope sans frein au milieu des ennemis. Il s'arrête enfin au poste long-temps désiré, et menace également de la mort, et le roi, et l'éléphant qui, de l'aile droite, portant une tour sur le dos, lève la tête en présentant une masse énorme. Le dieu de Délos gémit en se voyant contraint de secourir le roi, déjà cerné, et de laisser sans défense l'éléphant exposé au trépas ; et ne pouvant plus les dérober tous les deux au péril, il se voit pressé par les destins contraires. Cependant son premier soin est de défendre le roi tremblant qu'il retire du côté droit; mais le cavalier noir agite son glaive étincelant, il enlève l'éléphant par un coup de main ; perte irréparable pour son adversaire; car, après la reine, intrépide amazone, c'est le plus utile de tous ses guerriers. Mais tu n'échapperas point impunément, dit Apollon avec vivacité : alors il le fait cerner et envelopper par son infanterie. Le cavalier commence donc à trembler, et veut fuir en vain un danger inévitable ; car, d'un côté, l'amazone menace ses jours, de l'autre, les bataillons serrés s'opposent à son passage ; enfin, atteint d'un coup mortel par la reine, il succombe, et sa consolation est de mourir d'une si belle main. Alors l'armée des blancs, moins forte sur une de ses ailes, s'agite en tumulte ; enflammée par la perte cruelle qu'elle vient de faire, elle entre de plus en plus en

Virginis ense cadit, pulchræ solatia mortis.
Æstuat alba cohors latere heu ! minùs utilis uno,
Et magis atque magis furit acri accensa dolore.
Sicut ubi dextrum taurus certamine cornu
Amisit, dum se adverso fert pectore in hostem,
Sævior in pugnam ruit, armos sanguine, et altè
Colla animosa lavans : gemitu omnis silva remugit.
Talis erat facies, cæsi post fata elephantis,
Candentis turmæ : hinc furiis majoribus ardet
Phæbus, et ultrices hortatur in arma cohortes,
In ferrum et cædes pronus, cupidusque nocendi,
Incautusque ambas perdit sine lege phalangas.
Dumque hostes pariter cernat procumbere victos,
Ipse suos morti indefensos objicit ultrò.
Mercurius, melior furto, cunctatur, et hærens
Usque alium ex alio spectando prævidet ictum.
Sæpè ille, ex longo meditatus fata superba
Reginæ, peditem perdendum comminùs offert,
Dissimulatque dolos ; mox pœnitet, et trahit alto
Improbus, errorem fingens, suspiria corde.
Jamque sagittiferi dextro jam spicula cornu
Virginis in latus albentis tendebat : id hostis
Haud primùm sensit, peditemque trahebat in atram
Lævâ aciem, rerum ignarus ; verum improba cladem
Et tantas Erycina Venus miserata ruinas,
Incauto juveni furtim tacito innuit ore,
Atque oculis (Phœbo nam fortè adversa sedebat).
Nulla mora, ad nutus divæ tremefactus Apollo
Constitit, atque oculis latè agmina circumspexit,
Et subitò insidias sensit, peditemque retraxit,
Quem contra impulerat dextrâ impiger, atque periclo
Reginam eripuit : tum Maïâ Atlantide cretus
Littoreum caveæ consessum vocibus implet,
Reginam captam ingeminans ; fremit undique turba
Cœlicolum studiis variis, seseque tuetur
Phœbus, et his alto fatur de littore verbis :
« Quæ porrò invidia est dextram ludicra petenti
« Præmia corrigere incautam, in meliusque referre,
« Cum nec pacta vetent ? Quod si, Maïâ sate, posthac
« Id sedet omninò prohiberi, lege caveto :
« Quique prior fuerit digitis impulsus in hostem,
« Sive albus piceusve fuat, discrimine nullo
« Ille eat, et dubii subeat discrimina Martis. »
Dixit, et hæc toto placuit sententia circo
Cœlicolis. Venerem obtutu clàm versus acerbo
Jupiter increpuit, nec sensit filius Arcas ;

fureur. Tel un taureau qui, dans le combat, a perdu sa corne droite en heurtant de front son ennemi, s'élance dans l'arène plns irrité, baigne de son propre sang son cou et ses épaules, et fait retentir toute la forêt de ses mugissemens, telle se montre la cohorte blanche en voyant l'éléphant blanc tombé mort. Phébus sent redoubler sa colère; il anime ses bataillons vengeurs, bravant le fer et le carnage pourvu qu'il nuise à son ennemi. Trop inconsidéré, il renverse sans ordre les phalanges de son adversaire et les siennes. Tandis qu'il regarde tomber les vaincus, il offre, de plein gré à la mort, ses soldats sans défense. Mercure, plus exercé à la ruse, temporise, hésite, étudie, examine et prévoit les coups l'un par l'autre. Souvent, méditant de loin la perte de la reine superbe, il risque incontinent de perdre lui-même un de ses pions; il dissimule ses finesses; tantôt il a l'air de se repentir, et, feignant de s'être trompé, il pousse de profonds soupirs. Déjà le cavalier de son aile droite dirigeait ses traits contre la blanche amazone. Apollon ne s'en aperçut pas d'abord; il attirait vers la gauche son pion blanc contre les noirs, ignorant les desseins de son adversaire; mais la subtile Vénus Erycine prenant pitié de sa perte, avertit secrètement par un geste le jeune guerrier qui ne se tenait pas sur ses gardes du danger dont il était menacé. Elle lui fit un clin d'œil, car elle était par hasard assise en face d'Apollon. Aussitôt Apollon, effrayé par l'avis de la déesse, s'arrête, retire le pion, que d'une main trop prompte il avait dirigé contre l'adversaire, et sauve la reine du péril dont elle était menacée. Alors le fils de Maïa fait retentir ses cris dans les rangs des spectateurs, en répétant que la reine est sa prisonnière. De tout côté un bruit s'élève entre les dieux dont les opinions sont partagées, Phébus se tient sur la défensive, et du rivage élevé s'exprime en ses termes :
« Pourquoi ne veut-on pas que le coup soit nul, si la main s'é-
« gare sans intention, et lorsqu'on joue pour s'amuser? ne peut-
« on pas réparer une faute quand aucune règle ne s'y oppose?
« Mais si tu veux, Mercure, interdire désormais cette faculté,
« fais-en la loi; et quiconque aura le premier poussé du doigt
« vers l'ennemi un pion noir ou blanc, devra, sans distinction,
« marcher en avant, et risquer le sort d'une bataille. »

Il dit, et son avis plut à tout le cercle des dieux; Jupiter fit secrètement à Vénus un signe d'improbation, qui échappa aux regards de Mercure; mais le jeune Arcadien, le cœur navré de

Sed puer ingemuit labefactus corda dolore
Ingenti : vix se tenuit quin ludicra castra,
Injectisque acies manibus confunderet ambas.
Tum secum statuit furtis certare, dolisque
Omnibus, ac totis fraudes innectere castris.
Jam tum igitur juvenem pharetratum in prælia ducens,
Cornipedis simulare gradus jubet : ocyùs ille
Emicat, atque albæ reginæ fata minatur.
Non Phœbum latuêre doli : subrisit, et ore
Versus ad astantes : « Quamvis accommoda furtis
« Mercurii sit dextra, inquit, fraudique, dolisque,
« Callide Atlantiada, invigiles, haud me tamen ultra
« Fallere erit; jamque, improbe, iniquam corrige dextram. »
Spectantûm cunei ingenti risêre theatro,
Atque Arcas, veluti deceptus imagine falsâ,
Summisit buxum concesso in prælia gressu
Arcum intendentem : vigilat jam cautus Apollo,
Fraudesque, insidiasque timens, occultaque furta.
Ille etenim persæpè, manu dum ducit in hostes
Alternam buxum, jus contra et fœdera pacta
Implicitans celeres digitos duo corpora bello
Objiciat simul, observet nisi providus hostis.

Jamque equitem contra nigrantem candidus arcum
Intendens sese opposuit pharetratus, et arcet
Reginæ jugulo intentum : tum dexter oberrat
Huc atque huc elephans, niveisque exultat in armis.
Hæserat in medio, dominæ regique minatus
Albus eques, ratus impunè et jam sorte superbus,
Necquicquam spoliorum animum pascebat amore.
Non tulit hanc speciem juvenis pharetratus, et arcu
Contendit calamum, seseque immittit in hostem,
Fata licet pedes intentet, moriturus in armis
Insigni pro laude : alvo mediâ hæsit arundo
Stridula, et ima chalybs descendit in ilia adactus.
Volvitur ille excussus humique, et calcibus auras
Verberat : in ventos vita indignata recessit.
Indè sagittiferum sternit pedes : hunc pedes alter
Hostili de plebe necat : pugna aspera surgit.
Turribus occurrunt ingenti mole elephanti :
Sæva pharetrigere contendunt spicula nervis,
Quadrupedumque gemit bicolor sub verbere campus.
Incaluêre animi parte ex utrâque, et in armis
Concurrunt densi simul omnis copia gentis
Albæque piceæque, duces, ambæque phalanges,
Confusæque acies magno certamine totis

douleur, ne put s'empêcher de gémir, et peut s'en fallut que de ses deux mains il ne portât le désordre et la confusion dans les deux camps. Il prend alors en lui-même la résolution d'employer le dol et la ruse, et de tendre, à chaque pas, des embûches à son adversaire. Déjà guidant un jeune archer armé de son carquois, il lui commande d'imiter le pas d'un cavalier : celui-ci se montre tout à coup avec orgueil, et menace les jours de la reine blanche. Phébus reconnaît la supercherie, il sourit, et se tournant vers les assistants : « Quoique, dit-il, la main de « Mercure ait l'habitude du larcin, de la fraude, et qu'elle serve « merveilleusement sa finesse, je n'en serai pas la dupe; rusé « fils d'Atlas, prends-y garde, tu ne m'abuseras plus désormais; « trompeur, le coup pèche contre les règles, répare ta prétendue « méprise ». A ces mots, tous les spectateurs ne purent s'empêcher de rire. L'Arcadien, comme si la ressemblance et la forme des corps eussent causé son erreur, remit à sa place le fou armé de ses flèches et profita de la permission qu'il venait de recevoir. Déjà Apollon, craignant les fraudes, les embûches et les surprises, veille de plus près; car très-souvent, en conduisant alternativement ses soldats à l'ennemi, le rusé enveloppe à la fois avec souplesse deux pions entre ses doigts, et les oppose, contre le droit et la règle, à son adversaire, si ce dernier n'y regarde attentivement.

Bientôt un archer au carquois blanc se place à la rencontre du cavalier noir; il bande son arc pour détourner le coup qui menace la reine. Un éléphant couvert d'une armure blanche comme la neige se porte çà et là. Un cavalier blanc s'était arrêté entre le roi et la reine qu'il menaçait tous les deux, et se croyant en sûreté, il est déja fier de ses succès; son imagination se repaît en vain du plaisir de posséder de riches dépouilles. Un jeune archer portant le carquois noir, indigné contre tant d'orgueil, arme son arc d'une flèche, se précipite sur l'ennemi, quoiqu'il vît un pion blanc qui menaçait ses jours; il est jaloux de mourir couvert de gloire. Le trait siffle et s'attache au corps de l'ennemi, l'acier s'enfonce profondément dans ses entrailles. Le coursier roule par terre; il semble frapper l'air de ses pieds, et son âme indignée s'envole sur l'aile des vents. Ensuite un piéton renverse l'archer, et tombe lui-même frappé par un pion de l'adverse partie. L'action devient plus vive; les éléphants, dont la masse est énorme, s'avancent avec leurs tours; les archers lancent des traits meurtriers, et les deux camps gémissent sous les pieds des chevaux qui frappent la terre. Les esprits s'échauffent de part et d'autre; tous les nombreux bataillons blancs et noirs courent aux armes au même instant; chefs et soldats des deux partis sont bientôt confondus ensemble au fort de la mêlée, le courage et la fortune sont aux prises. Tantôt on poursuit sans relâche, en

Densantur campis, virtus fortunaque in unum
Conveniunt : hi nunc victores agmina versa
Æquore agunt toto, versis referuntur habenis
Nunc iidem, variantque vices, et fluctuat omnis
Area bellorum, vasti velut æquoris undæ,
Si quandò inter se, recluso carcere, sæva
Bella cient animosi Euri, vertuntque profundum
Ionio in magno, aut undisono Atlanteo,
Alternos volvunt procurva ad littora fluctus.
At medias acies inter crudescit amazon
Candida, plena animis, multisque in millibus ardet.
Namque sagittiferum incursans, rediensque elephantem,
Nigrantes sternit ; dexsrâ lævâque per alas
Fulminat, atque manu spargens hastilia sævit.
Bellanti dant tela locum, retròque residunt
Hìnc atque hìnc inimicæ acies : per tela, per hostes
Illa ruit pulchram in mortem ; simul ultima tentat
Castra, fugæ fidens, animosque in bella viriles
Sæva gerit ; penetrat cuneos, aperitque viam vi.
Tandem fusca cohors, nigrantisque arbiter alæ
Ipse etiam arma suæ trepidus, viresque, animosque
Virginis implorat : nulla est mora, fervida amazon
Emicat, atque ardens paribus se sistit in armis.
Quem primum hasta, aut quem postremum bellica virgo
Demetit, aut quot humi candentia corpora linquit?
Semianimes volvuntur equi nivei que nigrique,
Et peditum cunei, dilectaque pectora Marti
Aligerâ juvenes ineuntes bella sagittâ.
Quis cladem fando illius, quis funera pugnæ,
Prostratosque duces speret se æquare canendo ?
Sternitur omne solum buxo, atque miserrima cædes
Exoritur : confusa inter sese agmina cædunt,
Implicitæque ruunt albæ, nigræque phalanges :
Sternuntur pedites et corpora quadrupedantûm.
Nam versæ inter se jactantes mutua tela
Femineis ambæ nituntur amazones armis :
Usque adeò certæ non cedere, donec in auras
Aut hæc, aut illa effundat cum sanguine multo
Sævam animam, solâ linquentes prælia morte.
Intereà amborum populorum rector uterque
Captivos hostes, et victa cadavera bello
Carcere servabant castris vicina, caventes
Ne capti semel, aut obitâ jam morte jacentes
In vitam revocati, iterùm certamina inirent.

pleine campagne, l'ennemi forcé de battre en retraite; tantôt celui-ci se tourne, et revient à la charge; les manœuvres varient dans les deux armées, le champ de bataille ressemble aux flots de l'immense Océan, lorsque les vents, échappés de leur prison, font une guerre impitoyable, soulèvent les ondes, et roulent les flots recourbés vers le rivage de la vaste Ionie ou de l'Atlantide qui fait tout retentir du bruit de ses vagues écumantes. L'amazone blanche devient plus cruelle au milieu des batailles : pleine de courage, elle se fait remarquer entre tous par l'ardeur qu'elle déploie; car, en chargeant le cavalier noir avec impétuosité, elle le renverse, et revenant sur ses pas tue l'éléphant du même parti. A droite, à gauche, sur les ailes de l'armée, elle foudroie tout: son bras porte de toutes parts des coups mortels. Les traits n'arrêtent point les pas de cette héroïne, les bataillons ennemis se retirent çà et là en arrière, tandis qu'au milieu d'eux et des javelots, elle court à une mort glorieuse. Elle s'enfonce en même temps dans les extrémités du camp, et se reposant sur la légèreté de sa course, elle déploie dans ces combats meurtriers une valeur plus qu'humaine; elle enfonce les bataillons et s'ouvre un passage par la force. Enfin, l'armée des noirs et le chef qui dirige leurs mouvemens, tremblant pour les siens, implore le secours, les forces et la valeur de sa royale compagne; aussitôt l'amazone ardente paraît, et se présente avec courage à armes égales. Guerrière intrépide, quel sera le premier ou le dernier que ta lance va moissonner? combien de ces corps, éclatants par la blancheur, laisseras-tu renversés dans la poussière? les cavaliers noirs et blancs, l'infanterie, les jeunes archers, ces favoris de Mars, qui combattent avec la flèche ailée, tous sont étendus à demi-morts. Quel poète oserait espérer de peindre dignement dans ses vers les désastres de cette guerre, la mort de tant de braves et de leurs chefs? La terre est couverte de ces soldats de buis, et le plus déplorable carnage commence. On voit tomber les bataillons confondus ensemble, les phalanges noires et blanches embarrassées les unes dans les autres. Les piétons et les cavaliers sont foulés aux pieds; car les deux amazones se lancent des traits mutuellement; toutes deux elles redoublent d'efforts, résolues de ne pas céder avant que l'une ou l'autre ait repandu jusqu'à la dernière goutte de son sang, et perdu la vie, sans quitter le champ de bataille qu'à la mort. Cependant les deux monarques tenaient prisonniers leurs ennemis vaincus, et gardaient dans un endroit voisin du camp les cadavres de ceux qui avaient succombé aux malheurs de la guerre. Ils avaient soin d'empêcher que les prisonniers rendus à la liberté et les morts rappelés à la vie ne revinssent encore à la charge.

(La suite au prochain numéro.)

PARTIES

ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.

Les deux parties qui suivent ont été jouées entre MM. Macdonell et le gérant de cette revue. Ce dernier avait les blancs.

PREMIÈRE PARTIE.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R une c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P du R une c.	3 Le P du F de la D 2 c.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	4 Le C de la D à la 3 c. de son F.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le P du F du R une c.
6 Le C de la D à la 3 c. de sa T.	6 Le C du R à la 3 c. de sa T.
7 Le C de la D à la 2 c. de son F.	7 La D à la 3 c. de son C.
8 Le P de la D 2 c.	8 Le F de la D à la 2 c. de la D.
9 Le P de la T du R 2 c.	9 Le P du F de la D prend le P.
10 Le P du F de la D prend le P.	10 Le C du R à la 4 c. de son F.
11 Le R à la 2 c. de son F.	11 Le P de la T du R 2 c.
12 Le P du C du R une c.	12 Le R roque.
13 Le R à la 2 c. de son C.	13 Le F du R à la 2 c. du R.
14 Le P de la T de la D une c.	14 Le F de la D à la c. du R.
15 Le P du C de la D 2 c.	15 Le R à la c. du C.
16 Le P du C de la D une c.	16 Le C de la D à la 4 c. de sa T.
17 Le C de la D à la 3 c. du R.	17 Le F de la D à la 3 c. du C du R.
18 Le F du R à la 3 c. de la D.	18 Le C prend le C. Échec.
19 Le F prend le C.	19 Le F de la D à la 5 c. de son R.
20 Le F prend le F.	20 Le P prend le F.
21 Le C à la 2 c. de sa D.	21 Le P du F du R prend le P.
22 Le P du F du R prend le P.	22 La D prend le P du C de la D (*a*).
23 La D à la c. du F du R.	23 La D à sa 6 c.
24 La D prend la D.	24 Le P prend la D.
25 La T du R à la c. du C de la D.	25 La T de la D à la c. du F de la D.
26 Le R à la 3 c. de son F.	26 La T de la D à la 6 c. du F de la D.

(*a*) La prise de ce pion donne beau jeu aux blancs.

NOIRS.	BLANCS.
27 La T du R à la 5 c. du C de la D.	27 Le F du R à la c. de la D.
28 Le R à sa 4 c.	28 Le P de la T de la D une c.
29 La T du R à la c. du C de la D.	29 Le F du R à la 2 c. du R.
30 Le P de la T de la D une c.	30 La T du R à la c. de la D.
31 La T du R à la 6 c. du C de la D.	31 La T de la D à la 3 c. de son F.
32 La T de la D à la c. du C de la D.	32 Le R à la 2 c. du F de la D.
33 La T prend la T. Échec.	33 Le C prend la T.
34 La T à la c. du F du R.	34 Le F du R à la 5 c. du C de la D
35 La T donne échec.	35 La T couvre.
36 La T prend la T.	36 Le R prend la T.
37 Le C à la 3 c. du F du R.	37 Le F à la 2 c. du R.
38 Le R prend le P.	38 Le C à la 5 c. du C de la D. Éch
39 Le R à sa 4 c.	39 Le C à la 4 c. de la D.
40 Le F à la 2 c. de la D.	40 Le P du C de la D 2 c.
41 Le P prend le P.	41 Le P prend le P.
42 Le R à la 3 c. de sa D.	42 Le R à sa c.
43 Le F à la 5 c. du C du R.	43 Le F prend le F.
44 Le C prend le F.	44 Le R à la 2 c. de sa D.
45 Le C à la 4 c. du R.	45 Le R à la 3 c. du F de la D.
46 Le C à la 5 c. du F de la D.	46 Le C à la 2 c. du F de la D.
47 Le R à sa 4 c.	47 Le P du C de la D une c.
48 Le R à la 3 c. de sa D.	48 Le R à la 4 c. de sa D.
49 Le C à la 4 c. du R.	49 Le C à la 4 c. du C de la D.
50 Le P du C du R une c. (*a*).	50 Le P prend le P.
51 Le P de la T du R une c.	51 Le C prend le P.
52 Le P de la T du R une c.	52 Le P prend le P.
53 Le C donne échec.	53 Le R prend le P.
54 Le C prend le P. Échec.	54 Le R à la 4 c. de sa D.

Les noirs abandonnent la partie.

DEUXIÈME PARTIE.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R une c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P du R une c.	3 Le P du F de la D 2 c.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	4 Le C de la D à la 3 c. de son F.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le P du F du R une c.
6 Le C de la D à la 3 c. de sa T.	6 Le C du R à la 3 c. de sa T.

(*a*) Sacrifice qui fait perdre la partie plus promptement.

	NOIRS.		BLANCS.
7	Le C de la D à la 2 c. du F de la D.	7	La D à la 3 c. de son C.
8	Le P de la D 2 c.	8	Le F de la D à la 2 c. de la D.
9	Le P de la T du R 2 c.	9	Le R roque.
10	Le P de la T de la D une c.	10	Le R à la c. du C de la D.
11	Le P du C de la D 2 c. (*a*).	11	Le P du F de la D prend le P de la D.
12	Le P du F de la D prend le P.	12	Le C du R à la 4 c. de son F.
13	Le R à la 2 c. de son F.	13	Le P de la T du R 2 c.
14	Le F du R à la 3 c. de la D.	14	Le C du R à la 3 c. de sa T (*b*).
15	Le F de la D à la 2 c. de la D.	15	Le C du R donne échec.
16	Le R à la 3 c. de son C.	16	La T de la D à la c. de son F.
17	La D à la 2 c. du R.	17	Le F du R à la 2 c. du R.
18	Le P de la T de la D une c.	18	Le P du C du R 2 c. (*c*).
19	Le P de la T de la D une c.	19	La D à la 2 c. de son F.
20	Le P du C de la D une c.	20	Le P prend le P du F du R. Éch.
21	Le R à la 3 c. de sa T.	21	Le C de la D prend le P de la D (*d*).
22	Le C de la D prend le C.	22	Le P du F du R prend le P.
23	Le P du C de la D une c.	23	La D à sa 3 c.
24	Le C du R prend le P (*e*).	24	La D prend le C.
25	La D prend la D. Échec.	25	Le C prend la D.
26	Le F de la D prend le P.	26	Le F du R à la 3 c. de la D.
27	Le F du R à la 5 c. du C de la D.	27	La T de la D donne échec.
28	Le P du C du R une c.	28	Le F de la D à sa c.
29	Le P prend le P. Échec.	29	Le R à la c. de sa T.
30	Le P de la T de la D une c.	30	Le P prend le P (*f*).
31	Le F prend le P.	31	Le C à la 2 c. du F du R.
32	Le F de la D prend le F du R.	32	Le C prend le F.
33	Le F prend le F.	33	La T du R prend le F.
34	Le C prend le P.	34	Le C à la 5 c. du R.
35	La T du R à la c. de son C.	35	Le C à la 7 c. du F du R. Éch. (*g*).
36	Le R à la 2 c. de son C.	36	Le C à la 5 c. du C du R.
37	La T du R à la c. du C de la D.	37	La T de la D donne échec.

(*a*) Les blancs ont fait une faute de roquer trop promptement; les noirs poussent ce P pour découvrir le R adverse.

(*b*) Prendre le P eût fait perdre la pièce.

(*c*) A leur tour les blancs cherchent à former une attaque sur le R de l'adversaire.

(*d*) Au lieu de rentrer ce C, les blancs préfèrent le sacrifier pour avoir de beaux pions au centre.

(*e*) La T du R à la c. du C de la D étant le coup juste.

(*f*) La prise de ce P fait perdre les blancs. Au lieu de prendre, ils auraient dû jouer le C à la 2 c. du F du R, et ils auraient eu bonne partie.

(*g*) La T à la 7 c. du F de la D était préférable.

NOIRS.	BLANCS.
38 Le R à la c. de son C.	38 Le C à la 4 c. du R.
39 La T de la D à sa 3 c.	39 La T donne échec.
40 La T prend la T.	40 La T prend la T. Échec.
41 Le R à la 2 c. de son C.	41 La T à la 7 c. dn F de la D. Échec.
42 Le R à la c. de son F.	42 La T à la 3 c. du F de la D.
43 Le C à la 4 c. du F du R.	43 Le P de la D une c.
44 Le R à sa 2 c.	44 La T donne échec.
45 Le R à la c. de sa D.	45 La T à la 5 c. du F de la D.
46 Le C prend le P.	46 Le C à la 5 c. du C du R.
47 Le C à la 4 c. du F du R.	47 Le C à la 6 c. du R Échec.
48 Le R à sa 2 c.	48 Le C à la 4 c. du F du R.
49 Le C à la 5 c. de la D.	

Les blancs abandonnent la partie.

SOLUTIONS DES MATS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° XCVII.

PREMIÈRE SOLUTION.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C du R à sa 4 c.	Ce qu'ils peuvent.
2 La D à la 6 c. de sa T.	
3 La T à la 7 c. du C de la D. Échec.	
4 La T à la 6 c. du C de la D. Échec.	
5 La D à la 7 c. de son C. Échec.	
6 La D à la 8 c. de son F. Échec.	
7 Le P une c. Échec et mat.	

DEUXIÈME SOLUTION.

1 Le C du R à la 4 c. du R.	
2 Le C du R à la c. 3 du F de la D.	
3 Le F à la 4 c. du R.	
4 Le F à la 6 c. du C du R.	
5 Le C de la D à la 4 c. de la D.	5 Le P du R une c.
6 Le F à la 4 c. du R.	
7 La T à la 8 c. du F de la D. Échec.	
8 La D à la 7 c. de son F. Échec.	
9 La D à la 7 c. de son C. Échec.	
10 La D à la 7 c. de sa T. Échec.	
11 La D à la 6 c. de son C. Échec.	
12 La T à la 4 c. du F de la D.	
13 Le F à la 3 c. de la D.	
14 La D à la 2 c. de son C. Échec.	14 Le P prend la D. Échec et mat.

N° XCVIII.

PREMIÈRE SOLUTION.

1 Le F donne échec.	
2 La T donne échec.	
3 La D à sa 6 c. Échec.	
4 La T à la 8 c. de la T de la D.	
5 Le C à la 5 c. du R.	
6 La D à sa 8 c. Échec.	
7 Le P du R une c. Échec et mat.	

DEUXIÈME SOLUTION.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le F donne échec.	
2 La T donne échec.	
3 La D à sa 6 c. Échec.	
4 La T à la 8 c. de la T de la D.	
5 Le C de la D à la 3 c. du C du R.	
6 Le R à la 2 c. du C du R.	
7 Le C du R à sa c.	
8 La D à la 5 c. de son F.	
9 Le R à la c. de sa T.	Le P une c. et donne le mat.

N° XCIX.

1 Le F du R prend le P. Échec.	
2 La T de la D à la 8 c. de la D. Éch.	
3 La D prend le P. Échec.	
4 La D à la 8 c. de son R. Échec.	
5 La T à la 7 c. de la T de la D. Éc.	
6 La D à la 6 c. de son F. Échec.	
7 La D prend la T ou la D. Échec.	
8 Le P prend la T ou la D. Echec et mat.	

N° C.

1 La D à la 6 c. de son F. Échec.	1 Le R à la c. du C de la D.
2 La T à la 7 c. du C de la D. Échec.	2 Le R à la c. de la T de la D.
3 La T à la c. du C de la D. Échec.	3 Le R à la 2 c. de la T de la D.
4 La D à la 5 c. du F de la D. Éch.	4 Le R à la c. de la T de la D.
5 La D à sa 5 c. Échec.	5 Le R à la 2 c. de la T de la D.
6 La D à sa 4 c. Échec.	6 Le R à la c. de la T de la D.
7 La D à la c. de sa T. Échec.	7 La T couvre.
8 La D à la 8 c. de la T du R. Échec.	8 Le R à la 2 c. de la T de la D.
9 La D à la 8 c. de son C. Échec.	9 Le R à la 3 c. de la T de la D.
10 La D à la 7 c. de son C. Échec.	10 Le R à la 4 c. de la T de la D.
11 La D à la 6 c. de son C. Échec.	11 Le R à la 5 c. de la T de la D.
12 La D à la 5 c. de son C. Échec.	12 Le R à la 6 c. de la T de la D.
13 La D à la 5 c. de son F. Échec.	13 Le R à la 5 c. de la T de la D.
14 La T à la 4 c. du C de la D. Échec.	14 Le R à la 6 c. de la T de la D.
15 La T à la 4 c. du R. Échec.	15 Le R à la 6 c. du C de la D.

BLANCS.	NOIRS.
16 La D à la 4 c. de son F. Échec.	16 Le R à la 6 c. de la T de la D.
17 La T à la 3 c. du R. Échec.	17 Le R à la 7 c. du C de la D.
18 Le R à la 5 c. de son C.	

Dans cette position, le roi blanc est à l'abri des échecs de la tour, par l'interposition du roi de l'adversaire et la position de son propre pion du fou du roi. Les deux premiers pions sur la ligne de la tour du roi peuvent alors être avancés; l'on en fera des tours que l'on sacrifiera, après quoi l'on forcera le roi noir à venir à la case de son cavalier; l'on pourra alors faire marcher le pion et lui faire donner l'échec et mat. Comme il est nécessaire, chaque fois qu'un pion marche, de tenir le roi adverse sur la même ligne que sa tour, pour empêcher cette dernière de donner échec, chose assez facile et dont nous venons d'indiquer le moyen, il faut deux cent cinquante coups au moins pour exécuter le mat, qui ne présente pas beaucoup de difficultés.

N° CI.

1 Le C du R à la 3 c. du F du R.	1 Le R à la 2 c. de la T de la D.

PREMIÈRE DÉFENSE.

2 Le C de la D à la 2 c. de la D.	2 Le R à la 3 c. de la T de la D.
3 Le C de la D à sa 3 c.	3 Le P une c. ou (A).
4 Le C du R à la 4 c. de la D.	4 Le R à la 2 c. de la T de la D.
5 Le R à la 7 c. du F de la D.	5 Le R à la c. de la T de la D (*a*).
6 Le C de la D à la 5 c. du F de la D.	6 Le R à la 2 c. de la T.
7 Le C du R à la 6 c. du F de la D. Échec.	7 Le R à la c. de la T.
8 Le C de la D à la 7 c. de la D.	8 Le P une c.
9 Le C de la D donne échec et mat.	

(A).

	3 Le R à la 2 c. de la T de la D.
4 Le R à la 7 c. du F de la D.	4 Le R à la 3 c. de la T de la D.
5 Le C du R à la 4 c. de la D.	5 Le R à la 2 c. de la T de la D.

(*a*) Si les noirs, au lieu de ce coup, avaient avancé le pion, les blancs auraient dû jouer le C de la D à la 4 c. du F de la D, puis donner échec avec le C du R, et ils auraient eu l'échec et mat en deux coups avec le C de la D.

Si les noirs jouaient le R à la 3 c. de la T de la D, les blancs donneraient échec avec le C de la D, et si les noirs jouaient le R à la 4 c. de la T de la D, les blancs donneraient le mat avec le C du R.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le R à la 8 c. du F de la D.	6 Le R à la 3 c. de la T de la D (*a*).
7 Le R à la 8 c. du C de la D.	7 Le P une c. (*b*).
8 Le R à la 7 c. du F de la D.	8 Le P une c.
9 Le R à la 6 c. du F de la D.	9 Le R à la 2 c. de sa T de la D.
10 Le C du R à la 5 c. du C de la D. Échec.	10 Le R à la 3 c. de la T de la D.
11 Le C du R à la 6 c. de la D.	11 Le R à la 2 c. de la T de la D.
12 Le C de la D à la 5 c. du F de la D.	12 Le R à la c. du C de la D.
13 Le R à la 6 c. du C de la D.	13 Le P une c.
14 Le C de la D à la 6 c. de la T. Éc.	Et l'autre C donnera l'échec et mat.

SECONDE DÉFENSE.

1 Le C du R à la 3 c. de son F.	1 Le P une c.
2 Le C de la D à la 2 c. de la D.	2 Le P une c.
3 Le C de la D à sa 3 c.	3 Le R à la 2 c. de la T de la D.
4 Le R à la 7 c. du F de la D.	4 Le R à la 3 c. de la T de la D.
5 Le C du R à la 4 c. de la D.	5 Le R à la 2 c. de la T de la D.
6 Le C de la D à la 5 c. du F de la D.	6 Le P une c.
7 Le C du R à la 6 c. du F de la D. Éc.	7 Le R à la c. de la T de la D.
8 Le C de la D donnera l'échec et mat en deux coups.	

Ce coup a encore plusieurs variantes, mais elles sont très-faciles à trouver.

N° CII.

1 La D à la 5 c. du R. Échec.	1 Le R où il veut.
2 Le R à la 7 c. de son F.	2 La D à la 2 c. de la T du R.
3 La D à la 5 c. du C du R.	3 Le R où veut.
4 La D à la 6 c. du C du R.	Perdu.

N° CIII.

1 Le C à la 5 c. du R. Échec.	1 Le R à la 3 c. de son F.
2 Le C à la 4 c. du F de la D.	2 Le R à la 3 c. de son C.
3 Le C à la 3 c. du R.	3 Le P du F de la D une c. (*c*).

(*a*) Si les noirs avaient joué le R à la c. de la T de la D, les blancs auraient dû jouer le C du R à la 6 c. du F de la D, et ils auraient fait mat avec l'autre C en trois coups.

(*b*) Il faut forcer le P à jouer pour pouvoir gagner.

(*c*) Les blancs ne peuvent pas prendre ce P sans voir les noirs remettre la partie.

BLANCS.	NOIRS.
4 Le C prend le P du F du R.	4 Le P du F de la D une c.
5 Le C à la 4 c. de la T du R. Éch.	5 Le R à la 3 c. de son F.
6 Le R à sa 3 c.	6 Le P du F de la D une c.
7 Le R à la 2 c. de sa D.	7 Le P une c. fait D. Échec.
8 Le R prend la D.	8 Le R à sa 4 c.
9 Le R à la 2 c. de sa D.	9 Le R à sa 5 c.
10 Le R à sa 2 c.	Perdu.

Cette fin de partie offre beaucoup de variantes, que l'on trouvera facilement avec un peu d'attention. La difficulté pour les blancs consiste à éviter le P pour le P, et il faut pour cela beaucoup de soin.

N° CIV.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du C de la D une c.	1 Le second P du F du R une c. (*a*).
2 Le P du C du R une c. (*b*).	2 Le P de la T du R une c. (*c*).
3 Le P du C de la D une c.	3 Le P prend le P.
4 Le P fait une D.	4 Le P donne échec.
5 Le R à la 2 c. de sa T.	5 Le F à la 6 c. de son R.
6 La D à la 3 c. du C du R (*d*).	6 Le P une c. fait D. Échec.
7 La D prend la D.	7 Le F prend la D.
8 Le R prend le F.	Partie remise.

(*a*) Tout autre coup, les blancs perdraient.
(*b*) Tout autre coup, les noirs perdraient.
(*c*) Tout autre coup, les blancs perdraient.
(*d*) L'échec serait mauvais. Au lieu de pousser le P et de faire D, si les noirs avaient pris le P et fait D, ils auraient perdu.

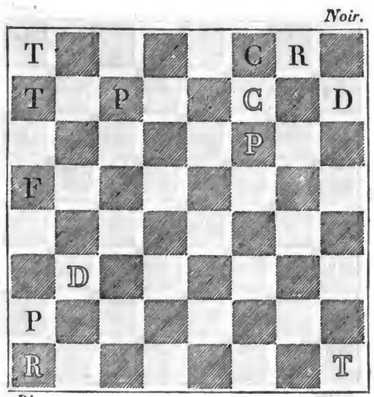
Dans les planches qui suivent, chaque pièce est désignée par sa lettre initiale; les lettres à jour désignent les blancs, qui ont toujours le trait. Le mat n° I est de M. le général Baker, les n°s II, III, IV et V sont de M. d'Orville d'Anvers, les VI, VII et VIII sont de Ponziani.

Le rédacteur et gérant responsable,

De la BOURDONNAIS.

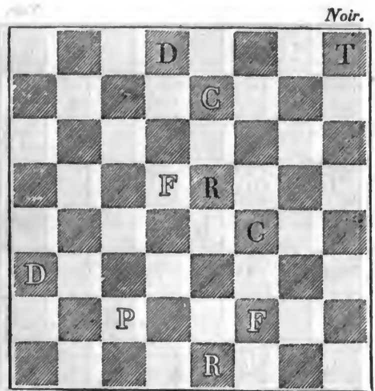
PARIS. — Imprimerie de E.-B. Delanchy, faub. Montmartre, n. 11.

I.



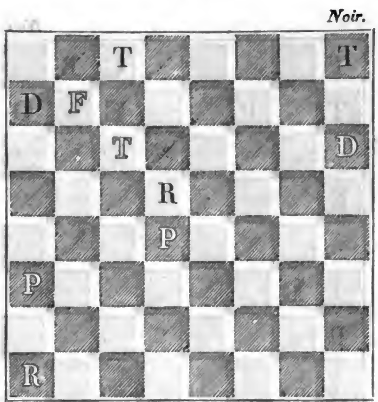
Mat en trois coups.

II.



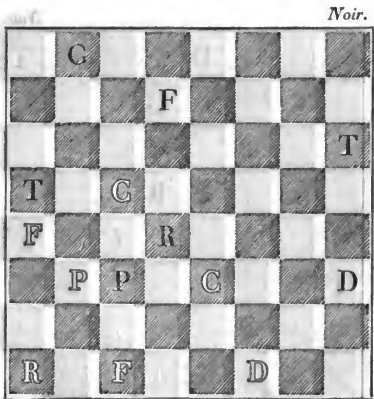
Mat en trois coups.

III.



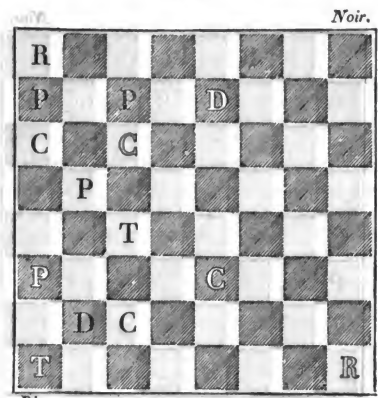
Mat en trois coups.

IV.



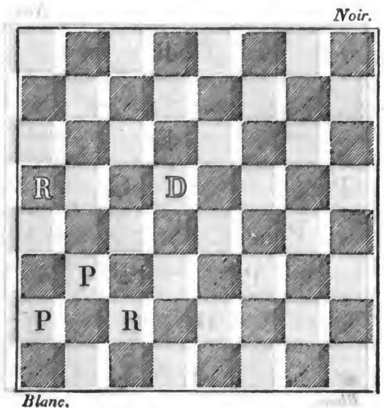
Mat en quatre coups.

V.



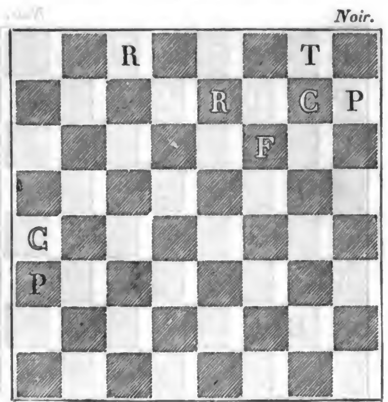
Mat en cinq coups.

VI.



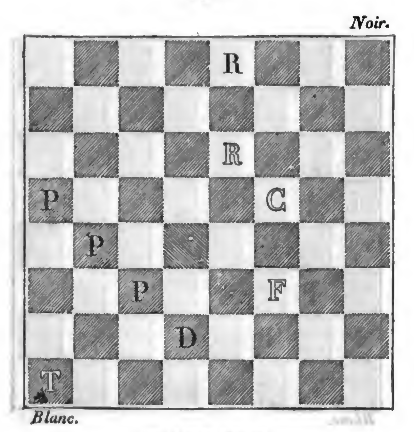
Les blancs gagnen

VII.



Les blancs gagnent.

VIII.



Les blancs gagnent.

LES JEUX PUBLICS.

Nous dirons des maisons de jeux ce qu'on disait du choléra : « Puisqu'il est parti, parlons du fléau. » Et nous demanderons si le fléau qui nous quitte aujourd'hui n'était pas plus redoutable que celui qui s'en allait alors : le choléra tuait vite et beaucoup à la fois ; le jeu tue lentement et compte ses victimes, mais il tue toujours, toujours, et si l'on additionnait les morts des deux côtés, l'épidémie asiatique serait forcée de convenir qu'elle a trouvé son maître. Et puis quelle mort, grand Dieu! la plus horrible de toutes, la mort par le suicide! Je ne parle pas du déshonneur que le jeu a introduit dans le sein de tant de familles : suicide moral, bien autrement affreux que l'autre, auquel il s'unissait souvent. Combien de fois le pistolet du suicide a-t-il été chargé avec la balle d'ivoire de la roulette!

Depuis long-temps les maisons de jeux avaient soulevé l'indignation de tout âme honnête ; chaque jour des voix généreuses s'élevaient contre la protection accordée à ces odieux repaires, contre l'impôt que le gouvernement prélevait sur la ruine et souvent sur la mort d'une foule de malheureux ; on citait des exemples, on émettait les suppositions les plus vraisemblables ; on proposait vingt moyens d'indemniser l'état des quelques millions que lui rapportait la ferme des jeux. En effet, se fût-il rencontré un seul père de famille qui n'eût donné avec joie cinq francs par année, pour éviter que son fils vînt un jour à se déshonorer ou à finir sa vie par un suicide? Personne n'osait prendre franchement et ouvertement parti pour cette institution immorale ; mais on se retranchait derrière des impossibilités ; on défendait le monstre à l'aide d'arguments spécieux ; on protégeait le mal en faisant craindre un mal plus grand ; on disait : « L'amélioration réclamée est impossible, en ce qu'elle augmenterait le mal en tâchant de le faire cesser. Supprimez aujourd'hui les maisons de jeux, et demain cent autres du même genre s'ouvriront dans l'ombre, clandestinement, et d'autant plus dan-

gereuses qu'elles échapperont à l'action de la police; on en saisira dix, vingt; elles iront s'établir un peu plus loin; jamais vous ne trancherez la tête de l'hydre. Et qu'on juge de ce que seraient de pareils tripots fondés par ce rebut de la société au milieu duquel la police a l'habitude d'aller chercher les malfaiteurs, fréquentés par ces hommes en lutte perpétuelle avec leurs semblables, qui ne trouvent que dans le vol le moyen d'alimenter leurs débauches, et qui promettent de dignes successeurs aux pensionnaires de Brest et de Toulon! Que deviendraient, au milieu de cette tourbe, l'homme, honnête encore, qu'un fol espoir a fasciné, le fils de famille entraîné par de mauvais conseils ou par l'appât d'un or dont il veut faire l'apprentissage? Ce qui pourra leur arriver de plus heureux, ce sera de ne perdre que leur argent. »

« Eh! bon Dieu! aurait-on pu répondre à ces trembleurs intéressés, avant de plonger dans l'avenir, voyez donc le présent; avant de vous occuper d'un mal imaginaire, commencez par guérir le mal qui vous fait souffrir; améliorez d'abord, vous conserverez ensuite. Vous avez une police; c'est nous qui la payons, et assez cher pour qu'à nous aussi elle serve à quelque chose: multipliez ses agents; l'intérêt de la société vaut bien qu'on s'en occupe; on ne vous refusera pas l'argent pour cela quand on sera bien sûr que c'est pour cela. » Nous saurons bientôt lesquels avaient raison des alarmistes ou de leurs adversaires.

Les maisons de jeux étaient autrefois au nombre de neuf. Les deux roulettes de la rue Dauphine et de la rue du Temple ayant été successivement supprimées, il y a plusieurs années, les tripots se trouvèrent réduits à sept, dont voici la nomenclature: le n. 36, le n. 113, le n. 129 et le n. 154, au Palais-Royal; le n. 13, rue de Marivaux; Frascati et le Cercle, rue de Richelieu.

Je ne parle pas de la Bourse, maison de hasard bien plus périlleuse et plus immorale, en ce qu'on peut y jouer sur parole et y compromettre l'argent des autres. Nous n'en voyons chaque jour que trop d'exemples. La Bourse, à elle seule, a plus élevé peut-être le chiffre des suicides que toutes les autres maisons de jeux ensemble. Mais on y risque des millions, on s'y rend dans de légers tilburys qui forment devant les colonnes un élégant fronton : aussi est-il de fort bon genre de *faire des affaires* à la Bourse, et quand on n'a pas assez d'anathèmes pour le pauvre

diable qui va confier au tapis vert quelques écus qui sont bien à lui, on environne d'estime et de considération l'effronté coquin qui jette au hasard la fortune des familles. Le monde est ainsi fait : Volez un mouchoir dans une foule : — en prison l'infâme !... Perdez à la Bourse des millions qui vous étaient confiés : — le malheureux, puisse-t-il atteindre bientôt un territoire hospitalier !... Le sac de clous et le sac de louis des deux Normands résument admirablement l'opinion de la société.

Tous les rangs, tous les âges, pourvu qu'on parût avoir atteint sa majorité, pouvaient aller dans les maisons de jeux briguer une faveur de la fortune. Cependant, comme il faut que l'aristocratie et les priviléges se fourrent partout, le Cercle, fréquenté particulièrement par les étrangers, et le n. 154, étaient réservés aux personnes présentées ou à celles dont une mise élégante trahissait les ressources ou la position sociale.

Par opposition, le n. 113 était exclusivement destiné aux pauvres diables. Le journalier, couvert de guenilles, l'ouvrier en veste, allaient y porter le produit de leur travail, que leur femme attendait souvent pour donner du pain à ses enfants. Un homme bien vêtu, en cravate blanche et en gants jaunes, n'eût pas osé se montrer dans les salons du n. 113. Il était cependant quelques joueurs honteux qui choisissaient cette maison, bien sûrs de n'y rencontrer personne de connaissance.

Frascati était un établissement spécial : là seulement les femmes étaient admises. Toutes les nuits, une réunion d'étrangers et de *lions* se pressaient autour du tapis, à côté de femmes plus élégantes que jolies, que vous aviez rencontrées à des tables d'hôte. C'était là que le jeu nous apparaissait dans toute sa laideur. Ces femmes, jeunes, délicates, parées comme pour un bal, et qui étaient là penchées sur la table, où toutes les passions, qui ont été données à leur âme pour leur bonheur et pour le nôtre, venaient se confondre en une seule, étrangère, exceptionnelle, et qui anéantissait toutes les autres ; ces femmes avaient quelque chose de hideux : la fraîcheur de leur robe, la symétrie de leur coiffure, les plis comptés de leur collerette, tout était sacrifié ; leur regard avide, concentré, ne suivait que la carte ou le dé qui allait leur donner ou leur ravir quelques pièces d'or. A chaque coup fatal, vous eussiez vu leurs doigts rouges et crispés se porter convulsivement à leur tête, détruire l'arrangement de leur

belle chevelure, puis revenir froisser un côté de la robe qu'elles avaient achetée la veille avec le produit du jeu, et qu'il leur faudrait revendre le lendemain pour s'acquitter envers cet exigeant débiteur, qui ne vous prêtait pas pour long-temps, malgré l'énormité de ses intérêts. Une femme qui joue est bien laide!

C'était dans les salons de Frascati qu'avaient lieu ces soirées brillantes qui se tenaient précédemment dans le local du Cercle, et auxquelles se pressait tout ce qu'il y avait de distingué à Paris en jolies femmes et en hommes marquants. Le masque, qui rend tous les hommes égaux, permettait à l'ambassadeur d'une puissance, à l'héritier d'une haute noblesse, de venir s'asseoir à côté de l'homme perdu qui comptait sur les chances du jeu pour rétablir un honneur que le jeu avait flétri; autorisait la femme honnête à danser au même quadrille que ces vertus douteuses, habituées ordinaires du lieu. Ces bals, vraiment somptueux, pour lesquels la Ferme faisait de grandes dépenses, et où l'on voyait figurer un quadrille de l'Opéra, ne se donnait que dans les occasions rares où la banque, étant en déficit, se voyait dans la nécessité d'appeler à son aide toutes les notabilités financières. C'était un agent de change donnant un *raout* la veille de sa déconfiture. Les jeux ne dépensaient pas moins de 10,000 fr. pour une fête de ce genre, qui leur rapportait toujours 150,000 fr. au moins. Tel homme eût rougi de mettre le pied dans une maison de jeu, qui venait perdre à ces soirées 5 ou 6,000 fr. sans honte et sans regrets. La société insolite qui s'y était réunie avait désinfecté le local; on n'avait pas perdu dans un tripot, mais chez un riche particulier, dans un salon de bonne compagnie.

Lorsque ces assemblées s'organisèrent pour la première fois, on pouvait jouer masqué. Cela fut défendu plus tard par l'empereur, à la suite de la déconfiture d'un notaire qui fit banqueroute après avoir perdu la fortune de ses clients.

L'ouverture et la clôture des différentes maisons de jeux étaient échelonnées de telle sorte que l'on pût jouer seize heures sur vingt-quatre. Depuis midi jusqu'à quatre heures du matin, les immenses salons du Palais-Royal et de Frascati étaient encombrés d'une foule avide, silencieuse, rassemblée là pour un but unique : vous n'entendiez alors que la voix sonore du banquier, le bruit des rateaux et le résonnement des écus. Quelquefois une exclamation de rage, un soupir déchirant, venaient rompre la

monotonie du lieu ; mais, à ces rares exceptions près, le bruit uniforme d'une maison de jeux avait quelque chose de lugubre.

Là, surtout, était le pays des contrastes. Je ne parlerai pas de la différence de physionomie de celui qui perdait à celui qui gagnait; cette différence se retrouve partout où l'on joue, à la table de bouillotte d'un salon comme à la table de dominos d'un café. Mais ce qui était curieux à observer, c'était cette opposition si tranchée, si dramatique entre le joueur, dont toutes les facultés, absorbées par l'espoir du gain, venaient se refléter sur un visage où tous les muscles étaient agités, et la froide impassibilité de ce banquier, qui, l'air hébété, tant il était calme, ramassait froidement cet or dont la perte venait de briser dans une autre âme tous les ressorts de sa vie. Ce qui n'était pas moins remarquable, c'était de voir un jeune fou jeter sur le tapis, sans calcul, au hasard, des poignées d'argent, et ce vieux joueur routinier, calculateur, dont les cheveux avaient blanchi à poursuivre un système de probabilités, et qui, placé devant des cartons fixés au tapis par des épingles à têtes de différentes couleurs, semblables à ces cartes sur lesquelles un habile général étudie le théâtre de la guerre, restait souvent des heures entières avant de hasarder sur une chance la modeste pièce de quarante sous.

C'était surtout cette espèce de joueurs, fort nombreuse, qui soulevait le dégoût et la pitié. Chez eux, il n'y avait rien de cette passion, de cette effervescence, de cette imagination, qui peuvent, jusqu'à un certain point, sinon excuser, du moins expliquer le délire d'un joueur : tout était avide calcul, basse spéculation, amour de l'argent, désir de se procurer, sans rien faire, toutes les commodités de la vie, car ils gagnaient, ces gens-là, ils se faisaient du jeu un revenu clair et positif. Examinant froidement les chances, les probabilités, sachant se borner à la somme bien minime qu'ils avaient fixée à leur ambition, il était rare qu'ils ne l'emportassent pas chaque jour, après une séance de quelques heures. Il est dans le monde une foule de gens dont on ne connaît pas les moyens d'existence, et qui prélevaient ainsi sur la ferme des jeux un revenu de quelques milliers de francs.

Ces hommes, que, dans l'argot des jeux, on désignait sous l'ignoble expression de *carotteurs*, étaient fort mal vus des banquiers. Toujours arrivés les premiers, ils s'emparaient des meil-

leures places, y établissaient leurs batteries, qui servaient souvent de guide au joueur inexpérimenté, dérangeaient à chaque instant le garçon de chambre pour avoir des épingles, et faisaient une consommation ruineuse de verres de bière ou d'eau sucrée. On m'a certifié qu'il était quelques joueurs de cette espèce auxquels la Ferme des jeux donnait bénévolement chaque année la somme qu'ils auraient su gagner, à condition qu'ils s'abstiendraient de venir déployer autour du tapis une tactique qui, si elle eût été examinée et suivie par tous les joueurs, eût fini par ruiner l'entreprise.

Car il est bien certain que l'on pouvait gagner régulièrement au jeu. Avec une somme donnée, au moyen d'une règle fixe et invariable, et en calculant le bénéfice sur le capital, on devait réussir neuf fois sur dix. Ce qui faisait l'énorme avantage de la Ferme, c'était cette myriade de joueurs passionnés qui, jouant au hasard et à chaque coup, et ne sachant se modérer ni dans la perte ni dans le gain, finissaient toujours par laisser au jeu la somme qu'ils y avaient apportée.

Veut-on un exemple qui prouve que le jeu offre des probabilités certaines? Il y a quelques années, un vieux joueur, un professeur émérite de roulette, avait fait sur ce jeu des calculs clairs et positifs comme tout ce qui repose sur des chiffres. On fit venir le spéculateur, et, après avoir examiné son travail, on lui en offrit tout ce qu'il voudrait, sous la condition qu'il ne le publierait pas et qu'il n'en ferait pas usage pour lui-même.

Dans le temps, des capitalistes se réunirent dans le but d'élever autel contre autel, d'établir une contre-banque et de faire sauter la Ferme des jeux. Ils échouèrent dans leur entreprise, et cela devait être. La banque ne tenant pas plus de 12,000 fr. sur une chance, il était impossible à la contre-banque de faire *paroli* jusqu'à ce que la couleur qu'elle suivait vînt à sortir. Restait de plus au banquier l'avantage des *refaits*, avantage tellement énorme qu'une pièce que l'on jetait sur le tapis avait déjà perdu près de quinze pour cent de sa valeur.

Dans l'impossibilité d'attaquer les jeux avec leurs propres armes, on employa les secours de la presse périodique; tous les efforts de la presse étaient venus se briser contre le rempart d'argent des fermiers et contre la tenacité des joueurs. Un des ouvrages contre le jeu qui eut le plus de succès, et qui ne corri-

gea pas une seule dupe (*la Roulette*, ou *Histoire d'un Joueur*), donna lieu à une aventure assez plaisante. L'auteur envoie son fils chez l'éditeur de son ouvrage pour toucher 300 fr. que celui-ci devait lui remettre pour solde de compte. Le jeune homme reçoit l'argent. En route, il veut savoir si son père n'a pas exagéré les choses et si la roulette est en effet une invention si diabolique. Il entre au n° 113, guidé seulement par la curiosité; mais bientôt la vue de tout cet or, que l'on peut gagner si vite, le fascine et l'entraîne; il risque un écu, puis deux, puis trois, et bientôt la somme tout entière passe entre les mains du banquier. Le hasard ne pouvait offrir à la Ferme une vengeance plus piquante contre son antagoniste.

La comédie, que l'on appelle l'école des mœurs, le miroir de la société, et qui ressemble à la glace dans laquelle se regarde une vieille coquette, la comédie elle-même était impuissante contre la passion du jeu. Un joueur est conduit au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on donnait *Trente ans ou la vie d'un joueur*, ce drame vigoureux où Frédérick était d'une énergie si effrayante. Ne doutant pas que cette pièce eût produit un grand effet sur le coureur de brelans, l'un de ses amis lui demande, après le spectacle, ce qu'il pense du personnage qu'il vient de voir. « D'abord, répondit le joueur, il m'intéressait assez; mais quand j'ai vu qu'il s'entêtait à une martingale, je me suis dit : C'est bien fait, il n'a que ce qu'il mérite. »

Il est des joueurs de mauvaise humeur qui ont, pour redresser les torts de la fortune, des moyens qui peuvent être très-logiques, mais qui les exposent à certains désagréments. Un soir, à Frascati, un jeune homme, après avoir perdu une somme considérable, se précipite sur un paquet de billets de banque, s'en saisit et prend la fuite. Arrêté bientôt, il est traduit devant la police correctionnelle et acquitté. Ce jugement est d'une haute sagesse : les magistrats n'ont pas voulu punir un vol, moins immoral que le jeu qui l'avait fait commettre.

Quand ce jeune homme fut arrêté, on ne trouva pas les billets de banque en sa possession; voici ce qui était arrivé : après s'être emparé du paquet, il s'élança sur la terrasse qui donnait rue Richelieu; se voyant poursuivi, il jeta les billets dans la rue. Ils tombèrent à côté d'un chiffonnier qui était occupé à explorer le coin d'une borne. Cet homme les ramassa et se hâta de

déguerpir avec la fortune qui lui tombait du ciel. Il cacha les billets, formant une somme de 20,000 fr., dans sa cravate, et il alla au cabaret se réjouir de sa trouvaille. Il se réjouit tant et si bien qu'en sortant de là il tomba ivre-mort près du mur. Ramassé par une patrouille, il fut porté au corps-de-garde. On le fouilla partout, et on découvrit les billets de banque. Interrogé le lendemain, il raconta simplement ce qui lui était arrivé, et la Ferme des jeux rentra ainsi dans sa perte.

Je n'ai cru devoir envisager les jeux que sous le point de vue moral, sans m'arrêter à la description des différentes manières dont on y risquait son argent. La description que j'aurais pu faire de la *roulette*, du *trente et quarante*, du *creps*, du *pharaon*, du *biribi*, etc., etc., eût été fastidieuse et inutile. Ceux qui fréquentaient les salons de la Ferme connaissent ces jeux beaucoup mieux que moi ; ceux qui ne les fréquentaient pas n'ont pas besoin de les connaître.

J'aurais pu aussi rapporter de tragiques exemples de la funeste passion du jeu, mais ils ne serviraient à rien, aujourd'hui que les jeux sont morts.

Le meilleur argument contre les jeux est dans le chiffre de leurs produits. Je ne le sais pas positivement, mais tout le monde pourra faire un calcul qui s'éloignera fort peu du vrai. La Ferme payait au gouvernement, par année, un million cinq cent mille francs; — un million à la ville; -- une somme à peu près égale à la police; cette somme était comprise dans les fonds secrets.

La Ferme était tenue à des pensions qui montaient à plus de cent mille francs.

Joignez à tout cela les frais immenses de loyers, d'employés, d'inspecteurs, de contrôleurs, d'espions, et enfin le bénéfice de la Ferme, et dites qui payait tout cela!

Ce calcul bien simple eût suffi pour guérir du jeu, si le jeu n'était pas une passion, si la passion permettait de voir et de comparer, et si chaque joueur n'eût pas toujours espéré être du petit nombre des heureux auxquels le hasard jetait quelques écus comme pour mieux allécher les autres.

Les jeux sont morts, et déjà quelques voix crient : Vivent les jeux ! on prétend que l'administration va autoriser l'ex-Ferme à ouvrir deux salons, mais *seulement pour les étrangers*. Ce prétexte serait une dérision. Dans ces salons pour les étrangers, irait

qui voudrait. Sans doute l'ouvrier n'y serait pas reçu, mais le commis, le clerc, le caissier, pourraient aller y risquer, comme jadis, l'argent de leurs patrons; mais le fils de famille pourrait s'y ruiner, mais le père pourrait y engloutir l'avenir de ses enfants. Espérons que ce bruit n'est qu'une vaine rumeur, et que le gouvernement saura respecter une décision prise par les représentants de la nation; il n'osera pas toucher à une mesure de raison, d'humanité, de philanthropie, qui depuis si long-temps était réclamée par la société tout entière.

UNE SOIRÉE D'ERMITES,

POÈME PAR MÉRY.

Il y a peu de jours, le gérant du Palamède passait la soirée chez M. Jouy. L'on parlait de cette faculté extraordinaire de pouvoir conduire plusieurs parties d'échecs à la fois sans voir l'échiquier. Plusieurs personnes paraissaient douter que cela fût possible ; M. de la Bourdonnais, cédant à la demande du maître de la maison, se plaça dans un coin obscur du salon, et joua contre MM. Jouy et Jay deux parties à la fois qu'il gagna.

M. Méry était présent à cette soirée ; il en a fait le sujet d'un feuilleton en vers que nous reproduisons ici, et où l'on trouvera ce talent extraordinaire, cette facilité merveilleuse, qui caractérisent ce poète. Nous donnons, à la suite de son poème, les deux parties qui ont été jouées ; ce sont probablement les deux dernières de ce genre qui seront faites par M. de la Bourdonnais, dont la santé, déjà chancelante, vient d'éprouver une nouvelle atteinte par la perte de son fils unique.

Plusieurs amateurs ayant paru soupçonner une espèce de compérage dans ces parties de mémoire, nous donnons ici la liste des personnes contre lesquelles M. de la Bourdonnais a joué sans voir l'échiquier :

MM. Bonfil, chevalier de Brevannes, Boncourt ;

Calvi, Chamouillet, Clémence, général Corbet, duc de Cazes, le commandant Dumoncheau, Fournier ;

Général Haxo, Isler, Jay, Jouy, colonel Levesques, prince Labanoff, Lecrivain, Laroche ;

Marchand, maître des requêtes, Alfred de Musset, Pelletier, comte de Richebourg, Sasias, de Thou, Tremeau, Troupenas, de Vaupré, D. Wilson, Worms de Romilly.

A MON AMI CONSTANTIN J.

Un jour je vous ai dit, en forme d'épopée,
Ce combat où le sang ne teignit pas l'épée ;
Où le calme champ-clos avait pour champions
Deux Cavaliers, deux Tours, deux Fous et huit pions :
État-major d'ivoire, entourant sur l'arène
Un faible Roi, gardé par sa puissante Reine ;
Et pendant qu'après tous, en ces vers, je donnais
La palme des échecs à de la Bourdonnais,
La perfide Albion, pour me punir du crime,
Enlevant à mes vers la raison et la rime,
Traduisit ce poëme, à Paris achevé,
En vieux français normand farci de doubles V.
L'Anglais ne comprend pas, ce calme diplomate,
Qu'un frivole Français en quinze coups le mate ;
Aussi, le Chancelier de l'échiquier breton,
Depuis notre victoire, a bien baissé le ton.
Si Calais aujourd'hui, du haut de sa falaise,
Peut donner un signal à la vigie anglaise,
Je confie à son aile un nouveau bulletin
Qui bouleversera l'insulaire lointain.

Jeudi, des amateurs de tout rang, de tout âge,

Envahissaient le soir l'opulent ermitage
Où furent composés, pour un chant immortel,
Les vers de *la Vestale* et de *Guillaume Tell.*
Jay, l'écrivain penseur, de Jouy, le poète,
Sur un double échiquier avaient courbé la tête,
Et l'on voyait sous eux les pièces se mouvoir.
La Bourdonnais jouait contre deux, sans y voir;
Assis dans un fauteuil, à l'angle de la salle,
Inclinant sur ses mains sa tête colossale,
Sur un double champ-clos, plein de coups orageux,
Par l'œil de la pensée examinant les jeux.
Je m'arrête un instant, et dans cet intermède
Viens écrire pour moi, muse de Palamède,
Toi qui connus Homère, et qui créas l'échec,
Dans le cheval d'Ulysse, avec un prince grec!
Prête-moi de ces mots concis et purs d'emphase
Qui de ce long combat dépeignent chaque phase.
Avant de commencer fais-toi claire, et redis
La marche de ce jeu, pour les moins érudits.
Le champ-clos a croisé soixante-quatre cases.
Aux deux extrémités les Tours prennent leurs bases;
Ces formidables Tours qu'un doigt ferme et savant
Comme aux siéges romains fait marcher en avant,

Sur des chevaux sans mors, des Cavaliers fidèles,
Lestes et menaçants, se placent auprès d'elles ;
A franchir deux carrés ils bornent leurs élans,
Et tombent de côté sur les noirs ou les blancs.
Ces pièces vont ainsi : l'amitié les a jointes
Aux Fous, sages guerriers qui partout font des pointes.
Puis, la Dame se place et garde sa couleur :
Nul combattant du jeu ne l'égale en valeur ;
Elle vole d'un bond de l'une à l'autre zone ;
C'est Camille au pied leste ; invincible amazone,
Elle veille, et défend les pièces d'alentour
Par la force du Fou réunie à la Tour :
Près d'elle le Roi siège ; hélas ! il garde un trône
Que mine le complot, que l'astuce environne !
Ce monarque, toujours menacé du trépas,
Pour tromper l'ennemi ne peut faire qu'un pas.
Toutefois, quand sa force est enfin abattue,
Par respect pour son nom personne ne le tue ;
Il est échec et mat ; son dernier jour a lui,
Et tous ses serviteurs sont morts auprès de lui.
Huit modestes pions, soldats de même taille,
Gardent l'état-major sur un front de bataille ;
Un pas leur est permis ; un ou deux, jamais trois ;

Troupe vile, immolée aux caprices des rois!
Ils ne prennent qu'en pointe; et pourtant il arrive
Qu'un d'eux, soldat heureux, aborde l'autre rive;
Alors il se grandit : ce soldat parvenu
Des dépouilles d'un chef habille son corps nu.
Il se métamorphose en Tour; il devient Reine;
Il choisit dans les morts étendus sur l'arène
Un chef de sa couleur, par sa force cité;
L'heureux pion le touche, il l'a ressuscité.

Donc, fermons notre oreille au fracas de la terre;
Prenons un échiquier, théâtre de la guerre,
Et suivons ce combat qui nous a réjoui.
La Bourdonnais cédant le *trait* à de Jouy,
Le pion du roi noir, le pion de l'ermite,
Fait deux pas; l'adversaire au même instant l'imite.
Celui du Fou du Roi, du Roi noir, fait deux pas,
Et sous le pion blanc rencontre le trépas.
C'est le Gambit, soldat d'aventureuse mine
Que Cochrane inventait au pays du Bramine.
— Le cheval du Roi noir, allant je ne sais où,
Se pose, après deux bonds, devant son propre Fou.
— Le pion du cheval du Roi blanc s'en indigne,

Et fait deux pas hardis en avant de sa ligne.
— Le Fou du prince noir tourne à droite, et courant,
Devant son frère Fou tient le quatrième rang.
— Le hardi pion blanc fait un pas, et se place
Sous le Cavalier noir, le heurte et le menace.
— Le cheval noir a peur, et d'un jarret tremblant
Bondit à quatre pas devant le prince blanc.
— La Reine blanche alors, d'une victoire avide,
Donne échec au Roi noir — qui, sur la place vide
Que déserta son Fou, se place au même instant.
— Le pion blanc doublé, le second en montant
N'a plus qu'un seul carré, qui le sépare encore
De la case d'emprunt où tremble le Roi more.
— Mais le Cavalier noir prend, en faisant trois pas,
Le pion du Fou blanc qui ne le craignait pas.
— L'agile Cavalier qui suit la blanche Reine
A trois pas, en avant de son Fou tient l'arène.
— La Dame noire appelle un humble champion,
Et fait marcher deux pas son modeste pion.
— Le Fou du Roi des blancs se conduit comme un sage;
Et, voyant près de lui s'entr'ouvrir un passage,
Devant son Cavalier hardiment s'est carré.
— Le pion noir du Fou de la Reine un carré.

— Le cheval blanc du Roi sur la troisième case
De son Fou. — La Tour blanche a tremblé sur sa base,
Car le Cavalier noir la menace et la prend.
— Le pion blanc de la Reine enjambe un double rang
Par deux bonds, comme il fait dans les moments de crise.
— Le pion du Roi noir prend le pion en prise.
— Le cheval du Roi blanc, saisi d'un noble effroi,
Se pose à cinq relais du carré de son Roi.
— La Dame noire au camp de son mari s'installe.
— Le pion du cheval des blancs change de stalle.
— Le Fou du roi des noirs recule d'un seul pas
Sa pointe au Cavalier menacé du trépas.
— Le pion blanc du Roi, ce soldat d'humble taille,
Qui sut, dans le *Gambit*, commencer la bataille,
Reparait sur la scène, il prend le pion noir,
Et donne échec au Roi, calme dans son manoir.
— Ce monarque indigné punit tant d'insolence
Et frappe ce soldat de l'ombre de sa lance.
— Le Fou des blancs accourt du bout de l'horizon,
Donnant échec au prince, au seuil de sa maison.
— Ce prince infortuné n'a qu'une bonne case
Pour y porter son trône, ébranlé sur sa base;
Il y trouve un instant un sol hospitalier :

C'est la case déserte où fut son Cavalier.
— Le cheval blanc, joyeux, profite de l'aubaine,
Et mange le pion de la Dame d'ébène.
— Cette noble amazone, aux rapides élans,
Prend le cheval et donne échec au Roi des blancs.
— C'est l'instant décisif : Reines infortunées,
Ici doivent finir vos grandes destinées!
— La Dame blanche a pris la noire; — le Fou noir
Prend la pâle amazone et renaît à l'espoir.
— Hélas! le prince noir, malheureux comme Oreste,
Est maté, sur le coup, par le cheval qui reste;
Et béni par l'ermite, il descend au tombeau,
Consolé de mourir sous un échec si beau.
Ce combat est fini, mais l'autre dure encore;
Jay retarde long-temps le mat de son roi more
Resté seul, et déjà succombant à demi,
Il voudrait bien venger l'ermite son ami.
Tous les yeux sont fixés sur la lice; on frissonne
Au moindre souffle; au bruit de l'horloge qui sonne,
De la porte qui s'ouvre en grinçant, du talon
Qui frappe étourdiment le parquet du salon.
Rien n'émeut le joueur, l'aveugle volontaire;
De l'échiquier absent il sonde le mystère;

Sur le vaste registre ouvert dans son esprit,
Il note les soldats qu'on lui prend et qu'il prit ;
Il suit, d'un même soin, le monarque superbe,
Et le pion, insecte enseveli sous l'herbe ;
L'échiquier s'est couvert d'un brouillard ; mais en vain :
Tout brille aux yeux fermés du magique devin.

Minuit sonna gaîment une double victoire.
Et depuis, j'ai cherché vainement dans l'histoire
Un prodige pareil, même aux jours fabuleux
Où l'Asie inventa ses mille contes bleus ;
Où Katib, le Persan, perdait sur une case
Sa blanche favorite, esclave du Caucase,
La belle Dilaram, *sérénité du cœur*,
Qu'un mat livra, soumise, au sérail du vainqueur ;
Où le brame Séhim, que Jagrenat admire,
Jouait avec Namik, le roi de Cachemire,
Sur un large échiquier, tout d'ambre et d'aloës,
Que le brame reçut des mains de Cosroës.
Dans les âges récents, d'un accès plus facile,
J'ai suivi le joueur enfant de la Sicile,
Boy le Syracusain, bon chrétien, qui, je crois,
Battit avec respect deux papes et deux rois ;

Et puis le Calabrais, dont les habiles ruses
Révélaient un talent éclos dans les Abruzzes,
Penseur né sous un ciel de vif azur et d'or,
Et qui légua son sceptre aux mains de Philidor.
Oui, dans cet Orient, ce doux berceau des sages,
Dans les siècles passés, ou les modernes âges,
Depuis que nous voyons l'échiquier se grandir,
En remontant d'Europe au temps du grand Nadir,
Ce qui manque aux exploits du chrétien ou du bonze,
Je l'ai vu dans Paris, rue aux Trois-Frères, onze;
Dans un hôtel, tout plein de succès éclatants,
Le jeudi vingt-deux mars, à l'aube du printemps.

PREMIÈRE PARTIE.

M. Jouy.	M. de la Bourdonnais.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. de son F.	3 Le P du C du R 2 c.
4 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	4 Le P du C du R une c.
5 Le C du R à la 5 c. de son R.	5 La D donne échec.
6 Le R à la c. de son F.	6 Le second P du F du R une c. (*a*).
7 Le C du R prend le premier P du F du R (*b*).	7 Le C de la D à la 3 c. de son F.

(*a*) Ce coup constitue la défense du gambit, inventée par M. Cochrane.
(*b*) C'est une faute, pousser le P de la D était le coup juste.

8 Le P de la D 2 c. (*a*).	8 Le F du R à la 2 c. de son C.
9 Le P du F de la D une c.	9 Le C du R à la 3 c. de son F.
10 Le C prend la T.	10 Le P de la D 2 c.
11 Le P prend le P (*b*).	11 Le C du R à la 5 c. du R.
12 La D à la c. du R.	12 Le P du C du R une c.
13 Le F du R à la 3 c. de la D.	13 Le P prend le P. Échec.
14 Le R prend le P.	14 Le F de la D donne échec.
15 Le R à la c. de son C.	15 Le C de la D prend le P (*c*).
16 La D prend le C. Échec (*d*).	16 La D prend la D.
17 Le F prend la D.	17 Le C donne échec et mat.

DEUXIÈME PARTIE.

M. DE LA BOURDONNAIS.	M. JAY.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. de la T de la D.
6 Le R roque.	6 Le C du R à la 3 c. de son F.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le C du R prend le P (*e*).
8 Le P de la D prend le P.	8 Le C du R prend le P du F de la D.
9 Le C de la D prend le C.	9 Le F du R prend le C.
10 La D à la 3 c. de son C.	10 Le F prend la T.
11 Le F du R prend le P. Échec.	11 Le R à la c. de son F.
12 Le F du R à la 8 c. du C du R (*f*).	12 La T du R prend le F.
13 Le C du R à sa 5 c.	13 Le C prend le P (*g*).
14 Le P du F du R 2 c.	14 Le P de la D 2 c.
15 Le P prend le C. Échec.	15 Le R à sa c.
16 La D à sa 3 c.	16 La T du R à la c. du F du R.
17 La T prend la T. Échec.	17 Le R prend la T.
18 La D prend le P de la T.	18 Le F du R donne échec.
19 Le R à la c. de sa T.	19 La D à la c. de son R.
20 La D à la 8 c. de la T du R. Éch.	20 Le R à sa 2 c.
21 La D prend le P. Échec.	21 Le R à la c. de sa D.

(*a*) L'on ne peut pas prendre la T sans perdre la D ou être mat.
(*b*) Prendre le P avec le F était préférable.
(*c*) Bon sacrifice, nécessaire dans la position.
(*d*) Si l'on avait pris le C avec le F, l'on était également mat.
(*e*) Faute, roquer valait mieux.
(*f*) Joli sacrifice.
(*g*) C'est le meilleur coup de défense. Jouer la D on la perdait ou l'on était mat.

22 Le C à la 7 c. du F du R. Échec.	22 Le R à la 2 c. de sa D.
23 Le C à la 8 c. de sa D. Échec.	23 La D couvre.
24 Le P du R une c. Échec.	24 Le R à sa c.
25 La D à la 6 c. du C du R. Échec.	25 Le R à la c. de son F.
26 Le F à la 6 c. de la T du R. Échec.	26 Le F couvre.
27 La D à la 7 c. de la T du R.	27 Le F de la D prend le P (*a*).
28 La D à la 8 c. de la T du R. Échec.	28 Le F de la D couvre.
29 Le F prend le F. Échec. (*b*).	29 Le R à sa c.
30 La D prend le F. Échec.	30 Le R à la 2 c. de sa D.
31 La D prend le P. Échec.	31 Le R à sa c.
32 Le C à la 6 c. du R.	

Cette partie a eue encore près de vingt coups insignifiants; les blancs ont fini par la gagner ayant une pièce de plus.

(*a*) L'on ne peut prendre le C sans être mat.
(*b*) L'on ne peut prendre sans perdre la D.

MARCI HIERONIMI VIDÆ,

SCACCHIA, LUDUS.

(Suite et fin.)

At lateri innixus Phœbeo Threicius Mars,
Junctus amicitiæ puero Arcadi, si quid amico
Fata sinant prodesse, animum per cuncta volutat,
Observatque omnes casus : tum corpora bina
Capta, pharetratum juvenem, peditemque nigrantem,
Cœtibus è functis jam vitâ, atque æthere cassis
Surripit, et castris rursùm clam immittit apertis.
Ergò iterùm gemini captivi prælia inibant,
Miscebantque manus animosi, atque arma ferebant.
Haud secùs (ut perhibent), cùm Colchis nacta cadaver,
Aut virgo Massyla, recens, cantuque triformem
Sæpè ciens Hecaten, ac magni numina Ditis,
Falsam animam insinuat membris, aurasque loquaces :
Continuò erigitur corpus, loquiturque videtque,
Et vivos inter fruitur cœlestibus auris.
Non tulit indignum facinus Junonia proles
Mulciber (ille dolum solus deprehendit), et ore
Inclamat, Phœbumque monet : Thrax palluit heros
Deprensus : Phœbo exarsit dolor ossibus ingens.
Tum Marti pater omnipotens iratus, iniqua
Præsidia abduci, atque indebita corpora bello
Protinùs è castris jubet, atque retexere falsos
Hinc atque inde ictus, et cuncta in pristina reddit.
Jamque duces furiis ambo majoribus instant,
Reginasque ambas conversa per agmina mittunt :
Cæde madent illæ, toto æquore fata serentes.
Considunt tandem obversæ, regesque tuentur,
Quæque suum : ecce ! autem bellatrix agminis albi
A tergo ferro invasit, stravitque nigrantem
Ignaram : verùm ipsa etiam cadit icta sagittâ.

LE JEU DES ÉCHECS

DE M. J. VIDA DE CRÈMONE.

(Suite et fin.)

Mais le dieu de la Thrace assis à côté de Phébus, Mars, lié d'une étroite amitié avec Mercure, réfléchit sur les moyens d'être utile à son ami, si les destins le lui permettent : il observe tous les coups; ensuite il enlève furtivement deux pièces déjà mortes; l'une était un archer, l'autre un fantassin de couleur noire. Il les remet clandestinement en ligne. Voilà donc derechef les deux captifs qui prennent part au combat; pleins d'un nouveau courage, ils se mesurent les armes à la main contre leurs adversaires : de même (dit-on) que cette magicienne de la Colchide, ou celle de la nation des Massyliens, qui, trouvant un cadavre récent, après avoir invoqué dans ses chants la triple Hécate et le pouvoir du dieu des enfers, donne à ce corps inanimé un faux souffle de vie, une fausse existence; aussitôt ce corps se lève, parle, voit, et jouit de la vie comme les autres mortels. Le fils de Junon, Vulcain, ne peut supporter cette fourberie (dont il s'était seul aperçu); il jette les hauts cris, il avertit Apollon. Le héros de la Thrace pâlit en se voyant pris sur le fait, et Phébus s'enflamme de colère. Alors le père des dieux, irrité contre Mars, qui venait de prêter un coupable secours, ordonne de chasser loin du camp des soldats qui n'avaient plus le droit d'y paraître, de recommencer les coups de part et d'autre, et de remettre les choses dans leur premier état. Déjà les deux chefs combattent avec plus d'acharnement, et font marcher les deux reines à travers les bataillons en déroute; leurs bras ensanglantés exercent de toutes part un horrible carnage; enfin elles se retournent, s'arrêtent, et chacune protège son roi. Tout-à-coup la reine des blancs tombe à l'improviste sur la reine noire et la renverse; mais elle-même, atteinte par la flèche d'un archer, reçoit le coup mortel. Hélas ! l'infortunée ne put jouir long-temps des fruits de sa victoire. Les deux armées, pri-

Ah misera! et spoliis haud longùm exultat opimis.
Convertêre oculis ambæ hinc, atque inde cohortes,
Atque acies lacrymis et feminco ululatu
Ambas incubuisse putes dum funera ducunt.
Tum reges mœstos ipsa ad prætoria densi
Agglomerant sese circum : timor omnibus idem
Incumbit, par tempestate, par hausit utrosque
Diluvium populos, et sunt sua vulnera cuique.
Haud prorsùs tamen ambobus defecerat omne
Robur : opes restant, et adhuc intacta juventus,
Tres pedites tibi, Phœbe, sagittifer alter, et ingens
Bellua turrito dorso, totidemque tibi, Arcas,
Excepto elephante, altâ qui nuper in aulâ
Pace fruens, cecidit, positis inglorius armis,
Eminùs aligerâ percussus arundine pectus.
Sed dexter tibi restat eques imperditus : hausit
Cætera bellantûm Mars impius agmina, bellique
Alea, florentes et desolaverat aulas.
At Cylleneo juveni spes occidit omnis :
Æstuat amissæ gentis memor et suspirat
Heroas magnos tot fato corpora functa.
Non tamen excedit pugnâ : fracta agmina bello,
Relliquias tenues immitis Apollinis, astu
Cautior in pugnam mittit, post funera tanta
Si quà fata sinant gentis sarcire ruinas.
It nigrum campis agmen, stat ubique morari,
Fortunamque omnem tentare, aditusque nocendi.
Exultat contrà non æquo prælia motu
Cynthius invadens : facies indigna cohortum;
Heu! facies miseranda ducum ; raro agmine aperta
Castra patent latè, viduatæ et civibus aulæ.
Mœrebant vacuis thalamis regnator uterque
Jamdudùm exosi sine conjuge tædia lecti.
Primus amor maneat quamvis immotus utrisque,
Sors tamen ad nova conjugia atque novos hymenæos
Flectit iniqua : igitur primùm rex agminis albi
Reginæ comites olim, fidasque ministras
Regali invitat thalamo, quæ funera mœstæ
Post fera bellatricis heræ, tela irrita bello
Jactabant, acies inter cuneosque nigrantes,

vées tout-à-coup de ce renfort, tournent leur vue de part et d'autre, et l'on dirait, aux regrets que leur cause la mort des deux princesses, à leurs cris, à leurs lamentations outrées, en conduisant les funérailles, que les deux partis ont succombé. Bientôt on se rassemble jusque dans l'enceinte du palais, autour des rois affligés; tous éprouvent le même effroi; un même orage, un désastre commun les ont frappés ; leurs blessures sont les mêmes. Mais ces rois n'ont pas encore perdu toute leur force; une jeunesse intacte qui n'a point encore fait la guerre forme leur corps de réserve. Phébus, il te reste trois piétons, un archer et un éléphant; Mercure, tes forces sont égales, excepté l'éléphant, qui, goûtant, il y a peu d'instants, au milieu de la cour, une paix profonde, le cœur atteint d'une flèche rapide, mourut honteusement sans avoir combattu. Mais il te reste à droite un cavalier dont tu pourras tirer parti, car le cruel Mars a détruit les autres, et les fureurs de la guerre ont enlevé l'élite de tes soldats. Cependant Mercure se désespère; il s'enflamme au souvenir de ceux qu'il a perdus, il soupire en songeant aux héros, à tant de braves que la mort a moissonnés : il ne quitte pas néanmoins le champ de bataille. Comptant sur ses ruses ordinaires, Mercure envoie au combat ses légions fatiguées, faibles débris que lui laissa l'implacable Apollon, essayant de réparer, après tant de pertes, les malheurs de son peuple, si les destins le favorisent.

La troupe noire s'arrête dans le camp, partout où elle croit pouvoir tenter la fortune, ou trouver un moyen de nuire à son ennemi. Apollon, au contraire, franchissant les cases d'un pas inégal, cherche à livrer bataille. La physionomie des soldats et des chefs est, hélas! déplorable. On n'aperçoit que quelques troupes éparses dans le camp : la cour des deux rois est devenue déserte; chacun d'eux, désespéré de son veuvage, ne peut en supporter les ennuis. Quoiqu'ils soient tous deux constamment occupés de leurs premières amours, le sort injuste les contraint à former de nouveaux nœuds, à contracter un nouvel hyménée. Aussi le roi des blancs invite-t-il, le premier, celles qui furent les compagnes de la reine à partager la couche royale, dont la mort cruelle arracha pour jamais la courageuse amazone. Ces guerrières tristes et fidèles, lançant des traits impuissants, couraient à travers les noires légions pour venger la mort de

Oppetere, amissæ dominæ pro cæde, paratæ.
Sed priùs explorare ausus sedet, atque viriles
Cunctarum spectare animos, ut digna cubile
Intret : in hostiles sedes, atque ultima castra
Hortaturque, jubetque supremam apprendere metam.
Nulli fas etenim regis sperare cubile,
(Pacta vetant) nisi quæ per tela invecta, per hostes,
Transactis spatiis cunctis impunè suprema
Attigerit priùs adversi penetralia regis.
Arrexêre animos famulæ, pariterque per hostes
Limitibus properant rectis : tamen ocyor anteit
Tertia quam dextro ducebat semita cornu,
Exultatque, agitatque animo connubia regis :
Nam comites spe sublapsâ cessere volentes.
Illa volat cœptis immanibus : addidit alas
Gloria præpetibus plantis, et plurima merces.
Nulla obstat mora, nec facinus prohibere tyranno
Cura nigro est, novaque ipse etiam connubia tentat,
Et vacuis thalamis alias inducere nuptas.
Ergò iter alternæ accelerant, famulamque sinistram
Quarto limite agit, saltu sed tardior uno,
Parrhasius juvenis : jamque imperterrita virgo
Candida, facta potens voti, penetraverat omnes
Sedes, atque alacris metâ consederat altâ.
Tum rector jubet afferri sellamque, tiaramque,
Extinctæ ornatus, necnon fulgentia sceptra,
Dignaturque toro meritam, optatisque hymenæis.
Gaudet cana cohors, insultatque eminùs atræ.
Haud lacrymas cohibet Maiâ satus, æthera voce
Incessens, pictosque à pectore rupit amictus.
Nigranti famulæ tantùm gradus unus ad ipsam
Restabat metam, ah miseræ ! sed limite recto
Turritus fera fata elephas impunè minatur
Insurgens, si supremam contingere sedem
Audeat, et toto castra obsidet ultima tractu,
Et pavidam observans extremis sedibus arcet.
Intereà nova regali dignata virago
Connubio exultans, toto dat funera campo.
Illam tollit honos novus, et fortuna tumentem ;
Fulminis in morem ruit, atque nigrantia sævit

leur souveraine; mais le roi veut, avant de fixer son choix, bien éprouver leurs sentiments et leur valeur, offrant sa main pour récompense à la plus intrépide. Il les encourage par ses exhortations, et leur enjoint de pénétrer dans les rangs ennemis, et de les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements. Nulle ne doit aspirer à devenir la compagne du roi, sans être parvenue impunément, en franchissant les espaces, au milieu des traits dirigés contre elle, jusqu'au fond du palais qu'occupe le roi des adversaires. Leur courage se relève; elles marchent simultanément droit à l'ennemi. Mais l'une des trois, plus légère que les autres, gagne les devants, en suivant le chemin qui conduisait à l'aile droite. Elle se réjouit et se félicite d'avance d'être l'épouse d'un monarque; ses autres rivales, perdant déjà tout espoir, étaient restées fort en arrière. Elle vole à des exploits brillants; la gloire et l'idée de la récompense lui donnent des ailes. Rien ne l'arrête, et le roi ne s'oppose point à sa course rapide; il aspire aussi lui-même à une alliance nouvelle, et veut prendre une nouvelle compagne. Les guerriers s'avancent tour à tour de part et d'autre. Déjà Mercure a conduit celle de sa gauche à la quatrième case, mais il est en retard d'une marche. Bientôt la vierge blanche imperturbable touche au terme de ses vœux; elle avait franchi toutes les cases, et s'était enfin arrêtée au but prescrit. Alors, le monarque ordonne d'apporter le trône, le diadème, la parure et le sceptre éclatant de la reine, dont les jours sont éteints : il s'unit à sa nouvelle compagne, pour prix de son mérite, par les liens d'un hymen désiré. La troupe des blancs se réjouit et insulte avec dédain ses adversaires. Le fils de Maïa ne peut retenir ses larmes; il attaque le ciel par ses reproches, et déchire la riche broderie qui couvre sa poitrine. La noire n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au but. Hélas! trop infortunée, l'éléphant dont le dos est armé d'une tour s'élève et la menace d'un sort affreux, si elle ose toucher cette dernière case; il couve dans sa marche l'extrémité du camp; il observe, il éloigne cette guerrière intimidée du terme auquel elle aspire. Cependant l'amazone généreuse, nouvellement jugée digne de devenir l'épouse d'un roi, ivre de joie, ravage tout le camp. Des honneurs inattendus élèvent son âme, et, fière de sa fortune, elle s'élance comme la foudre; le champ de bataille et les postes occupés par les noirs se ressentent de sa colère; les airs sont ébranlés du bruit de son armure. Les bataillons fré-

Castra per, et sedes, ac sidera territat armis.
Horrescunt faciem invisam nigra agmina crudæ
Virginis, atque imœ exoptant telluris hiatus.
Diffugiunt trepidi vasto irrumpente fragore
Hoste, metuque omnes acti glomerantur in unum,
Aulai in medio juxta latera ardua regis.
Haud secùs alta boves sparsæ per pascua quondam,
Ut sensere lupum venientem, protinùs omnes
Conveniunt trepidæ, et fortem facto agmine taurum
Ductorem armenti implorant, ipsique propinquant
Certatim inter se trudentes cornua rauco
Murmure : mugitu longè nemora alta resultant.
At regina furens trepidos toto agmine victrix
Impingens in terga, ipsique ante omnia regi
Fata parans, pugnas alta ad prætoria miscet :
Nunc ruit huc, nunc huc, tunc et, nisi læva fuisset
Mens illi, poterat candentem invadere sedem
Limite in obliquum quarto, et concludere fauces.
Ultimus ille labor regi, gentique fuisset
Nigranti, et fatis Arcas lugeret iniquis.
Nempe erat hinc leti facilis via in ilia regis,
Nec poterat quisquam se tantæ opponere cladi.
Sensit Atlantiades tacitus, dubioque tremebant
Corda metu, accelerare hostem jubet improbus, ictum
Ne videat, verbisque rapit per inania mentem,
Castigatque moras, « Adeon' juvat usque morari,
« Nec pudor est ? quæ tanta animis ignavia ? sic nos
« Increpitas semper cunctantes impiger ipse ?
« Scilicet expectas dum nox certamina tollat ? »
His actus peditem imprudens dum captat, Apollo
Præteriit fortunam : alacer vocem extulit astris
Lætitiæ exiliens Cyllenius : inde periclo
Regem ipsum eripiens, opponit amazonis armis
Haud invitum equitem, qui sævos arceat ictus.
Tum secum meditans candenti letum elephanti,
Qui metâ arcebat famulam ne regis iniret
Concessos thalamos, curvato perculit arcu :
Concidit, atque ictu tellurem bellua vasto
Pulsavit moriens, dum regi intentat Apollo

missent à la vue de cette guerrière impitoyable, et voudraient se cacher dans les entrailles de la terre. Ils fuient tout tremblants à l'aspect d'un ennemi qui se précipite sur eux avec un horrible fracas; la crainte les rallie et les rassemble en masse autour du roi, inaccessible au milieu de son palais. Telles on voit les génisses éparses dans une vaste prairie, tremblantes à l'approche du loup, s'assembler, se grouper, pour ainsi dire, en appelant à leur secours le taureau vigoureux qui leur sert de guide; se réunissant à l'envi autour de lui, poussant les cornes avec violence et avec un bruit sourd, et faisant retentir au loin les forêts profondes de leurs mugissements. Mais la reine irritée et victorieuse poursuit l'arrière-garde de l'ennemi, qui fuit épouvanté. C'est surtout le trépas du roi qu'elle a juré; elle engage l'action jusqu'au fond du palais. Tantôt elle fond sur un côté, tantôt sur l'autre ; elle pouvait, par un pas oblique, entrer dans le royaume des blancs au quatrième rang, et s'emparer des défilés. Ce dernier coup décidait le sort du roi noir et de ses soldats; Mercure n'aurait eu qu'à gémir sur la rigueur de sa destinée, car il était alors facile de porter le coup mortel dans les flancs du roi maure; personne ne pouvait s'opposer à un si grand malheur. Mercure, en silence, s'en aperçut bien : son cœur était agité par le doute et la crainte, et, pour ne pas laisser son ennemi réfléchir sur le coup, il lui recommande avec finesse d'accélérer ses mouvements; il l'étourdit par de vains propos, et lui reproche ainsi sa lenteur. « Prétends-tu rester au même point? « N'as-tu pas de honte? quelle est donc cette lâcheté? Toi qui te « montres si vif et qui nous accuses de lenteur, tu veux sans « douteattendre que la nuit ne nous permette plus de combattre ? »

Apollon, excité par ces reproche, s'amuse à prendre un pion, et laisse échapper son avantage : Mercure saute de joie, et ses cris s'élèvent jusqu'au ciel : puis, arrachant lui-même son roi au péril, il oppose aux armes de l'amazone blanche un cavalier de bonne volonté qui détourne les coups. Bientôt, méditant dans son âme la perte de l'éléphant blanc qui empêchait la noire de franchir la barrière pour arriver jusqu'à la cour du roi des blancs, il dirige un guerrier à l'arc recourbé, qui lance un trait à l'éléphant et le renverse. Dans sa chute, celui-ci fait trembler la terre sous le poids énorme de son corps, à l'instant même

Nequicquam exitium, tum metam impunè ministra
Nigra tenet (nec Phœbus obest) jam regia conjux.

Jamque alacres paribus certamina viribus ambo
Rursùm ineunt, nuptasque ferunt in bella secundas.
Tum, quamquam ambiguæ spes sint, incertaque belli
Alea adhuc, tamen, ac si palmæ certus, et omne
Discrimen positus sit supra, gaudia ficto
Ore puer Maiæ simulat, verbisque superbit
Improbus, insultans (astûs genus) et sua creber
Vocibus extollens, albæ premit arma cohortis.
Quem sic deprensâ juvenis Latonius arte
Increpitat « Nondùm extremam dubio ultima bello :
« Imposuit fortuna manum, et jam voce superbis?
« Proindè mihi insulta, et tumidis reple omnia verbis,
« Certa tuum annuerit tibi cùm victoria Martem :
« Sed jam nulla mora est, tua nunc, nunc irrita faxo
« Dicta manu ». Hæc fatus, reginam hortatur in hostes.
Continuò exoritur magnum certamen, et ingens
Hinc atque hinc rabies, dum fixum vincere utrisque.
Audentes in tela ruunt : stat multus ubique
Terror, ubique pavor, mortisque simillima imago.
Nituntur cuncti adversi, seseque viro vir
Obtulit : invigilant castris avertere pestem
Quisque suis, hostemque fugant, hostiliaque ipsi
Castra petunt, variantque vices, fortunaque ludit
Spe cupidos, et corda moræ impatientia torquet.

Funera spargebat fuscæ regina cohortis
Per medias animosa acies : non æmula contrà
Opposuit sese virgo, sed calle per hostes
Secreto interea regis tendebat ad alta
Limina : dein subitò captis custodibus arcis
Irruit, atque aditus irrumpens obsidet aulam,
Intentatque necem regi : tùm nigra virago,
Postquàm altis vidit canam in penetralibus hostem,
Cæde madens strages citò linquit, et imperfecta
Funera, et acta pedem retrò exanimata repressit,
Nec timuit mediam se certæ opponere morti,

qu'Apollon s'efforce vainement de faire mat le roi noir. La noire, n'ayant plus rien à redouter, s'empresse d'arriver au but, sans que Phébus l'arrête, et devient l'épouse d'un roi.

Voilà donc les deux partis égaux en force, qui se chargent avec plus de fureur. On conduit à la guerre les nouvelles reines: alors les chances du combat étaient encore incertaines, et les espérances douteuses; mais le fils de Maïa, comme s'il eût été sûr d'obtenir la palme, ou qu'il se crût au-dessus de tout événement, affecte sur son visage une gaîté extraordinaire; le méchant s'exprime avec arrogance, et (par un nouveau tour) ne parle que de ses prouesses, et tient ainsi son adversaire en haleine. Le fils de Latone pénètre la ruse, et lui répond en ces termes : « La « fortune inconstante n'a point encore mis fin aux débats qui « nous divisent, et tu t'exprimes avec hauteur? Insulte-moi, « tiens des propos extravagants, ambitieux, lorsqu'une victoire « assurée aura couronné tes exploits. Mais non, plus de délai, « cette main va rendre à l'instant tes bravades inutiles. » Il dit et exhorte la reine à marcher à l'ennemi. Tout à coup un combat terrible s'engage; l'acharnement est au comble de part et d'autre, jusqu'à ce que le triomphe de l'un des deux soit complet. Ils courent avec audace au-devant des traits; la terreur et l'effroi se répandent de toutes parts, tout offre l'image frappante de la mort. Chaque parti redouble d'efforts; on se présente homme à homme, chacun prend soin de s'opposer au désastre qui menace le camp. Tour à tour on met l'ennemi en fuite; tour à tour on pénètre jusque dans ses retranchements : le sort de la bataille est indécis, la fortune se rit des vœux et des espérances; elle tourmente ces cœurs impatients de remporter la victoire.

Du camp des noirs, la reine courageuse portait le trépas au milieu des bataillons; l'autre héroïne ne lui oppose aucune résistance, mais elle s'avance néanmoins par un défilé secret à travers l'ennemi, jusqu'à la demeure profonde du roi maure; faisant ensuite les gardes prisonniers, elle se précipite tout à coup, et, brisant les portes, assiége le palais et menace les jours du monarque. La reine noire, voyant la blanche, son adversaire, entrée dans le château, encore teinte de sang, abandonne le carnage et ceux qui lui restaient à frapper, retourne aussitôt sur ses pas, court à perdre haleine, et, jalouse de sauver sa patrie et son roi, elle ne craint pas de s'exposer à une mort inévitable.

Et patriæ, et trepido properans succurrere regi.
Hic aliud magis Phœbo, graviusque dolendum
Objicitur : nam cornipedem Cyllenius atrum
Huc iluc agitans campo insultabat aperto.
Ardet equus, saltuque furit, nec destitit ausis,
Donec, reginæ pariter regique minatus,
Optatam tenuit sedem, exitioque futurus
Aut huic, aut illi, nigrantibus obstitit armis.
Ut vidit tristi turbatus pectore Apollo
Ingemuit, largusque genis non defuit humor.
Et jamjam labi, atque retrò sublapsa referri
Spes omnis, fluxæ vires, aversa deûm mens.
Arcas successu exultans, ac munere divûm
Lætus, ovansque, animum vocemque ad sidera tollit,
Et tandem rediit vigor in præcordia victo.
Protinùs inclusam feriens sub Tartara mittit
Reginam, et spoliis potitur non segnis opimis :
Tantùm olli bellator equus cadit, ilia fossus
Ultoris ferro regis : nondum tamen exspes
Phœbus abit, sed pugnat adhuc, atque agminis albi
Relliquiæ pedites duo, et arcu insignis eburno
Martis amor juvenis, nequicquam bella lacessunt.
Audentes facit amissæ spes lapsa salutis,
Succurruntque duci labenti in funera ; sed non
Talibus auxiliis, nec defensoribus istis
Tempus eget : toto Maiâ satus æquore sævit.
Instat vi multâ nigra virgo, septaque regis
Circuit, excidium intentans ; hâc perfurit, atque hâc ;
Nec requievit enim, donec certamine iniquo
Relliquias gentes candentis, et ultima bello
Auxilia absumpsit : medio rex æquore inermis
Constitit amissis sociis, velut æthere in alto
Expulit ardentes flammas ubi lutea bigis
Luciferis Aurora, tuus pulcherrimus ignis
Lucet adhuc, Venus, et cœlo mox ultimus exit.
Nulla salus illi superat, spes nulla salutis :
Non tamen excedit victus, sed claudere sese
Hostiles inter cuneos, impunè per enses
Actus avet, donec nusquàm spatia ulla supersint

Mais Phébus doit s'attendre encore à quelque chose de plus triste et de plus funeste; car Mercure, piquant des deux un coursier noir qui lui restait, errait çà et là au milieu du camp. Ce coursier, fougueux et enflammé de colère, ne prit aucun repos qu'il ne se fût emparé du poste qu'il guettait, et méditait en même temps la chute du roi et de la reine, qu'il poursuit avec l'armure noire. A cet aspect, Apollon se livre à la tristesse; son esprit s'inquiète, il se trouble, il gémit; des larmes abondantes baignent son visage. Déjà sa perte est assurée; plus d'espoir, ses forces sont épuisées; les dieux lui sont contraires, et détournent leurs regards. L'Arcadien est fier du succès; il se livre à la joie, et, se félicitant de la faveur dont les dieux daignent le combler, il élève son cœur et sa voix jusqu'au ciel, et le vaincu reprend enfin sa première vigueur. Mercure frappe à l'instant la reine des blancs qui se trouvait bloquée, et, l'envoyant au sombre Tartare, il jouit avec empressement des plus riches dépouilles. Il ne lui en coûte que la perte d'un cavalier, qui tombe sous les coups du roi ennemi. Cependant Phébus, ne perdant pas encore tout espoir, ne fait point une honteuse retraite; il combat encore, et deux pions, un jeune archer favori de Mars, tristes restes des bataillons blancs, livrent d'inutiles attaques. Le désespoir augmente leur audace, ils veulent secourir leur chef prêt à succomber; mais la circonstance exigeait d'autres secours et d'autres défenseurs. De tout côté, le fils de Maïa exerce sa fureur. La reine noire insiste avec force, avec opiniâtreté; elle cerne le roi blanc, dont elle a juré la perte : elle se porte çà et là, et ne s'arrête qu'après avoir détruit les débris de l'armée des blancs, et leur avoir ôté jusqu'aux moindres ressources. Le roi, désarmé, se trouve seul sur le champ de bataille après avoir perdu tous ses compagnons. Tel (quand l'Aurore, traînée par ses coursiers lumineux, a chassé les étoiles étincelantes), on voit encore, ô Vénus, ton astre briller dans l'Olympe d'un éclat vif et pur, et quitter le ciel le dernier. Il n'est plus d'asile ni d'espoir de salut pour le roi des blancs. Cependant le vaincu reste encore en présence; courant impunément au milieu des glaives, il essaie de se mettre à l'abri entre les rangs ennemis, jusqu'à ce qu'il lui devienne impossible de battre en retraite; car si personne ne menace ses jours, et ne s'empare des postes

Effugiis : nam si nemo illi fata minetur,
Nec superet sedes, quam impunè capessere possit,
Nil tantorum operum impensis foret omnibus actum ;
Sed labor effusus frustrà, viresque fuissent,
Nec titulos quisquam, aut victoris nomen haberet.
Ergò per vacuas sedes desertaque castra ,
Nunc huc, rursùm illuc, incertos implicat orbes
Diffugiens ; niger insequitur rex æquore toto,
Atque fugæ semper spatiumque, abitumque relinquit.
Post, ubi supremo tendentem limite gressum
Vidit, reginam sedes servare secundas
Jussit, ab angustis ne se ille abducere posset
Ordinibus, tantùmque fugæ misero ultima restat
Linea : tum sese contra niger æmulus infert.
Dux gentis propiore gradu, sedes tamen una
Alterum ab alterius contactu summovet usque.
Ut vero contrà exultantem victus, et exspes
Constitit invitus, fortunam nacta virago
Extremam insiliit sedem, totoque minatur
Limite, nec misero restat locus ampliùs usquàm.
Tandem illum surgens virgo crudelis in ensem
Immolat, et finem imposuit sors aspera pugnæ,
Ingenti superûm plausu, et clamore secundo.
Victor Atlantiades exultat littore toto
Improbus, et victo insultat, ridetque dolentem ;
Quem pater omnipotens ad se vocat, et dat habere
Felicem virgam, quâ puras evocet umbras
Pallenti Styge, ut infectum scelus eluit ignis,
Quâque Erebo damnet sontes, et carcere cæco,
Detque, adimatque oculis somnos, et funere in ipso
Lumina lethæo claudat perfusa sopore.
Mox verò gratum ludum mortalibus ipse
Ostendit deus, et morem certaminis hujus
Italiæ primùm docuit celebrare colonos.
Namque olim, ut perhibent, dilectam Scacchida, quâ non
Inter Seriadas præstantior altera nymphas,
Compressit ripâ errantem, et nil tale putantem,
Dum pascit niveos herbosa ad flumina olores.
Tum bicolorem illi buxum dedit, atque pudoris

qu'il peut occuper sans danger, tant de soins et tant de peines, tant de sacrifices et de travaux, sont comptés pour rien, et nul ne peut se dire le vainqueur, ni en prendre le titre. Le roi blanc, fuyant donc à travers les rangs et la plaine déserte, embarrassé dans sa marche, dirige tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ses pas incertains. Le roi des noirs le poursuit sans relâche, en lui laissant toujours assez d'espace pour prendre la fuite et faire sa retraite. Mais ensuite, le voyant prêt à toucher la dernière case, il ordonne à la reine de garder la seconde ligne, afin que le roi blanc ne puisse sortir des rangs serrés dans lesquels il s'est engagé. Il ne reste plus à l'infortuné que la dernière ligne : alors le roi noir double le pas pour s'opposer à lui ; ils ne sont plus séparés l'un de l'autre que par une seule case, et se touchent pour ainsi dire. Aussitôt que le vaincu désespéré se fut arrêté, malgré ses intentions, pour faire front à l'ennemi, la reine noire, profitant de cette occasion, se jette à l'un des coins, et domine, sur toute la ligne, son adversaire ; le malhenreux ne peut plus échapper : enfin, l'amazone s'arme de son glaive, et l'immole sans pitié. Ce coup funeste termine la bataille, aux acclamations et aux applaudissements réitérés des dieux.

Le fils d'Atlas, vainqueur, triomphe sur le rivage ; fier de son succès, il insulte au vaincu, et rit de sa douleur. Jupiter appelle Mercure, et lui donne pour prix cette baguette puissante avec laquelle il doit évoquer du Styx pâlissant les ombres des justes purifiées de leurs fautes par le feu, conduire les méchants dans les sombres cachots du Ténare, endormir ou réveiller les humains, et fermer leurs yeux au moment du trépas, en les arrosant des eaux du Léthé. Dans la suite, le dieu enseigna lui-même aux mortels ce jeu agréable, et le premier, il apprit aux habitants de l'Italie à s'illustrer dans ce genre de combat.

On raconte en effet qu'un jour, Mercure ayant surpris Scacchis, la plus belle des Sériades, qu'il aimait éperdument, et qui se promenait sur la rive verdoyante d'un fleuve en conduisant des cygnes blancs comme la neige, il triompha sans peine de cette nymphe sans expérience, et qui n'était pas sur ses gardes.

Amissi pretium vario ordine picturatam,
Argentique, aurique gravem, tabulam addidit usumque
Edocuit : nymphæque etiam nunc servat honorem,
Et nomen ludus, celebrat quem maxima Roma,
Extremæque hominum diversa ad littora gentes.
Omnia quæ puero quondam mihi ferre solebant
Seriades, patrii canerem dum ad flumina Serii.

Mais, pour réparer l'outrage fait à la pudeur de Scacchis, il lui donna en présent des pièces de buis de différentes couleurs, artistement peintes et façonnées, enrichies d'or et d'argent; il y joignit cette table, et lui montra quel en était l'usage. Ce jeu est encore aujourd'hui consacré à la nymphe dont il porte le nom. La superbe Rome et les peuples divers établis sur les rives les plus lointaines se livrent à cet amusement. Voilà ce que les Sériades avaient coutume de me répéter dans mon enfance, lorsque je chantais sur les bords du Sérias, dont elles tiraient leur origine.

PARTIES

ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.

Les parties qui suivent ont été jouées entre MM. Macdonell et le gérant du *Palamède*. Ce dernier avait les blancs.

PREMIÈRE PARTIE.

	BLANCS.		NOIRS.
1	Le P du R 2 c.	1	Le P du R 2 c.
2	Le C du R à la 3 c. de son F.	2	Le C de la D à la 3 c. de son F.
3	Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3	Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4	Le P du C de la D 2 c.	4	Le F prend le P.
5	Le P du F de la D une c.	5	Le F du R à la 4 c. de la T de la D.
6	Le R roque.	6	Le P de la D une c.
7	Le P de la D 2 c.	7	Le P prend le P.
8	Le P prend le P.	8	Le F du R à la 3 c. du C de sa D.
9	Le P de la D une c.	9	Le C de la D à la 2 c. du R.
10	Le P du R une c.	10	Le C de la D à la 3 c. du C du R.
11	Le F de la D à la 2 c. de son C.	11	Le P prend le P.
12	Le F prend le P.	12	Le C du R à la 3 c. de son F.
13	Le F prend le C.	13	La D prend le F.
14	La T du R à la c. du R. Échec (*a*).	14	Le R à la c. de son F.
15	Le C de la D à la 2 c. de sa D.	15	Le F de la D à la 4 c. du F du R.
16	La D à la 3 c. de son C.	16	Le P de la T du R une c.
17	Le P de la T de la D 2 c.	17	La T de la D à la c. de son C.
18	Le P de la T de la D une c.	18	Le F du R à la 4 c. du F de la D.
19	Le F du R à la 3 c. de sa D.	19	Le C à la 5 c. du F du R.
20	Le F prend le F.	20	La D prend le F.
21	Le C de la D à la 4 c. du R.	21	La D à la 5 c. du C du R.
22	Le P du C du R une c.	22	Le C à la 6 c. de la T du R. Échec.
23	Le R à la 2 c. de son C.	23	Le F à la 3 c. de sa D.
24	Le C prend le F.	24	Le P prend le C.
25	La T de la D à sa 4 c.	25	La D à sa 2 c.

(*a*) Ce coup déroque les noirs et donne la position aux blancs.

BLANCS.	NOIRS.
26 La T de la D à la 4 c. de la T du R.	26 Le P du C du R 2 c. (*a*).
27 La T prend le C.	27 Le P du C du R une c.
28 La T de la D à la 4 c. de la T du R.	28 Le P prend le C. Échec.
29 La D prend le P.	29 La D à la 4 c. du C de la D.
30 La T de la D à la 4 c. du R.	30 La T du R à sa 2 c.
31 La D à la 5 c. du F du R.	31 La T du R à la 2 c. du C du R.
32 La T de la D à la 7 c. de son R.	32 La D prend le P de la T de la D.
33 La T prend le P du C de la D (*b*).	33 La D à sa c.
34 La T prend le P de la T de la D.	34 La D à la 4 c. du C du R.
35 La D prend la D.	35 La T prend la D.
36 La T du R à la 7 c. de son R.	36 La T du R à la 4 c. du F du R.
37 Le P du C du R une c.	37 La T du R à la 3 c. du F du R.

Cette partie a eu encore un grand nombre de coups; les blancs sont parvenus à la gagner, grâce à un pion de plus.

DEUXIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. de la T de la D.
6 Le R roque.	6 Le P de la D une c.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le P prend le P.
8 Le P prend le P.	8 Le F du R à la 3 c. du C de la D.
9 Le F de la D à la 2 c. du C de la D.	9 Le C du R à la 3 c. de son F.
10 Le P de la D une c.	10 Le C de la D à la 4 c. de sa T (*c*).
11 Le F du R à la 3 c. de la D.	11 Le R roque.
12 Le P de la T du R une c.	12 Le C du R à la 4 c. de sa T.
13 La D à sa 2 c.	13 Le P du F du R 2 c.
14 Le C de la D à la 3 c. de son F.	14 Le P du F du R une c.
15 La T du R à la c. de son R.	15 Le P de la T de la D une c.
16 Le P du R une c. (*d*).	16 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
17 Le P du R une c.	17 La D à la 2 c. du R.

(*a*) Les noirs, en laissant trop long-temps leur C à la 6 c. de la T du R, son t obligés de perdre un pion pour sauver la pièce.

(*b*) L'on ne peut prendre cette tour sans être mat.

(*c*) Mauvais coup; à la 2 c. du R était préférable.

(*d*) Coup décisif d'attaque.

BLANCS.	NOIRS.
18 Le C de la D à la 4 c. de sa T.	18 Le F de la D prend le F du R adverse.
19 La D prend le F.	19 Le F du R à la 2 c. de la T de la D.
20 Le F de la D à sa 3 c.	20 Le P du C de la D une c.
21 Le C du R à la 4 c. de sa D.	21 La D à la 4 c. du C du R.
22 Le C du R à la 3 c. de son F.	22 La D à la 4 c. du F du R.
23 La D prend la D.	23 La T prend la D.
24 Le F prend le C.	24 Le P prend le F.
25 La T de la D à la c. de son F.	25 La T de la D à la c. de son F.
26 La T de la D à la 6 c. de son F.	26 La T du R prend le P de la D.
27 La T du R à la c. du F de la D.	27 Le C du R à sa 6 c.
28 La T du R à la c. du R.	28 Le C à la 4 c. du F du R.
29 Le P du R une c.	29 La T de la D à la c. du R.
30 La T de la D prend le P du F.	30 Le F du R à la 5 c. de la D.
31 Le C du R à sa 5 c.	31 Le P de la T du R une c.
32 La T de la D à la 8 c. de son F.	32 Le P prend le C.
33 La T prend la T. Échec.	33 Le R à la 2 c. de sa T.
34 La T à la c. de la T du R adverse. Échec.	34 Le R prend la T.
35 Le P fait D et gagne.	

TROISIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 3 c. de sa D (*a*).
6 Le R roque.	6 Le P de la T du R une c.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le C du R à la 3 c. de son F.
8 Le P prend le P.	8 Le F prend le P.
9 Le C prend le F.	9 Le C prend le C.
10 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	10 La D à la 2 c. du R.
11 Le P du F du R 2 c.	11 La D à la 4 c. de son F. Échec.
12 Le R à la c. de sa T.	12 Le C de la D à la 5 c. du C du R.
13 La D à la 2 c. du R.	13 La D à la 4 c. de la T du R.
14 Le P de la T du R une c.	14 Le R roque.

(*a*) Mauvais coup de défense, il empêche le dégagement du P de la D et du F de la D.

BLANCS.	NOIRS.
15 Le P du R une c.	15 La T du R à la c. du R.
16 La D à la 3 c. du F du R.	16 La D à la 5 c. de la T du R.
17 Le P prend le C.	17 Le P de la D une c.
18 Le C de la D à la 3 c. de sa T.	18 La T du R à la c. du R adverse.
19 Le F de la D à la 2 c. de sa D.	19 Le C à la 7 c. du F du R. Échec.
20 Le R à la 2 c. de la T.	20 Le F de la D prend le P de la T (*a*).
21 La D prend le C.	21 La D prend la D.
22 La T prend la D.	22 La T prend la T.
23 Le P prend le F.	23 Le P du C du R une c.
24 La T à la 2 c. du C du R.	24 Le R à la c. de son F.
25 Le P du F du R une c.	25 Le P du C du R une c.
26 Le P de la T du R une c.	26 Les noirs abandonnent la partie.

(*a*) Les noirs ayant mauvais jeu sacrifient plusieurs pièces pour une attaque désespérée.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° I.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 6 c. de la T du R. Éch.	1 Le R à la case de sa T.
2 La D à la 8 c. du C du R. Échec.	2 La D prend la D.
3 Le C donne échec et mat.	

N° II.

1 Le F donne échec.	1 Le R prend le F.
2 La D à la 3 c. du R. Échec.	2 Le R prend la D.
3 Le C donne échec et mat.	

N° III.

1 La T à la 5 c. du F de la D. Échec double.	1 Le R prend le P.
2 La D à sa 2 c. Échec.	2 Le R prend la T.
3 La D à la 4 c. de son C. Échec et mat.	

N° IV.

1 La D à la 4 c. du F du R. Échec.	1 Le R prend le C.
2 La D à la 4 c. de son C. Échec.	2 Le R prend la D.
3 Le F à la 3 c. de la T de la D.	3 Le R prend le F.
4 Le C donne échec et mat.	

N° V.

1 La D à la 8 c. du F du R. Échec.	1 Le R à la 2 c. du C de la D.
2 Le C de la D à la 5 c. de sa T. Éch.	2 Le R à la 3 c. du C de la D.
3 Le C du R donne échec.	3 Le R prend le C.
4 La D à la 4 c. de son C. Échec.	4 La T ou le C ou la D prennent la D.
5 Le P prend et donne échec et mat.	

N° VI.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 2 c. du C du R. Échec.	1 Le R à la 8 c. du F de la D.
2 La D à la c. du F du R. Échec.	2 Le R à la 7 c. du F de la D.
3 La D à la 2 c. du R. Échec.	3 Le R à la 8 c. du F de la D.
4 La D à la c. du R. Échec.	4 Le R à la 7 c. du F de la D.
5 Le R à la 4 c. du C de la D.	5 Le P du C de la D une c.
6 La D à la 2 c. du R. Échec.	6 Le R à la 8 c. du F de la D.
7 Le R à la 3 c. du F de la D.	7 Le P du C de la D une c. fait un C échec.
8 Le R à la 3 c. de la D.	8 Le P fait un C.
9 La D à la 2 c. de sa T.	Perdu.

N° VII.

1 Le R à la 7 c. de son F.	1 La T à la c. de la D (*a*).
2 Le C de la D à sa 6 c. Échec.	2 Le R à la 2 c. du C de la D (*b*).
3 Le F prend la T.	3 Le P de la T de la D une c.
4 Le F à la 6 c. du F du R.	4 Le R prend le C.
5 Le C à la 5 c. du F du R.	5 Le R à la 4 c. du C de la D.
6 Le R à la 7 c. de son C.	6 Le P de la T du R 2 c. (*c*).
7 Le R à la 6 c. de son C.	7 Le P de la T du R une c.
8 Le C prend le P.	8 Le R à la 5 c. du F de la D.
9 Le C à la 2 c. du C du R.	9 Le R à la 6 c. du C de sa D.
10 Le C à la 4 c. du F du R. Échec.	10 Le R à la 7 c. du F de la D.
11 Le C à la 5 c. de la D.	11 Le R à la 8 c. du C de la D.
12 Le C à la 3 c. du F de la D. Éch.	12 Le R à la 7 c. du C de la D.
13 Le C à la 5 c. du C de la D. Éch.	13 Le R à la 8 c. du C de la D.
14 Le C à la 3 c. de la T. Échec.	

Dans cette position, le roi des blancs viendra prendre le P et gagnera ensuite la partie.

(*a*) La T à une autre case était perdue sans ressources; et à cette case, les blancs ne peuvent la prendre sans remettre la partie.

(*b*) Si les noirs jouaient à la 2 c. du F de la D, les blancs prendraient la T avec le F, et les noirs ne pourraient pas reprendre sans être échec et mat.

(*c*) Ce coup a plusieurs variantes, mais en manœuvrant bien leur C, les blancs doivent toujours gagner.

N° VIII.

PREMIÈRE DÉFENSE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le F à la 5 c. de la T du R. Échec.	1 Le R à la c. de son F (forcé).
2 La T à la c. de la D.	2 Le P du C de la D une c. (*a*).
3 La T prend la D.	3 Le P prend la T.
4 Le C à la 3 c. du R.	4 Le P du C de la D une c.
5 Le F à la 6 c. du C du R.	Dans cette position, le roi des blancs pourra facilement se porter sur les pions et les prendre, puis gagner la partie.

SECONDE DÉFENSE.

1 Le F à la 5 c. de la T du R. Éch.	1 Le R à la c. de son F.
2 La T à la c. de la D.	2 La D à la 4 c. du C du R.
3 Le F à la 7 c. du F du R.	3 Le P du F de la D une c.
4 La T à la c. de la T du R.	4 La D prend le C. Échec (c'est le coup juste).
5 Le R prend la D.	5 Le R prend le F.
6 Le R à sa 4 c.	6 Le P du C de la D une c.
7 Le R à la 3 c. de sa D.	7 Le P de la T de la D une c.
8 Le R à la 3 c. du F de la D.	Perdu.

(*a*) C'est le meilleur coup.

Dans les planches qui suivent, chaque pièce est désignée par sa lettre initiale ; les lettres à jour désignent les blancs, qui ont toujours le trait. Les coups n°s IX, X, XI et XII sont de M. d'Orville d'Anvers, les autres sont de Ponziani.

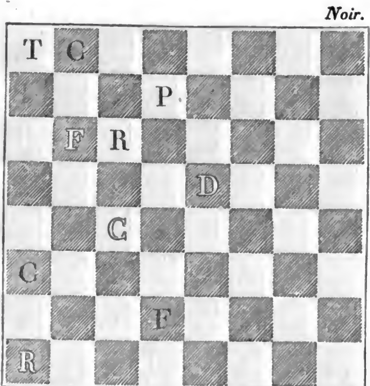
Le rédacteur et gérant responsable,

De la BOURDONNAIS.

PARIS. — Imprimerie de E.-B. Delanchy, faub. Montmartre, n. 11.

IX.

Noir.

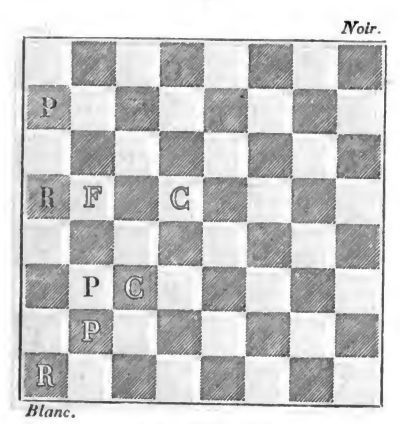


Blanc.

Mat en trois coups.

X.

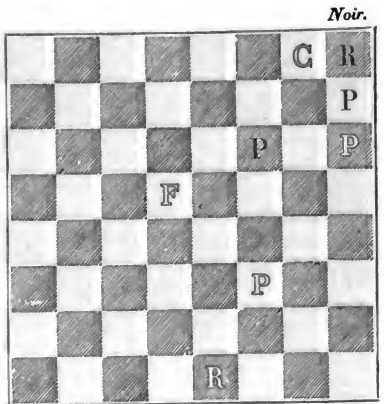
Noir.



Blanc.

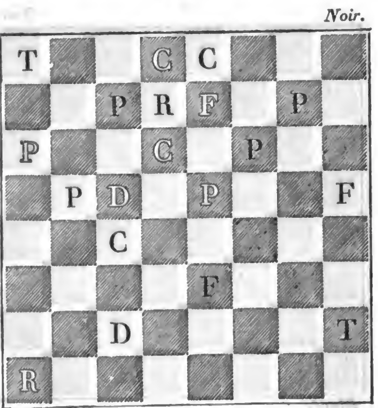
Mat en trois coups.

XI.



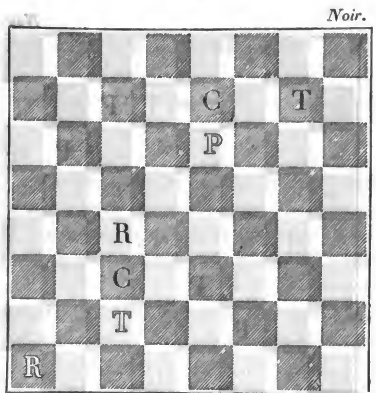
Mat en neuf coups.

XII.



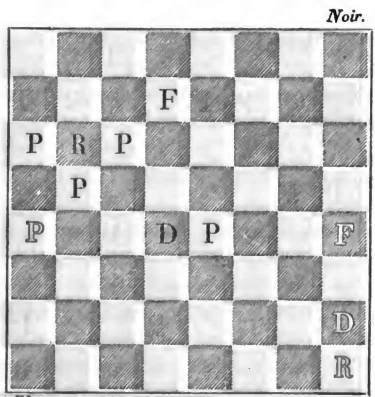
Les blancs remettent la partie.

XIII.



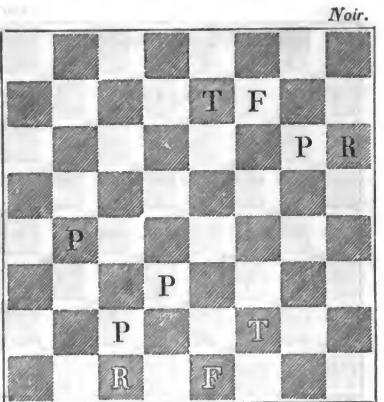
Les blancs remettent la partie.

XIV.



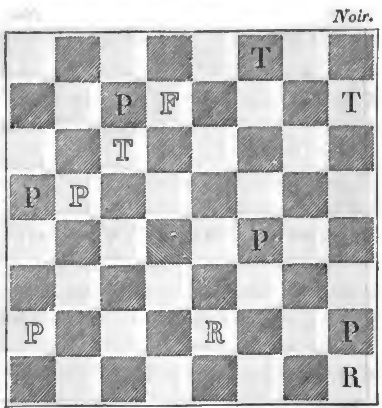
Les blancs remettent la partie.

XV.



Les blancs remettent la partie.

XVI.



Les blancs remettent la partie.

DE LA PASSION DU JEU

ET DES JOUEURS.

Dès que les hommes se réunirent en société, leur imagination créa diverses sortes d'amusements; tout servit à exciter leurs plaisirs et à stimuler leur amour-propre. On voulut mieux faire; on voulut être plus adroit, plus fort, plus heureux que les autres.

Il faut donc dater l'origine des jeux de l'époque où l'homme vécut avec son semblable. A mesure qu'il se poliça, ses jeux devinrent plus recherchés.

Jeux d'adresse et de force furent les jeux de l'homme sortant presque des bras de la nature : ils ne périront qu'avec lui.

Jeux de calcul et de hasard naquirent de l'imagination, qui cherche à s'amuser; de l'oisiveté, ennemie de la réflexion.

Les Grecs, les Romains eurent leurs *pugilistes* et leurs gladiateurs : long-temps auparavant on connaissait les jeux de hasard.

Qui ne sait que la tunique de Jésus-Christ fut jouée au passe-sept par ceux qui s'en emparèrent.

Homère nous parle du jeu d'osselets comme d'un des plus dangereux qu'il y eût de son temps. On y jouait sa femme, ses enfants et soi-même.

Quel est l'écolier qui se doute aujourd'hui, en jetant en l'air quelques os de jointures d'un agneau, que ces os décidèrent autrefois de la liberté ou de l'esclavage d'un homme?

Le jeu nous plaît en général, dit Montesquieu, parce qu'il attache notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus; il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, et de l'attention que les autres ont sur notre bonheur; il satisfait notre curiosité en nous procurant un spectacle; enfin, il nous donne les différents plaisirs de la surprise.

Les jeux de hasard nous intéressent particulièrement, parce

qu'ils nous présentent sans cesse des événements nouveaux, prompts et inattendus.

Cependant cet amusement se tient rarement dans les bornes que son nom promet, sans parler du temps précieux qu'il nous fait perdre et qu'on pourrait mieux employer; il se change en habitude puérile, s'il ne tourne en passion funeste par l'amour du gain.

Madame Deshoulières a dit avec raison :

Le désir de gagner qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon :
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Il est une multitude d'exemples où l'on voit que l'excès du gain, comme celui de la perte, a aliéné de certains cerveaux. C'est au jeu que se manifestent toutes les nuances du désespoir.

Deux joueurs faisaient montre de leur rage, l'un par un morne silence, l'autre par des imprécations redoublées. Celui-ci, choqué du sang-froid de son voisin, lui reproche d'endurer sans se plaindre des revers coup sur coup multipliés. Tiens, répond l'autre, regarde! Il s'était déchiré la poitrine, et lui en montrait des lambeaux sanglants.

C'est au jeu que la cupidité trahit notre cœur; on sèche de désir, on frémit de colère; que d'injures!...

Il y a trois occasions où le caractère se démasque : quand on a bu, quand on a perdu son argent, et quand on est en colère.

Caligula et Néron étaient furieux au jeu, beaucoup aujourd'hui les imitent.

Le joueur le plus paisible est souvent celui qui éprouve le plus d'angoisses; c'est dans le cœur que gronde la tempête.

Un joueur, furieux d'avoir perdu tout son argent dans le palais d'un prince, jura de ne jamais remettre les pieds dans ce *tripot*. Madame P...., qui entendit ce propos ridicule, dit de manière à être entendue : Ce monsieur doit être bien logé.

Un autre, maltraité par la fortune (événement très-ordinaire), se répandait en mots grossiers en présence de la dame de la maison, qui lui répondit sans se déconcerter : J'ignorais encore, monsieur, que ces mots appartinssent à notre langue.

Je pardonnerai à mon fils toutes ses erreurs, dit un père respectable; mais pour le vin et le jeu, je serai inexorable : avec l'un de ces deux vices, on ne se persuaderait jamais qu'il est honnête homme.

Une mère infortunée vint chercher son mari, qui jouait depuis deux jours. Laissez-moi, s'écria-t-il, encore un moment, un instant; je vous reverrai peut-être.... après demain. Le malheureux! il arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée, tenant à la mamelle le dernier de ses fils : Levez-vous, madame; le lit où vous êtes ne vous appartient plus.

Il faut être au fort de ces séances; on y voit d'un coup d'œil ce que l'imagination ne pourrait supposer.

Un joueur, s'apercevant qu'on le trompait, tira secrètement son couteau, et, d'une main sûre, cloua sur la table celle de son adversaire : J'ai tort, lui dit-il, si les dés ne sont pas *pipés*.

Il n'était permis de jouer, chez les anciens peuples, que devant le magistrat : celui-ci avait son droit de présence. Il veillait sur les différents jeux, avertissait des fautes, et punissait les prévaricateurs en leur faisant couper deux doigts. Les inspecteurs de nos jours sont un peu moins sévères.

L'un des plus beaux présents que la philosophie, de concert avec l'éloquence, pût faire à la jeunesse, serait le tableau fidèle de la fureur du jeu, telle qu'on la voit maintenant en Europe; mais, pour être lu par les joueurs, il faut être court et précis.

Écrire contre les jeux, c'est convenir que l'on est joueur; l'entreprise en est plus louable. Beverley et le Joueur sont des chefs-d'œuvre qu'on met trop rarement sur la scène; au style plein de feu de leurs auteurs, on devine aisément que Saurin et Regnard ont été plus d'une fois les victimes du sort. Il eût été à désirer que l'auteur du *Tartuffe* nous eût laissé un *Joueur;* cette réunion d'éloquence servirait à exercer la mémoire de la jeunesse.

On a constamment blâmé les joueurs. Socrate leur reprochait de croupir dans l'oisiveté; Théophraste les couvrait de mépris; Aristote, Platon, Sénèque, Plutarque, leur refusaient toutes les qualités du cœur, les traitaient de mauvais parents, d'amis infidèles.

Les jeux de hasard furent prohibés à Rome sous peine d'infamie; quiconque y donnait à jouer perdait le droit de citoyen.

Les joueurs, séduits par l'attrait des richesses, se figurent que



pour les obtenir il suffit de les souhaiter. La cause première de la passion du jeu réside dans la cupidité qui nous est naturelle, c'est-à-dire dans le désir inquiet et vague de toutes les jouissances qui frappent nos regards, qui touchent notre cœur. Plusieurs, néanmoins, ont cru trouver cette cause, les uns dans l'ennui, les autres dans l'avarice.

Les joueurs sont ordinairement sans caractère; les sensations tumultueuses et contraires qui les agitent se détruisent réciproquement, ou ne laissent que des traces confuses; aussi n'ont-ils guère que des figures égarées et sans physionomie.

Cette passion compromet l'honneur, dégrade l'esprit et le soumet aux plus vils préjugés, endurcit le cœur, le ferme à la justice, à la bienfaisance; elle les pousse à prodiguer leurs gains, jamais à payer leurs dettes; tantôt à regarder ces mêmes gains comme un dépôt de la fortune, comme un nouveau gage des faveurs qu'ils en attendent. Au premier revers, ils achètent l'argent le double de sa valeur, et livrent à vil prix leurs effets les plus précieux. On en a vu risquer jusqu'à des successions qui n'étaient pas échues. Il est prudent d'écarter le jeu des regards de la jeunesse, quoique l'on devienne joueur à tout âge.

La plupart de nos erreurs tiennent à de bonnes qualités; il s'agit, ici, d'un vice pur et sans mélange. Je défie de me montrer un joueur qui ait véritablement le droit de s'estimer. Un joueur! ce titre seul est une insulte. On sera forcé d'en convenir, puisque cette manie roule sur trois pivots qui sont sans intermédiaire, la sottise, la fureur et la fourberie.

Que doit-on penser de la fortune des joueurs, de la nature de leurs gains? Le joueur le plus méprisable n'est pas toujours celui que le sort a le plus maltraité. De tous les moyens d'acquérir, je n'en connais pas de plus injuste que le jeu. Le beau titre pour s'emparer des biens d'un autre que la décision d'un coup de carte ou de dés! Les passions utiles ont de l'émulation, les passions funestes n'ont que de l'envie.

On ne pourrait compter les fortunes détruites par le jeu. Pour un ou deux joueurs dont on vante le succès, des milliers sont réduits à la mendicité. Combien en a-t-on vu prospérer? combien a duré leur règne? Quelque heureux que l'on soit, le bonheur a son terme; les gains s'évanouissent en un clin-d'œil. Une seule fortune ne saurait soutenir la concurrence des fortunes réunies de tous ceux qui courent cette funeste carrière. Leur manie obs-

tinée doit enfin rencontrer un écueil. Ceux dont on envie le destin ne sont que des frénétiques voguant au hasard sur une mer orageuse et sans ports.

Un père respectable exigea que la communauté de biens entre sa fille et son gendre fût rompue le lendemain d'une séance où celui-ci avait gagné cent mille écus. On le supplia de différer : Non, dit-il, je ne veux pas que mon sang profite un seul instant de l'injustice, ni que ma fille meure sur un fumier. Il fit dater la séparation de la veille. L'événement le justifia.

Rien de plus plaisant que la manie des joueurs ; ils s'accoutument, pour se délivrer de leurs perplexités, à réaliser des chimères, telles que les places sinistres, les voisins de mauvais augure ; on dirait qu'ils retombent en enfance, tant leurs manières et leurs propos sont puérils. Toutes les fois que monsieur coupe, disait une joueuse, je suis sûr de perdre. — D'où vient cela ? — C'est qu'il coupe sans réflexion. Je vous avouerai, disait un autre à son voisin, que je ne suis pas assez riche pour que vous restiez auprès de moi. Quelques-uns ne jouent que l'argent d'emprunt, se figurant que cet argent doit leur porter bonheur.

Certains maîtres de maisons ont des lubies comme les pontes. Le comte D*** faisait la banque chez lui, et ne tenait pas au-delà de quatre louis. Un de ses amis lui présente un joueur, qui y perd plusieurs rouleaux. L'introducteur en reçut les compliments les plus affectueux ; mais la chance tourna, et les compliments se métamorphosèrent bientôt en reproches les plus amers : Vous deviez bien juger que le jeu de monsieur ne convenait nullement à ma partie. Pardon, lui répondit-il, je ne vous en présenterai plus que je ne sois bien certain *qu'ils ne perdent ;* car il n'y a qu'un instant que j'aurais pu mettre un bien grand prix à votre reconnaissance.

Le bon médecin flamand (1) qui, par une étrange destinée, jouait avec fureur tandis qu'il censurait le jeu, avait du moins horreur des blasphèmes. Pour moi, disait-il un jour au plus fort de ses disgrâces, je ne conçois pas qu'un homme, quelque malheureux qu'il soit, puisse s'oublier jusqu'au point de jurer. C'est que vous ne savez pas, lui répondit un autre joueur, combien cela soulage.

(1) Pascarius Justus.

Toujours préoccupés, les joueurs sont sujets à des absences ridicules; plusieurs oublient qu'ils sont époux et pères. On parlait d'une taxe projetée contre les célibataires : Je suis ruiné, s'écria un homme absorbé par l'idée du jeu. Y songez-vous, lui répliqua-t-on ? vous avez femme et cinq enfants.

Une dévote s'accusait d'aimer trop le jeu. Ah! madame, lui dit son directeur, que de temps perdu à mêler les cartes ! Que la partie était belle, disait un autre; que le jeu allait bien certain soir à dix heures du matin !

Hors du jeu, ils ne s'entretiennent que de coups extraordinaires, que de grandes révolutions, et se passionnent d'autant plus, qu'ils croient deviner le secret de la fortune, à mesure qu'ils en racontent les caprices. Quand ils ont des succès, ils en jouissent ailleurs : chez eux, ils n'y rapportent que de la consternation.

WHIST.

Nous empruntons l'article qui suit au *Philidorian*, revue mensuelle des jeux et divertissements de bonne société, publiée depuis peu à Londres par M. George Walker, auteur de plusieurs publications intéressantes sur le jeu des échecs.

« On ne peut mettre en doute que le whist ne soit un noble jeu qui compte un grand nombre d'admirateurs : il en est même qui ont poussé leur enthousiasme jusqu'au point de supposer que la division de l'année en cinquante-deux semaines doit son origine aux cinquante-deux cartes qui composent ce jeu. Cette théorie est ingénieuse et même assez plausible ; et si l'on pouvait l'appuyer de preuves positives, on serait porté à croire que nos aïeux n'étaient pas si dépourvus de sens commun qu'on le suppose généralement aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, la combinaison de cinquante-deux cartes en un seul jeu a été exprès inventée pour le whist, et il y aurait crime à les séparer, toutes les parties qui forment l'ensemble s'harmoniant entre elles d'une manière admirable.

« Sous certains rapports, le boston et le quadrille ont une grande ressemblance avec le whist ; je dirai même avec franchise qu'il fut un temps où je trouvais le whist inférieur presque en finesse à ses deux rivaux. Mais cette opinion ne fut pas de longue durée ; c'était, chez moi, la préférence passagère produite par la beauté sous une forme nouvelle. Le rossignol, dit le poète persan, caresse toutes les fleurs d'un parterre, mais revient toujours à la rose.

« La supériorité incontestable du whist sur le quadrille et les autres jeux est toute dans la simplicité de ses parties constitutives qui s'accordent tellement entre elles, qu'on les croirait, pour me servir d'une expression vulgaire, fondues dans le même moule. En dix minutes on peut en connaître la marche, et, pour peu que l'on ait un ami complaisant, il est facile de s'asseoir à une table et de mettre en pratique la théorie acquise en si peu de temps. Que faut-il en effet? Apprendre seulement à connaître les cartes dans leur ordre ; savoir distinguer les couleurs, et se souvenir que l'as prend le roi. Une fois ces prélimi-

naires connus, il n'en faut pas davantage pour commencer à jouer comme un vieil amateur. Le quadrille, au contraire, exige, pendant au moins huit jours, une étude pénible, et je ne crains pas d'avancer que c'est à la difficulté de ses principes que doit être attribué l'abandon que l'on a fait de ce jeu. Il faut encore remarquer que la théorie du quadrille une fois bien acquise, la pratique n'apprend presque rien de nouveau, tandis que, pour le whist, le cas est entièrement différent; car, de même que les échecs, le whist, dans ses combinaisons variées, renferme des mystères qui échappent à l'examen le plus approfondi. Dans les cercles les plus renommés, on a souvent vu les plus habiles joueurs commettre des bévues, et je n'en ai pas rencontré un seul à qui il ne pût arriver, au moins une fois, de perdre une levée.

« Le whist est donc le roi des jeux de cartes, mais jamais souverain ne fut plus maltraité par ses sujets. Des cent mille individus qui, chaque jour, se croisent en tous sens pour jouer au whist, combien est petit le nombre de ceux qui seraient dignes seulement de se prosterner à l'entrée du sanctuaire!

« Et cependant, parmi les joueurs qui mettent le whist à la torture, combien ne compte-t-on pas de gens toujours disposés à critiquer ! Combien en voit-on discutant dans l'intervalle des donnes! Comme ils s'en prennent sèchement à leur partner, soit pour n'avoir pas joué l'atout, soit pour avoir joué du cœur! Avec quelle exquise politesse ne disent-ils pas au pauvre diable assis en face d'eux, qu'il est un sot physiquement et moralement, indigne de tenir une carte en leur présence! Conçoit-on, ajoutent-ils, que l'infortuné avait l'as et qu'il ait fait un impasse! Oh! franchement, c'en est fait de lui pour toujours; il est à jamais condamné! Comment? l'imbécille n'a pu lire, à travers leurs cartes, les trésors qu'ils avaient en mains!....

« Par exemple, s'il s'agissait de lire à l'académie un rapport sur le whist, ces messieurs changeraient bien de langage; leur éloquence emprunterait les locutions les plus gracieuses!... Mais en jouant, à quoi bon, je vous le demande? Il est bien plus simple pour eux de dire : *C'est sottement joué!* ou tout autre compliment de cette force.

« Le joueur vraiment savant parle peu, et s'il relève une faute de son partner, ce qui arrive rarement, ce n'est jamais avec humeur ni d'un ton bourru ; il s'exprime avec modestie, et sem-

ble plutôt chercher à s'instruire lui-même qu'être conduit par cet esprit bas et vulgaire, toujours prêt à critiquer et jamais à louer. Parmi cette classe de joueurs grossiers, on en rencontre beaucoup tellement inquiets et moroses, que, même quand ils ne jouent pas, ils ne peuvent s'astreindre au silence, et saisissent le moment où l'on donne les cartes pour accabler les joueurs du feu roulant de leur glapissante critique. Ordinairement ils se tiennent debout devant les tables, et comme, par leur position, ils sont à même de voir deux ou trois jeux à la fois, leurs observations sont d'autant plus insipides qu'elles sont dépourvues de tout mérite. S'avise-t-on, malheureusement, de vouloir justifier la feinte qui n'a pas réussi? Ils vous répondront, sans rire, que vous deviez *savoir* (car, eux, ils le voyaient) que votre adversaire de gauche avait une seconde plus forte. Si, par hasard, on commet l'imprudence de demander à cet original comment on pouvait deviner ce qu'il prétendait si facile à voir, oh! alors, c'est un redoublement de caquetage qui ne cessera que quand ce sera de nouveau votre tour à donner. Seulement alors il s'éloignera tout enchanté de lui; mais ce sera pour revenir bientôt vous assommer de son bavardage.

« Quelques disciples de cette école affectent le pédantisme. « Permettez, monsieur, que je regarde cette levée, vous diront-ils sans cesse; d'autres, un peu plus avancés, jouent assez passablement leurs cartes, mais n'arrivent jamais à ce point difficile de la science, de pouvoir deviner le jeu de leur partner: cela provient de ce qu'ils ne s'occupent que des cartes qu'ils ont en main; il arrive souvent de ce défaut qu'avec un mauvais jeu, ils persistent dans leur manière de jouer, forçant ainsi leur partner, au lieu de lui jouer atout, ou *vice versâ*, selon la circonstance. Je crois réellement qu'il existe des joueurs qui se persuadent qu'un valet ou un dix, dans leurs mains, valent mieux qu'une dame ou un roi dans celles de leur partner. Il est surprenant, après cela, que ces joueurs remarquables ne réussissent pas plus souvent à bien jouer la carte, par erreur!...

« D'où vient que le whist soit si mal joué? car je ne suis pas assez insensé pour ne pas convenir que l'on peut facilement acquérir un certain degré de force. La principale cause, selon moi, doit être attribuée à la négligence que l'on met à en étudier la théorie; mais il est peut-être encore une raison plus décisive : c'est le caprice de dame Fortune, qui souvent aveugle

le mauvais joueur et l'empêche de reconnaître son peu d'expérience. Pourvu qu'il gagne, que lui importe comment! Il fait deux levées par les cartes, et se tient très-satisfait, ne s'apercevant pas que son jeu lui offrait la possibilité de gagner la partie, en marquant trois pour les cartes au lieu de deux. Et sans parler, ici, de la manie de parier gros jeu avec le premier venu, quoiqu'ils ne connaissent même pas l'*a b c d* du jeu, il arrive que la suffisance impudente de ces joueurs en impose à tel point aux personnes simples, qu'elles ne s'aperçoivent pas de leur impéritie. Si seulement deux mauvais joueurs voulaient s'asseoir pour jouer contre deux joueurs habiles, le secret serait bientôt découvert. Le plus souvent ce sont les cartes qui gagnent les parties de ces messieurs, et, dans leur orgueil, ils s'attribuent tout le mérite ; car, disent-ils stupidement, si je jouais mal, aurais-je pu gagner ? Il faut avouer que, malheureusement, on voit trop souvent les cartes favoriser, à tort et à travers, les joueurs les moins dignes de leurs faveurs. Un joueur novice contracte de mauvaises habitudes en débutant mal, et ne peut plus revenir sur ses pas. Si le whist était autre chose qu'un jeu de cartes, probablement qu'on l'étudierait sérieusement ; mais on se contente d'aller en avant, et l'on risque des sommes considérables sur un édifice bâti sur le sable, et que le moindre souffle de vent peut faire écrouler. A ce sujet, il me vient, sous la plume, une remarque faite par un contemporain qui a écrit sur le whist.

« Des milliers de personnes jouent au whist, dit-il, et des millions « sont exposées à changer continuellement de mains par les résul- « tats de ce jeu ; cependant, sur dix personnes, neuf au moins « s'enfermeraient chez elles pour étudier les principes du whist « (ce qu'on ne peut faire que les cartes devant soi), et cela dans « la crainte d'être surpris, comme s'ils rougissaient d'être vus, « étudiant un jeu auquel ils ne rougissent pas de jouer en pu- « blic. *Major A.* »

« Dans le cours de ma vie, j'ai fait plusieurs centaines de robbres au whist avec des joueurs de toute force et de tous pays, et j'espère vivre encore assez long-temps pour en faire plusieurs autres centaines. Et comme l'expérience est un grand maître, on me permettra de dire, sans chercher à faire étalage de mes connaissances, que, n'ayant jamais laissé passer une occasion de m'instruire, j'ai recueilli un grand nombre de notes sur le whist,

qui, mises en pratique sur un tapis vert, pourront être, je le dis avec orgueil, de quelque utilité.

« Il ne faut pas se laisser prendre à un son vide de sens. Une grosse cloche sonne plus fort, mais n'en est pas moins creuse et vide qu'une petite. Le meilleur jeu au whist est celui qui s'approche le plus du jeu nommé la *muette*. Tout le monde reconnaît cette vérité; et cependant tout le monde pêche contre sa conviction.

« En essayant des feintes contre toute probabilité, les joueurs médiocres adoptent une fausse route. Une fois, par hasard, la feinte réussira; et alors le joueur de s'extasier sur la hardiesse et l'habileté qu'il a développées. Mais aussi il garde le silence quand la réussite ne répond pas à ce qu'il espérait. Son partner paraît-il mécontent? notre joueur coupe court à ses doléances en répondant péremptoirement : c'était le jeu. Tout cela est pitoyable. D'autres, avec un ou deux atouts, ne balanceront pas à les jouer, afin, disent-ils, de faire beaucoup de levées, ou *l'enfilade*, comme si, avec deux atouts, ils pouvaient espérer de faire onze points. Quelquefois, au contraire, avec cinq atouts en main, ils se garderont bien d'en jouer un, quand il devrait y aller de leur vie. Plus tard, je dirai quelques mots de ces inconséquences.

« Combien, ami lecteur, pensez-vous que treize cartes peuvent produire de combinaisons diverses? Si vous êtes amateur d'arithmétique, faites-en vous-même le calcul; autrement rapportez-vous-en à moi, et croyez que les combinaisons possibles des treize cartes peuvent être représentées par les chiffres suivants : 635,013,559,600! Oh! pourquoi la dixième partie de cette somme n'est-elle pas convertie en schellings réunis dans mon coffre-fort! Mais, sans plaisanterie, il y a de ces combinaisons qui, réduites en chiffres, approchent presque d'une exagération ridicule, et de ce nombre est l'exemple ci-dessus. Procédant par comparaison, on verra que les combinaisons possibles des cinquante-deux cartes du jeu présentent une série de quarante-sept chiffres que voici : 16,250,563,659,176,029,962,568, 164,794,000,367,006,400!!!

« Qu'aurait dit la digne et respectable madame Battle, si elle eût assez vécu pour être témoin de l'introduction du whist à cinq points! Heureusement pour elle, ce coup terrible lui a été épargné. Jamais il ne fut d'admirateur plus enthousiaste du whist.

« Après la mort de madame Battle, on trouva dans ses papiers le plan d'une nouvelle partie de whist qui, si elle avait vécu, aurait probablement vu le jour. Ma mémoire ne me fournit pas exactement les détails de ce plan; mais je me rappelle qu'il avait pour but les règles ci-après. Pour la partie, il fallait vingt-cinq points au lieu de dix, et le robbre devait comprendre cinq parties au lieu de trois. Trois honneurs ne devaient compter que pour un point au lieu de deux; et les quatre honneurs ne représentaient plus que deux points au lieu de quatre. Sans aucun doute, le nouveau whist eût paru une abominable monstruosité à cette bonne dame. Mais qu'on ne s'y trompe point, il y a encore plus d'une madame Battle! Et dans le petit cercle de mes connaissances, je pourrais citer une demi-douzaine de douairières qui, volontiers, feraient le sacrifice de leur main droite pour connaître l'auteur de cette innovation criminelle qui a envahi le domaine sacré du vieux whist! L'infortuné! si son nom était connu, aucune compagnie d'assurances, à Londres, ne voudrait garantir son existence.

« Nouveau converti à la lumière, je ne rougis pas d'avouer qu'à l'apparition du whist à cinq points, je me rangeai du parti des légitimistes, et que je me montrai l'adversaire déclaré du jeu nouveau. Aujourd'hui mon opinion est tout autant prononcée en faveur de ce dernier qu'elle l'était peu jadis.

« Les conservateurs ou disciples du whist à dix points avancent que le nouveau whist a pour principal but d'augmenter les enjeux et de doubler par là l'attrait du jeu, les chances laissées au hasard étant plus nombreuses. Ils ajoutent encore que l'argent circule plus promptement, et qu'en conséquence ce whist se rapproche plus des jeux de hasard que son grave prédécesseur; que moins il faut de points pour la partie, plus grand est l'avantage en faveur des joueurs inhabiles; que les honneurs, proportion gardée, ont trop de valeur au nouveau whist, et que par cela même un poids considérable est jeté dans la balance toujours en faveur de la chance contre le talent; que le but à atteindre pour gagner, étant beaucoup moins éloigné, les principales beautés du jeu sont détruites, semblable, sous ce rapport, aux chemins de fer qui nuisent au plaisir du voyageur par la rapidité avec laquelle elle le transporte d'un lieu à un autre. A quoi bon, disent-ils enfin, s'évertuer à former des combinaisons pour arriver à une longue série, ou à faire par les cartes deux ou trois

points quand la levée impaire suffit pour faire atteindre les cinq points? Mais écoutons les avocats eux-mêmes de l'ancien whist qui ont écrit sur la matière, et commençons par Matthews, parlant de l'avènement du nouveau jeu.

« Il y a, je présume, dit-il, deux raisons pour cette innova-« tion; la première eut pour but de doubler la circulation des « enjeux, et de rendre la partie plus attachante; la seconde a eu « pour effet de diminuer l'avantage du joueur consommé sur le « joueur inhabile, en rapprochant le plus possible d'un jeu « de hasard un jeu tout de science et d'habileté. Et, en effet, « le nouveau whist produit ces deux résultats; car la fiche à une « guinée est plus chère à celui-ci qu'elle ne l'est à deux guinées « à l'ancien whist; et j'ai la conviction que moins il faut de « points pour la partie, plus grand est l'avantage pour le joueur « inhabile. Supposons qu'au whist à dix points il y ait quatre « honneurs de part et d'autre dans une partie, et qu'au whist à « cinq points il y en ait deux de chaque côté; je pense que le « bon joueur aura un double avantage dans le premier cas que « dans le second, ayant le double de points à faire pour gagner « la partie. »

« L'opinion de Matthews, que nous venons de lire, est répétée avec plus de force encore dans les dernières éditions de Hoyle. On en jugera par l'extrait suivant.

« La brièveté du nouveau whist laisse peu de jour au déve-« loppement des ruses, des stratagèmes et des combinaisons qui « constituent la beauté de l'ancien whist. La meilleure manière « de jouer le premier est de doubler de vitesse pour avancer, en « ayant soin de faire le plus de levées possible, et en ne risquant « presque jamais une feinte. En d'autres termes, il faut brus-« quer la partie par un coup de main plutôt que de la gagner « par une ruse de guerre, à la façon de ce qu'on nomme la « *Chapelle blanche*. Et si même, à cette nouvelle partie, on « avait donné le nom de *Whist chapelle blanche*, on se serait à « peine aperçu que ce fût un sobriquet. Son principal but sem-« blerait être le prompt rappel des enjeux, ce qui n'est pas de « peu d'importance pour le joueur. » *Voyez Hoyle's Games by Charles Jones*, *Esq. London,* 1826.

« Cinq points au lieu de dix, faisant la partie au nouveau « whist, rapprochent ce dernier des jeux de hasard bien plus que « l'ancien; car, laissant un champ plus vaste à l'actiondes cartes,

« le premier neutralise l'habileté du bon joueur en réduisant « son avantage sur le joueur inhabile à la proportion de moitié. « Il suit de là que la meilleure tactique au nouveau whist est « un système renversant tout, et marchant en avant, bien diffé- « rent de la sage lenteur de l'ancien whist qui laisse un champ « si vaste aux manœuvres et aux combinaisons. » *Hoyle's Games by G. H. Esq. London*, 1835.

« Je ne m'arrêterai pas, quant à présent, à répondre à ces écrivains. Ils s'accordent tous pour considérer le nouveau whist comme un jeu de hasard.

« On a remarqué plus haut, en faveur de l'ancien whist, que la principale raison de la préférence que lui accordent les joueurs qui raisonnent, c'est qu'il demande beaucoup plus de finesse, pour être bien joué, que n'en exige le nouveau. Cette nécessité, qui constitue le plus attrayant de ce jeu, est tout-à-fait opposée à l'essence du whist à cinq points, dont toute la science consiste à faire certaines levées sans presque rien risquer. *Au whist chapelle blanche*, comme l'appelle le facétieux et grotesque Jones, on ne doit compter que sur la valeur intrinsèque des cartes et ne pas s'aventurer à risquer la moindre chance, ayant à parier cinq contre quatre que le robbre est gagné par ceux qui donnent les premiers; on voit évidemment que c'est la première main qui fixe du sort de la partie, et, comme c'est la chance qui décide de cet avantage, on en tire cette conclusion que le nouveau whist est tout-à-fait un jeu de hasard.

« Je viens de donner un extrait des arguments mis en avant par les partisans de l'ancien whist contre son présomptueux rival qui grandit tous les jours. Essayons d'y faire quelques objections.

« D'abord, quant au reproche adressé au nouveau whist qui, dit-on, fait grossir les enjeux, il se réduit à rien, si l'on consent à diminuer les mises. Une guinée la fiche, dit-on encore, au whist à cinq points, est un jeu plus dispendieux qu'une guinée la fiche à l'ancien; que l'on me permette de citer un exemple qui me concerne : — Depuis vingt-cinq ans je fréquente un club particulier de whist qui n'a pas eu d'interruption. Eh bien! quand nous jouions à l'ancien whist, la fiche était d'une demi-guinée et nous convenions de mettre une guinée au robbre. Depuis l'introduction et l'adoption générale du whist nouveau, nous avons diminué nos enjeux, et nous jouons maintenant cinq

schellings la fiche avec une demi-guinée au robbre. Nous sommes tous de vieux amis et d'honnêtes citoyens de Londres; en conséquence, le but de nos réunions est plutôt une occasion de plaisir innocent qu'un moyen de nous gagner notre argent. Et si l'un de nous était convaincu d'avoir joué plus gros jeu que ne le permet notre règlement, il serait immédiatement expulsé du club.

« Quant à ce qui regarde le retour fréquent des chances, qui déterminent plus promptement les parties, et d'où résulte un attrait puissant vers ce jeu, j'en conviendrai franchement, tout en m'en réjouissant. Sous l'ancien régime, un robbre était souvent une chose fatigante, principalement quand le souper était servi. Anciennement un robbre pouvait durer deux heures, aujourd'hui on peut le terminer en deux donnes; et, en cela, je vois une amélioration véritable, le jeu de whist ne devant jamais être employé comme soporifique. Que l'on se pénètre bien d'une chose : c'est que, diminuant mon enjeu, je puis gagner ou perdre la même somme au nouveau whist en cinq points, que je le faisais à l'ancien, en jouant le même nombre de points; tandis que ma jouissance a été doublée pour le même prix, eu égard au temps et à l'argent que j'ai gagné ou perdu. Le même avantage est encore partagé par les amis qui tiennent la table avec moi. M. Matthews est forcé de convenir que les meilleurs joueurs sont les avocats les plus zélés du nouveau whist; et, en effet, ils savent mieux que personne que toute institution humaine est sujette aux améliorations; et insensé serait celui qui dirait que cette vérité peut supporter la moindre exception. Une preuve irrécusable de la supériorité du nouveau whist ressort de la rapidité des progrès qu'il a faits. Il a traversé les mers et s'est aussi promptement assis sur le trône de l'opinion publique que l'avait fait le grand Napoléon quand, en 1815, comme un météore resplendissant, il s'élança de Cannes à Paris. Mais là doit s'arrêter la comparaison, car les partisans dévoués du nouveau whist ne l'abandonneront jamais!.....

« Je me reprocherais de ne pas citer ici quelques remarques concernant le point en litige, publiées par mon ami et contemporain, le major A**, défendant la cause du whist à cinq points.

« Matthews, dit-il, le meilleur et le plus poli des joueurs de
« l'ancienne école, dans ses courtes observations publiées sur
« le jeu nouveau, comme il le désigne, a exprimé cette opinion
« que le whist à cinq points, était en faveur des joueurs médio-

« cres ; mais il est à ma connaissance que Matthews a assez vé-
« cu pour modifier cette opinion, et se convaincre qu'un jeu mal
« conduit peut empêcher le gain de la partie. La question en
« litige peut être ainsi réduite : Comment, à l'ancien whist,
« les joueurs exercés joueraient-ils à cinq points secs ? — Pour
« gagner la partie, ils joueraient pour faire cinq points, ou au
« moins trois points pour marquer huit, afin d'avoir l'avantage
« de chanter ; et tel est précisément le nouveau whist. — Ainsi
« l'attaque et la défense sont les mêmes qu'à l'ancienne partie
« de cinq sec. L'introduction du nouveau whist a eu générale-
« ment pour effet de perfectionner les joueurs ; et il n'en est pas
« un, quelque faible qu'il soit, qui ne sache que cinq tricks
« et un honneur sauvent la partie. Anciennement, au contraire,
« les joueurs inexpérimentés étaient comme le voyageur qui,
« sur une grande route de France, voit devant lui une étendue
« uniforme de terrain sans variété, et n'aboutissant en appa-
« rence à rien. Ils avaient la même routine de jouer, depuis le
« commencement jusqu'à la fin d'une partie, ne s'occupant que
« de chercher à faire dix points. Maintenant ils savent qu'en
« voulant tourner trop court dans un tourniquet, ils peuvent
« se rompre le cou, et, d'après cela, autant qu'il est en leur
« pouvoir, ils font attention à la marque et jouent pour mar-
« quer ». *Major A.*; *on Short whist*, *p.* 26.

« La manière de compter les honneurs au whist à cinq points a donné lieu à une discussion qui, selon moi, n'est d'aucune importance. L'écrivain cité plus haut, le major A., est à la tête de ce parti. Ils avancent que les honneurs doivent être en rapport avec la marque, et que quatre honneurs ne comptant que pour deux points, on ne doit faire compter trois honneurs que pour un point. Quant à moi, je l'avoue, cette innovation me semble superficielle et sophistique. — La méthode actuelle de compter les honneurs, entretient l'intérêt pendant toute la partie. Quel joueur peut se dire certain de la victoire, lorsque même, avec quatre points marqués, la partie peut lui échapper par l'apparition subite de quatre honneurs du côté des adversaires ? Je dis et maintiens encore que la méthode actuelle de compter les honneurs est aussi parfaite que peut l'être aucune institution de ce monde.

« Puisque je suis sur ce sujet, voyons si je ne pourrai pas répondre aux objections de nos adversaires et jeter la discorde

dans le camp ennemi. Je soutiens qu'à l'ancien whist, selon la position de la marque, les joueurs éprouvent un ennui profond que l'on ne peut jamais éprouver au nouveau whist. Supposons que, dans une partie, deux des joueurs aient déjà marqué neuf ou sept points; si, dans cette situation, les adversaires, par une longue suite de coups, ne marquent à chaque fois qu'un point, on jugera facilement quel temps doit être perdu et combien l'ennui doit gagner les joueurs! Combien ne doit-on pas alors désirer la conclusion d'une pareille partie! — Aujourd'hui la distribution des points a acquis un degré de perfection que nous devons à la France. L'introduction du *triple* est une vraie conception de génie. L'enfilade, qui consiste à reporter sur le robbre suivant l'excédant des points du robbre que l'on joue, est, selon moi, une invention pleine de talent, mais elle tombe trop dans l'extrême pour que je l'adopte entièrement.

« Au whist ancien, celui qui gagne quatre points n'est pas plus avancé que s'il n'avait rien marqué, tandis que l'infortuné qui a marqué neuf points, aurait aussi bien pu s'arrêter à cinq. Quelle différence existe dans le nouveau whist! Un seul point sauve le triple; trois points vous mettent à l'abri du double; et, si vous en marquez cinq, tout est sauvé! L'intérêt du jeu ne diminue jamais au whist nouveau, mais continue, jusqu'au dernier moment, à captiver les joueurs.

« C'est une vérité incontestable et reconnue qu'au whist à cinq points le gain ou la perte d'un seul trick a beaucoup plus d'importance qu'à l'ancienne partie. Sur ce point, je ne crains pas de me vanter d'avance de la victoire. De même que les chances de hasard sont doublées, de même aussi on conviendra que les fautes du joueur inhabile acquièrent une double importance. Par exemple, supposons, à l'ancien whist, qu'à la première donne vous perdiez la levée impaire; sans contredit cette faute ne sera pas d'une conséquence très-grande; mais, au nouveau whist, elle sera suffisante pour entraîner la perte de la partie. Que l'on se persuade bien enfin qu'au whist à cinq points, une levée impaire est un cinquième de la partie, au lieu d'être un dixième, c'est-à-dire 20 p. o/o au lieu de 10 p. o/o. Admettons encore qu'un joueur inhabile à la nouvelle partie, s'arrête à quatre points quand il pouvait passer ce nombre; cette faute n'est-elle pas beaucoup plus pernicieuse pour lui que si, à l'ancien

whist, il n'avait marqué que quatre points au lieu de cinq ? De même qu'au noble jeu d'échecs, chaque trait doit compter pour quelque chose, ainsi, au nouveau whist, chaque carte doit concourir à son but. Aussi ne peut-on jamais, comme au whist à dix points, répéter négligemment : Oh ! ce n'est rien, ce n'est qu'un trick perdu ! — Il arrive souvent encore que le joueur inexpérimenté, dans de certains cas, ne parvient à marquer que trois points, tandis qu'un joueur habile aurait pu dépasser ce nombre. A l'ancien whist cela ne peut jamais arriver.

« Mais je crois entendre d'ici un vénérable partisan du vieux whist, s'écrier d'un ton triomphant : « D'après votre raisonne-
« ment, que n'adoptez-vous plutôt, pour la partie, trois points
« au lieu de cinq ? Par cette innovation, vous abrégeriez encore
« la partie, et certes, par là, vous conviendrez que, dans une
« série de cent points, un bien plus grand nombre de chances
« s'élèverait en faveur du talent ! »

Un instant, mon bon ami, alte-là, s'il vous plaît ; libre à vous d'introduire un nouveau whist, dans lequel trois points constitueraient la partie ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que je ne me rangerai pas de votre bord ; certes je préfère la malleposte au lourd vagon ; mais jamais il ne me prendra fantaisie de voyager en ballon. Un whist dont le robbre exigerait moins de cinq points, donnerait dans l'extrême comme l'ancien whist ; les hommes modérés préfèrent les mesures modérées ; il faut une borne à tout, sans cela nous tomberions dans un dédale inextricable, chaque joueur pouvant à son tour inventer un nouveau whist. Cinq est un nombre convenable et je m'arrêterai là.

(*La suite au prochain numéro.*)

DÉFI

PAR CORRESPONDANCE,

ENTRE LE CERCLE DES ÉCHECS DE ST-PÉTERSBOURG ET LE CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

Le cercle des échecs de Saint-Pétersbourg vient d'envoyer un défi par correspondance au cercle des échecs de Paris, qui l'a accepté.

Voici les principales conditions de cette nouvelle campagne. L'enjeu, de chaque côté, est fixé à 5,000 fr.; ces enjeux seront déposés chez un banquier à Saint-Pétersbourg, et chez un banquier à Paris.

Le défi se composera de deux parties jouées simultanément, les Russes et les Français ayant chacun le trait à l'une d'elles. L'on jouera ainsi partie et revanche sans la *belle*, de sorte que si une nation gagne une partie, et que l'autre partie soit remise, cette nation sera proclamée victorieuse, et si les Russes et les Français gagnent chacun une partie, ou si les deux parties sont remises, ils retireront chacun leur mise, et la guerre se trouvera terminée. Ces conditions, comme on le voit, sont les mêmes que dans le défi par correspondance avec Londres, que le cercle de Paris a gagné d'une manière si brillante.

Il est convenu que les règles publiées dans le *Nouveau traité du jeu des échecs* de M. de La Bourdonnais (1) feront loi, et que les coups joués s'expédieront, par la poste, dans une lettre authentique signée des secrétaires, et que si l'une des parties belligérantes outrepasse le terme fatal de huit jours avant de répondre, elle s'avouera vaincue, et le prix du défi reviendra tout entier à la partie adverse. En cas de difficulté, le club des échecs de Londres sera juge souverain.

(1) *Nouveau Traité du jeu des échecs*, Paris, 1834. Au café de la Régence, place du Palais-Royal. Prix : 10 fr.

Le cercle des échecs de Paris, en envoyant ces conditions, y a joint son premier coup.

Partie française : le pion du roi, deux cases. Ainsi, les hostilités sont commencées.

Voici les noms des membres du comité directeur nommé par MM. les actionnaires français (1).

MM. De la Bourdonnais, *président.*
Boncourt.
Bonfil.
Calvi.
Chamouillet.
Clémence.
Baron Du Mesnil.
Colonel Levesque.
Sasias.
Devinck, Lécrivain } *secrétaires.*

Le Palamède fera connaître, aussitôt qu'ils paraîtront, les coups des deux parties par correspondance.

Le défi du cercle de Saint-Pétersbourg a été adressé à M. de La Bourdonnais par M. C. F. de Janisch, officier du corps des voies de communication, et qui avait reçu, à cet effet, plein pouvoir des membres du cercle de Saint-Pétersbourg.

M. de Janisch est l'auteur d'une petite brochure ayant pour titre : *Découverte sur le cavalier du jeu des échecs*, Saint-Pétersbourg, 1837. Ce petit ouvrage nous ayant paru intéressant, nous en rendrons compte dans l'un de nos prochains numéros.

(1) L'enjeu du Cercle de Paris a été divisé en deux cents actions, de vingt-cinq francs chacune. La totalité de ces actions a été prise par les membres du Cercle. Cependant plusieurs d'entre eux sont disposés à en céder quelques-unes à MM. les amateurs d'échecs français qui ne sont pas du Cercle.

M. PÉTROFF.

Dans un moment où une nouvelle campagne entre la France et la Russie se prépare, nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs d'avoir quelques détails sur M. Petroff, que l'on s'accorde à considérer comme le plus fort joueur de Saint-Pétersbourg.

M. Petroff n'a point de rivaux en Russie ; il a publié un traité sur les échecs en langue russe, qui est fort estimé. Il n'a pas l'habitude de donner à ses inférieurs, soit un pion, soit une pièce; il préfère jouer deux ou trois contre un à but, ce qui annonce un jeu sage et correct.

Il y a peu de temps, il a envoyé à M. de La Bourdonnais trois coups de sa composition que nos lecteurs trouveront ici, et qui pourront donner une idée de la force de leur auteur.

M. Petroff intitule le premier de ces coups : *La retraite de Napoléon de Moscou.*

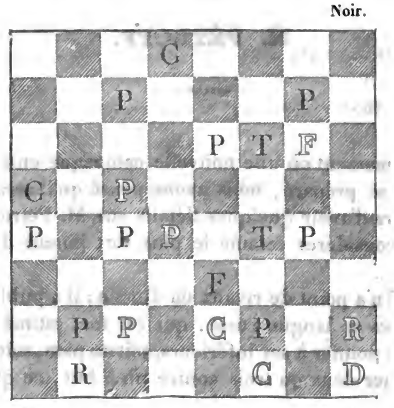
Voici les explications qu'il nous donne :

« La case où est placé le roi des noirs est Moscou ; la ligne blanche et diagonale que commande la reine des blancs est la Bérézina.

« Enfin, la première case de la tour du roi des noirs est Paris.

« Les Cosaques poursuivent Napoléon et ne lui laissent pour retraite qu'une seule case, depuis Moscou jusqu'à Paris, où le czar est complètement victorieux par un échec à la découverte. Au sixième coup, la reine des blancs pouvait donner l'échec et mat en empêchant de passer la Bérézina, mais l'impétuosité de la cavalerie russe a fait manquer ce coup.

« Les blancs appartiennent au czar, les noirs à Napoléon. »



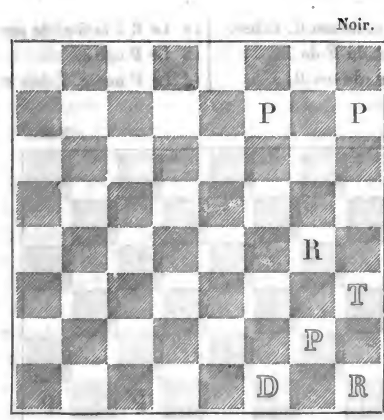
SOLUTION.

	BLANCS.	NOIRS.
1	Le C du R à la 2 c. de la D. Éch.	
2	Le C de la D à la 3 c de son F. Éch.	
3	Le C du R à la c. du C de la D. Éch.	Le R où il peut.
4	Le C de la D à la 2 c. de sa T. Éc.	
5	Le C du R à la 3 c. de la T de la D. E.	
6	Le C de la D à sa 4 c. Échec (*a*).	
7	Le C du R à la 5 c. du C de la D. É.	
8	Le C de la D à la 6 c. de T de la D. É.	
9	Le C du R à la 7 c. de la T de la D.	
10	Le C de la D à sa 8 c. Échec.	
11	Le C du R à la 8 c. du F de la D. É.	
12	Le C de la D à la 7 c. de la D. É.	
13	Le C du R à la 7 c. de son R. Éc.	
14	Le R à la 2 c. de son C. É. et M.	

Nous avouerons, esprit national mis de côté, que nous trouvons peu de mérite à cette composition de M. Petroff. Nous y voyons avec peine le vainqueur d'Austerlitz jouer un rôle déplacé, et nous pensons qu'il eût été plus convenable d'ajouter

(*a*) La D à la 8 c. de sa T donnait échec et mat.

quelques autres pièces aux deux cavaliers russes, pour représenter les Autrichiens, les Prussiens, les Suédois, les Saxons, les Bavarois, etc., etc., qui vinrent aider les Cosaques à porter les derniers coups au lion devenu vieux.



Les blancs s'engagent à forcer les noirs à leur donner l'échec et mat avec le pion de la tour du roi, en quatorze coups au plus. Les blancs s'engagent en outre à ne pas jouer leur tour.

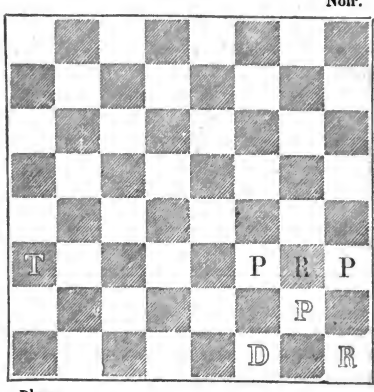
Ce coup et celui qui suit nous ont été envoyés sans les solutions. Nous devons les solutions qui suivent à M. Calvi, l'un de nos meilleurs joueurs, qui a eu la patience de chercher ces coups difficiles et tout-à-fait hors des conditions ordinaires du jeu.

SOLUTION.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 6 c. du F du R.	1 Le P de la T 1 c.
2 Le R à la c. de son C.	2 Le P de la T 1 c.
3 Le R à la c. de son F.	3 Le P de la T une c.
4 Le R à la c. de son C.	4 Le R à la 4 c. de sa T.
5 La D à la 7 c. du C du R.	5 Le P du F du R une c.
6 Le R à la c. de son F.	6 Le P du F du R 1 c.
7 Le R à la c. de son C.	7 Le P une c.

BLANCS.	NOIRS.
8 La D à la 6 c. du F du R.	8 Le P une c. (*a*).
9 Le R à la 2 c. de son F.	9 Le R à la 5 c. de son C (*b*).
10 La D à la 5 c. de son R.	10 Le P prend le P.
11 Le R à la c. de son C.	11 Le R prend la T.
12 La D à la 6 c. de son R. Échec.	12 Le R à la 6 c. de son C.
13 La D à la 5 c. du F du R.	13 Le P une c.
14 La D à la 4 c. de son R.	14 Le P une c. Échec et Mat.

Noir.



Blanc.

Les blancs forcent les noirs à leur donner l'échec et mat avec l'un des pions, au choix des noirs. Les blancs s'engagent en outre à ne pas prendre l'autre pion.

Si les blancs prennent le pion le mat est plus facile.

Le nombre des coups n'était point annoncé; M. Calvi n'a pu le faire qu'en soixante-six coups.

SOLUTION.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la c. de son R. Échec.	1 Le R à la 5 c. de son F.
2 La T à sa 4 c. Échec.	2 Le R à la 4 c. de son F.

(*a*) On aurait pu jouer le R au lieu de pousser le P, mais cela serait revenu au même.

(*b*) Les noirs pouvaient prendre le P avec le P; mais, comme ils sont forcés de faire le coup suivant, cela n'aurait apporté aucun changement embarrassant.

BLANCS.	NOIRS.
3 La D à la 4 c. de son R. Échec.	3 Le R à la 4 c. de son C.
4 La T à sa 5 c. Échec.	4 Le R à la 3 c. de son F.
5 La D à la 5 c. de son R. Échec.	5 Le R à la 2 c. de son F.
6 La T à sa 7 c. Échec.	6 Le R à la 3 c. de son C.
7 La T à sa 6 c. Échec.	7 Le R à la 2 c. de son F.
8 La D à la 6 c. du R. Échec.	8 Le R à la c. de son F.
9 La T à la c. de la T de la D adv. É.	9 Le R à la 2 c. de son C.
10 La T à sa 7 c. Échec.	10 Le R à la c. de son F.
11 La D à la 7 c. du R. Échec.	11 Le R à la c. de son C.
12 La D à la 7 c. du F du R. Échec.	12 Le R à la c. de sa T.
13 La D à la 6 c. du F du R. Échec.	13 Le R à la c. de son C.
14 La T à la c. de la T de la D ad. É.	14 Le R à la 2 c. de sa T.
15 La D à la 7 c. du F du R. Échec.	15 Le R à la 3 c. de sa T.
16 La T à la c. de la T du R adv. Éc	16 Le R à la 4 c. de son C.
17 La T à la c. du C du R adv. Éch.	17 Le R à la 3 c. de la T.
18 La D à la 7 c. du C du R. Échec.	18 Le R à la 4 c. de sa T.
19 La D à la 6 c. du C du R. Échec.	19 Le R à la 5 c. de sa T.
20 La D à la 6 c. du F du R. Echec.	20 Le R à la 4 c. de sa T.
21 La T à la c. de la T. du R ad. Éch.	21 Le R à la 5 c. de son C.
22 La D à la 4 c. de la T du R. Éc.	22 Le R à la 4 c. de son F.
23 Le P 2 c. Échec.	23 Le R à la 5 c. de son F.
24 La T à la c. du F du R adv. Ech.	24 Le R à sa 6 c.
25 La D à la c. de son R. Échec.	25 Le R à la 5 c. de sa D.
26 La T à la c. de la D adv. Échec.	26 Le R à la 4 c. du F de la D.
27 La D à la 3 c. de son F. Échec.	27 Le R à la 3 c. du C de la D.
28 La T à la c. du C de la D ad. E.	28 Le R à la 2 c. de la T de la D.
29 La D à la 7 c. de son F. Échec.	29 Le R à la 3 c. de la T de la D.
30 La D à la 7 c. de son C. Échec.	30 Le R à la 4 c. de la T de la D.
31 La D à la 6 c. de son C. Échec.	31 Le R à la 5 c. de la T de la D.
32 La D à la 5 c. de son C. Échec.	32 Le R à la 6 c. de la T de la D.
33 La D à la 4 c. de son C. Échec.	33 Le R à la 7 c. de la T de la D.
34 La D à la 3 c. de son C. Êchec.	34 Le R à la c. de la T de la D.
35 La D à la 3 c. de son F. Échec.	35 Le R à la 7 c. de la T de la D.
36 La T à la 2 c. du C de la D. Échec.	36 Le R à la c. de la T de la D adv.
37 La T à la 2 c. de la T. du R. Échec.	37 Le R à la c. du C de la D adver.
38 La D à la 2 c. de son F. Échec.	38 Le R à la c. de la T de la D adv.
39 La D à la 2 c. du F du R.	39 Le R à la c. du C de la D adv.
40 Le P une c.	40 Le R à la c. du F de la D adv.
41 Le P une c.	41 Le R à la c. de la D adverse.
42 Le P une c.	42 Le R à la c. du F de la D adverse.
43 Le P une c. fait D.	43 Le R à la c. de la D adverse.

BLANCS.	NOIRS.
44 La 2 D à la 4 c. du C du R.	44 Le R à la c. du F de la D adverse.
45 La D à sa 2 c. Échec.	45 Le R à la c. du C de la D adv.
46 La D à la 2 c. de son F. Échec.	46 Le R à la c. de la T de la D adv.
47 La D à la 3 c. de son F. Échec.	47 Le R à la c. du F de la D adv.
48 La T à la 2 c. du C de la D. Éch.	48 Le R à la c. de la T de la D adv.
49 La T à la 7 c. du C de la D. Échec.	49 Le R à la 7 c. de la T de la D.
50 La D à la 2 c. de son F. Échec.	50 Le R à la c. de la T de la D adv.
51 La D à la c. de son F. Échec.	51 Le R à la 7 c. de la T de la D.
52 La T à la 2 c. du C de la D. Échec.	52 Le R à la 6 c. de la T.
53 La T à la 2 c. de la T du R. Échec.	53 Le R à la 7 c. du C de la D.
54 La 2 D à la c. du C du R. adv. É.	54 Le R à la 5 c. de la T de la D.
55 La D à la c. de sa T. Échec.	55 Le R à la 4 c. du C de la D.
56 La 2 D à la c. du C de la D. adv. É.	56 Le R à la 3 c. du F de la D.
57 La D à la 3 c. de son F. Échec.	57 Le R à la 2 c. de la D.
58 La 2 D à la c. du F de la D adv. É.	58 Le R à la 3 c. de la D.
59 La D à sa 4 c. Échec.	59 Le R à sa 2 c.
60 La D à sa 7 c. Échec.	60 Le R à la 3 c. de son F.
61 La 2 D à la 6 c. du F de la D. É.	61 Le R à sa 4 c.
62 La D à sa 5 c. Échec.	62 Le R à la 5 c. de son F.
63 La 2 D à la 6 c. de la T du R. Éc.	63 Le R à la 5 c. de son C.
64 La D à la 4 c. de son R. Échec.	64 Le R à la 6 c. de son C.
65 La D à la 5 c. du F du R.	65 Le P une c.
66 La T donne à la 2 c. du C du R. É.	66 Le P prend et fait échec et mat.

Si l'on veut forcer les noirs à faire mat avec l'autre pion, il faut au cinquante-troisième coup porter la T à la 2 c. du F du Roi.

Si les blancs prenaient l'autre pion, le mat serait plus facile. Supposons que ce soit toujours le pion de la T qui doive faire mat.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D prend le P du F. Échec.	1 Le R à la 5 c. de sa T.
2 La D à la 4 c. du F du R. Échec.	2 Le R à la 4 c. de sa T.
3 Le P 2 c. Échec.	3 Le R à la 5 c. de sa T.
4 La D à la 3 c. du C du R. Échec.	4 Le R à la 4 c. de son C.
5 La T à la 5 c. de la T de la D. Éc.	5 Le R à la 3 c. de son F.
6 La D à sa 6 c. Échec.	6 Le R à la 2 c. de son F.
7 La T à la 7 c. de la T. de la D. Éc.	7 Le R à sa c.
8 La D à la 2 c. de la T du R.	8 Le R à la c. de son F.
9 La T à la 2 c. de la T de la D.	9 Le R à la 2 c. de son C.
10 La D à la 5 c. de son R.	10 Le R à la 3 c. de son C.

BLANCS.	NOIRS.
11 La T à la 2 c. de la T du R.	11 Le R à la 2 c. de son F.
12 La D à la 5 c. du C du R.	12 Le R à la c. de son F.
13 La D à la 6 c. du C du R.	13 Le R à sa 2 c.
14 La D à la 7 c. de la T du R. Éch.	14 Le R à sa c.
15 Le P une c.	15 Le R à la c. de son F.
16 Le P une c.	16 Le R à sa c.
17 La D à la 7 c. du F du R. Échec.	17 Le R à la c. de la D.
18 Le P une c.	18 Le R à la c. du F de la D.
19 Le P 1 c. fait un C.	19 Le R à la c. de la D.
20 Le C à la 6 c. du F du R.	20 Le R à la c. du F de la D.
21 La D à sa 7 c. Échec.	21 Le R à la c. du C de la D.
22 La T à la 2 c. du C de la D. Échec.	22 Le R à la c. de la T.
23 La D à la c. du F de la D adv. É.	23 Le R à la 2 c. de la T de la D.
24 La D à la c. du c. de la D. adv. É.	24 Le R à la 3 c. de la T de la D.
25 La D à la 7 c. de son C. Échec.	25 Le R à la 4 de la T.
26 La D à la 6 c. de son C. Échec.	26 Le R à la 5 c. de la T.
27 La T à la 2 c. de la T du R.	27 Le R à la 6 c. de la T. de la D.
28 La D à sa 4 c.	28 Le R à la 6 c. du C de la D.
29 Le C à la 7 c. de la D.	29 Le R à la 6 c. de la T de la D.
30 Le C à la 6 c. du C. de la D.	30 Le R à la 6 c. du C. de la D.
31 La D à la 4 c. de sa T. Échec.	31 Le R à la 6 c. du F de la D.
32 La T à la 2 c. du F de la D. Échec.	32 Le R à la 6 c. de la D.
33 La D à la 4 c. de son F.	33 Le R à sa 6 c.
34 La T à la 2 c. de la T du R.	34 Le R à la 6 c. de son F.
35 La D à sa 4 c.	35 Le R à la 6 c. de son C.
36 Le C à la 4 c. de la T de la D.	36 Le R à la 6 c. de son F.
37 Le C à la 3c. du F de la D.	37 Le R à la 6 c. de son C.
38 Le C à la 2 c. du R. Échec.	38 Le R à la 6 c. de son F.
39 Le C à la c. du C du R. Échec.	39 Le R à la 6 c. de son C.
40 La T donne échec.	40 Le P prend la T et fait échec et m.

Supposons que ce soit le pion du F qui doive faire mat.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la c. du R. Échec.	1 Le R à la 5 c. de son C.
2 La D à la 4 c. du R. Échec.	2 Le R à la 4 c. de son C.
3 La T à la 5 c. de la T de la D. Éc-	3 Le R à la 3 c. de son F.
4 La D. à la 5 c. de son R. Échec.	4 Le R à la 2 c. de son F.
5 La T à la 7 c. de la T de la D. Éc.	5 Le R à la c. de son F.
6 La D à la 7 c. de son R. Échec.	6 Le R à la c. de son C.
7 La D à la 7 c. du F. du R. Éch.	7 Le R à la c. de sa T.

BLANCS.	NOIRS.
8 La D à la 6 c. du F du Roi. Éch.	8 Le R à la c. de son C.
9 La T à la c. de la T de la D ad. É.	9 Le R à la 2 c. de sa T.
10 La D à la 7 c. du F. du R. Éch.	10 Le R à la 3 c. de sa T.
11 La T à la c. de la T. du R ad. Éc.	11 Le R à la 4 c. de son C.
12 La T à la 5 c. de la T. du R. Éc.	12 Le R à la 5 c. de son C.
13 Le P prend le P. Échec.	13 Le R à la 6 c. de son C.
14 La D à la 7 c. de son F. Échec.	14 Le R à la 7 c. de son F.
15 La D à la 2 c. de la T du R. Éch.	15 Le R à sa 6 c.
16 La T à la 5 c. du R. Échec.	16 Le R à la 6 c. de sa D.
17 La D à la 2 c. du F du R.	17 Le R à la 5 c. du F de la D.
18 Le P une c.	18 Le R à la 6 c. du F de la D.
19 Le P une c.	19 Le R à la 5 c. du C de la D.
20 Le P une c.	20 Le R à la 5 c. du F de la D.
21 Le P une c.	21 Le R à la 5 c. du C de la D.
22 Le P une c. fait un F.	22 Le R à la 5 c. du F de la D.
23 La T à la 5 c. du F de la D. Éch.	23 Le R à la 5 c. du C de la D.
24 Le F à la 5 c. du R.	24 Le R à la 5 c. de la T de la D.
25 Le F à la 2 c. de la T. du R.	25 Le R à la 5 c. du C de la D.
26 La D à sa 4 c. Échec.	26 Le R à la 6 c. de la T de la D.
27 La T à la 5 c. de la T de la D. Éc.	27 Le R à la 6 c. du C de la D.
28 La D à la 4 c. de la T. de la D. Éc.	28 Le R à la 6 c. du F de la D.
29 La T à la 5 c. du F de la D. Éch.	29 Le R à la 7 c. du C de la D.
30 Le T à la 5 c. du C de la D. Éc.	30 Le R à la 6 c. du F de la D.
31 La D à la 4 c. de son C. Échec.	31 Le R à la 6 c. de la D.
32 La T à la 5 c. de la D. Échec.	32 Le R à la 7 c. du F de la D.
33 La T à la 5 c. du F. de la D. Éc.	33 La R à la 6 c. de la D.
34 La D à la 4 c. de son F. Échec.	34 Le R à la 7 c. de la D.
35 La T à la 5 c. de la D. Éch.	35 Le R à la 6 c. de la D.
36 La D à sa 4 c. Échec.	36 Le R à sa 7 c.
37 La T à la 5 c. du R. Échec.	37 Le R à la c. du F du R adverse.
38 La D à sa c. Échec.	38 Le R à la 7 c. de son F.
39 La D à sa 2 c. Échec.	39 Le R à la c. du F du R adverse.
40 La D à la 2 c. du C du R. Échec.	40 Le P prend la D et fait échec et mat.

LETTRES

ADRESSÉES AU GÉRANT DU PALAMÈDE,

SUR LES JEUX DE COMBINAISON DES ROMAINS.

—

1re LETTRE.

« On voit plusieurs, dit Henri Estienne, avoir l'honneur de « l'antiquité en si grande recommandation et admiration, en « être tellement zélateurs, qu'ils semblent lui porter une révé- « rence approchant fort de superstition. »

Je suis, je l'avoue, Monsieur, l'un de ces fanatiques; je suis un admirateur passionné des anciens. Je ne veux pas parler, ici, de leurs grandes âmes et de leurs vertus sublimes; de Socrate buvant la cigüe, ou de Caton déchirant ses entrailles: je veux parler de leur merveilleuse intelligence, de leur goût exquis; des modèles qu'ils nous ont laissés, et qu'il nous faut sans cesse étudier et suivre, si nous voulons trouver dans les arts ces plaisirs purs que le goût légitime et que le temps consacre, si nous voulons qu'ils soient la source inépuisable de ces jouissances sublimes qu'eux seuls peuvent donner, quand ils ajoutent tant de faveur et de prix à l'existence calme des hommes heureux, quand ils apportent tant de charme et de consolation dans une vie orageuse et tourmentée.

Aussi les grands hommes de l'antiquité sont, pour moi, des demi-dieux bienfaisants pour qui j'ai autant de reconnaissance que d'admiration, et les Grecs et les Romains sont, à mes yeux, des hommes d'une organisation supérieure à la nôtre. Et comment supposer qu'ils n'aient pas, en tout, conservé cette supériorité? comment ne pas penser que leurs facultés, appliquées à des objets d'un ordre moins élevé, ont dû encore produire des chefs-d'œuvre? que leurs jeux, enfin, étaient dignes de leur admirable intelligence?

Oui, je veux retrouver encore dans leurs jeux ces hommes que nous sommes forcés d'admirer, même dans les peintures qui décoraient leurs cuisines, dans les mosaïques qu'ils foulaient aux

pieds, dans la forme des lampes ou des vases de terre qui servaient au plus pauvre citoyen. J'ai été souvent choqué de la légèreté un peu irrévérencieuse avec laquelle les commentateurs les plus instruits parlent de ces jeux. A les en croire, aucun ne pouvait être comparé à nos échecs, et il n'en était pas dans lequel le hasard n'eût la plus grande part. Une qualité essentielle manquait à ces hommes si savants : ils n'étaient pas joueurs, et il faut l'être pour bien comprendre, dans les auteurs anciens, les allusions peu nombreuses qu'ils font à ces jeux compliqués, capables d'occuper les esprits supérieurs, les organisations les plus puissantes de l'antiquité.

Les Romains avaient, comme nous, des jeux purement de hasard, et les dés, *tesseræ*, *cubi*; et les osselets, *tali*, en étaient les instruments ordinaires. Favorables à la mauvaise foi, aliment de l'oisiveté, ces jeux étaient défendus par les anciennes lois, de l'exécution desquelles les édiles étaient chargés. C'est ce que nous prouve un passage de Martial: « Trahi par le bruit que font « les dés dans son cornet, et arraché d'un obscur cabaret, un « joueur à moitié ivre implore l'indulgence de l'édile. »

Et blando malè proditus fritillo,
Arcanâ modò raptus è popinâ,
Ædilem rogat udus aleator.

(*Lib.* V, *ep.* 85.)

Nous savons assez bien quelles étaient les chances de ces jeux de hasard; nous connaissons les noms donnés à chaque coup. Des ouvrages fort bien faits laissent peu à désirer à cet égard; mais il n'en est pas de même de ceux qui exigeaient du calcul et des combinaisons. Vous savez, monsieur, combien il est difficile d'expliquer avec clarté et précision les règles et la marche d'un jeu de cette espèce.... Ici, vous allez sans doute m'arrêter, et me répondre que vous pouvez facilement me montrer les détails les plus arides du jeu des échecs clairement expliqués, non pas en prose et en termes barbares, mais en beaux vers, conservant leur nombre, leur coloris, leur élégance. Cela est vrai, mais les miracles que vous et M. Méry faites si facilement n'en sont pas moins des miracles, et les siens ne changent rien à la vérité de mon assertion. Certainement, si des ouvrages spéciaux sur cette matière étaient arrivés jusqu'à nous, il est

probable que nous aurions eu, même avec leur secours, de la peine à comprendre parfaitement ce qu'étaient les jeux des Romains. On conçoit donc qu'il est absolument impossible de s'en faire une idée complète à l'aide de quelques passages des auteurs qui y font allusion. Toutefois, ces passages suffisent pour motiver mon opinion sur la beauté de deux de ces jeux et leur frappante ressemblance avec les échecs et le trictrac.

Le jeu romain des *calculi*, des *latrunculi*, est le même que celui des *pessi* chez les Grecs, et devait exiger, chez les joueurs habiles, des facultés aussi rares que notre jeu des échecs. C'est à ce jeu que les Grecs et les Romains ont eu sans doute des maîtres dont le nom était célèbre, dont les hauts faits étaient cités, racontés avec admiration, mais dont le souvenir a péri avec tant d'autres gloires.

Nous ne craignons plus aujourd'hui ni le temps ni la barbarie, et le nom du grand maître que nous admirons tous les jours arrivera à la postérité, avec les preuves nombreuses de son incontestable supériorité.

J'ai dit que les *pessoi* des Grecs étaient les *latrunculi* des Romains. Philostrate, auteur grec qui vivait au temps de l'empereur Sévère, en attribue l'invention à Palamède. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Pendant que les Grecs étaient retenus dans le port de l'Au-« lide, Palamède inventa les PESSOI, jeu ingénieux et plein de « finesse, que l'on doit mettre au nombre des choses qui exigent « une sérieuse attention. »

Les traducteurs de cet écrivain ont rendu le mot PESSOS par *tessera*, dé. C'est là l'une des sources de la confusion que plusieurs commentateurs font des divers jeux des anciens. Celui-ci, qui, dès son origine, exigeait une sérieuse attention, a dû nécessairement être perfectionné plus tard ; aussi nous voyons, par un passage de Sénèque (ép. 117), que certaines positions demandaient de profondes combinaisons.

« L'homme, dit-il, qui court pour sauver sa maison embrasée, « ne s'arrête pas à regarder sur l'échiquier comment il sauvera « une pièce qui est enfermée. »

Nemo qui ad incendium domûs suæ currit, tabulam latruncula-riam perspicit, ut sciat quomodò alligatus exeat calculus.

Il fallait donc quelquefois une grande puissance de réflexion, une merveilleuse force de combinaison, pour trouver

le coup juste qui dégageait la pièce, et le joueur placé dans ces circonstances difficiles était tellement absorbé, toutes ses facultés étaient si complètement employées, qu'il ne fallait rien moins que l'incendie de sa maison pour l'arracher à ses méditations.

Ce noble jeu des *calculi* ou des *latrunculi* excitait à un si haut point et l'attention et l'amour-propre, que cette excitation pouvait l'emporter sur l'amour même de la vie. Nous en voyons un exemple frappant dans Sénèque (*De tranq. animi*, lib. 14). Julius Canus était condamné à périr. L'heure du supplice arrive, il jouait alors aux *calculi*. Le centurion vient le chercher. Forcé de le suivre, Canus quitte le jeu ; mais, en ce moment suprême, il ne songe pas à cette mort qui l'attend, et qui devait être quelque chose de plus que la mort, car elle était ordonnée par Caligula, et c'est lui qui disait à ses bourreaux : « Frappez-les de manière qu'ils se sentent mourir. » Toute la sollicitude de Canus est pour cette partie qu'il ne peut achever : il compte les pièces, il fait remarquer à son adversaire qu'il en a une de plus, qu'il a la position, que la partie est gagnée. Il invoque le témoignage du centurion.... « Ne vas pas profiter de ma mort pour nier ta « défaite, » dit-il à son joueur. Son avantage reconnu et bien constaté, il marche tranquillement au supplice.

Ludebat latrunculis cum centurio agmen periturorum trahens, et illum quoque citari jubet. Vocatus, numeravit calculos, et sodali suo : Vide, inquit, ne post mortem meam mentiaris te vicisse. Tum annuens centurioni : Testis, inquit, eris, uno me antecedere.

Quel était ce jeu qui avait un attrait si puissant, auquel il était si glorieux d'être vainqueur, et qui, par conséquent, prouvait, chez le joueur habile, des facultés dignes d'admiration ? C'était notre jeu des échecs, certainement avec de grandes différences, mais avec des combinaisons également belles, également ingénieuses. C'était une véritable science dans laquelle vous auriez excellé, monsieur, si vous étiez né dix-huit siècles plutôt.

On pourrait m'objecter, à propos du passage de Sénèque, que cet auteur n'est pas de mon avis sur le sentiment qui remplissait l'âme de Canus, car il ajoute en faisant un assez pauvre jeu de mots : *Lusisse tu Canum illâ tabulâ putas ? Illusit*, ce que l'on peut expliquer ainsi : « Pensez-vous que Canus fût, dans ce « moment, occupé de sa partie ? Nullement ; il voulait exprimer, « par une raillerie détournée, son dédain pour la mort ordon-

« née par l'empereur. » Cette pensée fausse prouve que Sénèque n'était pas un joueur d'échecs ; Sénèque n'était qu'un philosophe.

« Nous avons un fragment de poème bien précieux à mon avis, parce que nulle part on ne trouve des détails plus clairs sur le jeu des *latrunculi*. Il fait partie du panégyrique de Calpurnius Pison, attribué successivement à Ovide, à Lucain et à Stace. Le voici en entier :

Te, si fortè juvat studiorum pondere fessum
Non languere tamen lususque movere per artem :
Callidiore modo tabulâ variatur apertâ
Calculus, et vitreo peraguntur milite bella,
Ut niveus nigros, nunc ut niger alliget albos.
Sed tibi quis non terga dedit? quis, te duce, cessit
Calculus, aut quis non periturus perdidit hostem?
Dum fugit, ipse rapit; longo venit ille recessu,
Qui stetit in speculis; hic se committere pugnæ
Audet, et in prædam venientem decipit hostem.
Ancipites subit ille mores, similisque ligato
Obligat ipse duos ; hic ad majora movetur,
Ut citus et fractâ perrumpat in agmina mandrâ,
Clausaque dejecto populetur mœnia vallo.
Intereà sectis quamvis acerrima surgant
Prœlia militibus, plenâ tamen ipse phalange,
Aut etiam pauco spoliatâ milite vincis,
Et tibi captivâ resonat manus utraque turbâ.

« Si ta tête fatiguée se refuse quelquefois à l'étude, tu ne « peux, même alors, consentir à rester oisif. Un jeu savant « aiguise et ranime ton esprit. Des pièces diverses sont placées « sur l'échiquier dans un ordre ingénieux, et le combat s'en- « gage entre des troupes de cristal, combat dans lequel les « guerriers noirs et blancs cherchent tour à tour à s'enfermer et « à enchaîner leurs mouvements.

« Quel est l'ennemi qui n'a fui devant toi? Quelle est la pièce « qui, guidée, placée par toi, a été obligée de reculer? (perdre « un temps.) Quelle est celle qui, en succombant, n'a pas en- « traîné la perte d'un ennemi? (pièce pour pièce.) L'une, en « fuyant, prend une pièce ennemie ; une autre, cachée dans un

« angle éloigné comme dans une embuscade, franchit un vaste « espace (la marche du fou), et, venant se mêler au combat, « s'oppose à la marche de l'ennemi, et lui ravit sa proie. Une « autre, dont la position a un double objet, arrête deux enne-« mis, et semble enfermée elle-même. Mais elle était là pour « une grande entreprise : elle s'échappe tout-à-coup de sa case, « attaque brusquement l'ennemi, et parvient à rompre les lignes « qui le protégeaient. Alors, malgré une résistance désespérée, « tu triomphes de ces soldats dispersés. Ta propre troupe est « complète, ou n'a perdu que peu de monde. Te voilà vain-« queur, et les pièces sonores de ton adversaire restent prison-« nières dans tes mains qu'elles remplissent. »

« Ce passage est certainement fort curieux. Il prouve que les *calculi* avaient plusieurs marches, et si l'on suppose qu'ils étaient tous de la même forme et de la même nature, il faut croire alors qu'ils devaient ces marches variées à certaines positions qu'il était, dès lors, très-important d'occuper ou d'éviter. La division de l'échiquier en dix zones séparées par la ligne sacrée, l'importance que l'on mettait à franchir cette ligne, importance attestée par le proverbe : *movere calculum à sacrâ*, tout cela peut faire penser que les pièces changeaient de puissance selon la zone qu'elles occupaient, et l'on conçoit que ces mutations continuelles devaient donner lieu à des combinaisons très-profondes.

« Si vous pensez, Monsieur, que ces recherches puissent être de quelque intérêt pour les lecteurs du Palamède, je vous demande la permission de vous adresser une seconde lettre, où je les compléterai. Il y serait, en outre, question du jeu des Romains qui me paraît se rapprocher du trictrac, jeu dans lequel le hasard se mêlait au bien jouer. »

D.

THÉORIE DU JEU DES ÉCHECS.

Toutes les sciences, tous les arts ont leurs principes, leurs maximes et leurs règles. Les jeux de calcul, et particulièrement le jeu des échecs, sont dans le même cas. Si un habile joueur n'est pas toujours en état de démontrer les principes qui le guident dans ses manœuvres, parce qu'il ne les a jamais étudiés d'une manière abstraite et spéculative, il est cependant indubitable qu'il ne doit sa supériorité et ses victoires qu'à leur observation. Tel est l'effet de la théorie; avec des moyens égaux, celui qui a les connaissances les plus étendues et les plus parfaites doit vaincre et triompher. Les saillies de l'imagination, les réminiscences de la mémoire, d'heureuses habitudes ne réparent jamais aux échecs l'inobservance des règles; cet exercice est trop savant, trop varié dans ses combinaisons; il conduit à la victoire par des routes trop indirectes et trop compliquées; il faut, au milieu de ce labyrinthe, chercher dans la théorie un fil pour se conduire, autrement on s'égare, on s'avance sans savoir où l'on va, on se précipite d'écarts en écarts, et l'ignorance des principes a bientôt pour résultat une honteuse défaite. Le grand secret d'une science consiste à trouver des moyens courts, sûrs, faciles d'atteindre le but et la fin qu'on se propose. Or ce but est unique aux échecs. C'est la première maxime qu'un joueur qui aspire à la perfection doit toujours avoir en vue. Donner *échec et mat*, c'est à quoi doivent tendre tous ses plans, toutes ses entreprises, toutes ses combinaisons; il a beau remporter d'autres avantages, s'il perd celui-là, il a tout perdu; triompher du monarque ennemi est le grand objet de ses méditations, il ne doit pas se lasser de le poursuivre, il doit tout sacrifier pour l'acquérir, pièces, pions, la reine même, s'il prévoit que ce sacrifice lui vaudra la victoire.

Pour arriver à cette victoire, le joueur n'est pas toujours obligé de détruire toute la puissance de l'ennemi, de moissonner sans pitié tous ses soldats, de semer dans son camp l'épouvante et la mort, il doit épargner ses ennemis; lorsqu'il peut vaincre sans leur destruction, le succès n'en est que plus glorieux, et il est beau de le voir pénétrer dans le camp de son rival, comme un autre *Scévola*, faire trembler un nouveau *Porsenna* jusqu'au milieu de ses soldats, et le forcer à l'admiration par des prodiges de valeur.

Mais s'il est beau de tenter un projet si hardi, il est rarement donné de l'exécuter heureusement; avec un adversaire

habile, il faut acheter plus cher ses succès, l'assaut d'un camp n'est point l'ouvrage d'un moment, la défaite d'un roi puissant coûte plus d'efforts et de sacrifices, et il ne reste communément d'autre parti que d'affaiblir l'ennemi et de miner ses forces, soit par des prises, soit par des échanges, soit enfin par une manœuvre adroite qui rende sa position périlleuse et précaire.

Mais comme l'antagoniste a aussi les mêmes projets, des plans et des desseins semblables, il en résulte une lutte réciproque, infiniment amusante, par l'intérêt qu'elle inspire, où les rivaux font assaut de talents et de dextérité, et où le sort des armes dépend d'un concours de particularités qu'il n'appartient qu'au génie de prévoir. La marche savante des pions, l'art si difficile de gagner du temps décident presque toujours du destin des vainqueurs ou des vaincus. L'enlèvement d'une jeune Grecque a mis Troie en cendres, un mot de Caton l'ancien a renversé Carthage, le caprice d'une courtisanne a détruit Persépolis, les délices de Capoue ont sauvé Rome; aux échecs, les plus grands effets sont souvent aussi le résultat des plus petites causes; un grand joueur combine tout, calcule tout, examine tout, rien n'échappe à la vivacité de son coup d'œil, il pressent d'avance les opérations de l'adversaire et met à profit toutes ses fautes. Les plus petites circonstances, les particularités les plus minutieuses, il se garde bien de les mépriser, il en fait des instruments de son triomphe avec d'autant plus de confiance qu'on s'en met le moins en garde. Aussi, faut-il avoir des talents, un caractère et une trempe de génie toute particulière pour jouer aux échecs avec quelque célébrité; une grande finesse de conception, une bonne mémoire, une imagination riche et inventive, une humeur uniforme, un caractère tranquille, réfléchi, telle est l'idée qu'on doit se former d'un excellent joueur d'échecs, telle est l'idée qu'en avait Mme de Sévigné, lorsque appliquant au jeu des échecs ces beaux vers de Racine, elle écrivait à M. de G...

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais pas prévoir *un échec* de si loin.

Dans une partie d'échecs, comme dans ces luttes terribles et sanglantes de rois contre rois, de nations contre nations, d'armées contre armées, on peut remarquer trois instants, ou trois époques très-distinctes, et qui exigent des plans, des desseins et des opérations diverses, je veux dire le commencement, le milieu et la fin. Tous les principes théoriques des échecs peuvent de même se réduire à trois points; premièrement, la manière de sortir ses pièces et de leur donner une position avantageuse; en second lieu, la manière de former un plan d'atta-

que et de pourvoir à sa propre défense; enfin, la manière de triompher des dernières résistances de l'adversaire et d'achever sa défaite.

La méthode de commencer le jeu et d'entrer en action peut varier à l'infini, au gré d'un joueur qui a l'avantage du trait et qui n'est point encore contrarié dans ses plans; mais s'il n'a pu entrer le premier en campagne, il n'est plus maître de ses dispositions, il est obligé, sous peine d'être vaincu, de régler sa marche et sa sortie sur celles de l'ennemi, sa volonté est essentiellement subordonnée à la sienne, et il ne doit et ne peut se promettre aucune heureuse issue de ses préparatifs s'il ne les a concertés et combinés d'après les dispositions qui sont faites contre lui.

Se hâter, dès les premiers coups, de faire le rôle d'agresseur avant que l'ennemi ne soit en campagne, avant qu'on ait soi-même pensé au développement de ses moyens d'attaque, c'est une entreprise imprudente, une témérité insensée, et rien ne prête plus au ridicule que de voir tout d'abord une reine ou un cavalier errer çà et là au milieu de l'échiquier, s'occuper, comme ce fameux chevalier de la Manche, à chercher des aventures et à défier des lions; perdre le temps à donner à droite et à gauche des échecs inutiles, tandis que l'ennemi plus sage se développe, se fortifie, multiplie ses ressources et se met en mesure, pour changer enfin sa défensive en une offensive terrible. Les douze premiers coups ne doivent donc être que des dispositions préparatoires.

Avoir donné à ses pièces une bonne position est donc déjà un avantage inestimable, le prélude d'un succès, et le garant presque assuré d'une victoire. Le temps employé à ces préparatifs n'est pas un temps perdu, et c'est dans le joueur un genre de sagesse et de perfection de réprimer son inquiétude naturelle, de résister aux charmes de l'attaque, et d'être aux échecs le Fabius temporiseur.

Mais lorsqu'enfin tous les préparatifs et les dispositions préliminaires sont finies, lorsqu'au milieu de la partie, tous les guerriers, libres et dispos, semblent attendre impatiemment le signal du combat, c'est alors le temps de penser à l'attaque. On épie le fort ou le faible de l'ennemi qu'on a en tête, on examine les avantages ou les désavantages que ses premières manœuvres ont amenés dans sa position.

A-t-on découvert un côté faible où on puisse l'attaquer avec une apparence de succès, on se hâte de lui donner le change, en formant une fausse attaque sur un autre point. Mais si moins crédule et plus clairvoyant, l'ennemi a entrevu mes projets, s'il s'est mis en garde contre mes entreprises, m'obstiner alors à une attaque qui ne peut être qu'infructueuse, c'est perdre un

temps précieux et sacrifier inutilement des forces, qui seraient plus sagement employées à d'autres tentatives. Je m'empresse donc de donner à mes pièces une autre destination, soit pour tenter de nouvelles hostilités, soit pour me ménager les ressources d'une vigoureuse défense.

Comme le secret est l'âme des entreprises et un des plus puissants moyens d'en assurer la réussite, il est essentiel de ne pas laisser deviner ses plans, et de ne pas se trahir soi-même par des manœuvres trop découvertes, et, pour ainsi dire, trop franches. Il faut, s'il est possible, jouer des coups qui aient à la fois deux objets, et qu'on puisse faire servir à une double destination ; il sera rare que l'adversaire le plus attentif et le plus défiant découvre alors mes véritables intentions ; cette incertitude amènera la confusion dans ses plans et le désordre dans son jeu. Indécis sur le côté qu'il doit couvrir et protéger, inquiet, irrésolu, il ne fera que des dispositions vagues, et ne prendra que des demi-mesures qui ruineront la force de sa position.

Tels sont, pour l'attaque, les principes généraux qui doivent à chaque coup être rappelés, pris en considération et mis à exécution ; examinons les principes de défense qu'on leur oppose.

On peut se flatter de n'être plus un novice aux échecs, et d'avoir déjà fait des progrès peu communs dans l'étude de cet exercice, lorsqu'on est en état de faire une belle défense. Ce rôle, à la vérité, est moins brillant que celui d'agresseur, mais il est plus utile, plus essentiel et d'un mérite plus solide ; il exige, avec plus de talents, une trempe de caractère telle que la nature n'en forme guère. Aussi, parmi les amateurs s'en trouve-t-il un grand nombre qui se signalent dans l'attaque, tandis que très-peu excellent dans la défense. Réunir les deux qualités à la fois est le suprême degré de la perfection.

La plus essentielle, comme la première règle de défense, est de deviner et de pressentir les intentions de son antagoniste : avance-t-il une pièce, il faut prévoir le but de ce déplacement ; prend-il d'autres positions, il faut en étudier la cause ; chacune de ses dispositions, chacun de ses mouvements est fondé sur des motifs, et ces motifs, il faut les connaître, c'est une chose indispensable pour s'opposer à temps à ses entreprises ; il est rare que ses manœuvres ne dévoilent enfin ses plans et ne trahissent son secret. C'est donc par la marche des pièces, par le poste qui leur est assigné, que l'on doit juger des desseins d'un adversaire rusé ; c'est une mauvaise excuse dans un général, disait un célèbre Athénien, de répondre : *Je ne le savais pas.* Mais cette excuse est encore moins tolérable dans un joueur d'échecs.

Quand donc j'aperçois que l'ennemi fait contre moi des dispositions hostiles et se prépare à une attaque, le soin de ma sû-

reté demande que je calcule les moyens de résistance que je lui oppose. Il est de principe qu'une pièce, quoique soutenue, est réellement en prise, si le nombre des assaillants l'emporte sur celui des défenseurs.

Si donc les moyens de l'ennemi pour l'attaque sont plus nombreux, la pièce et le poste attaqués sont à lui. S'ils sont en moindre nombre, son entreprise est vaine, téméraire et dangereuse; enfin, nos ressources de part et d'autre sont-elles parfaitement égales, tout se réduira à un échange insignifiant qui ne décidera rien pour aucun des deux partis. Quelles que soient au reste les circonstances où le joueur se trouve, dans tous les cas, dans toutes les hypothèses, il ne doit se résoudre à aucune manœuvre, ne faire aucune prise, aucun échange, aucune attaque, pas même un seul pas sans combiner les changementsqui peuvent en résulter. Quelquefois la prise d'un pion, le déplacement d'une autre pièce, un échec donné inconsidérément, ont des conséquences terribles, qui entraînent pertes sur pertes, et jettent dans des embarras dont il est difficile de sortir; il n'est pas rare de voir un rival fin et rusé laisser en prise, comme par oubli et sans dessein, un pion ou même une pièce plus importante; mais gardez-vous bien de la prendre, c'est un piège qu'on vous tend; défiez-vous des dons d'une main ennemie, craignez les Grecs et leurs présents; c'est le conseil d'un sage et une maxime essentielle aux échecs. On ne vous offre si libéralement une pièce que pour vous en ravir une meilleure, éloigner un de vos défenseurs qui gêne, vous prendre au dépourvu, et venger sans miséricorde sur votre roi la faible perte à laquelle on a consenti de se soumettre. Avant de profiter d'un avantage, vous devez donc pouvoir vous répondre qu'il en est véritablement un, et que quels que soient les projets ultérieurs qu'on médite contre vous, vous aurez le temps et le pouvoir de les anéantir.

Enfin, les dernières ressources que les écrivains recommandent, et qu'un joueur adroit emploie souvent avec avantage dans les circonstances les plus désespérées, consistent à ne pas disperser ses pièces, à ne pas donner entrée dans son jeu, et à mettre à profit avec célérité toutes les fautes de l'ennemi. Un joueur, réduit à la défensive, doit agir comme le gouverneur d'une place assiégée; concentrer toutes ses forces, évacuer les postes peu essentiels, pour fortifier davantage les postes importants, entretenir les communications libres entre toutes ses troupes. Lorsque, dans une excursion et une sortie, il a essuyé des échecs et fait des pertes, il s'empresse de regagner par une nouvelle position une partie des avantages qu'il a perdus; il fait donner le signal de la retraite, rappelle tous ses guerriers épars et dispersés, et les rallie autour du chef suprême de l'armée. C'est alors que, fort par la réunion du petit nombre de défen-

seurs qui lui restent, le roi des échecs respire et brave encore long-temps un rival superbe qui se flattait d'un facile triomphe. Cependant, la supériorité du nombre finira enfin par l'emporter sur la plus belle défense, si votre ennemi vient à s'ouvrir une entrée dans votre jeu. Vous devez donc en fermer avec soin toutes les avenues, et en occuper tous les passages. Les pions sont la barrière la plus sûre que vous puissiez opposer, les pions de l'ennemi même qui, dans d'autres circonstances, pourraient vous nuire, vous rendent, ici, des services que vous ne pourriez espérer de vos propres soldats. Gardez-vous donc de les enlever, ils ne sont plus vos ennemis dès qu'ils vous protègent; la reconnaissance tout à la fois et votre propre sûreté vous font une loi de les épargner.

Mais, tandis que vous demeurez ainsi sur la simple défensive, ne perdez point de vue les occasions que l'adversaire peut vous offrir de vous relever de vos pertes et de vous venger de vos défaites. Tandis que, confiant dans sa supériorité et impatient du retard qu'éprouve sa victoire, il cherche à forcer les passsages et ne pense qu'à l'attaque, il n'est pas rare de le voir s'oublier, négliger les précautions que sa sûreté exige, et commettre des imprudences qui, mises à profit, convertissent subitement en une honteuse déroute la victoire qu'il croyait déjà tenir entre les mains.

Guidé par cette foule de principes, de règles et de maximes, il semble qu'un joueur d'échecs ne devrait jamais faire des fautes, et cependant on peut dire avec vérité qu'entre deux habiles adversaires, gagner une partie, n'est autre chose que mettre à profit des fautes. C'est une destinée de l'esprit humain d'avoir ses erreurs, ses distractions et ses omissions; et le plus habile n'est que celui qui est le moins exposé à ces faiblesses attachées à notre nature. Dire qu'il se trouve des joueurs d'échecs au monde toujours infaillibles et sûrs dans leurs plans et leurs manœuvres, c'est ne pas connaître les bornes de l'esprit humain, c'est n'avoir aucune idée de la variété infinie des combinaisons du jeu des échecs; il y a trop de cas possibles pour les prévoir tous et se mettre en garde contre tous; on a beau donner des règles, elles ont des exceptions sans nombre, et quelquefois leur trangression est elle-même une règle.

DÉFI

PAR CORRESPONDANCE,

ENTRE DOUAI ET VALENCIENNES.

Douai et Valenciennes ont commencé, l'année dernière, une partie par correspondance qui vient de se terminer il y a environ un mois, et que nos lecteurs trouveront ici. Douai a été vainqueur. Une revanche a été demandée par Valenciennes, et se joue en ce moment.

PREMIÈRE PARTIE

JOUÉE ENTRE LES DEUX CLUBS DE DOUAI ET DE VALENCIENNES.

(Valenciennes avait les blancs et le trait.)

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F du R.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le P de la D 2 c.	3 Le C prend le P.
4 Le C du R prend le P du R.	4 Le C de la D à la 3 c. de son R.
5 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	5 Le P du F de la D un pas.
6 Le C de la D à la 3 c. de son F.	6 La D à la 2 c. de son F.
7 Le P du F du R 2 cases.	7 Le P du C de la D 2 cases.
8 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	8 Le F du R à la 3 c. de la D.
9 Le C du R prend le P du F du R.	9 Le R prend le C.
10 Le P du F du R un pas.	10 Le C du R à la 3 c. du F du R.
11 Le P du F du R prend le C. Éch.	11 Le P de la D prend le P.
12 Le R roque avec sa T.	12 Le F prend le P de la T. Échec.
13 Le R à la C de sa T.	13 Le R à sa 2 c.
14 La D à sa 4 c.	14 La D à la 4 c. de son R.
15 La D à la 2 C du F du R.	15 La D à la 4 c. de la T du R.
16 La D à la 3 C du F du R.	16 La D à la 5 c de la T du R.
17 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	17 La D prend le F.
18 Le R prend le F.	18 Le C du R donne échec.

BLANCS.	NOIRS.
19 Le R à la c. de son C.	19 La D à la 4 c. de son F. Échec.
20 Le R à la c. de sa T.	20 La D à la 4 c. de la T du R. Éch.
21 La D à la 3 c. de la T du R.	21 La D prend la D. Échec.
22 Le P prend la D.	22 Le C à la 4 c. du R.
23 La T du R à la c. du C. du R.	23 Le P du C du R un pas.
24 La T à la 5 c. du C du R.	24 Le C à la 6 c. du F du R.
25 La T du R à la 2 c. de son C.	25 Le C à la 5 c. de la D.
26 Le P de la T de la D 2 pas.	26 Le C prend le F.
27 Le P du F de la D prend le C.	27 Le F de la D à la 2 c. du C de la D.
28 Le P de la T prend le P du C.	28 Le P du F de la D prend le P.
29 La T du R à la 2 c. de son R.	29 Le P de la T de la D un pas.
30 Le C à la c. de la D.	30 La T du R à la c. du F du R.
31 Le R à la 2 c. de son C.	31 La T de la D à la c. du F de la D.
32 Le C à la 2 c. du F du R.	32 La T du R à la c. de la D.
33 Le P de la T du R un pas.	33 La T du R à la 5 c. de la D.
34 Le R à la 3 c. de son F.	34 La T du R à la 5 c. du C de la D.
35 La T du R à la 3 c. du R.	35 La T de la D à la 7 c. de son F.
36 La T de la D à la c. du R.	36 La T du R à la 5 c. de la D.
37 La T de la D à la 2 c. du R.	37 La T de la D prend la T de la D.
38 Le R prend la T de la D.	38 Le P du R un pas.
39 Le R à la 3 c. de son F.	39 La T à la 7 c. de la D.
40 La T à la 2 c. du R.	40 La T prend la T.
41 Le R prend la T.	41 Le P de la T de la D un pas.
42 Le R à sa 3 c.	42 Le P du C de la D un pas.
43 Le C à la 4 c. du C du R.	43 Le R à sa 3 c.
44 Le R à la 3 c. de son F.	44 Le F de la D. à sa c.
45 Le C à la 2 c. de la T du R.	45 Le R à la 3 c. de sa D.
46 Le C à la c. du F. du R.	46 Le F à la 3 c. du R.
47 Le C à la 2 c. de la D.	47 Le R à la 4 c. du F de la D.
48 Le R à sa 3 c.	48 Le P de la T du R un pas.
49 Le R à la 3 c. de la D.	49 Le P du C du R un pas. (Faute.)
50 Le P prend le P.	50 Le P prend le P.
51 Le C à la 3 c. du F du R.	51 Le P du C du R un pas.
52 Le C prend le P du R.	52 Le R à la 3 c. de sa D.
53 Le R à la 4 c. de sa D.	53 Le P du C du R un pas.
54 Le C à la 3 c. du F du R.	54 Le F prend le premier P doublé.
55 Le R à sa 3 c.	55 Le F à la 8 c. de sa D.
56 Le C à la 4 c. de la D.	56 Le R à la 4 c. du F de sa D.
57 Le C à la 5 c. du F du R.	57 Le P du C du R un pas.
58 Le R à la 2 c. de son F.	58 Le P de la T de la D un pas.

Les blancs abandonnent la partie.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° IX.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 5 c de son F. Échec.	1 Le R à la 2 c. du C de la D.
2 La D à la 8 c. de son F. Échec.	2 Le R prend la D.
3 Le C donne échec et mat.	

N° X.

1 Le F à la 3 c. de la D.	1 Le P une c.
2 Le F à la 2 c. du F de la D.	2 Le P prend le F.
3 Le P 2 c. Échec et mat.	

N° XI.

1 Le F à la 7 c. du F du R.	1 Le P une c.
2 Le C à la 6 c. du F du R.	2 Le P une c.
3 Le F à la 6 c. du C du R.	3 Le P prend le F.
4 Le R à la 2 c. de sa D.	4 Le P une c.
5 Le R à la 3 c. du F de sa D.	5 Le P une c.
6 Le P prend le P.	6 Le P une c.
7 Le P 1 c.	7 Le P une c.
8 Le P une c.	8 Le P une c. fait D.
9 Le P une c. Échec et mat.	

N° XII.

1 Le P une c. Échec.	1 Le R prend le F.
2 Le C à la 5 c. du F du R. Éch. d.	2 Le R prend le C.
3 La D à la 7 c. du R. Échec.	3 Le R à la c. du F de la D.
4 La D à sa 7 c. Échec.	4 Le R à la c. du C de la D.
5 La D à la 8 c. du F de la D. Éch.	5 Le R prend la D.
6 Le C donne l'échec perpétuel.	

N° XIII.

1 La T à la 2 c. du C du R.	1 Le C du R à sa 3 c. (*a*)
2 Le P une c.	2 La T prend le P.
3 La T prend le C.	Remise.

N° XIV.

1 Le F à la 2 c. du F du R.	1 Le P une c.
2 Le F prend le P.	2 La D prend le F.
3 Le D à la 2 c. du F du R.	3 La D prend la D.
4 Le P une c. échec et le R est pat.	

N° XV.

1 La T donne échec.	1 Le R à la 2 c. de son C (*b*).
2 Le F à la 3 du F de la D. Échec.	2 Le R à la c. de son F (*c*).
3 La T donne échec.	3 Le F couvre.
4 Le F prend le P.	4 Le R à la 2 c. de son C.
5 La T prend le F. Échec.	5 Le R prend la T.
6 Le F prend la T, et les blancs remettront facilement la partie.	

N° XVI.

1 Le R à la 2 c. de son F.	1 La T du R à la 2 c. du C du R.
2 La T donne échec.	2 La T du R couvre.
3 Le F donne échec.	3 Le P une c.
4 La T à la c. du F du R.	4 La T prend la T. Échec.
5 Le R prend la T et les blancs remettront facilement la partie en tenant toujours leur F sur la grande diagonale qui partage l'échiquier.	

(*a*) Les noirs ne peuvent prendre la T sans faire le R des blancs pat, et s'ils retirent leur T, les blancs poursuivent toujours la T pour T.

(*b*) Le R ne pouvait pas jouer à la 4 c. de son C sans perdre sa T et la partie.

(*c*) Si les noirs prenaient le F, les blancs remettraient la partie en poursuivant avec leur T le R des noirs et le forçant à prendre la T.

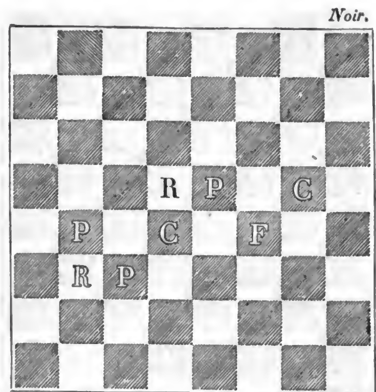
Dans les planches qui suivent, chaque pièce est désignée par sa lettre initiale; les lettres à jour désignent les blancs, qui ont toujours le trait. Les coups n° XIII, XXIV, XVII et XVIII sont de M. d'Orville, d'Anvers, le n° XXI est de M. Georges Walker, les n° XXII, XX et XIX sont de M. W. Bone.

Le rédacteur et gérant responsable,

De la BOURDONNAIS.

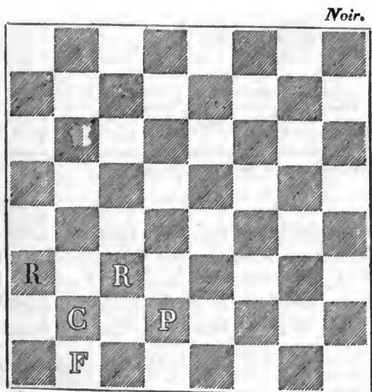
PARIS. — Imprimerie de E.-B. Delanchy, faub. Montmartre, n. 11.

XVII.



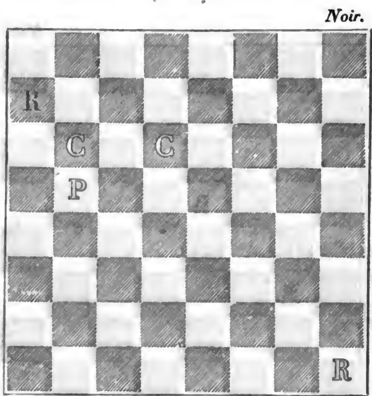
Mat en cinq coups.

XVIII.



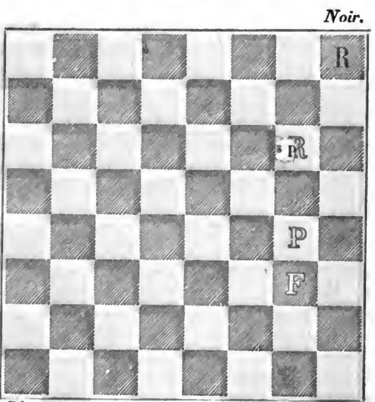
Mat en six coups.

XIX.



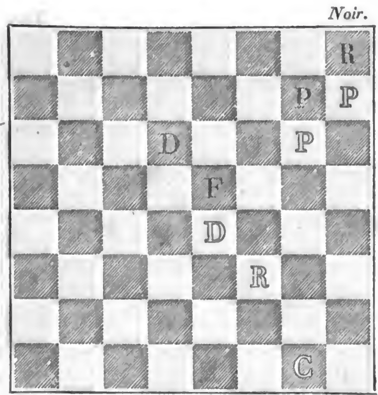
Mat avec le pion en six coups.

XX.



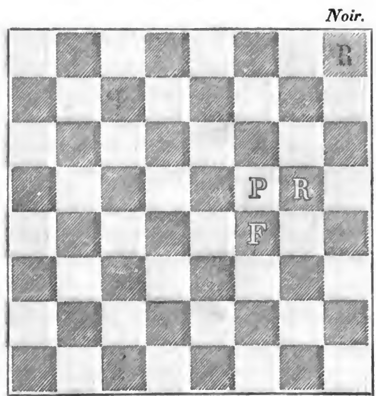
Mat avec le pion et six coups.

XXI.



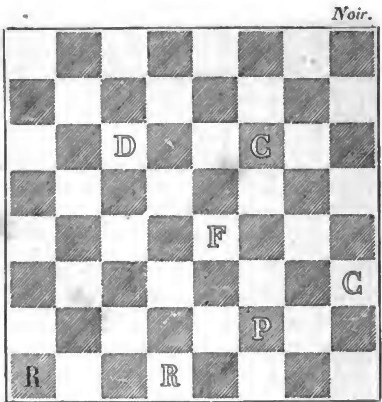
Mat en sept coups.

XXII.



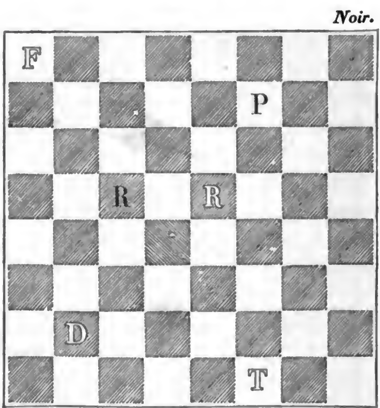
Mat avec le pion en huit coups.

XXIII.



Les blancs donnent le mat au roi noir *sur la case de sa tour*, *en huit coups*.

XXIV.



Les blancs forcent les noirs à leur donner le mat, en quatorze coups au plus.

DES COURSES DE CHEVAUX.

(Premier article.)

Les Grecs, dans leurs jeux olympiques, sont les premiers qui nous ont fait connaître les courses de chevaux ; mais ils ne faisaient pas, comme de nos jours, de ces courses, un trafic et un jeu de hasard. Ils avaient conservé la noblesse primitive et la beauté pittoresque de cette lutte héroïque. Pour eux, il ne s'agissait pas d'un gain matériel, d'un lucre grossier, mais de gloire. Sophocle, dans son Électre, nous donne une idée de l'importance que les Hellènes attachaient à leurs courses de chevaux. C'était pour eux une partie constitutive de la grandeur nationale. La course des chars tenait le premier rang parmi ces jeux ; plaisir royal que se donnaient fréquemment Philippe, roi de Macédoine, et Hiéron, roi de Syracuse. La première ode de Pindare, adressée à Hiéron, célèbre les hautes qualités de son cheval Phrinicus, qui lui fit gagner la couronne olympique. Quel était le costume de ces jokeys-rois ? quel aspect avait le monarque de Syracuse monté sur ce fameux Phrinicus, et le père d'Alexandre monté sur le frère de Bucéphale ? C'est ce que nul monument certain n'a pu jusqu'ici nous apprendre. Donnait-on des soins spéciaux à l'éducation des chevaux olympiques ? classait-on les jokeys ? pesait-on les chevaux et les chars ? Tous ces points sont obscurs et douteux. Nous savons seulement que les chevaux faits combattaient ensemble, et que les juments d'une part, et les jeunes chevaux d'une autre, avaient aussi leurs courses spéciales. Élien rapporte que, trente jours avant la célébration des jeux, les compétiteurs étaient forcés de se faire inscrire sur les listes, et d'envoyer leurs chevaux à Élis. Le mois entier était consacré aux exercices préparatoires.

Aujourd'hui, vous mêlez-vous aux spéculations, vous livrez-vous

aux hasards du Turf (1), vous courez grand risque de laisser dans cette carrière aventureuse votre réputation et votre argent. Un Grec ne mettait que son amour-propre en jeu. Quant à la perfection de l'art du jokey, elle appartient évidemment aux nations modernes, et particulièrement à l'Angleterre. Les anciens ne connaissaient pas les *étriers*, appui nécessaire, soutien indispensable, sans lequel on ne peut manœuvrer un bon cheval de selle, dans ses courbettes et ses écarts, dans son galop ordinaire comme dans ses allures les plus fringantes, et dont aucun jokey ne peut se passer. A ce dernier il ne suffit pas d'être bien en selle, de presser son cheval du genou, de la cuisse et du mollet; il lui faut encore un point de résistance sur lequel il reste fixe et affermi, tandis que le coursier fend l'air.

Depuis quelques années, le Turf a pris une grande importance, un accroissement extraordinaire en Angleterre. Comme jeu de hasard, comme spectacle dramatique, comme science même, c'est lui qui occupe la plus grande portion des loisirs de l'aristocratie. Sans doute en lui-même le Turf n'a rien de condamnable; malheureusement il y a certaines professions et certaines occupations qui, sans être intrinsèquement blâmables, entraînent une foule d'habitudes et une association d'idées peu compatibles avec la morale, avec la probité. Aussi le Turf est-il devenu le théâtre habituel de l'escroquerie la plus effrénée, du brigandage le plus audacieux. Il est prouvé que tous les avantages, toutes les chances de succès possibles, ne dépendent pas du hasard, mais sont le résultat de la ruse, souvent de l'improbité; que la masse des parieurs est dupe; et que les nobles eux-mêmes qui élèvent d'excellents chevaux dans leurs écuries et les destinent aux courses, ne peuvent en tirer parti et les exploiter qu'en s'associant avec les jokeys, et en favorisant ainsi les manœuvres coupables des habitués du *Turf*.

Cependant ne soyons pas aveugles sur les services réels que les amateurs de courses ont rendus à l'Angleterre. Ses races se sont étonnamment améliorées. La beauté de ses chevaux de course et leurs qualités presque merveilleuses ont fait l'admiration de tous les étrangers. Ces grandes solennités ont favorisé la circulation de l'argent.

(1) Turf, à proprement parler, signifie gazon, pelouse. Mais c'est en Angleterre la dénomination générique de tout ce qui a rapport aux courses de chevaux.

Aucune nation ne peut rivaliser avec elle, quant à la connaissance du cheval, à l'art de faire son éducation, de le dresser et de le manœuvrer.

C'est à tort que Cowper, poète mélancolique et misantrope, se moquant de cette supériorité, a dit :

Ce peuple de jokeys se croit un peuple d'hommes !

Sans excuser ou pallier les vices et les abus qui émanent du *Turf* et qui se rattachent à lui, nous croyons qu'un tel amusement, à ne considérer les courses de chevaux que sous ce point de vue, est un des plus nobles et des plus élégants plaisirs auxquels on puisse se livrer. « L'homme qui n'a pas le temps d'être oisif quelquefois n'est qu'un esclave, » dit le vieux Caton. Ne condamnez donc pas avec sévérité un délassement qui exige de l'adresse, de l'énergie et de la sagacité.

La métropole des courses de chevaux, si importantes aujourd'hui pour le commerce et l'aristocratie anglaise, c'est New-Market.

Le terrain de New-Market est admirablement approprié à sa destination actuelle; c'est un sol pour ainsi dire élastique, sur lequel, grâce aux travaux souterrains des insectes qui le rongent sans le détruire, le sabot du cheval rebondit comme la balle sur la raquette du joueur.

Les juges sont assis dans une espèce de maison ou boîte roulante qui voyage d'une carrière à l'autre et qui les transporte avec elle. Avant la course, on remet entre leurs mains la couleur de chaque jokey. Ils ne voient ni les jokeys pendant qu'on les pèse, ni les chevaux avant la course. Ordinairement on a soin d'amener les chevaux, de l'écurie à la sellerie, par un grand détour. Le terrain est examiné avec soin ; les cavaliers suivent de loin la course ; un rouleau de fer très-pesant les suit à la trace pour égaliser le sol et réparer le dommage que les pas de leurs chevaux ont causé. La *boîte* ou *loge* des juges est placée auprès du poteau, et c'est de là qu'ils proclament la couleur gagnante.

Autrefois on faisait parcourir aux chevaux de cinq à six milles (deux lieues) : aujourd'hui la grande course (*Beacon course*) n'a pas plus de quatre milles (une lieue et un quart). On a reconnu qu'il était inutile et barbare de harasser les chevaux ou plutôt de les tuer, et leur élan le plus rapide ne dure pas plus de deux milles.

Depuis l'année 1753, le célèbre club des jokeys, composé de per-

sonnes du premier rang et de quelques maquignons émérites, possède le terrain des courses. A diverses distances s'élèvent des poteaux blancs que l'on nomme poteaux du pari. Autour de ces poteaux, les parieurs s'assemblent après chaque course. Ils n'ont qu'une demi-heure tout au plus pour faire leurs arrangements et convenir de leurs faits. A les voir, à entendre ces paroles discordantes, vulgaires, cet argot spécial; à observer ces gestes véhéments et ces figures animées ou sombres, vous ne croiriez pas que les premiers noms de l'Angleterre sont réunis autour de ces poteaux. Nul autre pays sous le ciel n'offre de scène pareille. Le lendemain matin, quand arrive l'heure du paiement, plus de 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.) changent de maîtres. Approchez-vous de ces parieurs et essayez de les comprendre. Un petit homme en habit noir râpé, le front couvert d'un vieux feutre en ruines, s'approche de ce lord aux guêtres de cuir boutonnées au-dessus du genou.

« Que pariez-vous sur cette course, mylord?

— *Je soutiens le champ.*

Cette expression signifie que Sa Seigneurie veut attendre, et ne pariera qu'après avoir vu courir.

« Et moi aussi, » répond le petit homme qui joue ici le rôle de *jambe* (*leg*). A la bourse de Londres, les *black legs* ou jambes noires sont les courtiers marrons versés dans toutes les fraudes du lieu. Le *leg* de New-Market remplit ici les mêmes fonctions.

« Cinq cents contre deux cents que vous ne nommez pas le cheval qui gagne, s'écrie mylord!

— Moi, je parie six cents que je le nomme, s'écrie la *jambe*.

— Six cents contre six cents, hurle mylord.

— Je double la somme, reprend la *jambe* d'une voix de tonnerre!

— C'est fait, dit le noble pair, qui crie encore plus fort.

— Triplez-vous? reprend la *jambe*.

— Non. »

On inscrit le pari. Le *leg* ou la *jambe*, qui sans doute est dans le secret du résultat futur de la course, a fait semblant de ne rien savoir : il a laissé Sa Seigneurie s'engager peu à peu, et parier une somme considérable. Sans doute, demain matin elle se repentira de sa facilité.

Au milieu de la ville de New-Market s'élève l'établissement célèbre

où se rassemblent les membres du club des jokeys. Chacun d'eux paie trente guinées en entrant, et six guinées par an s'il vient aux courses. Appartements splendides, excellente cuisine, billard, bains, tous les journaux de l'Angleterre et la meilleure société des Trois-Royaumes, rendent cet établissement unique et digne d'être visité.

C'est à New-Market qu'il faut chercher les hommes le plus profondément versés dans l'art d'élever le cheval, de le manéger et de le manœuvrer. Cette science, car c'en est une, ne date pas de fort loin. Il y a cent ans, on ne se doutait même pas des éléments que le plus petit jokey de New-Market et d'Epsom connaît à fond aujourd'hui. Une année suffit à peine à l'éducation du cheval, et il faut en outre l'astreindre à la discipline la plus sévère et à la diète la plus rigoureuse. Depuis que les poulains de trois ans ont été admis aux courses, tout a changé dans l'art du *trainer*; c'est ainsi qu'on appelle l'homme chargé de l'éducation des chevaux.

Buffon, pour avoir appelé le cheval la plus noble conquête que l'homme eût jamais faite, a été raillé par d'Alembert. L'emphase de cette expression n'a rien de ridicule à nos yeux; c'est là, nous n'en doutons pas, le plus beau présent que la Providence ait fait à l'homme, et le plus utile triomphe qu'il ait jamais remporté; mais combien de soins, de travaux et de fatigues coûte ce triomphe! Dès qu'un cheval est né, il exige une surveillance attentive, il ne faut plus le perdre de vue. Un rhume, un mouvement forcé, un coup d'air, quelques gouttes de pluie, suffisent pour flétrir toutes les espérances du *trainer*, et pour enlever à son cheval une valeur presque incalculable. Il ne suffit pas de le surveiller : il faut le transformer au moyen d'un traitement médical, augmenter sa force musculaire par un exercice mesuré, sa vigueur par le choix, la qualité et la quantité des aliments; purifier la masse de son sang au moyen de breuvages, diminuer la masse adipeuse par des transpirations périodiques; réduire ainsi le cheval à son poids le plus léger, et accroître sa souplesse et sa puissance aux dépens de sa chair et de sa pesanteur.

Une fois que le cheval de course est *confirmé* (*seasoned*), c'est-à-dire qu'on a exigé de lui tout ce que ses qualités naturelles perfectionnées peuvent offrir de ressources, son traitement devient moins difficile; mais quand approche le temps des courses, l'inquiétude du *trainer* et son anxiété renaissent plus vives que jamais.

On essaie ordinairement les chevaux pendant le temps de leur préparation, mais il est bien rare que ces expériences donnent une idée exacte de leurs qualités réelles et de l'avenir réservé à chacun d'eux. Souvent, lorsque l'on fait courir le jeune cheval, il n'a pas encore atteint le maximum de son habileté et de sa vigueur; peut-être aussi le terrain sur lequel il galope ne lui convient-il pas? Beaucoup de chevaux sont journaliers : il y en a qui s'annoncent comme excellents, et qui perdent tout-à-coup les qualités qui les distinguaient; d'autres, dont on n'attendait rien, et qui gagnent tous les prix.

Dans ces derniers temps, les essais de chevaux à New-Market ont été mêlés de beaucoup de fraudes; de faux rapports et des procès-verbaux mensongers ont fondé, avant les courses, la réputation de *Jeanie*, de *Premier*, de *Swap*, du *Prince*, de *Llewellyn* et de quelques autres, sur lesquels on mit des enjeux considérables, et qu'ils firent perdre. Lorsque l'on n'est pas initié aux arcanes du Turf, on croit que le rôle du jokey est un rôle passif ou qui ne consiste du moins qu'à donner par-ci par-là quelques coups de fouet et d'éperon; c'est une erreur : rien de plus rare qu'un bon jokey, tant les exigences de son art sont impérieuses et multiples; il faut qu'il domine constamment son cheval sans lui rien ôter de ses moyens, qu'il emploie tour à tour la menace et les caresses sans lui rien faire perdre de son énergie; il faut que son coup-d'œil soit toujours prompt et précis, que son attention soit toujours tendue. Dans une course, le jokey résout plus de problèmes en une seconde que n'en explique un savant dans son cabinet pendant dix ans. Vingt cavaliers se croisent, se pressent autour de lui; celui-ci le jette contre le cordeau; un autre lui barre la carrière ou effraie son cheval. Dépister l'ennemi, conjurer l'orage, voler au but malgré les obstacles qui s'y opposent, tel est le devoir d'un jokey. Suivez-le. La grande lutte va commencer. Voici le moment où il va exiger de son cheval les plus grands efforts. Voyez-le changer aussitôt de position; auparavant il se tenait debout sur ses étriers, le corps penché sur le garrot de son cheval et les mains ramenées sur ses hanches; le voilà maintenant assis fermement en selle, son corps saisissant, pour ainsi dire, l'enjambée de son cheval; ses mains tirent légèrement la bride, puis il les fait mouvoir comme s'il voulait leur faire décrire un cercle, afin de réveiller son cheval. Sans lâcher les rênes, il laisse à son cheval la liberté d'avancer la tête; c'est ce que l'on appelle en ter-

mes techniques enlever son cheval. Mais si toutes ces précautions ne suffisent pas, si, parvenu à quelques toises du but, le jokey reconnaît que ces moyens sont impuissants et que son cheval est au moment de succomber, il lui enfonce alors les éperons dans les flancs ; il prend son fouet de la main droite, agite fortement les rênes de la main gauche, et le lance au-delà de la barre. La victoire est à lui !

Arrivé au poteau du départ, la première chose que fait le jokey est de se déshabiller. Quand il a examiné la selle du cheval et qu'il a reconnu que tout est en ordre, il soulève la jambe gauche et est lancé sur sa selle par l'entraîneur qui, en lui rendant ce service, a coutume de lui souhaiter *bonne chance!* Quand le jokey s'est bien mis en selle, il essaie la longueur des étriers, après quoi il fait un demi-mille au galop, puis il revient au pas jusqu'au poteau. La manière dont il prend son départ dans une course dépend entièrement des circonstances. Si la carrière n'est que d'un demi-mille, il est alors très-important qu'il prenne un bon élan : le jokey assure alors la tête de son cheval, et aussitôt qu'il entend le mot *allez!* si le cheval ne part pas de lui-même, il lui enfonce les deux éperons dans les flancs, en se fiant au hasard pour bien placer la tête quand et comme il le pourra. Si, au contraire, la carrière est de deux milles ou plus, il n'a pas un aussi grand besoin de se presser pour partir, pourvu toutefois qu'il ne perde pas trop de terrain, mais cela dépend en grande partie des ordres qu'il a reçus, soit de se presser, soit de se tenir tranquille et d'attendre. Le devoir d'un jokey est de remporter la victoire : rien au-delà. Une longueur de cou suffit s'il a l'avance, mais il faut qu'il gagne d'une longueur entière, s'il a le moindre doute sur l'état des chevaux contre lesquels il court.

Le jokey maigre et léger a un grand avantage sur le jokey chargé d'embonpoint : ce dernier, obligé de s'amaigrir artificiellement, est victime du traitement le plus systématiquement barbare que l'on ait jamais inventé. Que le lecteur en juge.

Une semaine ou dix jours suffisent pour réduire considérablement un homme qui se destine aux courses, mais les jokeys en grande réputation consacrent ordinairement trois mois à cet exercice. Pendant ce temps, ils vivent avec une sobriété extraordinaire. Après déjeûner, le jokey se charge de six gilets, deux habits et deux pantalons de laine. Ainsi vêtu, il fait environ quinze milles à pied (près de cinq lieues), sans se reposer.

Après cette promenade, il s'assied auprès d'un grand feu préparé d'avance dans une taverne, et qui augmente sa transpiration. Il se masse ensuite, se frotte et s'étrille pour ainsi dire avec un instrument de corne, et retourne à New-Market, toujours à pied, mais plus lentement, et en agitant ses deux bras pour augmenter l'action musculaire. A son arrivée on le frotte encore; il revêt de nouveaux habits et se repose : ce n'est plus le même homme, sa peau est devenue transparente, et en moins de quatre heures une réduction sensible s'est opérée. Mais ce qui est désespérant pour lui, c'est qu'aussitôt que ce système d'inanition et de sueur forcée fait place à une diète ordinaire, le pauvre jokey devient aussi gras qu'il était maigre. S'il pesait quarante livres auparavant, il en pèse quatre-vingts après. Malgré la certitude de ce malheur (car c'en est un véritable), tous les jokeys, aussitôt que le temps des courses est fini, vivent en gastronomes, chassant, buvant, visitant leurs amis, pariant aux combats de coqs. On les voit à Londres paraître aux premières loges avec leurs belles, tranchant du grand seigneur, et reconnaissables toutefois par le double demi-cercle que leurs jambes décrivent, et par leur étique maigreur.

Nous voici arrivés au moment de la course. Imaginez vingt-quatre chevaux de front, tous âgés de trois ans, et qui paraissent en avoir six, minces, sveltes, élancés, luisants, l'œil enflammé, frappant la terre de leurs pieds. Ces petits hommes maigres qui les montent, et qui portent de courtes vestes de toutes les couleurs, composent l'élite des jokeys de la Grande-Bretagne, les rois de leur état. Comme ils sont chétifs! comme ils sont pâles! Mais aussi quel air attentif, sérieux, profond, presque sombre! Pygmées par leur taille, ce sont là des personnages importants. Quel sera le plus habile d'entre eux? telle est la grande question qui intéresse plus d'un millier de spectateurs, question à laquelle est attachée la possession de près d'un million.

Les voici tous à leur poste; chacun des jokeys essaie de se bien placer; vous pouvez remarquer le prudent *John Day*, jokey du duc de Grafton; il cherche à lancer son cheval au milieu de la route. *Arthur Pavis*, le plus élégant de ses confrères, caresse la crinière de son coursier, en se contemplant lui-même avec complaisance. *Samuel Chifney*, de tous les jokeys anglais le plus expérimenté, est digne d'un examen attentif. Lui et ses confédérés ont engagé quatre ou cinq mille livres sterling dans le combat, et le sérieux de sa physionomie ne doit pas

vous surprendre. Admirez comment il est assis : sa bête et lui ne font qu'un; la nature du cheval et celle de l'homme semblent incorporées l'une à l'autre. *Harry Edward* et *Robinson* se trouvent côte à côte. De grandes sommes d'argent ont été pariées pour tous les deux : tous deux également exténués, sveltes, légers, impalpables, également faits pour déployer avec tous ses avantages ce que le cheval, le plus bel animal de la création, a de grace et d'énergie.

Samuel Day mérite un coup-d'œil : à travers sa peau transparente, vous apercevez toute son anatomie. C'est un squelette qui s'exerce à l'équitation. Ne croyez pas que la nature l'ait fait ainsi; à force d'artifices et de soins il s'est rendu étique; il a réduit son corps, autrefois chargé d'embonpoint, à la simple ossification. La graisse a disparu, mais la vigueur lui reste, et vous vous en apercevrez plus tard.

Enfin, si vous observez ce dernier jokey à la veste verte et à la calotte couleur orange, il vous effraiera davantage encore; c'est la consomption qui va galoper. Une teinte rouge et ardente colore ses joues sèches comme le parchemin. Prévenu trop tard, il a été obligé de *perdre* quinze livres de son poids en quarante-huit heures.

Enfin on part; c'est un beau coup-d'œil; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont là et se précipitent ensemble. Brillant spectacle pour les parieurs qui garnissent les collines environnantes, et observent d'un œil avide la position respective des chevaux qu'ils soutiennent! Le premier élan n'est pas très-rapide; les vingt-quatre chevaux marchent de front; chacun des combattants suit d'un regard inquiet, prolongé, ses compétiteurs dans la carrière. Ces vingt-quatre chevaux se pressent, s'embarrassent d'abord mutuellement; mais bientôt les rangs s'échelonnent, les plus faibles restent derrière; il y a de la place pour les plus vigoureux.

« Ah! ah! se dit à lui-même Robinson, le vieux jokey, si la vie ne me quitte pas avant la fin de la course, je crois, ma foi, que je gagnerai. Je suis en avant de tous les autres; descendons rapidement cette colline; nous atteindrons la grande plaine rase de New-Market. Le cheval de Pavis va bien, et celui de Chifney, qui s'est d'abord ménagé, reprend le dessus à son ordinaire, et menace de devancer Harry Édouard; allons, allons, courage!

— C'est *une terrible course!* » s'écrient mille voix à la fois.

Sept chevaux galopent de front; les autres n'ont plus de chance,

Voici le moment de la crise; le ventre des coursiers touche la terre; fouets de claquer, éperons d'agir; grands cris de tous côtés; les femmes s'évanouissent, les cœurs battent; les parieurs émus de crainte se penchent vers le lieu du combat. Enfin une vaste clameur s'élève; notre cheval bai-brun monté par la veste blanche, le cheval de Robinson, a gagné le prix.

Alors une phalange de cavaliers descend en masse, et se précipite du sommet de la colline. Tous les gentilshommes, spectateurs de la lutte, galopent à la fois vers le but de la carrière autour duquel ils s'empressent :

« Qui a gagné? qui a gagné?

— *Araxès*, fils de *Persépolis*.

— Bravo! vivat! ma fortune est faite!

— Est-ce bien vrai, de par tous les diables? s'écrie un autre gentilhomme, dont le cheval bondit sous son cavalier.

— Parfaitement vrai.

— Alors je suis ruiné!.... Mes enfants! ma femme! J'ai été dupe, j'en suis sûr! Oh! je me brûlerai la cervelle. Comment ai-je pu être assez fou, assez stupide pour risquer une telle somme? »

La biographie complète des amateurs du Turf remplirait des volumes plus gros que les *Vies* de Plutarque; presque toute la noblesse a des prétentions à se connaître en chevaux et à faire courir. C'est la dépense de leurs chevaux qui absorbe la plus grande partie des revenus des lords. Mais les véritables rois du Turf, ceux qui lui doivent leur fortune et leur gloire, ce sont les jokeys et les *trainers*, les Chifney, les Crokford, les Gully, les Ridsdale, les Sadler. Quel est le commerce qui a produit les mêmes résultats? Quelles spéculations mercantiles ont fait des métamorphoses aussi étranges? Les deux Chifney, garçons d'écurie, recevaient autrefois 8 guinées (200 fr.) par an; une magnifique maison leur appartient aujourd'hui. Ce moderne Crésus, propriétaire de douze maisons à Londres, c'était un petit commerçant qui vendait en détail de vieilles porcelaines, et que les courses de chevaux ont enrichi. Cet honorable membre du parlement, ce propriétaire d'un noble domaine, c'est un boucher du faubourg de Bristol qui est venu parier à New-Market, et qui maintenant paie un seul cheval 3,000 guinées (75,000 fr.). Les plus belles mines de charbon de l'Angleterre, et les plus beaux haras, appartiennent à un ancien do-

mestique du comté d'York. Un garçon d'étable possède aujourd'hui plus de quinze chevaux de course qui remportent tous les prix. Celui-ci, dont les doigts étincellent de diamants, dont le jabot est rattaché par une pierre de très-grand prix, c'est le fils d'un pauvre cabaretier d'York. Enfin, pour couronner cette esquisse des métamorphoses opérées par New-Market, voyez cette livrée rouge, ces trois piqueurs, ce beau carrosse et ce gros homme qui s'y pavane : c'est M. Beardsworth, ancien cocher de fiacre, aujourd'hui possesseur de soixante-quinze chevaux de race et de pur sang.

En général, ce sont les chevaux de New-Market qui l'emportent, et les haras provinciaux ont peu de chance contre le talent des jokeys de cette ville, combiné avec les excellentes races de chevaux qu'ils élèvent. New-Market est la capitale des courses de chevaux : c'est là qu'il faut étudier cet art de courir, de parier, et tout ce qui s'y rapporte. Cependant on compte environ cent vingt endroits de réunion pour les courses dans les Trois-Royaumes, entre autres, Epsom, Ascot, York, Duncaster et Goodwood. Là se réunit la société fashionable. Le Roodec de Chester, situé sur un mauvais terrain qui tourne rapidement vers la fin de la carrière, attire beaucoup de monde le premier lundi de mai; malheureusement la sinuosité de la route à parcourir cause souvent des accidents fâcheux. Si le Roodec de Chester l'emporte sur les autres courses par l'antiquité de sa fondation, il cède le pas, sous d'autres rapports, à celle d'Epsom, qui marche immédiatement après celle de New-Market.

A Epsom, comme dans la plupart des courses de chevaux modernes, les réunions ont lieu deux fois par an. Toutefois, celle d'octobre est insignifiante et assez négligée. Autrefois, Epsom appartenait aux gentilshommes : depuis quelque temps les bourgeois l'ont usurpé. Le maquignon, l'escroc, le commis de boutique, le clerc de procureur, races diverses sans doute, mais qui, en Angleterre, ne sont pas des modèles de haute civilisation, y abondent.

Il n'en est pas ainsi à Ascot : dans les intervalles des courses, les plus jolies femmes de la cour actuelle se promènent sur le terrain, escortées d'une armée d'adorateurs, et vêtues de leurs plus élégantes toilettes. Ascot, dont le prince de Galles a fait la fortune, rappelle, par l'excellent ton qui y règne, par la richesse des costumes et l'argent qui s'y dépense, les eaux de Spa ou celles d'Aix-la-Chapelle. C'est chose

vraiment charmante que ces magnifiques chevaux s'élançant à la fois dans un cirque entouré de toutes parts de grands chênes et de beaux tilleuls, et peuplé de spectateurs dont le costume, les diamants, les plumes, les fleurs, rappellent les représentations à bénéfice de l'Opéra-Italien. Goodwood mérite d'être cité après Ascot et Epsom : on a dépensé près de 10,000 liv. st. à préparer le sol, et les prix sont beaucoup plus considérables que partout ailleurs, excepté à New-Market.

Jetons un coup-d'œil rapide sur le comté d'York, l'Épire de l'Angleterre moderne. Dans ce seul comté, on compte aujourd'hui douze courses par an : on en comptait vingt-quatre il y a un demi-siècle. Carwelt Bridge, Richmond et Pontefract, sont encore des lieux de réunion très-fréquentés. A York même, on a gagné l'année dernière, aux courses de mai et d'août, 14,600 liv. st. Duncaster, dont la gloire est éteinte, rivalisait autrefois avec Epsom. Dans ces derniers temps, Duncaster est devenu le centre de l'escroquerie et du maquignonnage. C'est là qu'ont été inventés les stratagèmes les plus condamnables.

Warwick, Manchester, Liverpool, Cheltenham, Bath, Wolverhampton, Stockbridge, Newton, et les courses de Lancastre, méritent encore une mention. Rien n'est plus variable que la vogue de ces différentes courses. Oxford, Knutsford et Preston, si brillants autrefois, ne jouissent plus d'aucune réputation.

Parlons maintenant des courses de chevaux dans leurs rapports avec la fortune, la réputation et l'honneur de ceux qui prennent part à leurs chances, à leurs bénéfices et à leurs pertes; une horde de déprédateurs a obstrué toutes les issues, s'est emparée de toutes les avenues. La plus belle fortune et la prudence la plus consommée se défendraient à peine contre les combinaisons profondes et les artifices de toute nature dont on a fait un système depuis quelques années. Il faut bien le dire, les courses de chevaux ne sont plus aujourd'hui qu'un jeu de roulette. On parie sur les chevaux, c'est-à-dire que l'on joue sur les chances que tel coureur offre contre tel autre. C'est là le principal intérêt de New-Market, d'Ascot et d'Epsom; de là naissent toutes les fraudes employées pour corriger le hasard, tromper les parieurs et s'attribuer leur argent. Supposez que le fameux cheval *l'Éclipse* existât aujourd'hui, lui qui ne connut jamais de vainqueur : s'il plaisait au

jokey qui le monte de le faire perdre ; si, au moyen d'une somme considérable, on parvenait à séduire ce jokey, croyez-vous que les moyens manquassent pour réduire le meilleur des chevaux à une incapacité momentanée ? C'est ce qui arrive tous les jours. Lorsqu'on a parié de fortes sommes pour un cheval, des coalitions se forment contre lui. En 1832, tous les chevaux qui concouraient avaient été mis hors d'état de gagner, excepté Péricl, qui remporta le prix. Ces abominables vols ne peuvent s'accomplir qu'à force d'or. Quant au secret, tous les complices ont trop d'intérêt à le garder pour qu'il soit trahi. Les hommes les plus accoutumés à ces trames honteuses ont grand soin de se conduire honorablement dans toutes les autres circonstances de la vie ; ils paient leurs billets à échéance, et remplissent tous leurs engagements avec exactitude : sans cela leur métier serait perdu. « Ah ! disait le colonel Charteris, si l'on voulait me vendre deux pouces de bonne réputation, j'en donnerais bien 50,000 liv. sterl. comptant ! » Il avait raison.

Les principaux habitués du Turf ont un livre sur lequel ils inscrivent les noms et les qualités des chevaux pour et contre lesquels on peut parier. Ces documents leur sont ordinairement fournis par les grooms, les jokeys ou les employés subalternes des différentes écuries : informations que l'on paie extrêmement cher, et qui souvent ne sont en rien conformes à la vérité. La seconde classe de parieurs se contente de suivre à la piste la première classe des *bien informés*. Ils savent que, si certaines personnes ont parié contre tel ou tel cheval, sa perte est assurée, soit que la maladresse volontaire du jokey ou quelques pilules médicales adroitement administrées ralentissent sa course. Il arrive aussi que deux personnes qui font courir des chevaux les uns contre les autres, s'entendent pour laisser le prix à un troisième cheval. Tous ceux qui ne sont pas dans le secret, et qui ont parié de confiance pour l'un ou l'autre des deux meilleurs chevaux, perdent leur argent : les confédérés se retrouvent au moyen de paris secondaires qu'ils font tenir par leurs affidés. Qu'arrive-t-il ensuite ? C'est que les amateurs du Turf, long-temps dupes de pareilles combinaisons, regardent les artifices comme légitimes, et ne songent plus qu'à regagner, au moyen de fraudes semblables, l'argent qu'ils ont perdu. Je ne sais vraiment si Aristide, devenu *Turfite*, aurait pu conserver sa réputation d'homme juste. Dans cette sphère, la ruse est en perma-

nence, et tout stratagème qui fait gagner un pari semble légitime.

Comment se fait-il que l'on donne aujourd'hui trois mille guinées pour un cheval destiné aux courses de Derby? En cas de succès, à peine son acquéreur pourra-t-il regagner la somme qu'il a dépensée. Plus de cent chevaux seront ses compétiteurs, plus de vingt courront avec lui; il y a tout à parier qu'il sera vaincu. Pourquoi donc sacrifier une somme si considérable et si peu proportionnée à la valeur de l'animal? Tout simplement pour attirer l'attention des parieurs, faire inscrire le cheval sur leurs livres, lui donner une valeur imaginaire, et préparer une somme considérable de paris en sa faveur; paris contre lesquels l'acheteur lui-même aura soin de jeter des enjeux considérables. Ces manœuvres ne s'arrêtent pas là : le cheval acheté fort cher, quelque mauvais qu'il soit, mais qui a derrière lui une grande foule de parieurs, trouve souvent des amateurs; alors on le revend le plus cher possible.

Mais que dirons-nous d'une pratique devenue journalière et vraiment infâme. La veille du jour où doit courir un cheval que l'on veut faire perdre, il suffit de lui faire avaler une pilule opiacée, pour *l'assurer*, comme on dit en terme de course; assurer, c'est rendre un cheval incapable de courir. Cette méthode s'est perfectionnée; autrefois on empoisonnait le cheval avec une solution d'arsenic. En 1801, le cheval de lord Folley mourut ainsi; le groom, convaincu du crime, fut pendu. Maintenant, grâce à une faible dose d'opium, le cheval s'affaiblit pour quelques jours, mais ne dépérit pas : c'est tout ce qu'il faut. Voyez combien il est facile de faire sa fortune avec de pareils moyens. On élève des chevaux, on les fait vanter dans les papiers publics; on trouve de nombreux parieurs qui s'engagent; et, lorsqu'une cinquantaine de mille livres sterling se trouvent attachées à la victoire de tel cheval célèbre, on parie à son tour contre lui. On lui administre la dose d'opium nécessaire, et l'argent est gagné. Il n'y a plus aujourd'hui, dans les spéculations du Turf, que la connaissance profonde de ces fraudes, jointe à une longue habitude, qui puisse soustraire l'habitué de New-Market et d'Epsom à la ruine qui le menace. Le hasard n'y est plus pour rien. L'habileté même contribue fort peu aux gains ou aux pertes de ce genre. La plupart des grandes fortunes que nous avons citées sont dues à des combinaisons profondes, souvent ignobles et infâmes.

Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, ont dû leur succès au calcul des chances. On peut les soumettre à une démonstration presque géométrique, fondée sur le nombre des chevaux, sur celui des parieurs, et sur le montant des paris.

Pariez contre tous les chevaux qui courent, nécessairement, comme un seul d'entre eux remportera le prix, vous gagnerez. Un immense calcul de fractions et de logarithmes se trouve renfermé dans chacun des paris qui se succèdent à New-Market; il s'agit de contrebalancer les chances fractionnaires de chaque pari, et de s'arranger de manière à ce que les chances *pour* l'emportent toujours sur les chances *contre*. Un fait singulier, c'est que les intelligences les plus fortes et les plus habiles, dans ce genre d'exercices algébriques, sont précisément celles qui n'ont point reçu de culture. La plus belle fortune à laquelle les courses et leurs paris aient servi de base, appartint à un homme qui ne savait ni lire ni écrire. Aujourd'hui le parieur qui gagne le plus souvent à New-Market est précisément dans le même cas. C'est au moyen de mille ou douze cents paris fractionnaires, et balancés les uns par les autres, qu'il finit au bout de l'année par réaliser une somme considérable. En divisant son argent entre les différents chevaux, on divise les pertes possibles, et l'on finit par être indifférent sur le succès ou l'insuccès de tel ou tel cheval.

Les États-Unis, les Indes-Orientales, l'Allemagne, Naples, la Suède, l'Autriche, la Hongrie, la Prusse et la France ont leurs courses de chevaux ; Rome s'enorgueillit de ses courses de chevaux libres. Mais, chose étonnante, Van-Diemen a son Turf, ses jokeys et ses parieurs. Qui croirait que cette colonie du crime et du vice, avant de se rattacher à la civilisation par une littérature et des lois qui lui soient propres, débute dans la lice par ce qui couronne la civilisation des autres pays : la poésie, la gravure et les courses de chevaux?

Dans un prochain article, nous parlerons des courses de chevaux en France, et de notre jokey-club.

RELATION
DE L'INCENDIE DU KENT,

BATIMENT DE LA COMPAGNIE DES INDES,

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

(Traduit de l'anglais.)

Le Kent, vaisseau de la Compagnie des Indes, capitaine Henri Cobb, beau bâtiment neuf de 1,350 tonneaux, destiné pour le Bengale et la Chine, mit à la voile des Dunes le 19 février 1825, ayant à bord vingt officiers, trois cent quarante-quatre soldats, quarante-trois femmes et soixante-six enfants, faisant partie du 31e régiment, vingt passagers et un équipage de cent quarante-huit hommes, officiers compris.

Poussé par un vent frais du nord-est, notre beau navire descendait majestueusement la Manche, et dépassait avec rapidité plus d'un point de la côte cher à nos souvenirs. Dans la soirée du 23 nous perdîmes de vue les rivages de l'heureuse Angleterre et nous entrâmes dans l'Atlantique, ne nous attendant point à revoir la terre avant d'arriver dans les parages de l'Inde.

Malgré de légers intervalles de mauvais temps, nous continuâmes à faire route jusque dans la nuit du lundi 28, que nous nous trouvâmes subitement arrêtés par un coup de vent du sud-ouest, dont la violence augmenta progressivement pendant toute la matinée suivante. Nous étions alors par 47° 30' de lat. et 10° de long. ouest de Greenwich.

L'activité des officiers de l'équipage du *Kent* paraissait s'accroître avec le danger. Nos grandes voiles furent promptement carguées ou mises en bas ris; et le 1er mars, à dix heures du matin, après avoir

amené nos vergues de perroquet, nous étions à la cape sous le grand hunier seul, avec trois ris pris, nos fausses fenêtres de poupe fermées, et tous les soldats de quart amarrés à un cordage de sûreté que l'on avait tendu sur le pont.

Le roulis, qui était fort augmenté par quelques centaines de tonneaux de boulets et de bombes qui formaient une partie de la cargaison, devint si violent vers midi, qu'à chaque secousse les chaînes de haubans plongeaient de plusieurs pieds dans la mer. Les meubles les mieux calés étaient culbutés avec tant de fracas, que personne ne pouvait se croire en sûreté dans sa chambre ni dans la salle commune.

Ce fut vers cette époque qu'un des officiers, dans la louable intention de s'assurer si tout était en bon ordre à fond de cale, y descendit avec deux matelots munis d'une lampe de sûreté; et comme cette lampe brûlait mal, il eut la précaution de ne pas la raviver lui-même, crainte de feu, mais de l'envoyer sur la plate-forme des câbles pour en faire arranger la mèche. S'étant aperçu qu'une des barriques d'eau-de-vie était hors de sa place, il donna ordre aux matelots d'aller chercher des coins pour la caler; mais, pendant leur absence, le vaisseau ayant éprouvé une violente secousse, l'officier laissa malheureusement échapper sa lampe, et, dans son empressement à la ramasser, il lâcha prise de la barrique qu'il tenait en respect. La barrique s'effondra, et l'eau-de-vie entrant en contact avec la mèche de la lampe, tout fut bientôt en flammes.

Tant que le feu restait renfermé dans la cale où il avait éclaté et qui était entourée de tous côtés par les barriques d'eau, nous pouvions nous livrer à l'espoir qu'on s'en rendrait maître. Mais lorsqu'à la légère flamme bleue de l'eau-de-vie nous vîmes succéder d'énormes tourbillons d'une fumée noire et épaisse, qui, s'échappant avec rapidité des quatre écoutilles, venaient rouler en torrents d'un bout à l'autre du vaisseau, il fut désormais impossible de se faire illusion, et nous perdîmes presque toute espérance de sauver le bâtiment. « La flamme a gagné les câbles, » s'écrièrent quelques voix, et bientôt en effet une forte odeur de goudron, qui se répandit sur le pont, confirma la vérité de cette exclamation.

Dans ce terrible moment, le capitaine Cobb, dont l'habileté, le sang-froid et le courage semblaient s'accroître avec l'imminence du danger,

eut recours à la seule alternative qui lui restât. Il donna ordre de pratiquer des voies d'eau dans le premier et le second pont, de déblayer les écoutilles et d'ouvrir les sabords de la batterie basse, afin de laisser entrer la mer de toutes parts.

Ces instructions furent promptement suivies; mais déjà quelques soldats, une femme et plusieurs enfants avaient péri après d'inutiles efforts pour gagner le pont supérieur. En descendant à la batterie basse avec le colonel Fearon, le capitaine Braye et un ou deux officiers du 31e, pour aider à ouvrir les sabords, nous rencontrâmes un des contre-maîtres, qui, totalement épuisé et près de perdre connaissance, nous dit qu'il venait de heurter du pied contre les cadavres de quelques personnes suffoquées par la fumée dont il avait failli lui-même être victime. En effet, cette fumée était si épaisse et si âcre, que nous eûmes beaucoup de peine à rester dans l'entrepont assez de temps pour exécuter les ordres du capitaine Cobb. Mais nous n'en fûmes pas plus tôt venus à bout, que la mer se précipita dans le navire avec une force irrésistible, brisant les cloisons et jetant çà et là les caisses les plus lourdes. Dans toute autre circonstance imaginable, un pareil spectacle nous aurait pénétrés d'horreur; mais menacés alors d'une explosion prochaine, nous nous flattions de trouver notre salut dans cette ressource violente, et, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux, nous cherchions à ranimer mutuellement nos espérances.

L'immense quantité d'eau qui entra dans la cale parvint en effet à arrêter pour quelque temps la fureur des flammes; mais le danger de sombrer augmentait à mesure que celui de sauter en l'air semblait diminuer. La mort nous environnait sous les deux formes les plus redoutables, et ne nous laissait que l'alternative. Préférant donc la plus éloignée de deux catastrophes également certaines, nous nous efforçâmes de refermer les sabords, de boucher les écoutilles et d'exclure l'air extérieur, pour prolonger du moins notre existence, s'il était possible.

Alors commença une scène d'horreur qui passe toute description. Le pont supérieur était couvert de six à sept cents créatures humaines dont plusieurs, que le mal de mer avait retenues dans leur lit, s'étaient vues forcées de s'enfuir sans vêtements, et couraient çà et là cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ou une insensibilité stupide; d'autres se livraient

à toute la frénésie du désespoir. Plusieurs imploraient à genoux, avec cris et avec larmes, la miséricorde du Tout-Puissant, dont le bras, disaient-ils, s'était enfin levé pour les punir.

Tandis que nous étions ainsi dans un état d'inertie physique, mais de douloureuse agitation morale; tandis que les vagues se précipitaient avec fureur contre les flancs de notre malheureux navire, comme si l'Océan eût été jaloux qu'un élément rival lui disputât sa proie, un de ces nombreux coups de mer qui brisaient et jetaient çà et là tout ce que renfermait le bâtiment, arracha tout-à-coup l'habitacle de ses amarres, et mit en pièces l'appareil de la boussole. Alors, un des jeunes contre-maîtres, après un instant de morne silence, s'écria avec l'émotion si naturelle à un marin en pareille circonstance : « Quoi! il est donc vrai que *le Kent* n'a plus de boussole! » et il laissa les spectateurs tirer eux-mêmes la conclusion d'un tel présage. On vit un jeune officier de la meilleure espérance, prendre d'un air pensif une boucle de cheveux dans son portefeuille et la placer sur son cœur. Un autre, s'étant procuré du papier, écrivit à son père quelques lignes qu'il enferma soigneusement dans une bouteille, espérant que peut-être elles parviendraient à leur adresse. Son but, disait-il, était d'épargner à son père de longues années d'anxiété et de tourments inutiles.

Dans le moment même où l'officier dont je parle allait jeter sa bouteille à la mer, il vint à l'esprit de M. Thomson, l'un des seconds, de faire monter un homme au petit mât de hune, souhaitant, plus qu'il ne l'espérait, que l'on pût découvrir quelque vaisseau secourable sur la surface de l'Océan. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon; ce fut pour nous un moment d'angoisse inexprimable; puis, tout-à-coup, agitant son chapeau, il s'écria : « Une voile sous le vent! » Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un profond sentiment de reconnaissance, et l'on y répondit par trois cris de joie. Nous hissâmes à l'instant nos pavillons de détresse, nous tirâmes le canon de minute en minute, et nous nous efforçâmes d'arriver sur le bâtiment qui était en vue, sous la misaine et les trois huniers. Ce bâtiment, comme nous l'apprîmes plus tard, se trouva être *la Cambria*, capitaine Cook, petit brick de 200 tonneaux, destiné pour la Véra-Cruz, et ayant à bord vingt à trente mineurs de Cornouailles, et d'autres employés de la Compagnie anglo-mexicaine.

Pendant dix à quinze minutes, nous fûmes en doute si le brick apercevait nos signaux, et si, les apercevant, il pouvait ou voulait nous porter secours. Il paraît que la violence du vent ne permettait pas d'entendre le bruit de nos canons, mais les tourbillons de fumée qui s'élevaient de notre bâtiment indiquaient assez la nature du danger que nous courions; et, après quelques instants de douloureuse incertitude, nous vîmes le brick hisser pavillon anglais et mettre toutes voiles dehors pour venir à notre assistance.

Quoiqu'il eût été tout à la fois impossible et inconvenant de réprimer les espérances que fit naître parmi nous la rencontre imprévue de *la Cambria*, j'avoue qu'en réfléchissant aux progrès qu'avait déjà faits l'incendie, à la violence de la mer, à l'extrême petitesse du brick, et à la foule de créatures humaines que nous avions à bord, je me flattais à peine que l'on pût en sauver un petit nombre; mais je n'entrevoyais pas pour moi-même la moindre chance de conserver la vie.

Pendant que le capitaine Cobb, le colonel Fearon et le major Mac-Gregor tenaient conseil sur les mesures à prendre pour mettre les embarcations à la mer, un des lieutenants du 31e vint demander au major dans quel ordre les officiers devaient quitter le vaisseau; à quoi le major répondit : « Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles. » Cet ordre fut à l'instant confirmé par le colonel Fearon qui ajouta : « Sans aucun doute, les cadets les premiers; mais faites passer au fil de l'épée tout homme qui ferait mine d'entrer dans les chaloupes avant que l'on ait sauvé les femmes et les enfants. »

Pour empêcher l'encombrement, que l'on avait lieu de craindre d'après les signes d'impatience qui se manifestaient chez les soldats et les marins, quelques-uns des officiers se mirent en faction, l'épée à la main, auprès de chaque embarcation; mais la bonne contenance des commandants, et la grande subordination dont les soldats firent preuve, à peu d'exceptions près, rendirent plus tard cette précaution inutile.

Le capitaine Cobb ayant pris sagement ses mesures pour placer dans le grand canot toutes les femmes d'officiers et de passagers, et autant de femmes de soldats qu'il en pourrait contenir, elles s'enveloppèrent à la hâte des premiers vêtements qu'elles trouvèrent sous leur main; et, vers deux heures ou deux heures et demie, une procession lugubre s'avança des chambres d'arrière vers le sabord au-dessous duquel le canot était suspendu.

On n'entendait pas un cri, on prononçait à peine une parole ; les plus petits enfants même cessaient de pleurer, comme s'ils avaient eu le sentiment de l'angoisse qui déchirait le cœur de leurs parents dans ces adieux solennels. Le silence ne fut interrompu qu'une ou deux fois par des femmes qui demandaient en grâce la permission de rester auprès de leurs maris. Mais, lorsqu'on les assura que chaque instant de retard pouvait coûter la vie à un homme, elles s'arrachèrent aux plus tendres embrassements ; et, avec cette force d'âme qui, dans les grandes épreuves, est le caractère et l'ornement de leur sexe, elles se placèrent sans murmurer dans le canot que l'on descendit aussitôt à la mer. Mais les lames étaient si furieuses, que nous espérions à peine que l'embarcation pût y résister un seul instant.

Ne voulant négliger aucune précaution pour rendre la descente du canot moins dangereuse, le capitaine Cobb avait aposté un homme armé d'une hache pour couper à l'instant les palans qui le tenaient suspendu par les deux extrémités, s'il y avait la moindre peine à les décrocher. Toutefois la difficulté d'une semblable opération, qui ne peut être bien appréciée que par les hommes du métier, faillit devenir fatale à tous ceux que portait le canot.

Après avoir essayé une ou deux fois, sans succès, de déposer doucement cette frêle embarcation sur la surface de la mer, l'ordre fut donné de défaire les crochets. En effet, le palan de poupe fut dégagé à l'instant ; mais les cordages de la proue s'étant embrouillés, l'homme qui était placé à l'avant ne put point exécuter l'ordre. En vain eut-on recours à la hache, le danger devint très-critique. Un instant plus tard, le canot se trouvait suspendu verticalement par la proue, et tous les malheureux passagers qu'il contenaient étaient lancés dans l'abîme, lorsque par bonheur une vague, venant à soulever l'arrière, permit aux matelots de dégager le palan de la proue. Alors on poussa adroitement au large, et pendant quelque temps nous vîmes le canot lutter avec les vagues, tantôt s'élevant comme un point noir sur leur sommet, tantôt s'engouffrant dans les redoutables vallées que les lames laissaient entre elles.

La Cambria avait eu la prudence de mettre en panne à une certaine distance du *Kent*, de peur de devenir victime de l'explosion ou d'être exposée au feu de nos canons chargés à boulet, qui partaient à mesure qu'ils étaient atteints par les flammes. Le canot avait donc un as-

sez grand espace à parcourir ; et le succès de cette première tentative étant la mesure de nos espérances à venir, on peut croire avec quelle anxiété nous suivions des yeux cette précieuse embarcation, précieuse surtout pour les pères et pour les maris, qui tremblaient de voir engloutir tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Pour tenir le canot mieux en équilibre au milieu de la mer en furie, et pour donner aux matelots la facilité de forcer de rames, les femmes et les enfants furent entassés pêle-mêle sous les bancs, et se virent par là exposés à être noyés par l'écume, qui, à chaque coup de mer, inondait le canot, tellement qu'avant d'arriver au brick, les pauvres femmes étaient assises dans l'eau jusqu'à la poitrine, et avaient beaucoup de peine à préserver leurs enfants.

Toutefois, au bout d'une demi-heure, le canot parvint à accoster l'arche de refuge ; et la première créature humaine qui trouva un asile à bord de *la Cambria*, fut le fils du major Mac-Gregor, enfant de quelques semaines, qui fut pris d'entre les bras de sa mère, et élevé jusqu'au brick par M. Thomson, quatrième lieutenant du *Kent*, à qui le commandement du canot avait été confié.

Nos embarcations, après leur premier voyage, ayant essayé en vain d'accoster *le Kent* bord à bord, il fallut prendre le parti de descendre les femmes et les enfants du haut de la poupe, au moyen d'un cordage auquel on les attachait deux à deux. Mais, en raison de la violence du tangage et de l'extrême difficulté de saisir le moment précis où un canot se trouvait au-dessous de la corde, on ne put éviter que plusieurs de ces malheureuses créatures ne fussent plongées dans la mer à diverses reprises. S'il est consolant pour l'humanité de savoir qu'aucune femme ne périt dans ces tentatives, la perte d'un grand nombre d'enfants était aussi cruelle à voir qu'impossible à empêcher. En effet, les moyens violents, qui réduisaient les mères à un état d'épuisement ou d'insensibilité, éteignaient la dernière étincelle de vie chez ces pauvres petites créatures qui étaient attachées à la même corde.

Deux ou trois soldats, pour soulager leurs femmes, sautèrent à la mer avec leurs enfants, et périrent en s'efforçant de les sauver. Une jeune femme ayant absolument refusé de quitter son père, que le devoir retenait à son poste, faillit devenir victime de son dévouement filial ; elle ne fut recueillie dans un canot qu'après avoir plongé cinq ou six fois. Un homme, réduit à l'affreuse alternative de perdre

sa femme ou ses enfants, se prononça promptement pour sa femme : elle fut sauvée ; mais, hélas ! ses quatre enfants périrent. Un soldat, fort bel homme, qui n'avait ni femme ni enfants, mais qui témoignait le plus grand intérêt pour les enfants de ses camarades, en fit attacher trois autour de son corps, et plongea ainsi dans la mer : il échoua dans ses efforts pour gagner le canot, et on le hissa de nouveau à bord ; mais déjà deux des pauvres enfants avaient cessé de vivre. Un homme tomba dans l'écoutille, et fut à l'instant dévoré par les flammes; un autre eut l'épine du dos si complétement brisée, qu'il fut plié en deux par la violence du coup. Le danger n'était pas moindre à l'arrivée qu'au départ. Un homme qui glissa entre la chaloupe et le brick, eut la tête écrasée, et quelques autres périrent en essayant de grimper à bord.

Les précautions à prendre pour les femmes et les enfants consumaient un temps précieux, dont une partie aurait pu être consacrée à sauver le reste de l'équipage. On donna ordre d'admettre dans les bateaux quelques soldats en sus des femmes ; mais cette permission devint fatale à plusieurs d'entre eux, qui, dans leur empressement d'en profiter, sautèrent à la mer et furent engloutis.

Un pauvre soldat, entre autres, avait déjà atteint le canot, et levait la main pour saisir le plat-bord, lorsque, par un tangage subit, sa tête heurta contre le bossoir, et il disparut à l'instant.

Le jour tirait à sa fin, et les flammes allaient toujours croissant. Le colonel Fearon et le capitaine Cobb se montraient de plus en plus empressés à sauver le reste des braves gens qui leur étaient confiés. Pour leur offrir un moyen plus facile de quitter le vaisseau, on fit suspendre, à l'extrémité du gui de brigantine, un cordage le long duquel les hommes devaient se laisser glisser dans les canots. Mais, en faisant cette manœuvre, on courait grand risque d'être balancé en l'air pendant quelque temps, et d'être ensuite, ou plongé dans l'eau à plusieurs reprises, ou brisé contre le plat-bord des canots, car la violence des lames et le tangage du bâtiment rendaient impossible aux embarcations de se maintenir en place. Aussi plusieurs de ceux qui n'étaient pas du métier préféraient-ils sauter à la mer par les fenêtres de poupe, et tenter l'entreprise plus chanceuse de gagner les canots à la nage. On construisit des radeaux avec des planches, des cages à poulets, et tous les matériaux que l'on put employer, pour que l'on eût un dernier re-

fuge si les flammes nous obligeaient à abandonner tout-à-fait le bâtiment; et en même temps chaque homme eut ordre de se mettre une corde autour du corps, afin de pouvoir s'amarrer aux radeaux si l'on était contraint d'y avoir recours.

Les officiers commencèrent alors à quitter le bâtiment, et leur départ fut marqué par la discipline la plus rigide, comme par la plus grande intrépidité. Personne ne fit parade de cette vaine bravoure qui, en pareille circonstance, est plutôt un indice de timidité secrète que de véritable force d'âme. Nul ne trahit, par son impatience à gagner les canots, des sentiments indignes d'un soldat; tous, au contraire, se comportèrent en hommes qui, sans contempler la mort avec une insouciance profonde, conservent en présence du danger la pleine disposition de leurs facultés.

Nous étions environnés depuis quelque temps des ombres de la nuit, lorsque je descendis dans la grande chambre pour y chercher une couverture, afin de me garantir du froid qui devenait très-intense. Cette salle, qui, peu d'heures auparavant, avait été le théâtre d'une conversation amicale et d'une douce gaîté, était presque déserte : on n'y voyait que quelques misérables dont quelques-uns étaient étendus sur le plancher dans un état d'ivresse brutale, tandis que les autres rôdaient comme des bêtes de proie en quête de pillage. Charmé de quitter ce spectacle dégoûtant qui devenait plus triste encore par la fumée qui commençait à se faire jour à travers le plancher, je retournai sur la dunette où je retrouvai, parmi le petit nombre d'officiers qui restaient à bord, le capitaine Cobb, le colonel Fearon et les lieutenants Ruxton, Aooth et Évans, qui dirigeaient avec un zèle infatigable le départ de nos malheureux camarades, dont le nombre commençait à diminuer rapidement.

Comme il s'écoulait près de trois quarts d'heure entre le départ des chaloupes et leur retour, et que pendant cet intervalle les hommes qui restaient à bord étaient nécessairement réduits à l'inaction, j'eus de fréquentes occasions de connaître les sentiments de plusieurs des malheureux qui m'entouraient. J'en voyais qui, après être restés quelque temps absorbés dans de mornes réflexions, semblaient tout à coup comme réveillés d'un rêve terrible par une réalité plus effrayante encore, et se répandaient en longues lamentations pour retomber bientôt après dans le silence du désespoir.

Toutefois, vers la fin de cette scène tragique, on remarqua que les

malheureux qui restaient encore à bord, loin de manifester l'impatience de partir, témoignaient au contraire une répugnance invincible à adopter le moyen périlleux, mais unique, qui leur était offert pour se sauver. Le capitaine Cobb se vit donc obligé de renouveler, avec prières et avec menaces, l'ordre de ne pas perdre un seul instant; et un des officiers du 31e, qui avait exprimé l'intention de rester jusqu'à la fin, fut également contraint de déclarer que, passé tel délai, qu'il fixa à haute voix, il quitterait le bâtiment, et abandonnerait à leur malheureux sort ceux dont l'irrésolution compromettait la vie des autres aussi bien que la leur.

Dix heures du soir approchaient, et quelques individus continuaient à perdre dans l'hésitation les moments les plus précieux, tandis que d'autres faisaient la demande inadmissible qu'on les descendît dans les bateaux comme les femmes. Avertis par les matelots à bord des canots que notre bâtiment, qui s'était déjà enfoncé de neuf à dix pieds au-dessous de la ligne de flottaison, venait encore de baisser de deux pieds pendant le dernier voyage; calculant d'ailleurs que les deux embarcations qui étaient alors sous la poupe, jointes à celle qu'à la lueur des flammes on voyait revenir du brick, suffisaient pour contenir tous ceux qui étaient en état d'être transportés, les trois derniers officiers du 31e songèrent sérieusement à faire leur retraite.

Comme je ne saurais mieux donner l'idée de la situation des autres qu'en décrivant la mienne, je ne fais point scrupule de raconter en détail la manière dont j'échappai; mon histoire sera celle de plusieurs centaines d'individus qui m'avaient précédé.

Le gui de brigantine d'un vaisseau de la grandeur du *Kent*, qui dépasse la poupe de quinze à dix-sept pieds en ligne horizontale, se trouve dans sa position naturelle à dix-huit ou vingt pieds au-dessus de la mer; mais alors, vu la hauteur des vagues et la violence du tangage, il était souvent élevé jusqu'à la hauteur de trente à quarante pieds,

Atteindre la corde suspendue à l'extrémité du gui était donc une manœuvre qui exigeait à la fois une main adroite et des nerfs assurés. L'embarras de se traîner le long de ce mât horizontal, et l'extrême difficulté de saisir la corde et de se laisser glisser, avait déjà coûté la vie à bien des personnes qui n'avaient pu se résoudre à tenter ce moyen de salut. Mais ce n'était là que la moindre partie de ce que nous avions à redouter; car le bateau qui était quelquefois immédiatement au-des-

sous du gui, se trouvait l'instant d'après entraîné à quinze ou vingt brasses de là par la force des vagues. La meilleure chance qu'eût alors le malheureux qui voyait toutes ses précautions déçues, était de rester suspendu pendant quelque temps au-dessus de la mer; mais ordinairement il était plongé à plusieurs pieds sous l'eau, ou heurté avec violence contre les bordages du bateau qui venait à son secours, et trop souvent même il était obligé de lâcher prise. Cependant, comme il ne paraissait pas qu'il y eût d'alternative, je n'hésitai pas à me mettre à cheval sur ce bâton glissant, malgré mon inexpérience et ma maladresse en pareille situation.

Un officier qui me précédait, et moi-même approchions de l'extrémité du gui, lorsqu'un grain violent mêlé de pluie vint nous assaillir, et nous contraignit à nous tenir cramponnés de toutes nos forces à ce bâton, sur lequel nous étions en équilibre. Nous crûmes alors qu'il faudrait renoncer à tout espoir d'atteindre la corde; mais il en arriva autrement que nous ne craignions. Après quelques minutes d'immobilité, mon compagnon parvint à se saisir de la corde et à descendre dans le canot, où il fut recueilli, après avoir toutefois été plongé une ou deux fois dans l'eau. Je me préparai à le suivre; mais au lieu de me laisser glisser, comme plusieurs l'avaient fait imprudemment, dans le moment où le bateau était au-dessous d'eux, et d'arriver par conséquent au bas de la corde lorsque la vague l'avait déjà entraîné plus loin, je calculai qu'il fallait commencer à descendre dans le moment même où le bateau s'éloignait, parce qu'il était probable que, pendant le temps que je mettrais à arriver en bas, le retour de la vague le ramenerait à sa place au-dessous de la corde. Grâce à cette précaution, je fus, je crois, le seul officier ou soldat qui atteignit le bateau sans avoir été plongé à la mer ou avoir reçu de graves contusions.

Mon ami, le colonel Fearon, avait été moins heureux; car, après avoir été balancé en l'air pendant quelque temps, puis heurté à diverses reprises contre le plat-bord du canot, et entraîné même jusque sous la quille, il se sentit si épuisé qu'il allait lâcher prise et disparaître lorsqu'un des hommes du canot le saisit par les cheveux et le tira à bord presque sans connaissance.

Le capitaine Cobb était irrévocablement décidé, pour peu que cela fût possible, à être le dernier à quitter son bord; aussi, dans sa géné-

reuse sollicitude pour la vie de tous ceux qui étaient confiés à ses soins, refusa-t-il de gagner les embarcations avant d'avoir fait de nouveaux efforts pour triompher de l'irrésolution d'un petit nombre d'hommes que la frayeur avait privés de la parole et du mouvement. Mais ayant échoué dans toutes ses supplications, et entendant les canons dont les palans étaient coupés par les flammes tomber l'un après l'autre dans la cale et y faire explosion, ce brave officier, après s'être noblement occupé du salut des autres avec une persévérance, un courage et une habileté dont il y a bien peu d'exemples, crut enfin devoir songer à sa propre sûreté. Il saisit la balancine d'artimon, et, se laissant glisser le long de ce cordage par-dessus la tête des malheureux qui restaient immobiles sans oser faire un pas en avant ou en arrière, il atteignit l'extrémité du gui, d'où il se laissa tomber dans la mer, et gagna le canot à la nage.

Toutefois, dans ce moment même et long-temps encore après, on ne se lassa pas d'offrir à ces pauvres gens un dernier moyen de se sauver. Malgré l'inutilité des supplications qu'on n'avait cessé de leur adresser, un des bateaux resta en station au-dessous de la poupe, jusqu'au moment où les flammes qui s'échappaient avec violence des fenêtres de la chambre du conseil rendirent impossible de se maintenir dans cette position.

Quittant pour un moment le vaisseau embrasé, je voudrais rendre compte de ce qui se passait à bord du brick, mais je ne saurais donner l'idée des sentiments de crainte et d'espérance qui se succédaient, comme des flots agités, dans le cœur des malheureuses femmes, pendant les longues heures d'attente et de tourment où elles restaient incertaines du sort de leurs maris. Il me serait encore plus impossible de vous peindre la joie craintive, ou la douleur délirante à laquelle s'abandonnaient ces pauvres créatures, quand on venait leur dire que leurs enfants étaient sans père et elles sans époux, ou quand au contraire les êtres chéris qu'elles croyaient perdus pour jamais, venaient tout-à-coup se précipiter dans leurs bras.

Mais bientôt tous les sentiments restèrent comme suspendus, tant l'attention fut absorbée par la catastrophe de cette longue tragédie. Après l'arrivée du dernier bateau, les flammes qui avaient gagné le pont supérieur et la dunette, montèrent avec la rapidité de l'éclair jusqu'au haut de la mâture. Tout le bâtiment ne forma plus alors qu'une

seule masse de feu dont le ciel semblait embrasé, et qui se réfléchissait sur tous les objets à bord de la *Cambria*. Les pavillons de détresse que nous avions hissés le matin, continuèrent à flotter au milieu des flammes, jusqu'au moment où les mâts auxquels ils étaient attachés s'écroulèrent comme des clochers majestueux. Enfin, à environ une heure et demie du matin, l'élément dévorant ayant gagné le magasin à poudre, l'explosion long-temps redoutée eut lieu, et les débris enflammés de notre bâtiment, naguère l'un des plus beaux de l'Angleterre, furent lancés dans les airs comme autant de fusées. L'obscurité qui succéda à cet éclat funèbre nous laissa dans une sorte de stupeur, et tous les souvenirs de cette lugubre journée semblèrent flotter dans notre esprit comme le rêve d'un malade tourmenté de la fièvre.

Cependant le brick, qui graduellement avait fait de la voile, fila bientôt neuf à dix nœuds à l'heure, et mit le cap sur l'Angleterre. Ici je voudrais offrir mon humble tribut d'admiration et de reconnaissance au brave et généreux marin qui, sous la main de la Providence, a été le principal instrument de notre délivrance; je me bornerai à dire que ses héroïques efforts ont obtenu des témoignages plus dignes de lui. Toutefois on ne doit pas oublier que les intentions généreuses du capinaine Cook auraient été insuffisantes pour sauver la vie à tant de monde, si elles n'avaient été constamment secondées par son équipage et par les passagers à bord de son brick. Tandis que les matelots de la *Cambria*, qui n'étaient qu'au nombre de huit, étaient occupés à manœuvrer le bâtiment, les mineurs de Cornouailles et les fondeurs de Yorkshire, à l'approche des différents bateaux, s'établirent sur les porte-haubans dans la position la plus périlleuse, et là ils déployèrent leur prodigieuse force musculaire, en saisissant avec adresse, à chaque retour de la vague, quelqu'une des victimes du naufrage, et en la traînant jusque sur le pont. Leur bonté n'en resta pas là; eux et leurs chefs ouvrirent avec joie leur ample magasin de vêtements et de vivres, et les distribuèrent d'une main libérale à ceux qui souffraient du froid et de la faim. Ils cédèrent leurs lits aux femmes et aux enfants; et, en un mot, pendant tout le cours de notre traversée, ils ne parurent avoir d'autre plaisir que de subvenir à tous nos besoins.

Pendant la première nuit nous n'éprouvâmes pas toutes les alarmes que devaient nous inspirer les souffrances et les dangers auxquels nous étions encore exposés, entassés comme nous l'étions pendant une

tempête, au nombre de plus de six cents, sur un petit navire de 200 tonneaux, et à plusieurs centaines de milles de tout port accessible. Notre petite chambre, qui n'était disposée que pour huit ou dix personnes, fut obligée d'en recevoir près de quatre-vingts, dont plusieurs manquaient de place pour s'asseoir : quelques femmes même n'en avaient pas assez pour se coucher. Comme la violence du vent ne diminuait pas, et qu'une des lisses du brick avait été enfoncée la veille, les lames passaient à chaque instant par-dessus le pont, et nous fûmes obligés de fermer les écoutilles. On ne les entr'ouvrait que dans l'intervalle d'une vague à l'autre pour empêcher qu'on ne fût suffoqué dans l'entre-pont où les hommes étaient entassés à un tel point, que la vapeur de leur haleine fit craindre un instant que le vaisseau ne fût en feu, tandis que l'impureté de l'air y était si forte que la flamme d'une bougie s'y éteignait à l'instant. La condition de ceux dont la foule encombrait le pont n'était pas moins malheureuse, car ils étaient obligés de rester nuit et jour dans l'eau jusqu'à la cheville du pied, à moitié nus et transis de froid et d'humidité. Quelques femmes et quelques-uns des enfants les plus âgés tombèrent en convulsions, tandis que les pauvres enfants à la mamelle demandaient par leurs cris déchirants le lait que le sein de leurs mères ne pouvait plus leur offrir.

Un retard de quelques jours en mer aurait infailliblement amené parmi nous la famine, des maladies pestilentielles et une complication des maux les plus horribles. Notre seul espoir était donc que la même bonté miséricordieuse qui était intervenue si merveilleusement en notre faveur, ne permettrait pas que le vent tombât ou changeât de direction avant que nous eussions atteint un port de refuge. Notre attente ne fut point déçue. Le vent continua et augmenta même de violence, et notre habile capitaine, mettant toutes voiles dehors, au risque de rompre ses mâts, pressa tellement la marche de son vaisseau, que, dès l'après-midi du jeudi 3, nous entendîmes partir du haut de la hune le cri joyeux de : *Terre à l'avant!* Dans la soirée nous eûmes connaissance des Sorlingues ; et, longeant rapidement la côte de Cornouailles, nous jetâmes l'ancre à minuit et demi dans le port de Falmouth.

Le lendemain, les femmes, toujours destinées à former notre avant-garde, débarquèrent les premières, et furent accueillies par une foule immense qui était attirée sur la plage, moins par la curiosité que par un désir ardent de soulager leurs souffrances.

Venaient ensuite les marins et les soldats transis de froid et d'humidité, et à moitié nus; leurs yeux hagards et la bigarrure de leur accoutrement formaient l'assemblage à la fois le plus triste et le plus grotesque qu'il soit possible de concevoir.

Les habitants de Falmouth se montrèrent si empressés à nous secourir, qu'avant même que nous eussions quitté le point de débarquement, on vint nous offrir des souliers, des chapeaux et d'autres objets de première nécessité. Dans le cours de la journée, plusieurs des officiers et des soldats et presque toutes les femmes furent répartis dans les maisons particulières, et y jouirent de l'hospitalité la plus libérale. Mais ces mouvements de compassion et de bienfaisance ne se bornèrent pas à l'impression du premier moment. Les habitants se réunirent en assemblées; on nomma un comité, et des souscriptions en argent et en effets d'habillement furent recueillies pour une valeur considérable. Les femmes et les enfants, dont les besoins étaient les plus urgents à soulager, furent pourvus de vêtements chauds; les pauvres veuves et les orphelins reçurent des habits de deuil.

Le dimanche après notre arrivée, le colonel Fearon, à la tête de son régiment, accompagné du capitaine Coob, de ses officiers et des passagers qui étaient à bord du *Kent*, alla se prosterner au pied du trône de miséricorde pour y rendre des actions de grâces au Tout-puissant.

REVUE SCIENTIFIQUE.

DÉCOUVERTES D'HERSCHELL.

L'arrivée à Londres de sir Herschell vient d'être saluée par tout ce que l'Angleterre compte de savants et de navigateurs célèbres. Tout le monde sait que depuis deux ans ce grand astronome, fils de celui qui découvrit la planète à laquelle il donna son nom, était allé au cap de Bonne-Espérance pour observer les magnificences du ciel austral. Cette étude lui a fait reconnaître que l'autre hémisphère est plus riche que le nôtre en étoiles et surtout en nébuleuses.

Il a aussi porté son attention sur les étoiles doubles, ces intéressants systèmes composés de deux soleils tournants l'un autour de l'autre, si long-temps confondus en un seul, et dont les révolutions ont permis aux astronomes de s'assurer que les lois de la gravitation, découvertes par Newton, réagissent sur ces corps placés à des distances incommensurables comme sur les planètes de notre système. A l'aide de ces mouvements signalés depuis peu dans le ciel, on doit penser que notre soleil n'est lui-même qu'une étoile exécutant en une longue série de siècles sa révolution autour d'une autre avec laquelle il compose une étoile double.

Sir John Herschell a vu des nébuleuses colorées en rouge, en jaune, en vert, etc., il a pu observer les deux seuls satellites d'Uranus, et non six qu'on lui donne souvent, et mesurer leur révolution. Il a suivi les étonnants progrès de l'une des étoiles formant la constellation d'Argus, et dont l'éclat augmente avec une telle rapidité qu'en moins de quatre mois elle a passé de la seconde à la première grandeur.

Il paraîtrait que cet accroissement n'a pas une date fort ancienne, car l'étoile dont nous parlons ne se trouve pas dans le catalogue de Ptolémée, qui renferme cependant les constellations de la *Croix* et du *Centaure* visibles à Alexandrie. Elle n'existe point non plus sur les cartes de Bayer, et dans le catalogue d'Halley elle ne figure que parmi

les étoiles de la quatrième grandeur. L'énorme télescope à miroir dont Herschell s'est servi pour ses observations ne pouvait être employé plus de quatre nuits de suite. Après ce temps, il était nécessaire de le repolir.

Dans le livre que vient de publier M. Herschell, une curiosité vulgaire ne trouvera pas les histoires merveilleuses qu'une revue américaine publia sous le nom d'Herschell il y a trois ans. Les habitants de la lune, ou *Sélénites*, sont encore un mystère pour l'astronome anglais; il ne les a pas plus aperçus du cap de Bonne-Espérance que des observatoires de l'Europe. Les constructions que le docteur Gruithuysen de Munich disait être leur ouvrage, et qu'il annonçait avoir reconnues en 1824, ont aussi perdu toute leur importance, depuis les nouvelles recherches de M. Madler, professeur à l'Université de Berlin. A l'aide d'un réfracteur de treize pieds qui donne une amplification de cinq à six cents fois avec une netteté parfaite d'images, M. Madler a examiné le point spécial où Gruithuysen avait vu des digues et des fortifications semblables à celles de nos places de guerre. Il a trouvé que ces œuvres artificielles étaient tout simplement de petites montagnes dont la plus élevée n'a que 390 toises de hauteur; les autres ont 150 toises, la plupart sont au-dessous de 100. Elles forment des vallées fermées et égales en grandeur et occupent une étendue de 12,493 lieues de France.

Cette région n'est pas la seule où les rainures se montrent parallèles entre elles; les alentours de *Jules César, Aristote*, *Ukret* et *Capella* prouvent que ces hautes montagnes sont disposées de la même manière. M. Madler se propose de faire usage de la grande lunette de Frauenhofer, que possède l'observatoire de Berlin, pour perfectionner la topographie de la lune; il compte dessiner en une suite de projections les contrées lunaires les plus remarquables, en employant toute la force des grossissements, et étudier les cratères, les crevasses et surtout ces bandes lumineuses qui parcourent sans interruption les montagnes et les plaines.

MAGNÉTISME ANIMAL.

La question du magnétisme, inutilement débattue tant de fois, est en ce moment portée devant un haut tribunal, l'Académie de Médecine de Paris : mais ce n'est plus par des discussions que cette doctrine toute de mystères et de merveilles peut avancer ; devant qui nie le mouvement, il faut marcher ; ceux qui contestent les phénomènes magnétiques, il faut les magnétiser eux-mêmes, si faire se peut, ou tout au moins pratiquer devant eux des expérimentations décisives. Si les partisans du mesmérisme se contentent de procéder par voie d'assertions dans l'exposé de leurs œuvres, les incrédules riposteront par des assertions contraires, et dans ce combat sans fin il n'y aura jamais ni vainqueurs ni vaincus.

Si le magnétisme veut prendre place dans la science (et il en a le droit), s'il veut être plus qu'un amusement ponr les oisifs, un appât pour les esprits crédules, et trop souvent une marchandise pour les industriels, qu'il agisse au grand jour, en face de ses ennemis, plutôt qu'au milieu de ses amis ; au lieu de s'adresser à la foule, qu'il ose frapper à la porte des savants et réclamer hautement justice.

Il est un autre moyen de favoriser les progrès du magnétisme. Le pari est pour notre siècle positif ce que l'épreuve du feu ou le jugement de Dieu étaient au moyen-âge : un honorable membre de l'Académie de Médecine, M. Burdin, l'a parfaitement compris. L'année dernière, las de ces querelles sans cesse renaissantes, étonné d'entendre le plus compétent des tribunaux prononcer tour à tour des arrêts contradictoires, déclarer d'abord, par la voix puissante de Bailly, qu'il y a mensonge et danger dans le mesmérisme, confesser en 1831 les prodiges de cette découverte, puis, en 1837, ajourner indéfiniment la question, M. Burdin se dévoua pour fermer l'abîme du doute et des contestations ; désireux de choisir entre les poétiques merveilles des magnétiseurs et la froide incrédulité des sceptiques, ami de la vérité jusqu'à la bourse, il risqua en faveur d'une croyance un bel enjeu de mille écus, qu'il déposa prosaïquement chez un notaire. « A celui ou celle qui lira sans le secours des yeux, par l'occiput, l'estomac ou le gros orteil, au choix, mille écus ! » Accourez tous, somnambules de profession, et vous surtout, admirable merveille, qui avez su voir de Paris à Arcis-

sur-Aube ! Il ne s'agit plus de pénétrer de l'œil à travers la distance qui nous sépare de la Champagne ; il ne s'agit plus de rivaliser avec les télescopes de Chevallier ; voyez seulement devant vous, lisez, et les mille écus sont à vous. Pour notre part, nous crûmes qu'en moins de quinze jours l'aventureux académicien serait vaincu et dépouillé, et franchement nous n'aurions pas osé parier pour lui. Mais je ne sais comment se fit l'affaire ; les somnambules, qui ne manquent pas dans la capitale, et qui servent le miracle demandé pour la somme de trois à vingt francs, suivant les fortunes, ne se dérangèrent pas pour la bagatelle de trois mille francs : pur désintéressement, sans doute !

Aujourd'hui, à qui la faute s'il surgit des difficultés au moment même où le problème approchait de la solution ? D'où vient que les parties contractantes ne peuvent s'entendre, que les parieurs hésitent, que l'un semble ne pas vouloir perdre, où l'autre paraît hésiter à gagner ? Expliquons cette situation bizarre. Voici ce que dit la chronique :

M. Pigeaire est à Paris avec sa fille : or, tout le monde sait déjà que M. Pigeaire, médecin honorable de Montpellier, dont on n'a aucune raison de suspecter la loyauté, a fait exprès son voyage pour venir convaincre les incrédules et accepter la gageure de M. Burdin. Depuis assez long-temps il est en pourparlers avec l'Académie de Médecine, et la conférence n'avance pas plus que s'il s'agissait de protocoles : le public soupire en vain après l'expérience promise à sa curiosité. Dès qu'elle aura eu lieu, nous en rendrons compte à nos lecteurs.

LITTÉRATURE.

En comparant l'époque actuelle à celles qui l'ont précédée, en observant quelle plus grande quantité d'hommes cultivent de nos jours les lettres et les arts, on est étonné de ne voir qu'un grand nombre de productions médiocres et éphémères, et l'on se demande pourquoi il ne s'élève point d'œuvres fortes, grandes, capitales, et dignes de l'admiration des siècles futurs. Le mal, certes, ne peut pas être dans le nombre de ceux qui cultivent les arts et les lettres, mais dans la manière dont ils les cultivent.

De nos jours, on veut faire vite et beaucoup, on veut que la science vienne sans étude, que la célébrité devance le travail. On ne rencontre plus de ces hommes laborieux, patients, qui consacrent à la retraite une jeunesse studieuse, qui, loin d'énerver leur talent par une dissipation précoce, le fortifient, le nourrissent en secret, et ne paraissent aux yeux du monde qu'avec la plénitude et la conscience de leur force.

On ne s'étonnera pas, après ces réflexions, de nous voir faire un choix sévère parmi les publications récentes dont nous rendrons compte.

PHILIPPE III, *tragédie en cinq actes, par M. Andraud.*

Enfin, voilà un tragédie en cinq actes et en vers, ce qu'on appelle une tragédie classique. C'est un événement au Théâtre-Français, livré depuis si long-temps aux drames romantiques.

Le sujet de la pièce de M. Andraud est d'une grande simplicité. Philippe III, fils et successeur de saint Louis, est un prince faible, gouverné par un homme de rien dont il a fait son premier ministre. Cet homme rêve la couronne; et, pour mieux l'arracher à son maître,

il veut avilir le front qui la porte. Il trahit Philippe, livre ses secrets à l'étranger, et le fait vaincre. Un obstacle existe entre cet homme et le trône : c'est le fils du roi, c'est la reine, belle-mère de cet enfant. Il veut les perdre du même coup, empoisonne le prince, et fait accuser la reine de ce crime. La reine n'a d'autre défenseur que son frère, le duc de Brabant, qui demande le jugement de Dieu. Le ministre, qui redoute cette épreuve, fait assassiner l'accusateur, et répand le bruit que c'est le duc qui a commis ce crime; la reine est condamnée, lorsqu'une lettre, imprudemment confiée à un moine par ce ministre, vient le trahir, éclaire le roi et sauve la reine. Le roi, furieux en véritable prince de mélodrame, se fait justice lui-même et tue son indigne favori.

Cette tragédie, quoique généralement écrite avec talent et vigueur, n'est point une bonne tragédie; aucun intérêt réel n'y réside. Il n'y a franchement qu'un rôle, celui du roi, composé pour Talma, et dont ce grand acteur eût sans doute fait une admirable création, et que Beauvalet a rendu au reste d'une manière très-remarquable. Le ministre ou chambellan Labrosse, quoiqu'il charge sans cesse sa conscience d'une infinité de crimes, ne produit aucun effet sur le spectateur. La reine et son frère, un ministre, une comtesse qui prennent part à l'action, ne sont que des personnages absolument accessoires, y compris deux prieurs d'abbayes rivales qui viennent se disputer le corps du jeune prince empoisonné. Cette scène de sacristie, toute historique qu'elle est, a paru déplacée.

Cette pièce, conçue et présentée sous la restauration, est empreinte du libéralisme de l'époque. C'est une de ces moralités avec lesquelles les auteurs dramatiques s'imaginent remplir de terreur le cœur des rois en les forçant à réfléchir sur l'instabilité des choses humaines.

L'auteur, fatigué des épreuves qu'il avait eues à subir avant de faire recevoir sa pièce, et des lenteurs du Théâtre-Français à la faire représenter, en avait porté le deuil. Occupant en province un emploi honorable, il avait renoncé aux séductions de la gloire. Après quinze années d'oubli, réveiller chez lui cette poétique exaltation de la jeunesse pourrait être regardé comme un mauvais tour qu'on a voulu lui jouer.

WHIST.

L'Angleterre, où le jeu du whist a été inventé, possède un grand nombre d'ouvrages sur ce jeu difficile et savant.

Nous avons dejà donné des extraits des traités d'Hoyle, de Paine, de Mathews et du major A. Dans nos prochains numéros, nous ferons connaître à nos lecteurs un petit ouvrage, publié il y a peu de temps, sur le whist, par l'amiral Burney. Il renferme plusieurs choses neuves et curieuses.

ÉCHECS.

GAMBIT DU CAPITAINE EVANS.

L'invention de ce nouveau gambit est due à un officier de la marine anglaise, le capitaine Evans de Milfort, l'un des plus forts joueurs d'échecs de la Grande-Bretagne.

M. W. Lewis, dans ses Leçons progressives, a, le premier, fait connaître cet ingénieux début.

Le sacrifice du pion du cavalier de la dame fait au quatrième coup par celui qui a eu le trait, constitue le gambit Evans. Ce sacrifice présente trois avantages :

1° Il permet de gagner un temps à celui qui donne ce gambit en poussant un pion sur une pièce ;

2° Il permet au fou de la dame de se dégager plus promptement.

3° Il place le fou de l'adversaire dans une position mauvaise.

Ce début, cependant, est loin de donner le gain de la partie à celui qui fait le sacrifice ; certes, il y a un grand nombre de fautes à faire pour la défense ; mais nous pensons, et nous espérons le démontrer ici, que celui qui prend le pion du gambit Evans et le défend bien doit gagner.

Nous allons examiner d'abord l'attaque que donne ce sacrifice, et les fautes que l'on peut faire. Nous examinerons ensuite la défense.

ATTAQUE.

PREMIER DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c. (*a*).	4 Le F du R prend le P (*b*).
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 2 c. du R (*c*).
6 La D à la 3 c. de son C.	6 Le C du R à la 3 c. de sa T.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le C de la D à la 4 c. de sa T.
8 La D à la 4 c. de sa T.	8 Le C de la D prend le F.
9 La D prend le C.	9 Le P prend le P.
10 Le F de la D prend le C (*d*).	10 Le P prend le F.
11 Le P prend le P.	

Dans cette position, les blancs ont l'avantage, ils ont deux pions bien placés au centre et leur D sortie, et les noirs ont un pion doublé sans valeur.

DEUXIÈME DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à sa 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.

(*a*) Sacrifice qui constitue le gambit du capitaine Evans.

(*b*) Si les noirs avaient pris le P avec le C, les blancs auraient dû pousser un pas le P du F de la D, le C serait retourné à la 3 c. de son F de la D, les blancs alors auraient dû roquer, et la position aurait été absolument semblable à celle du deuxième début. Lorsque les noirs prennent le P avec le C, les blancs doivent se garder de prendre avec leur C le P du R, ce serait une faute qui compromettrait leur partie : les coups suivants vont le démontrer.

BLANCS.	NOIRS.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le C de la D prend le P.
5 Le C du R prend le P.	5 La D à la 3 c. du F du R.
Perdu.	

(*c*) Mauvais coup ; c'est rentrer une pièce sortie. Le F à la 4 c. de la T de la D était le coup juste.

(*d*) Bon coup qui double un pion à la bande, ce qui est fort désavantageux.

BLANCS.	NOIRS.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à sa 4 c. du F. de la D (*a*).
6 Le R roque.	6 Le C du R à la 5 c. de son F (*b*).
7 Le P de la D 2 c.	7 Le P prend le P.
8 Le P prend le P.	8 Le F à la 3 c. du C de la D (*c*).
9 Le P du R une c.	9 Le C du R à sa c. (*d*).
10 Le P de la D une c.	10 Le C de la D à la 4 c. de sa T.
11 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	11 Le P du F du R une c.
12 Le P prend le P	12 Le C du R prend le P.
13 Le P de la D une c.	13 Le C de la D prend le F.
14 La D à la 2 c. du R. Échec.	14 Le R à la c. de son F.
15 La D prend le C.	15 Le P prend le P.
16 Le C de la D à la 3 c. de son F.	

Dans cette position, les blancs, quoiqu'ayant deux pions de moins, doivent gagner, ils ont toutes leurs pièces sorties et une belle attaque. Le jeu des noirs n'est nullement dégagé.

TROISIÈME DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
6 Le R roque.	6 Le P de la D une c.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le P prend le P.
8 Le P prend le P.	8 Le F du R à la 3 c. du C de la D.
9 Le F de la D à la 2 c. de son C (*a*).	9 Le F de la D à la 5 c. du C du R (*b*).
10 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	10 Le P de la T de la D une c.
11 Le F du R à la 4 c. de la T de la D.	11 Le P de la D une c. (*c*).
12 Le P prend le P.	12 La D prend le P.
13 Le C de la D à la 3 c. de son F.	13 Le F de la D prend le C.
14 Le C prend la D.	14 Le F prend la D.

(*a*) Ce n'est pas le coup juste, le F à la 4 c. de la T de la D était mieux joué.

(*b*) Ce coup est mal joué et doit faire perdre. Le P de la D une c. était le coup juste.

(*c*) C'est encore ce qu'il y a de moins mauvais.

(*d*) Si les noirs avaient joué le C du R à la 2 c. du R, les blancs auraient gagné en poussant le P de la D une c.

(*a*) L'on concevra facilement que, sans le sacrifice du P du C de la D, les blancs ne pourraient pas jouer ce F à cette case. Le F à cette case est le meilleur coup d'attaque pour les blancs.

(*b*) Faute, le C du R à la 3 c. de son F était le coup juste.

(*c*) Coup nécessaire pour ne pas perdre une pièce.

BLANCS.	NOIRS.
15 Le C prend le F du R.	15 Le P prend le C.
16 La T de la D prend le F.	16 Le P du F du R une c.
17 Le P de la D une c.	17 Le second P doublé une c.
18 Le P prend le C.	18 Le P prend le F.
19 Le P prend le P.	19 La T de la D à la c. de son C.
20 La T du R donne échec.	20 Le R à la 2 c. de son F.
21 La T de la D donne échec.	21 Le R à la 3 c. de son C.
22 Le F de la D à la 3 c. de sa T.	

Dans cette position, les blancs gagnent facilement.

QUATRIÈME DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. de la T de la D (*a*).
6 Le R roque.	6 Le C du R à la 3 c. de son F (*b*).
7 Le C du R à la 5 c.	7 Le R roque.
8 Le P du F du R 2 c.	8 Le P de la D une c. (*c*).
9 Le P du F du R une c.	9 Le P de la T du R une c.
10 Le P de la D une c.	10 Le P prend le C.
11 Le F de la D. prend le P.	11 Le F du R donne échec.
12 Le R à la c. de sa T.	12 Le C de la D à la 4 c. de sa T.
13 La D à la c. de son R.	13 Le C de la D prend le F.
14 Le P de la D prend le C.	14 Le P du F de la D une c.
15 La D à la 4 c. de la T du R.	15 Le F du R à la 6 c. du R (*d*).
16 Le F prend le F.	16 Le C du R à la 2 c. de la T du R.
17 Le P du F du R une c.	

Les blancs ont une position meilleure que celle des noirs.

(*a*) C'est la meilleure case pour retirer ce F, et l'on conçoit qu'à cette place il est momentanément dans une position peu avantageuse.

(*b*) Ce coup est regardé avec raison comme mauvais, il donne une forte attaque aux blancs.

(*c*) Si les noirs, au lieu de pousser le P de la D, avaient poussé sur le C le P de la T du R, les blancs auraient gagné la partie en sacrifiant leurs deux pièces pour la T et le P, puis en prenant le P du R avec le P du F de leur R et donnant l'échec de la D à la 5 c. de la T du R.

(*d*) Ce coup, qui, au premier abord, paraît extraordinaire, est cependant le seul qui puisse sauver, pour le moment, les noirs. Sans ce coup les blancs auraient pu jouer la T du R à la 3 c. de son F, puis à la 3 c. de la T du R, et alors gagner la partie.

DÉFENSE.

CINQUIÈME DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. de la T de la D.
6 Le R roque.	6 Le F du R à la 3 c du C de la D (*a*).
7 Le P de la D 2 c.	7 Le P prend le P.
8 Le P prend le P.	8 Le P de la D une c.
9 Le F de la D à la 2 c. du C de la D (*b*).	9 Le C du R à la 3 c. de son F.
10 Le P de la D une c.	10 Le C de la D à la 2 c. du R (*c*).
11 Le F prend le C.	11 Le P prend le F.
12 Le P de la T du R une c.	12 Le C à la 3 c. du C du R.
13 Le C de la D à la 3 c. de son F.	13 Le F de la D à la 2 c. de la D.
14 La D à sa 2 c.	14 Le D à la 2 c. de son R.

Dans cette position, nous préférons le jeu des noirs à celui des blancs, ils ont toujours conservé leur P qu'il leur sera facile de dédoubler, et en roquant avec la T de la D, ils auront une forte attaque sur le R adverse.

SIXIÈME DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F. de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c. de la T de la D.
6 Le R roque.	6 Le C du R à la 3 c. de son F.
7 Le C du R à sa 5 c.	7 Le R roque.
8 Le P du F du R 2 c.	8 Le P de la D 2 c.
9 Le P du R prend le P.	9 Le C du R prend le P.
10 Le F de la D à la 3 c. de sa T (*a*).	10 Le C du R prend le P du F du R.
11 La T du R prend le C.	11 La D prend le C.
12 La T du R à la c. de son F.	12 Le F du R donne échec.

(*a*) C'est le meilleur coup de défense.

(*b*) C'est le coup d'attaque le plus dangereux.

(*c*) Cela vaut mieux que de le jouer à la 4 c. de la T de la D, où il est inutile pendant presque toute la partie.

(*a*) Mauvais coup, le P de la D 2 c. était préférable.

BLANCS.	NOIRS.
13 Le R à la c. de la T.	**13 Le C de la D à la 4 c. de sa T.**
14 Le F prend la T.	**14 Le C prend le F.**
15 Le F de la D à la 3 c. de la T.	**15 Le F de la D à la 3 c. de son R.**

Les noirs, dans cette position, ont deux pions de plus et une position superbe, ils doivent gagner.

La défense contenue dans ce sixième début vient d'être publiée en Angleterre. Certes, elle est fort bonne si l'on porte au septième coup son C à sa cinquième case ; mais nous la croyons défectueuse si l'on ne joue pas ce coup (*voy.* la variante qui suit), nous préférons celle contenue dans le 5e début.

Variante au septième coup.

BLANCS.	NOIRS.
7 Le P de la D 2 c.	7 Le P de la D une c. (*a*).
8 Le P prend le P.	8 Le P prend le P.
9 La D prend la D.	9 Le C prend la D.
10 Le C prend le P, regagnant son P et une forte position, les noirs ne pouvant prendre le P du R sans s'exposer à voir placer la T à la c. du R.	

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

No XVII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 2 c. du F de la D.	1 Le R à la 3 c. du F.
2 Le P du R une c.	2 Le R à la 4 c. de la D.
3 Le P une c.	3 Le R à la 3 c. du F.
4 Le P une c. fait D.	4 Le R à la 4 c. de la D.
5 La D à la 6 c. du R fait échec et mat.	

No XVIII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 4 c. du F. Échec	1 Le R à la 3 c. de la T.
2 Le F à la 4 c. du R.	2 Le R à la 4 c. du C.
3 Le F à la 7 c. du C de la D.	3 Le R à la 4 c. du F.
4 Le P une c.	4 Le R à la 4 c. du C.
5 Le P une c.	5 Le R à la 3 c. de la T.
6 Le F à la 6 c. du F de la D. Échec et mat.	

(*a*) Les blancs ne peuvent prendre le P sans compromettre la partie, les blancs pousseraient sur le C et auraient une attaque très forte.

N° XIX.

1 Le C de la D à la 5 c. de la D.
2 Le P une c.
3 Le C de la D à sa 4 c.
4 Le R à la c. du C.
5 Le C de la D à la 6. c. du F. Échec.
6 Le P fait échec et mat.

1 Le R à la c. de la T.
2 Le R à la c. du C.
3 Le R à la c. de la T.
4 Le R à la c. du C.
5 Le R à la c. de la T.

N° XX.

1 Le R à la 7 c. de son F.
2 Le P une c.
3 Le F à la 6 c. de la D.
4 Le F à la c. du F. Adverse.
5 Le F à la 7 c. du C du R. Échec.
6 Le P fait échec et mat.

1 Le R à la 2 c. de la T.
2 Le R à la c. de la T.
3 Le R à la 2 c. de la T.
4 Le R à la c. de la T.
5 Le R à la 2 c. de la T.

N° XXI.

1 La D à la c. de la T de la D Adverse. Échec.
2 La D prend la D.
3 Le C à la 3 c. de la T.
4 Le C à la 2 c. du F du R.
5 Le C à la 4 c du R.
6 Le R à la 2 c. de son C.
7 Le C à la 3 c.
8 Le C donne échec et mat.

1 Le D à la c. de son C.
2 Le F prend la D.
3 Le F à sa 5 c.
4 Le F à la 3 c. de la T du R.
5 Le F à la 5 c. du F du R.
6 Le F à la 3 c. de la D.
7 Le F à la 2 c. du R.

N° XXII.

1 Le R à la 6 c. de son C.
2 Le F à la 6 c. de sa D.
3 Le F à sa 5 c.
4 Le P une c.
5 Le F à la 5 c. de son R.
6 Le F à la 6 c. de la T du R.
7 Le F à la 7 c. du C. Échec.
8 Le P une c. fait échec et mat.

1 Le R à la c. de son C.
2 Le R à la c. de sa T.
3 Le R à la c. de son C.
4 Le R à la c. de sa T.
5 Le R à la c. de son C.
6 Le R à la c. de sa T.
7 Le R à la c. du C.

N° XXIII.

1 La D à la 4 c. de sa T. Échec.	1 Le R à la 7 c. du C de la D.
2 Le C de la D à la 7 c. de la T du R.	2 Le R à la 6 c. du F de la D.
3 La D à la 5 c. de son C.	3 Le R à la 5. c. de sa D.
4 La D à la 4 c. de son C. Échec.	4 Le R à sa 4 c.
5 Le C de la D à la 3 c. du C du R.	5 Le R à la 5 c de son F.
6 La D à sa 6 c. Échec.	6 Le R à la 2 c. de son C.
7 Le F à la 7 c. de la T du R.	7 Le R à la c. de sa T.
8 Le D fait échec et mat.	

N° XXIV.

1 La T à la 6. c. du F du R.	1 Le R à la 5 c. du F de la D.
2 Le F à la 2 c du C du R.	2 Le R à la 4 c. du F.
3 Le R à la 4 c. de son F.	3 Le R à la 5 c. du F.
4 La T à la 5 c. du F du R.	4 Le R à la 6 c de sa D.
5 Le R à la 3 c. de son F.	5 Le R à la 5 c. du F.
6 Le R à sa 2 c.	6 Le P une c.
7 Le R à sa c.	7 Le R à la 6 c. de sa D.
8 La T à la 4 c. du F.	8 Le P une c.
9 La T à la 4 c. de sa D. Échec.	9 Le R à sa 6 c.
10 La D à la c. de sa T.	10 Le P une c.
11 La D à sa c.	11 Le P une c.
12 Le F à sa c.	12 Le P une c. donne échec et mat.

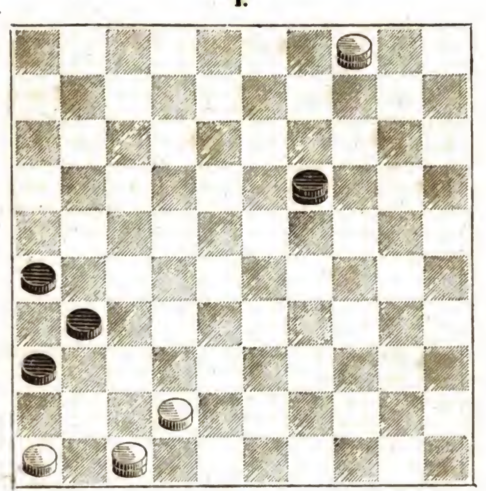
Dans les planches qui suivent, les blancs ont toujours le trait. Les quatre coups de jeu de dames sont de Blonde. Dans ces quatre coups, les blancs gagnent. Les coups des n° XLIX, L sont de Philidor. Les n° LI et LII sont du gérant de cette revue.

Le rédacteur gérant,

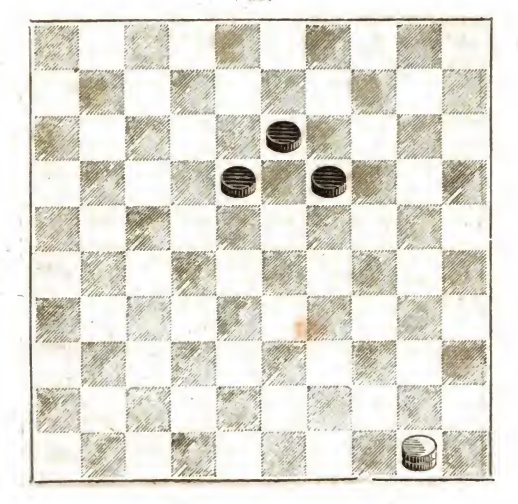
De la BOURDONNAIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

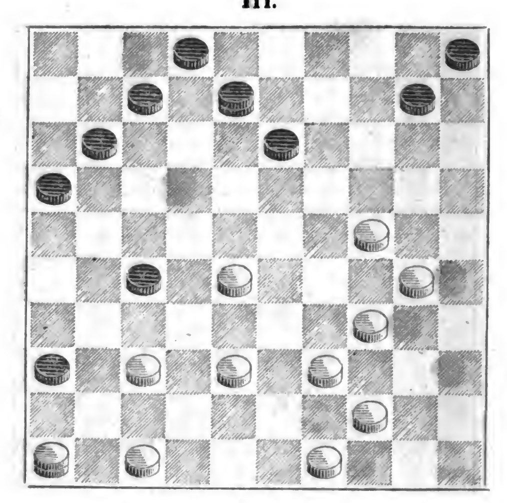
I.



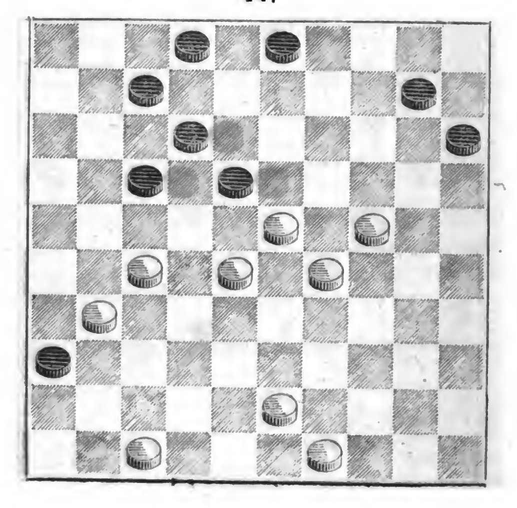
II.



III.

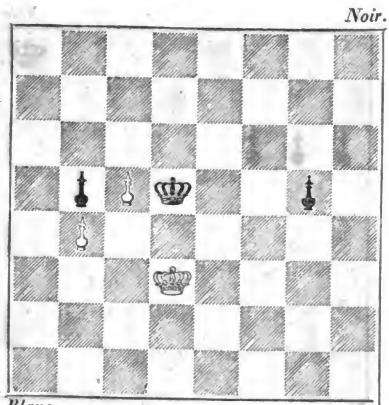


IV.



XLIX.

Noir.

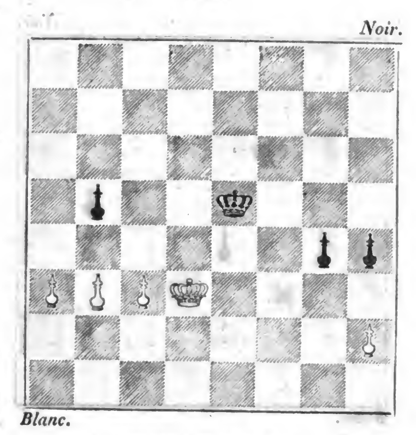


Blanc.

Remise.

L.

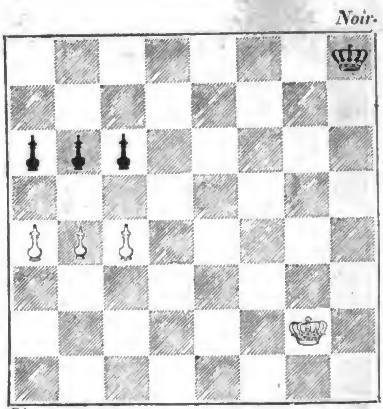
Noir.



Blanc.

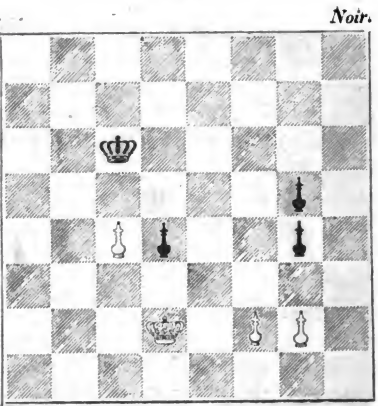
Celui qui a le trait gagne.

LI.



Les blancs gagnent.

LII.



Les blancs gagnent.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS
DES ANCIENS.

(Premier article.)

COMBATS DE L'AMPHITHÉATRE.

C'est aux Romains que nous devons l'invention des combats de l'amphithéâtre. La Grèce n'avait point connu les luttes barbares d'animaux et d'hommes tant qu'elle avait conservé sa liberté : dégénérée et tributaire de Rome, elle se laissa apprendre par Antiochus à aimer ces sanglants spectacles, et des amphithéâtres s'élevèrent alors dans quelques-unes de ses villes ; mais les Athéniens, le peuple artiste par excellence, repoussèrent jusqu'au dernier jour avec dégoût la férocité de ces jeux romains.

On attribue cependant à Ctésilaüs, sculpteur grec qui vécut postérieurement au temps de Phidias, l'original en bronze de la statue du *gladiateur mourant*. La copie antique en marbre, que le temps a respectée, a été possédée par le musée Napoléon : à la chute de l'empire, nous l'avons rendue à Rome. C'est elle qui a inspiré à Byron ces deux strophes :

« Je vois le gladiateur renversé à terre : il s'appuie sur une main ; son front mâle consent à la mort, mais triomphe de l'agonie. Tandis que sa tête fléchit et insensiblement s'abaisse, de sa poitrine sanglante quelques dernières gouttes sortent avec lenteur et tombent de la plaie rougie, larges, pesantes, une à une, comme les premières gouttes d'une pluie d'orage. Mais déjà l'arène tremble et tourne sous son regard… il expire avant qu'ait encore expiré le cri de triomphe du malheureux qui l'a tué.

« Ce cri insolent, il l'a entendu, mais sans y prendre garde. — Ses yeux étaient avec son cœur, et c'était loin de l'arène. Son rêve mourant ne s'est pas arrêté au regret de la vie ou du prix de la victoire. Il a volé d'un trait vers une hutte sauvage au bord du Danube : là, il a vu sa jeune race barbare jouer et rire ; là, il a vu leur mère, sa compagne, la forte femme Dace... Il les a vus, lui, leur maître, mis à mort comme un animal féroce pour faire une fête aux Romains ! — Et toute cette vision ruisselait avec son sang. — Sera-t-il mort, et sa mort restera-t-elle donc sans vengeance ? — Levez-vous, dieux puissants, et faites tonner votre colère !... »

Il y avait deux sortes de combats : 1° les combats d'animaux entre eux, ou les combats d'hommes et d'animaux ; 2° les combats d'hommes, ou de gladiateurs à cheval ou à pied.

L'amphithéâtre était quelquefois aussi destiné à d'autres spectacles, par exemple à l'exécution de certains condamnés, livrés, soit au bourreau, soit aux bêtes féroces ; c'est ainsi qu'un grand nombre de premiers chrétiens furent publiquement déchirés par les lions et par les panthères dans les amphithéâtres. — *Aux lions ! aux lions les chrétiens !* s'écriait le peuple avide de sang et superstitieux, chaque fois que Rome, menacée de toutes parts, descendait un nouveau degré de son ancienne splendeur, et les empereurs, pour apaiser les cris et écarter d'eux les fureurs de la place publique, envoyaient chaque fois mourir dans l'arène quelques-uns de ces disciples du Christ, qui pouvaient déjà pressentir le moment où ils seraient à leur tour les maîtres de Rome.

Les combats d'animaux étaient aussi appelés *chasses* (venationes).

Tous les animaux imaginables combattaient dans l'amphithéâtre ; on y voyait depuis les éléphants et les lions jusqu'aux hérissons et aux lièvres, depuis les vautours et les autruches jusqu'aux plus petits oiseaux ; un jour, sous l'empereur Probus, le public entrant dans l'amphithéâtre, vit l'arène couverte d'une superbe forêt d'arbres arrachés aux environs de Rome et transplantés pendant la nuit ; il s'y livra des combats de toute espèce. Un autre jour, on fit tout-à-coup convertir l'arène en lac (comme il arrivait quelquefois pour les combats de navires ou *naumachies*), et l'on vit combattre, entre autres animaux marins, des crocodiles.

Sylla et Scaurus, son gendre, furent les premiers qui firent entrer

dans l'arène des lions et des panthères libres. Pompée fit combattre vingt éléphants, quatre cent dix panthères et six cents lions; César, quatre cents lions et quarante éléphants; Auguste, trois mille cinq cents bêtes sauvages.

Suivant Eutrope, cinq mille bêtes, et selon Dion, neuf mille, périrent dans l'arène du Colysée le jour de l'ouverture de cet édifice, qui eut lieu l'an 80 de notre ère.

Sous Trajan, onze mille bêtes furent mises à mort à l'occasion de la défaite des Parthes.

Volpinus rapporte que du temps de Probus, il parut à la fois dans l'amphithéâtre mille autruches, mille cerfs et mille sangliers.

Les hommes qui combattaient contre les animaux étaient quelquefois désignés sous le nom général de *gladiateurs*, mais ils avaient aussi le nom particulier de *bestiaires*.

L'origine des combats de gladiateurs paraît avoir été le sacrifice humain aux dieux. L'usage religieux d'immoler les prisonniers sur les tombeaux des guerriers, et les esclaves sur les tombeaux de leurs maîtres, était général dans la haute antiquité. En Italie, les Etrusques, et, suivant quelques auteurs, les Campaniens, donnèrent aux Romains l'exemple de ces jeux funèbres. Égorger des hommes qui ne se défendaient pas, c'était une barbarie déplaisante pour un peuple héroïque; on laissa les victimes (*bustuarii*) s'entre-tuer elles-mêmes autour des bûchers. Il paraît que les combats des gladiateurs aux funérailles illustres commencèrent à Rome vers l'an 490 de sa fondation. Insensiblement les morts de moindre qualité eurent leurs holocaustes d'hommes : ce genre de spectacle s'appelait *munus*, parce que c'était d'abord une sorte de devoir pieux, et celui qui le donnait s'appelait *munerarius* ou *munerator*. Comme le peuple s'engoua d'une manière prodigieuse pour ces cérémonies sanglantes, on les détacha des funérailles, et on les convertit en jeux publics qui eurent lieu d'abord dans le Forum, dans une portion du cirque, et enfin dans les amphithéâtres, qui leur furent spécialement consacrés.

On croit que M. et D. Brutus avaient montré les premiers six gladiateurs, l'an 488, à la mort de leur père. L'an 537, les trois fils d'Emilius Lépidius, augure, en firent combattre onze paires dans le Forum, et ce spectacle dura trois jours. L'an 552, les trois fils de

Valerius Lavinus en firent combattre vingt-cinq paires. Depuis, le nombre s'en accrut d'une manière indéfinie.

Sous l'empire, telle était devenue la fureur de ces jeux, que l'on voyait des patriciens et jusqu'à des femmes des plus illustres familles se mêler aux gladiateurs. Auguste avait rendu successivement des édits qui défendaient aux sénateurs et aux chevaliers de prendre part aux combats de l'arène. Mais plusieurs de ses successeurs, loin d'imiter son exemple, excitèrent ou contraignirent maintes fois la noblesse de Rome à lutter devant le peuple. On rapporte que Néron fit un jour combattre dans l'amphithéâtre quatre cents sénateurs et six cents chevaliers. Marc-Aurèle, au contraire, non-seulement réduisit les dépenses excessives de ces hideux spectacles, mais voulut qu'à l'avenir les gladiateurs ne se servissent plus que d'armes à pointe et à tranchants émoussés. Son fils Commode fit revivre toute la cruauté ancienne, et souvent il mesura lui-même son adresse et ses forces avec celle des gladiateurs. L'influence croissante du christianisme parvint seule à abolir cette coutume. Constantin publia le premier édit qui défendit de verser le sang humain; il voulut que tout criminel condamné à mort, au lieu d'être réservé pour l'amphithéâtre, fût envoyé aux mines. Vers l'an 404, il se passa un fait singulier que raconte Gibbon. L'empereur Honorius célébrait par des fêtes magnifiques la retraite des Goths et la délivrance de Rome. Un moine d'Asie, nommé Télémaque, eut un jour l'audace de descendre dans l'arène et de séparer les combattants : le peuple, furieux de voir interrompre ses plaisirs, lapida sur-le-champ Télémaque, mais bientôt, par un retour que la modification religieuse de l'esprit public explique, il eut repentir de ce crime; il accorda à Télémaque les honneurs dus aux martyrs, et se soumit sans murmure à la volonté d'Honorius, qui supprima les combats de l'amphithéâtre. Toutefois, ce fut seulement sous Théodoric, en l'année 500, que la pratique en cessa tout-à-fait.

Le nom de gladiateur est formé du mot *gladium*, épée. Les gladiateurs étaient, ou des prisonniers de guerre, ou des esclaves condamnés, ou des hommes libres que la misère incitait à se louer pour l'arène, malgré le peu de chances qu'ils pouvaient espérer d'échapper à la mort.

Des entrepreneurs achetaient des prisonniers, des esclaves ou des hommes libres; ils les entretenaient dans des maisons appelées *ludi*.

C'étaient en général des hommes robustes et de belle taille; ils y étaient nourris avec soin. Des espèces de maîtres d'armes nommés *lanistæ* les exerçaient par principes, et les préparaient aux solennités populaires, où presque tous devaient mourir. Les entrepreneurs louaient ou vendaient ensuite leurs gladiateurs aux magistrats ou aux citoyens riches envieux de popularité.

Pétrone cite un serment de gladiateurs ainsi conçu : « Nous jurons, » en répétant les paroles d'Eumolpus, de souffrir la mort dans le feu, » dans les chaînes, sous le fouet ou par l'épée; nous jurons, en un » mot, quelle que soit la volonté d'Eumolpus, de nous y soumettre en » vrais gladiateurs, corps et ames. »

Les gladiateurs étaient divisés en un grand nombre de classes, et recevaient divers noms, suivant les armes dont ils se servaient, et suivant leur manière de combattre. Les *secutores* avaient un casque, un bouclier et une épée, ou une massue à bout plombé; ils combattaient ordinairement avec les *retiarii*, qui portaient un trident et un filet; lorsque les *retiarii* avaient jeté leurs filets sans succès, ils étaient poursuivis par les *secutores* (*sequi*, suivre). Les *thraces* avaient une dague, un poignard et le bouclier rond. Les *mirmillons* avaient une faux, un bouclier et un casque surmonté d'une figure de poisson; on les appelait aussi *Gaulois*, et il y avait une chanson populaire, fort à la mode dans l'amphithéâtre, où se trouvaient ces mots : *Non te peto, piscem peto; quid me fugis, Galle?* « Ce n'est pas à toi, c'est à ton poisson que j'en veux. Gaulois, pourquoi me fuis-tu?

Les *samnites* ou *hoplomachi* (armés de pied en cap) portaient un baudrier, un bouclier d'argent ciselé, une botte à la jambe gauche, un casque à aigrette. Les *essedarii* combattaient sur des chariots, les *andabates* à cheval et les yeux bandés, les *dimachères* avec une épée dans chaque main, les *laquearii* avec un cordon. Indépendamment de ces noms, les gladiateurs en recevaient d'autres dans l'arène, suivant les circonstances : on les appelait *meridiani* lorsqu'ils étaient réservés pour l'heure de midi, *supposititii* lorsqu'ils remplaçaient leurs camarades fatigués ou vaincus, *postulatitii* lorsqu'ils étaient spécialement demandés par le peuple, *catervarii* lorsqu'ils combattaient par troupes, etc.

Le courage et la force des gladiateurs, dont le nombre était considérable à Rome, furent quelquefois au service des mouvements politiques, Des citoyens puissants, sous prétexte de fournir aux amusements

populaires, entretenaient des *familles* de gladiateurs, suivant l'expression consacrée, et les tenaient prêtes à soutenir leurs prétentions dans les guerres civiles. A l'occasion de la tentative de Catilina, on dut prendre des mesures pour empêcher les gladiateurs de se joindre aux conspirateurs. La crainte qu'ils inspiraient à Cicéron et à ses amis était d'autant plus fondée, qu'on avait éprouvé leur valeur dans la guerre avec Spartacus. A l'exemple de ce dernier, en l'année 281, au triomphe de Probus, quatre-vingts gladiateurs refusèrent d'entrer dans l'arène et de s'égorger les uns les autres pour le plaisir de Rome : ils tuèrent leurs gardiens, brisèrent les portes, et se répandirent dans la ville, frappant de leurs armes tout ce qui s'opposait à leur passage. Il fallut faire marcher contre eux les troupes régulières, qui à la fin, non sans peine, les taillèrent en pièces.

M. de Clarac a vu, sur un mur de Pompéi, une affiche d'amphithéâtre ainsi conçue : « La troupe de gladiateurs de Numerius Festus Am- » pliatus combattra pour la seconde fois. Combats, chasses, voile (dans » l'amphithéâtre), le 16 des calendes de juin. »

Les affiches ordinairement indiquaient en outre les noms et les signes particuliers aux gladiateurs, le nombre de ceux qui devaient combattre, et la durée de la représentation. Souvent aussi, comme les toiles peintes de nos bateleurs, elles représentaient les scènes principales qu'on se proposait de donner au public. C'était l'*éditeur* des jeux ou le *villicus* qui les faisait rédiger et publier.

Au centre de l'arène s'élevait un autel consacré à Diane, à Pluton, ou à Jupiter Latiaris (protecteur du Latium). Sur cet autel, s'il faut croire quelques interprétations de passages anciens, la coutume dura longtemps d'immoler un *bestiaire* au commencement des jeux.

Les combattants entraient dans l'arène en procession solennelle, par les extrémités de l'ellipse ; ils étaient divisés par *paires*, ayant des armes différentes ou semblables, et ayant déjà fait preuve de force et d'adresse à peu près égales. Ils passaient devant la loge de l'empereur, et le saluaient avec leurs armes, en disant : « Destinés à mourir, les gla- » diateurs te saluent (*morituri te salutant*). »

Les combattants préludaient avec le bâton (*rudis*), et des armes de bois ou de fer émoussé (*arma lusoria*). Mais bientôt la trompette sonnait, et ils saisissaient les armes meurtrières qui avaient été aupara-

vant visitées avec soin, afin que les pointes et le tranchant en fussent parfaitement acérés et aiguisés.

Dès qu'un gladiateur était blessé, s'il ne tombait pas, le peuple s'écriait : *Hoc habet!* (Il en tient !) Alors le malheureux était forcé de baisser ses armes ; il levait le doigt pour prier le peuple de lui faire grâce. S'il s'était vaillamment battu, s'il avait été traîtreusement frappé, s'il conservait une brave contenance, en un mot, s'il avait excité un intérêt puissant, les spectateurs baissaient le pouce, et il était ou sauvé pour toujours suivant sa condition, ou réservé pour un autre combat ; si les spectateurs étaient à son égard dans une disposition d'esprit différente, si leur amour du sang était plus fortement excité, ils fermaient la main et levaient le pouce en le tournant vers les combattants ; aussitôt le gladiateur vainqueur égorgeait le vaincu, qui souvent s'étudiait comme un tragédien à mourir avec grâce, pour entendre du moins à son dernier soupir quelques applaudissements de la multitude. Cicéron propose les gladiateurs mourants dans l'arène comme des modèles de constance et de courage. Qu'aurait-il dit s'il y avait vu plus tard mourir les jeunes filles chrétiennes ?

L'entrée inopinée de l'empereur dans l'amphithéâtre, au milieu des combats, valait de droit grâce de vie aux gladiateurs qui en ce moment étaient blessés. Quelquefois aussi le droit de faire grâce appartenait aux vestales ou à celui qui donnait la représentation à ses frais, l'*éditeur*.

Dès qu'un gladiateur était mis à mort, des esclaves accouraient et entraînaient son cadavre avec un crochet de fer par la *porte de la mort* (libitinensis) pour le conduire au *spoliarium*, lieu où il était dépouillé de ses armes.

Le vainqueur recevait une récompense : c'était soit une somme d'argent, soit une branche ou une guirlande de laurier ornée de rubans de couleur, soit le bâton nommé *rudis*, qui rendait la liberté au gladiateur s'il n'était pas esclave, et qui, dans le cas contraire, le dégageait seulement de l'obligation de combattre à l'avenir dans l'arène.

Hercule était le dieu particulier des gladiateurs : les *rudiaires*, c'est-à-dire ceux qui étaient rendus à la liberté, suspendaient leurs armes dans son temple.

Millin, qui croit que les statues du *Gladiateur mourant*, du *Gladiateur Borghèse*, par Agasias, et du *Gladiateur rudiaire*, ne sont autre

chose que des statues de guerriers, ne cite comme des représentations certaines de gladiateurs que les antiques suivants : — Le gladiateur *Baton*, si célèbre sous Caracalla que ce prince lui fit de magnifiques funérailles. On voit sa figure sur un cippe sépulcral de la villa Pamphili ; il n'est pas nu ; il a sur la poitrine plusieurs bandes de métal; ses jambes en sont aussi couvertes; il a un collier. — Sur des mosaïques de la ville Albani, on voit un rétiaire appelé *Astyanax*, et un mirmillon appelé *Calendius*; ils ont les jambes garnies de plaques, et sont vêtus d'une tunique attachée avec une ceinture; auprès est le *lanista*, qui tient un bâton, signe de son ministère, et les excite à combattre; sur une autre mosaïque du même musée, des gladiateurs sont vêtus de même; un d'eux a sur la tête de grandes ailes qui rappellent le grand panache que les gladiateurs avaient emprunté des Samnites.

A Cometo, dans un tombeau étrusque découvert depuis peu d'années, on voit une peinture représentant un combat de gladiateurs dans un amphithéâtre dont les gradins sont soutenus par des échafaudages en charpente.

La *caricature* trouvée sur un mur à Pompéi fait allusion à une querelle des habitants de Pompéi et de ceux de Nuceria, qui eut lieu l'an 59 de J.-C., à l'occasion d'une représentation dans l'amphithéâtre. Les Pompéiens furent vainqueurs; mais Néron les condamna à être entièrement privés de spectacles et de jeux publics pendant dix années : c'était à cette époque une terrible sentence. — La caricature semble l'œuvre de plusieurs Pompéiens. Le gladiateur qui descend dans l'arène, la visière baissée et portant une palme dans sa main droite, est plus habilement dessiné que les deux autres personnages, dont l'un semble entraîner d'une échelle sur un lieu élevé un Nucérien prisonnier. — Il eût été, au reste, difficile de s'expliquer cette curieuse composition si l'artiste ou plutôt si les artistes n'avaient eu la complaisance d'écrire ces mots dans un coin du tableau : *« Campani victoria una cum Nucerinis peristis »*, c'est-à-dire, si nous comprenons : « Campaniens, vous avez péri dans la victoire aussi bien que les Nucériens. »

Le mot amphithéâtre, composé des mots grecs *amphi* et *théâtroi* (théâtre de côté et d'autre), désigne un bâtiment composé de deux théâtres ou demi-cercles réunis, d'où les spectateurs, rangés circulairement, voyaient également bien ce qui se passait dans un espace du milieu ou du centre nommé *arène*.

Les amphithéâtres ne furent d'abord qu'un vaste fossé creusé en terre : les spectateurs étaient assis autour sur les bancs de gazon.

On croit que le premier qui fut construit à Rome fut celui de Caïus Scribonius Curio. Il se composait réellement de deux théâtres en bois adossés l'un à l'autre, et qui tournaient, après la représentation théâtrale, avec les spectateurs qui y étaient placés, de sorte qu'en ôtant les scènes, ces deux théâtres formaient un seul amphithéâtre.

D'autres amphithéâtres furent ensuite construits en bois dans le Champ de Mars. Statilius Taurus, ami d'Auguste, en bâtit un en pierre à Rome, l'an 725 de sa fondation. Cet édifice fut incendié sous Néron, restauré ensuite, et enfin entièrement détruit. Les autres amphithéâtres de Rome, que l'on connaît par les souvenirs ou par leurs ruines, sont : l'amphithéâtre *castrense*, bâti sur la colline des Esquilies ; le *Colysée* ou amphithéâtre de Flavien, encore existant, et que Benoît XIV, pour le soustraire à des dégradations continuelles, plaça sous la protection de la mémoire des Martyrs ; enfin l'amphithéâtre bâti par Trajan dans le Champ de Mars, et détruit par Adrien.

L'*arène*, vide de spectateurs, était la partie de l'amphithéâtre dans laquelle se donnaient les combats d'animaux et de gladiateurs, et quelques autres jeux. On peut aisément se représenter cet espace sous la forme de deux orchestres du théâtre ancien, réunis et alongés de manière à offrir un ovale au lieu d'un cercle. L'arène était couvert de sable (*arena*) pour absorber et cacher le sang des animaux et des hommes, et aussi pour affermir le sol sous les pieds des combattants. Quelquefois, au lieu de sable, on le semait de couperose, du rouge brillant du cinabre, et même de paillettes d'or.

En certaines occasions, l'arène recevait des décorations naturelles, comme des arbres, ou se remplissait d'eau pour des jeux de naïades, de sirènes, pour des combats de navires ou de poissons. Les décorations sortaient de *trappes* ouvertes dans l'arène et conduisant à des constructions souterraines. L'eau sortait d'ouvertures latérales pratiquées dans la direction des *caveæ*.

Autour de l'arène étaient pratiquées les loges ou voûtes qui renfermaient les bêtes destinées au combat.

Les portes des *caveæ* étaient prises dans un mur qui entourait l'arène, et sur ce mur était pratiquée une avance, en forme de quai ou promenoir, appelé *podium*. Entre le podium, élevé de douze à quinze

pieds, et l'arène, il y avait ordinairement des fossés pleins d'eau ou *euripes* pour retenir les bêtes à distance des spectateurs. Dans l'origine, au lieu de fossés il y avait seulement des rets de treillis et des troncs de bois. Le podium était orné de colonnes et de balustrades, souvent aussi de peintures à fresque. On y disposait, avant la représentation, le *suggestus*, siége impérial couvert, lorsqu'il n'y avait pas encore de loge spécialement construite, et les chaises curules ou *biselii* : c'était le rang où siégeaient pour l'empereur les consuls, les sénateurs, les ambassadeurs, les vestales, les magistrats, l'éditeur des jeux.

Au-dessus du podium s'élevaient des gradins en retraite les uns sur les autres, divisés en étages et en coins (*cunei*), au moyen d'escaliers et de galerie (*præcinctiones*). Les spectateurs y parvenaient du dehors au moyen d'ouvertures pratiquées aux diverses *précinctions*, et nommées *vomitoria*.

Derrière les sénateurs, dans les deux premiers ordres ou *précinctions*, étaient placés les colléges de prêtres, les chevaliers, les tribuns civils et militaires, et les citoyens romains. Le peuple (*popularia*) était assis au-dessus, divisé en tribus. Les femmes étaient toutes rangées dans une galerie; les esclaves occupaient la galerie la plus élevée. Auguste assigna en outre des places différentes aux hommes mariés, aux célibataires, aux jeunes gens et à leurs pédagogues.

Un archéologue, pour donner l'idée de l'ensemble du bâtiment pris à vue d'oiseau, le compare à un cratère dont la cavité va en diminuant de haut en bas.

Les amphithéâtres contenaient ordinairement de trente à cinquante mille spectateurs. Le Colysée, d'après les recherches de Fontana, pouvait contenir aux représentations extraordinaires, et avec l'addition des siéges portatifs, plus de cent neuf mille personnes : c'est peu de chose en comparaison de la vaste étendue des *cirques* consacrés aux courses de chars, qui contenaient jusqu'à trois cent mille spectateurs.

La direction générale de l'amphithéâtre appartenait à un officier, qui avait le titre de *villicus amphitheatri*. D'autres officiers subalternes, nommés *cunearii* et *locarii*, veillaient au placement des spectateurs.

La façade extérieure des amphithéâtres était partagée en étages ornés d'arcades, de colonnes, de pilastres en plus ou moins grand nombre, et quelquefois de statues. Le Colysée a quatre étages.

L'usage des voiles tendues au-dessus des spectateurs, pour les dé-

fendre contre l'ardeur du soleil ou les injures de la pluie, n'a été introduit que dans les derniers temps de la république romaine.

Quintus Catulus « voulant imiter le luxe de Capoue », disent plusieurs auteurs, fit déployer en l'air le premier, à Rome, des voiles de pourpre, lorsqu'à l'inauguration du Capitole rétabli il donna des jeux au peuple. Lentulus Spinther, contemporain de Cicéron, dans les jeux qu'il fit célébrer en l'honneur d'Apollon, fit tendre sur le théâtre des toiles de la plus grande finesse. Jules-César, à la grande admiration des Romains, couvrit d'une voile tout le forum et la Voie Sacrée, depuis sa maison jusqu'au Capitole. Néron fit enrichir de broderies d'or une voile de pourpre; il était lui-même représenté au milieu en Apollon conduisant le char du soleil : des étoiles d'or brillaient autour de lui. Cette voile splendide fut employée dans la célèbre *journée d'or* où cet empereur voulut fêter Tiridates, auquel il avait donné le royaume d'Arménie. Toute la scène, toutes les décorations étaient dorées; les acteurs mêmes parurent vêtus de tissus d'or, et de la poussière d'or fut semée dans l'orchestre; c'était un luxe de barbarie qui aurait soulevé le dédain des Grecs. Nous avons déjà dit que des secrets conduits élevaient et faisaient retomber du haut des statues et du *velarium* une fine rosée odorante sur les spectateurs.

Lucrèce décrit les modifications de lumière qui résultaient de l'usage du *velarium*, dans le quatrième livre de son poème : « C'est l'effet que » produisent ces voiles jaunes, rouges ou noires, suspendues par des » poutres aux colonnes de nos théâtres, et flottants au gré de l'air dans » leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spec- » tateurs. La scène en est frappée. Les sénateurs, les dames, les sta- » tues des dieux sont teints d'une lumière mobile, et cet agréable reflet » a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théâtre est plus » exactement fermé et laisse moins d'accès au jour (1). »

De grands mâts qui s'élevaient de l'orchestre et étaient retenus par des anneaux aux murs d'enceinte, servaient à fixer le *velarium*. On voit encore de ces anneaux aux ruines des théâtres d'Orange et de Pompéi.

En quelques théâtres ou amphithéâtres, c'étaient les matelots qui gravissaient à ces mâts pour attacher les voiles ou les détacher. On

(1) Traduction de Lagrange.

rapporte qu'un jour l'empereur Caligula leur ordonna d'enlever subitement le *velarium*, afin de se procurer le plaisir de voir le soleil tomber tout-à-coup d'aplomb sur les têtes découvertes des spectateurs. L'assemblée, d'abord stupéfaite, voulut quitter l'amphithéâtre; mais l'empereur, dit Suétone, fit fermer les portes, et défendit qu'aucune personne abandonnât sa place avant la fin de la représentation. On se rappelle aussi que Commode, qui se mêlait parfois aux combats de gladiateurs, croyant entendre le peuple huer Sa Majesté, ordonna aux matelots, alors occupés à tendre les voiles, de tuer les mécontents.

Ceux qui savent par expérience combien il est difficile de maintenir étendues de larges toiles, surtout lorsqu'on ne peut donner au centre un point d'appui, regretteront que les auteurs latins n'aient pas laissé de description plus satisfaisante des moyens mécaniques employés par les anciens. Fontana propose un plan d'un *velarium* d'amphithéâtre, mais sans explication.

Outre le Colysée ou amphithéâtre Flavien à Rome, voici, d'après M. Quatremère de Quincy, les principaux amphithéâtres dont les ruines sont assez conservées pour être étudiées avec utilité.

A Albe, petite ville du Latium, on reconnaît les traces d'un amphithéâtre près du couvent des Capucins, — il en existe un près du Tibre à Otricoli, ville de l'Ombrie, — un près du Garigliano, autrefois le fleuve Lyris, il était bâti en briques, — un à Pouzzol, dont il reste encore une partie d'arcades, et les loges où l'on enfermait les bêtes féroces, — un de construction étrusque à Sutrium; — un à Capoue, — un à Vérone, — un au pied du Mont-Cassin, dans le voisinage de la maison de Varron,—un à Pœstum,—un à Syracuse,—un à Agrigente, — un à Catane, — un à Argos, — un à Corinthe, — un magnifique à Istrie, — un très-grand à Hipella, en Espagne; — la France en compte un à Arles, un à Autun, un à Fréjus, un à Nîmes, que l'on nomme les *Arènes*, un à Saintes, que l'on nomme les *Arcs*.

MÉMOIRES DE DAMID LE COSAQUE.

(Fragment traduit du Russe.)

J'avais à peine vingt ans, lorsque le chef spirituel de notre district me porta comme candidat à un emploi de diacre. Plein d'affection pour notre famille, il n'attendait que l'occasion pour me faire un ecclésiastique distingué et me doter d'un bon revenu.

Mais de fatales vacances renversèrent ce beau plan, et me firent un employé administratif de neuvième classe, condamné à cette fonction pendant toute ma vie.

Je m'étais assis sur les bancs de l'école de théologie. Mes examens du mois de juin s'étaient heureusement terminés, et je me réjouissais à la seule pensée de revoir le village natal de Krochaliew, dans l'Ukraine, dont mon père était pasteur.

Il y avait à Krochaliew, outre un grand nombre de Cosaques et de paysans, beaucoup de nobles, petits propriétaires fonciers. Plus de trente étaient dans le village seulement. Mon père, Kalistrate Slastina, jouissait de la considération générale : il faisait même partie de la noblesse, bien qu'il fût le premier de sa race; et indépendamment de ses revenus ecclésiastiques, il possédait beaucoup de terres labourables et un bois d'une jolie étendue. Nous avions aussi un verger très-spacieux. Certainement, sous le rapport des économies, Kalistrate Slastina non-seulement pouvait aller de pair avec nos gentilshommes de Krochaliew, mais il les dépassait de beaucoup. La plupart d'entre eux lui devaient même de bonnes sommes. Lorsque les jours de dimanche ou de fêtes il se promenait dans le village avec son vêtement violet et son jonc d'Espagne à pomme d'or, grands et petits s'inclinaient et témoignaient leur respect. Pour lui, il savait toujours

se tenir dans les limites du décorum, et conservait en toute occasion la dignité de son état; il buvait modérément dans les festins; il ne faisait pas trop payer les actes de son ministère, et n'exigeait point un salaire exorbitant pour les mariages et les enterrements. A l'église, il lisait toujours les prières distinctement, et se montrait toujours solennel dans ses discours. Mais la jeunesse de Krochaliew n'était pas très-contente de lui, parce qu'il prolongeait journellement davantage le service religieux et qu'il censurait vivement les folies et les désordres des mauvais sujets.

Mais cet homme, qui dominait sur toute la congrégation, ne commandait guère chez lui. Ma mère s'y prenait bien pour rester maîtresse au logis: quand elle remarquait que mon père était de joyeuse humeur, elle lui présentait sa requête, et s'il la rejetait, elle avait l'art de céder et de se réserver pour un autre moment. Elle répétait cette manœuvre jusqu'à ce qu'elle eût rencontré l'instant favorable: ainsi la goutte d'eau vient à bout de creuser une pierre. Dans son intérieur, le bon Kalistrate, sans s'en douter, agissait donc presque toujours d'après des inspirations contraires à ses idées personnelles. Il est vrai que ma prudente mère n'abusait jamais de son pouvoir, et qu'elle savait se borner. Elle ne prenait que la seconde place aux yeux des habitants. D'ailleurs c'était une ménagère intelligente et laborieuse; elle préparait parfaitement bien les fruits confits, et son hydromel doux et spiritueux était renommé dans tous les environs. Mais parlons maintenant de moi.

J'étais prêt à partir. J'avais en main le bâton, car c'était à pied que je devais parcourir tout le chemin qui s'étend entre le siége de l'Eparchie et le village de Krochaliew: heureusement je rencontrai sur la place du marché une des ouailles de mon père; c'était un Cosaque venu à la ville avec trois paires de bœufs pour y vendre de la cire, et surtout de l'huile de lin; ce commerce lucratif avait enrichi son père et son grand-père. Ce compatriote me reconnut tout de suite, et me salua très-civilement. Il repartait le lendemain pour le village, et il m'offrit, sur son chariot, une place que j'acceptai. Rien d'extraordinaire ne marqua notre voyage. Seulement, le soir, en traversant une vaste forêt de sapins, nous entendîmes avec effroi les cris sinistres des hiboux : l'homme aux huiles et son valet prétendirent que c'était la voix des esprits, et je n'oserais dire que je fusse

bien rassuré. Un peu plus loin, ce furent de nouvelles terreurs, et pour le coup nous tremblâmes de tous nos membres : d'éclatants sillons de feu étincelaient sur nos têtes, et nous y voyions des dragons enflammés. Je ne sais trop ce que c'était réellement, car jamais dans mon école, on n'a agité la question de décider ce que c'est que ces feux-là.

Le troisième jour, vers midi, nous découvrîmes enfin le bienheureux village de Krochaliew. A la vue du clocher, mon cœur battit avec violence. Et, saisissant le fouet, je hâtai la marche paresseuse de nos bœufs, tout en fixant mes regards sur une épaisse fumée qui s'élevait d'une distillerie. Mes deux Cosaques, en voyant mon extase, s'imaginèrent que je récitais mentalement des patenôtres. Ils ôtèrent pieusement leurs bonnets et se signèrent. Cependant mon émotion allait toujours croissant, et je me serais presque élancé du haut du chariot. Enfin nous entrâmes dans le village, et je courus à la maison; j'y fus reçu à bras ouverts. Après le premier moment, mon père m'interrogea sur mes examens. Ma mère, au contraire, parla mariage. A ce mot, je ressentis une vague terreur, comme lorsqu'on se penche sur un précipice.

Le hasard vint en aide à ma bonne mère dans ses projets. Une noce se fit dans le village. Il était venu en tête à un greffier de la petite ville voisine de prendre pour femme une des jeunes filles que la bénédiction du ciel avait répandues dans notre hameau, comme les fruits dans le verger de mon père, où les branches pliaient sous leur poids. On s'en apercevait le soir, en voyant sur le seuil de chaque maison des groupes de sept ou huit belles à marier. Mon père n'était pas dans l'usage d'assister aux noces, mais l'invitation vint nous chercher ma mère et moi, avec toute la politesse d'usage; on nous priait de ne pas refuser le pain et le sel. Ma mère savait tenir son rang, elle accueillit l'invitation avec des formes cérémonieuses, et fit entendre que sa position lui interdisait de se livrer aux joies mondaines. Je répondis aussi par un refus. Mais ma mère me représenta qu'un jeune homme bien élevé ne devait pas rejeter les délassements honnêtes; que je n'étais que le fils d'un prêtre et que j'appartenais encore au monde. Je me laissai volontiers persuader, bien aise d'avoir occasion d'observer de près des fêtes que je n'avais encore vues que de loin.

Ma mère me fit comprendre que ma double qualité d'étudiant et d'habitant de la capitale de la province m'assignerait nécessairement une place honorable, puisque les nobles réunis pour la fête avaient tous la tête assez vide, et que la plupart des magistrats campagnards invités par l'époux étaient des idiots qui ne connaissaient pas le monde; qu'ainsi il me serait facile de briller par mes belles manières et par ma théologie.

Le jour désiré arriva, et dès le grand matin je me mis à faire ma toilette. Mes bottes en veau étaient un peu usées, je les amollis d'abord dans l'eau, puis je les couvris d'une composition d'huile et de sel qui leur donna une teinte noire inaccoutumée. Mon habit d'étoffe grise un peu râpé fut si bien brossé qu'il était impossible d'y apercevoir le plus léger duvet. Je mis une veste rouge dont j'attachai jusque sous le menton les boutons dorés qui devaient faire grand effet sur les belles de la noce. Ma mère me prêta, pour mettre à mon cou, un mouchoir de soie dont le fond jaune était rehaussé par une bordure aux couleurs de l'arc-en-ciel, et dont les angles étaient brodés en argent; puis je lissai soigneusement mes cheveux avec du beurre frais. Ainsi paré, je m'extasiai devant un miroir. Ma mère fut transportée d'admiration; elle préférait ma mise à tous ces habits bariolés des citadins; habits si larges qu'ils flottent sur les épaules.

J'entrai chez le père de l'épousée à onze heures sonnantes. La maison était remplie d'une foule de conviés : des femmes jeunes et vieilles, parées suivant la mode de Krochaliew, restaient gravement assises en cercle, ou tournaient autour de la chambre comme des moucherons. Les gens de la ville, les uns en habit bourgeois, les autres dans l'uniforme de leurs emplois, prirent à mon arrivée un air fort peu bienveillant; mais, en jetant un coup d'œil sur ma parure, je demeurai persuadé que c'était par envie. La maîtresse de la maison parut, et offrit elle-même aux invités des verres d'eau-de-vie; je m'approchai, mais par malheur avec trop de vivacité, et l'eau-de-vie se répandit sur sa robe : on rit de tous côtés, et moi je me hâtais de me retirer après avoir baisé la main de la dame. Celle-ci par politesse s'inclina pour me baiser au front, mais ma tête en se relevant lui heurta le visage avec violence, et elle poussa involontairement un cri. Je fus sur le point de m'évanouir de honte et de dépit, et sans quelques mots bienveillants de la dame, j'aurais fui à l'instant cette malen-

contreuse maison. J'étais confus; j'avais le vertige; j'entendais des éclats de joie insultants; je supportais les railleries interminables d'un vieux mercier parent de l'époux. Cependant les maîtres de la maison, qui devaient de l'argent à mon père, voulurent me ménager, et bientôt il n'y eut plus que les jeunes personnes qui chuchotèrent en riant à mes dépens. Une seule entre toutes me regardait avec compassion et semblait affligée de la gaîté moqueuse des autres. Lorsque je lui fus présenté à mon tour, elle rougit légèrement, et me demanda des nouvelles de ma mère. Elle me parut ravissante de beauté; ses yeux de couleur d'azur brillaient d'un feu doux; ils exprimaient une grande bonté et promettaient un vrai paradis sur terre. Représentez-vous de plus une pudeur, une modestie délicieuse qui se montrait dans tous ses traits; des traits réguliers, une taille peu élevée, mais pleine de grace, et la fraîcheur d'une villageoise.

Cependant lé moment du dîner arriva; et je ne sais comment il se fit qu'à table je me trouvai en face de la compâtissante blonde, et que le mercier railleur s'assit à ma gauche. J'étais justement dans la position des ames lorsqu'au sortir de la vie elles paraissent devant le tribunal suprême : dans le lointain elles découvrent le paradis, et le gouffre béant de l'enfer est à leur gauche.

Cependant je devins assez gai; mes regards rencontraient ceux de ma charmante voisine, qui semblait de son côté ne pas me voir sans déplaisir. On nous excita à boire; ma tête s'échauffa, et à la fin du repas, je devins plus expansif. Le mercier, qui avait été fort moqueur, faisait maintenant tous ses efforts pour effacer par ses prévenances la fâcheuse impression de ses premières paroles : il remarqua les regards de feu que je lançais de l'autre côté de la table, et me dit à demi-voix : « C'est vraiment une charmante fille; c'est une rose qui attend la main qui doit la cueillir. A qui appartiendra-t-elle ? Elle a seize ans et demi; elle est jolie, sa taille est gracieuse; et en outre est elle fille unique. Sa mère la garde comme la prunelle de ses yeux; la petite, d'ailleurs, aura aussi du bien : elle possède une belle métairie, une distillerie, etc. Personne ne sait mieux cela que votre père : la dame Jachimowna lui doit sans doute quelque chose pour des grains fournis à sa distillerie, et je pense qu'elle mordrait à l'hameçon, si on lui offrait d'éteindre cette dette au moyen d'une alliance. Quant aux négociations matrimoniales, je puis dire, sans me vanter, que person-

nellement j'en ai mené plus d'une à bonne fin, lorsqu'il avait été préalablement réglé que mes peines seraient récompensées. Chacun vit de son travail. »

Pendant le discours de ce bavard, j'étais sur les charbons, mais il ne m'échappa pas un seul mot. Cependant la table avait été enlevée; et des verres que l'on remplissait toujours circulaient incessamment, comme pour bouleverser toutes les cervelles. Je fus du nombre des victimes; je m'étais déjà si largement abreuvé, que bientôt ma pauvre tête commença à courir les champs : je distribuais des embrassades à tout le monde, et je lançais de tous côtés des proverbes et des maximes scolastiques. Enfin nous vîmes entrer deux violons et un harpiste, qui arrivaient de la ville sur l'ordre du marié. Aussitôt mes pieds s'agitèrent; je comptais danser, mais au lieu de nos airs nationaux, ces musiciens ne donnèrent que des contredanses allemandes ou françaises, dont, malgré tous mes efforts, je me tirai au plus mal. Enfin je trébuchai et roulai par terre avec ma danseuse, qui se releva en pleurant de honte, et se réfugia dans une chambre voisine; pour moi, je n'avais pas la force de me remettre sur mes pieds. Quelques gentilshommes me firent conduire dans une pièce écartée, et étendre sur un lit.

Je me réveillai le lendemain de bonne heure. Dans la maison l'on entendait encore les invités ronfler sur tous les tons. Ma tête était lourde, je me rappelai tristement ce qui m'était arrivé la veille : je m'habillai à la hâte, et, sans regarder autour de moi, je courus au logis. J'y fus accueilli par ma mère avec une tendre compassion; mon père, au contraire, me reçut d'un air plein de sévérité. Il blâma mon intempérance, qui, disait-il, ne convenait ni à mon âge ni à mes fonctions futures. Ma mère allégua que les choses ne se passent jamais autrement dans une noce. « Si Damid, disait-elle, n'avait pas bu avec zèle à la prospérité des mariés et de toute la famille, on aurait pris sa réserve pour une offense. »

Plein de reconnaissance pour cette bonne mère, je m'empressai de satisfaire sa curiosité; et je lui racontai tout de point en point. Surtout je lui peignis avec chaleur la beauté aux yeux bleus qui m'avait témoigné de l'intérêt. — D'après ta description, dit ma mère, je devine quelle est cette jeune personne. C'est certainement Nastuscha Opariéwna, fille de Joachimowna. — Voilà justement comme l'a nommée le mercier-courtier. — Comment ne serait-ce pas elle? mon ramier

distingue très-bien la colombe qui lui est destinée. — Comment destinée? m'écriai-je plein de joie et de surprise, que voulez-vous dire? — Oui, cela me tient au cœur depuis long-temps; j'en ai souvent parlé à Nastuscha : il n'y a que sa mère à qui je n'ai encore rien dit. C'est une femme un peu orgueilleuse, qui regarde volontiers les gens du haut de sa grandeur. Mais que la volonté de Dieu soit faite! du reste, on ne peut rien tenter ici que par un intermédiaire.

Il fut bientôt trouvé. Quelques jours après, les sonnettes se firent entendre dans la rue; elles ne se turent que devant notre maison. Je vis descendre d'une voiture maître Lavelius Dementewitsch Peresiptschenho. C'est la coutume, dans notre pacifique Ukraine, que tout ce qui s'appelait capitaine de cercle, assesseur, juge, en un mot homme en place; tout ce qui appartient à une des familles auxquelles ces places sont dévolues; tout ce qui leur est allié ou se vante de l'être; ou même quiconque a une clochette attachée à sa voiture, trouve des gens empressés à lui fournir des chevaux et des guides. Ils n'ont pas besoin de posséder des chevaux, et peuvent aller sans payer de village en village et même de cercle en cercle.

Au moment de la visite dont je parle, j'étais assis dans ma chambre, occupé à un sermon que, d'après le conseil de mon père, je devais prononcer le dimanche suivant, sermon qui devait me couvrir de gloire aux yeux des habitants de Krochaliew, et leur donner une haute idée de mon talent et de ma science. Mais dès que j'eus aperçu le seigneur Lavelius, le sermon, la science, l'éloquence furent oubliés. Mon père vaquait aux fonctions de son ministère; ma mère était sortie, je devais donc recevoir moi-même l'hôte qui venait de nous arriver.

« Votre serviteur, très-honoré et très-cher Damid, s'écria celui-ci en entrant. Je viens pour de très-importantes affaires, qui concernent la belle Nastuscha Petrona Opariewna. Mais, afin que votre père ne se doute pas que je veux le circonvenir, j'ai quelques autres affaires à lui proposer : je veux acheter du miel et de la cire, et lui indiquer un homme sûr qui cherche à emprunter quelques centaines d'écus dont il lui paiera un bon intérêt. »

Que pouvais-je répondre? En repoussant cette entremise, j'aurais montré de l'indifférence pour la gentille Nastuscha, et donné occasion à l'intrigant mercier de lui chercher partout un autre mari. Du reste, maître Lavelius interpréta mon silence comme il convenait à ses vues;

il y vit une approbation, et, aussitôt changeant de conversation, il me raconta les caquetages de la ville.

Ma mère rentra enfin, et vint me tirer de cet océan de paroles où j'allais me noyer. L'affaire se traita à la satisfaction des deux parties; et il resta convenu que l'adroit agent parlerait du mariage à mon père avec indifférence, et comme d'une pensée qui lui était venue par hasard. Ainsi fut fait. Mon père, après avoir vendu avantageusement son miel et sa cire, se montra d'humeur accommodante; et bien qu'une alliance avec la famille de Jachimowna n'eût pas semblé d'abord lui sourire, il finit par se rendre à l'éloquence du négociateur. Le dîner vint, et les dernières difficultés furent levées le verre à la main.

Mon sort était donc décidé : il m'était permis d'aspirer à la main de l'aimable Nastuscha. On convint que le seigneur Lavelius reviendrait la semaine suivante, et amènerait un autre négociateur, avec lequel il irait trouver la dame Jachimowna. Pour moi, afin de modérer l'agitation de mes pensées et de mes désirs, je travaillai avec ardeur à l'achèvement de mon sermon, et je le prononçai avec succès.

Le jour tant désiré arriva enfin. Le jeudi, vers dix heures, les sonnettes de la poste retentirent une seconde fois sur la route, et ne cessèrent qu'en face de notre maison. Un moment après, maître Lavelius entrait, accompagné d'un autre personnage petit, épais, haut en couleur. Tous deux semblaient venir d'une noce. Sans perdre de temps, l'on s'assit pour le déjeuner, qui me parut bien long. Enfin, nos deux négociateurs se levèrent ayant la langue épaisse et la tête lourde, et ils furent conduits dans une chambre pour y prendre quelque repos. J'employais ce temps à ma toilette; mais cette fois sans la veste rouge et la cravate jaune. Au bout de deux heures, les deux arrivants étaient debout; et, après avoir reçu la bénédiction de mon père, je me rendis avec eux à la demeure de ma bien-aimée.

Une servante les pieds nus, les cheveux épars, nous reçut et nous pria d'attendre un peu. Une demi-heure se passa; puis une heure; personne ne paraissait. Mais en revanche on entendait dame Jachimowna querellant ses domestiques. Je commençais à perdre patience; mais mes deux guides plaisantaient; ils trouvaient ample matière à rire. Enfin, la matrone vint à nous. C'était une grande et grosse femme au nez retroussé, aux joues gonflées : ses sourcils froncés an-

nonçaient son humeur. Elle portait sur la tête un mouchoir de soie noué par devant, et aux pieds des bas de laine bleue; le reste de sa parure se composait d'une robe semée de fleurs d'une couleur claire, et d'un mouchoir de laine qui lui couvrait le cou. Du reste, une grande dame, entourée de tout l'éclat d'une illustre naissance et d'une brillante fortune, ne nous aurait pas reçus avec plus de fierté que dame Jachimowna dans cet accoutrement.

Lavelius, le plus âgé de mes introducteurs, après une longue allocution, vint enfin, par de longs détours, à conclure dans les termes suivants : « Ce que Dieu a décidé, ne le contrarions pas! La vieillesse se fane, et la jeunesse fleurit : comme une rose, votre fille vient de s'épanouir. Que sa mère la marie donc puisqu'elle le peut. Un bijou si précieux ne doit pas rester plus long-temps enseveli dans la retraite. Voyez : nous amenons un chaland, et nous réclamons votre bienveillance. »

Jachimowna se prit à sourire d'une manière équivoque; elle nous montra des siéges sans mot dire; puis, au bout de quelques minutes, lorsqu'elle eut mis de l'ordre dans ses pensées, elle s'exprima ainsi, d'une voix lente et avec de nombreuses poses : « Il n'y a véritablement rien à dire ni contre les entremetteurs ni contre le prétendant.... Les entremetteurs sont des personnes respectables qui ont rempli des charges. —Leur médiation ne peut être un déshonneur pour personne. —Le postulant est un jeune homme agréable. — Il a une belle voix et une rare éloquence, comme j'en ai pu juger dimanche. —Il appartient à une riche maison, dont il sera l'unique héritier. —Mais est-il convenable que ma fille devienne l'épouse d'un prêtre?

— Et pourquoi cela ne serait-il pas convenable? reprit d'un air modeste et grave à la fois maître Lavelius.

— C'est un cas très-grave, monsieur. Le grand-père de Nastuscha servit dans l'administration d'un régiment; son père tint les registres de l'administration de la province; enfin, moi-même je ne suis pas d'une famille vulgaire : mes ancêtres appartiennent à la noblesse depuis que le monde est monde. Et Nastucha serait la femme d'un prêtre? cela ne se peut!

— Mais le sacerdoce est une profession très-honorable, digne Jachimowna : réfléchissez-y; depuis des siècles les chefs de familles ont sans difficulté marié leurs filles à des ecclésiastiques. Ainsi, Laban,

certes, un très-grand seigneur, donna pourtant ses deux filles à Jacob, qui était patriarche, et conséquemment ecclésiastique.

— Et moi je vous dis que si le patriarche de Saint-Pétersbourg lui-même me demandait ma fille, je ne la lui donnerais pas.

— Mais permettez-moi d'ajouter, vénérable dame, que le père du prétendant est un Kalistrate ; qu'ainsi il est gentilhomme.

— Gentilhomme ! lui qui ne peut posséder des serfs. Quelle espèce de seigneurie est-ce là ?

— Pourtant, voyons un peu : vous dame Jachimowna, vous aviez cinq ou six serfs ; deux se sont échappés, un troisième est mort, le quatrième est devenu soldat ; et maintenant, en comptant les petits enfants, vous possédez huit personnes. Le respectable Kalistrate n'a rien de pareil. Mais la bénédiction du ciel se manifeste d'une autre manière ; et, s'il le voulait, il pourrait acquérir une seigneurie à cinquante serfs.

— Il le pourrait s'il ne destinait pas son fils à l'église, et s'il l'enrôlait plutôt au service de l'état, dans quelque emploi administratif, alors il aurait pu être quelque chose de ce mariage. Mais autrement, excusez-moi, mon refus est formel.

— Eh bien ! si cela est votre dernier mot, il n'y faut plus penser. Nous ferons bien tous nos efforts pour déterminer Kalistrate à permettre que son fils renonce à la théologie et qu'il entre dans les charges civiles ; mais nous n'avons aucun espoir de réussir. Promettez-nous cependant, très-honorée dame, de ne point marier votre fille avant que notre client ait obtenu un emploi.

— Je vous le promets, si jusque-là il ne se présente pas de prétendant.

— Nous voudrions une promesse sans restriction.

— Eh bien ! soit. Ma fille et moi nous attendrons jusqu'à ce que Damid ait atteint le premier degré de l'échelle des honneurs.

Je gardais cependant un profond silence, lorsque tout-à-coup dame Jachimowna se tournant vers la porte, dit à haute voix : « Fais préparer le thé. » J'espérai voir Nastuscha ; vain espoir ! Au bout d'une demi-heure, ce fut la servante aux pieds nus, qui apporta le thé, tout versé, dans les tasses. Mes patrons sourirent à la vue d'un flacon d'eau-de-vie. La matrone daigna verser elle-même de l'eau-de-vie dans mon thé. Je dis thé, quoique ce breuvage formé d'une infusion de

safran et de je ne sais quelle autre plante n'en méritât pas le nom.

Nous restâmes long-temps attablés; et mes négociateurs vidèrent un nombre prodigieux de tasses. Enfin nous nous levâmes, et nous regagnâmes la maison. J'étais plein d'anxiété.

Mon père accueillit fort mal les conditions de Jachimowna. Que devais-je faire? je sentais mon amour augmenter; et mon père était inflexible. Le chagrin me mina insensiblement. Je ne songeais plus ni à l'étude, ni aux examens qui s'approchaient, ni à la place de diacre qui m'attendait.

J'errais dans les lieux les plus solitaires, et souvent dans un bois voisin du jardin de la matrone. Un jour, je me glissai jusqu'à la haie; mon œil franchit cette barrière, et je vis ma chère Nastuscha, qui, elle aussi, se promenait sous les arbres, en chantant un air mélancolique. A sa vue mon cœur s'émut. — C'est vous, dit-elle en m'apercevant. Que faites-vous là? — Moi, je voulais me reposer. — Cela n'est pas croyable, me dit-elle en souriant. Allons, parlez-moi franchement. — Je ne pus dissimuler, et la vérité m'échappa. Je voulais vous voir, dis-je. — Moi, dit-elle avec un sourire..... — Ah! Nastuscha, les yeux sont où est le cœur. — Elle ne répondit rien. Nous pénétrâmes dans le bois. Et lorsque l'épais feuillage nous eut dérobé la vue du jardin, Nastuscha s'arrêta; et d'une voix pleine de douceur : est-ce bien vrai, dit-elle, que vous m'aimez? Pourquoi donc ne pas vous rendre aux exigences de ma mère? elle ne veut pas que je sois l'épouse d'un pasteur. Pour moi, il m'est indifférent de vous voir vêtu de l'habit, de la robe ou de l'uniforme. — Que voulez-vous dire? que je vous serai toujours indifférent? — Oh! non, non! songez seulement à persuader votre père; et ne vous inquiétez pas du reste.

Plein d'un trouble délicieux, j'exprimai à ma bien-aimée ma reconnaissance. Elle rougit, promena ses regards sur le gazon, puis me sourit délicieusement. Dans l'ivresse de mon bonheur, il me semblait voir le ciel ouvert. Nous nous promenions ainsi, quand tout-à-coup Nastuscha s'écria que sa mère allait venir la chercher au jardin, et disparut avec la rapidité d'une flèche. — Peu de temps après elle fut ma femme; mais au lieu d'une bonne cure, je n'eus qu'un chétif emploi d'administration, d'où je n'ai jamais pu sortir.

LE VILLAGE DES ÉCHECS.

Une destinée bien glorieuse pour les échecs et que ce jeu partage avec les villes, les royaumes et les nations les plus célèbres de l'univers, est que l'histoire de leur origine et de leur enfance se perd dans les ténèbres de l'antiquité la plus reculée. L'invention des échecs précède toutes les époques de l'histoire profane et remonte jusqu'aux siècles fabuleux.

Depuis plus de cinq siècles, le jeu des échecs, connu en Europe, y est universellement accueilli et estimé, il y a eu, comme les sciences, ses propres écrivains; il a donné matière à des dissertations, des traités et des essais dans toutes les langues vivantes, et, d'après les faits historiques qui nous sont transmis, on voit qu'il n'a souffert depuis cette époque que de faibles changements et de légères variations.

Mais un phénomène mémorable dans l'histoire des échecs, et qui mérite d'être cité comme un exemple unique dans son genre, est un simple village d'Allemagne, situé à deux lieues d'Halberstadt, qui n'a pour habitants que des joueurs d'échecs. Tous les membres de cette commune, jeunes gens, hommes faits et vieillards, dont le nombre peut monter à trois cents hommes, jouent les échecs avec un zèle qui ne se dément point depuis au moins trois siècles. Deux célèbres joueurs d'échecs de notre époque ont visité Stroebeck, et lutté avec ses plus forts joueurs; l'un est M. Silberschmidt, l'autre est M. W. Lewis, auteur de la relation qui suit.

VOYAGE AU VILLAGE DE STROEBECK,

PAR W. LEWIS.

Pendant l'été de l'année 1831, dans un voyage que je fis en Allemagne, je m'arrêtai quelques jours à Halberstadt. Non loin de cette ville, on rencontre un petit village nommé Stroebeck, dont les habitants, depuis plusieurs siècles, passent pour d'excellents joueurs d'échecs. Quelques historiens ont avancé que ce village perdrait son indépendance, s'il arrivait à l'un de ses habitants de se montrer inférieur à ce jeu, et on ajoute que, pour cette raison, jamais aucun des joueurs de Stroebeck ne consentit à terminer une partie contre un étranger. Mais c'est une erreur. Je tiens des anciens de ce village ce que je vais raconter, touchant l'origine du jeu d'échecs à Stroebeck.

Un dignitaire de la cathédrale d'Halberstadt fut exilé à Stroebeck. Sa disgrâce, selon l'usage, ayant éloigné de lui la foule de ses amis, ce prélat, pour adoucir les ennuis de l'exil, se mit en tête d'enseigner les échecs aux habitants de ce village, qu'il avait pris en grande affection. Il les trouva très-disposés à profiter de ses leçons, et bientôt même il les vit avec joie faire de rapides progrès. Ses soins furent couronnés d'un double succès, car non-seulement il fit de ses élèves de bons joueurs d'échecs, mais il sut encore habilement profiter de ses leçons pour former leur esprit et leur cœur, et, dans leurs relations avec leurs voisins, il fut facile de s'apercevoir d'une grande amélioration dans leurs mœurs. Après un assez long exil, ce prélat fut rappelé et promu à l'évêché d'Halberstadt, mais sa nouvelle dignité ne lui fit pas oublier *son Stroebeck*, comme il avait coutume de le désigner. Il continua à visiter souvent ses anciens élèves, et parmi les bienfaits que ces derniers durent à son bon souvenir, on compte la fonda-

tion d'une école publique gratuite. — Tels sont les renseignements que je recueillis de la bouche des habitants de ce village.

Situé entre Halberstadt et Brunswick, Stroebeck (anciennement *Stroepke*) est éloigné de six milles environ de la première de ces deux villes. Cette distance peut être abrégée d'un mille en passant à travers champs. A un quart-d'heure de marche d'Halberstadt, on distingue le clocher de son église. Ce village est assis dans un bas-fond, à un mille à peu près de la grande route, et compte environ cent vingt feux. Profitant d'une belle journée, je me rendis à Stroebeck, un vendredi, dans l'après-midi; je frappai à la porte du pasteur, qui me reçut avec l'aisance et les manières d'un homme bien élevé. — « Vous n'avez pas » été heureux, me dit-il, vous avez mal choisi votre jour; la beauté du » temps a engagé tous les habitants à se rendre aux champs pour va- » quer aux travaux de la moisson, et moi je n'entends rien aux échecs; » mais, ajouta-t-il, dimanche prochain, donnez-vous la peine de re- » venir, et bien certainement vous trouverez à qui parler. » — Il m'apprit que les échecs étaient toujours en grande faveur, et que Stroebeck comptait plusieurs joueurs remarquables. Quoique lui-même fût étranger à ce jeu, il était cependant si convaincu de l'avantage que peut procurer l'étude des échecs, qu'il exhortait les enfants, qui fréquentaient l'école publique, à employer leurs moments de loisir à s'en bien pénétrer; il avait même réussi à obtenir de la commune une somme annuelle pour l'achat de six échiquiers garnis de leurs pièces, destinés à récompenser les six meilleurs joueurs parmi les élèves, dont le nombre s'élevait à quarante-huit. Voici le moyen qu'on employait pour arriver à juger ceux qui avaient mérité les prix du concours. On faisait deux paquets de bulletins; chaque paquet en contenait vingt-quatre, numérotés de 1 à 24. Les enfants, partagés également en deux bandes, de vingt-quatre chacune, tiraient, chacun de son côté, et tour à tour, un bulletin de chaque paquet. Ceux qui amenaient le numéro 1 jouaient l'un contre l'autre, le numéro 2 contre le numéro 2, et ainsi de suite. Les vaincus se retiraient, et les vingt-quatre joueurs restants en appelaient encore au sort, en suivant le même ordre, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que six gagnants, auxquels étaient donnés les six échiquiers. — C'est à tort que l'on a prétendu que les professeurs étaient obligés de donner aux élèves des leçons d'échecs.

Je pris congé du pasteur et me dirigeai vers l'auberge du village. L'hôte m'engagea à revenir le dimanche suivant, si j'avais le désir de faire une partie avec l'un des habitués. L'auberge a pour enseigne un échiquier grossièrement taillé en pierre; dans la salle de réunion étaient aussi suspendus contre le mur trois échiquiers, dont l'un était l'échiquier ordinaire, et les deux autres, d'une plus grande dimension, à l'usage des joueurs.

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, je dirigeai ma promenade vers Stroebeck. Une fois arrivé, je m'empressai de me rendre chez le syndic du village, qui m'offrit très-gracieusement de m'accompagner à l'auberge où les joueurs avaient l'habitude de se rendre. Là, il me fit voir leur antique échiquier avec toutes ses pièces, soigneusement tenu sous clé. Cet échiquier est d'une grande dimension, il a plus de deux pieds carrés, compris l'encadrement, large environ de quatre pouces (1). Autour de l'échiquier, et sur l'encadrement même, on a représenté le village de Stropeke (c'est ainsi qu'on doit prononcer); mais ce n'est point un bas-relief, comme le prétend M. Silberschmidt, mais bien une grossière mosaïque. S'il en faut croire cet échiquier, il paraîtrait qu'à Stroebeck, lorsqu'on exécuta ce dessin, il existait trois tours ou clochers; mais aujourd'hui il n'en reste plus que deux, le troisième ayant été démoli; à sa place s'élève une scierie. L'inscription gravée sur cet échiquier nous apprend que le 13 mars 1651, l'électeur de Brandebourg en fit don au village de Stroebeck (2). La seconde face est divisée en 96 cases (12 par 8). Ce côté sert à la partie du *Courrier*, qui se joue avec les pièces ordinaires du jeu d'échecs; seulement chaque joueur prend en plus quatre pions, deux *courriers*, une pièce et un fou; ces deux derniers portent maintenant le nom de conseillers d'état.

Stroebeck reçut encore du même électeur deux jeux complets: l'un en ivoire, qui servit à jouer les parties décrites plus bas; l'autre en ar-

(1) Pieds et pouces anglais.

(2) Voici la traduction littérale de cette inscription : Son Altesse Sérénissime, l'électeur de Brandebourg et prince d'Halberstadt, l'illustre seigneur Frédéric Guillaume a, par grâce spéciale, le 13 mai 1653, fait présent au bourg de Stroebeck de ce jeu des Échecs et des Courriers, et promis gracieusement de le protéger dans ses priviléges; laquelle faveur est consignée ici pour une éternelle mémoire.

gent, dont moitié des pièces étaient dorées. Ce dernier n'existe plus; on l'avait prêté au doyen du chapitre d'Halberstadt, qui oublia de le rendre. Cette perte, après tout, paraît déjà dater de loin, aucun des habitants existants de nos jours ne se souvenant d'avoir vu ces pièces remarquables. Celles en ivoire sont trop petites pour la dimension de l'échiquier; mais elles sont assez bien conservées, et, pour la forme, ne s'éloignent pas trop de celles actuellement en usage. La partie supérieure de la pièce nommée *évêque* (1), au lieu d'avoir la forme d'une mitre, ressemble plutôt à une *écope* ou à un *baquet renversé*. Le club ne possède que deux ouvrages traitant des Échecs; l'un est une copie incorrecte de *Gustave Selenus*, le second est le *Codex der Schachspielkunst* de *Koch*, en deux volumes. Depuis long-temps le premier de ces deux ouvrages est connu à Stroebeck; mais il n'y a que quelques années que ses habitants doivent le second à l'amitié de leur digne pasteur.

Après avoir examiné toutes leurs richesses, je proposai à l'un des assistants de jouer une partie, ce qu'il accepta sans se faire prier. Je crois qu'anciennement leur réglement prescrivait de ne jouer avec les étrangers que de l'argent; en conséquence, je m'attendais à ce qu'ils fixeraient le taux de l'enjeu: mais il n'en fut pas ainsi, et notre partie fut entièrement désintéressée. Je ne sais pas si cette infraction à leurs usages avait pour cause quelque perte récente; je serais cependant assez disposé à le croire, M. Silberschmidt m'ayant souvent affirmé qu'ils ne jouaient pas moins de dix frédérics d'or la partie.

On m'a assuré qu'il y avait à Stroebeck plusieurs joueurs remarquables; je ne puis dire si mon adversaire avait l'honneur d'être compté au nombre de ces derniers; mais, pour moi, je l'ai trouvé vraiment très-faible. Les remarques que j'ai été d'ailleurs à même de faire en causant avec ces messieurs, me font fortement soupçonner qu'un joueur de première force rendrait sans peine le cavalier au premier venu de ces amateurs.

Actuellement, à Stroebeck, on ne joue plus que rarement la partie du *Courrier*. *Gustavus Selenus* donne comme une certitude qu'elle y a été jouée de temps immémorial, et que même elle a donné naissance au jeu d'Échecs tel que nous le connaissons aujourd'hui. A cette partie, le

(1) En français le *fou*. On sait qu'en Angleterre le *fou*, aux Échecs, porte une mitre ou bonnet d'évêque.

trait du fou était limité à trois cases ; par exemple : un fou, placé à la 4e c. du roi, ne pouvait être joué que seulement aux cases suivantes, savoir : la 2e du cavalier du roi, la seconde du fou de la dame, la 6e du cavalier du roi, et la 6e du fou de la dame. Le fou ne pouvait envahir la case du milieu ; mais il pouvait, comme le fait un cavalier, sauter par-dessus cette case, qu'elle fût occupée par une pièce de sa couleur ou par une de celle de son adversaire.—La puissance de la reine était encore plus restreinte ; il ne lui était permis de faire, soit en avant, soit en arrière, qu'un pas à la fois, en continuant toujours à marcher sur la même couleur. Cependant, pour le premier trait, elle avait le privilége de faire un *saut de faveur* (1), c'est-à-dire qu'elle pouvait d'un seul coup se placer sur la troisième case. A cette partie du *Courrier*, les trois premiers traits étaient toujours exécutés par les pions des deux tours et celui de la dame, chaque trait de deux cases seulement.

D'après *Gustavus Selenus*, un échiquier figure dans les armes de la ville d'Ascherleben, située dans la même province que Stroebeck. Le duc d'Anhalt porte aussi, dans son écusson, un échiquier brisé ; et comme Ascherleben et Stroebeck sont tous deux dans le duché d'Anhalt, on est porté à croire que, sans compter Stroebeck, les Échecs étaient en honneur dans plusieurs autres villes de ce duché.

Voici en quoi la méthode de jouer aux Échecs, suivie maintenant à Stroebeck, diffère de celle assez généralement adoptée.

Les pièces placées dans l'ordre accoutumé, chaque joueur est obligé de faire avancer de deux cases son pion de la tour du roi, celui de la tour de la dame, et enfin le pion de la dame. Cette dernière se porte à sa troisième case. Aucun autre pion ne peut franchir deux cases à la fois.

Le roi ne peut roquer. (Cependant un habitant de Stroebeck m'a dit que, tout nouvellement, quelques joueurs avaient accordé ce privilége au roi.)

Lorsqu'un pion a atteint la dernière ligne de l'échiquier, il n'arrive pas immédiatement au rang de la dame ou de toute autre pièce ; mais auparavant il est obligé de faire trois *sauts de faveur* (freudensprüng) de deux cases à la fois, jusqu'à ce qu'il soit revenu de nouveau à la case

(1) Le texte dit : *joyous leap* ; mot à mot : *saut joyeux*. En allemand : *freudensprung*.

qu'il occupait dans l'ordre où sont rangées les pièces en commençant. Exemple : Supposons que votre pion ait atteint la case de la tour du roi de votre adversaire ; dans ce cas, sa première *enjambée* devra le porter sur la 6e case de la tour de votre roi ; la seconde sur la 4e c. de la tour de votre roi ; et enfin la troisième sur la 2e c. de la tour de votre roi. Arrivé là, il acquiert toute la force d'une dame. Il est bon aussi de remarquer que votre pion, tant qu'il reste sur la case de la tour du roi de votre adversaire, ne peut être pris, mais qu'il perd ce privilége du moment qu'il en est sorti. Il faut dire encore que le pion ne doit sauter par-dessus aucune pièce ni pion, et ne peut jamais rétrograder. De là vient qu'à Stroebeck, nombre de parties sont nulles qui pourraient ailleurs être gagnées. Exemple :

P. B.	P. N.
Roi à la 6 c. de la dame.	Roi à la case de la tour du roi de votre adversaire.
Pion à la 6 c. du cavalier.	
Pion à la 5 c. du cavalier.	

Dans cette position, la partie est nécessairement nulle, puisque votre pion le plus avancé ne pourra jamais devenir dame, et cela parce que le pion qui le suit immédiatement l'empêchera forcément d'exécuter les trois sauts de rigueur. Lors même que vous auriez encore un cavalier ou un fou, il ne vous serait pas possible de gagner la partie, à moins de pouvoir forcer votre adversaire à prendre un de vos pions avec son roi.

Dans les parties qui suivent, M. Lewis jouait avec les pièces blanches.

PREMIÈRE PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P de la T du R 2 c.	1 Le P de la T du R 2 c.
2 Le P de la D 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P de la T de la D 2 c.	3 Le P de la T de la D 2 c.
4 La D à sa 3 c.	4 La D à sa 3 c.
5 Le C de la D à la 3 c. de son F.	5 Le P du F de la D une c.
6 Le C du R à la 3 c. de son F.	6 Le P du C du R une c.
7 Le P du C du R une c.	7 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
8 La D à sa c.	8 Le C du R à la 3 c. de son F.
9 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	9 La D à la 3 c. du R.

BLANCS.	NOIRS.
10 Le P du R une c.	10 Le C de la D à la 2 c. de sa D.
11 Le C du R à sa 5 c.	11 Le F prend le P du F de la D.
12 Le C prend le D.	12 Le F prend la D.
13 Le C à la 7 c. du F de la D. Échec.	13 Le R à la c. de la D.
14 Le C prend la T.	14 Le F de la D à la 6 c. du C de la D.
15 La T de la D à sa 5 c.	15 Le F de la D à sa 5 c.
16 Le F prend le F.	16 Le P prend le F.
17 Le F de la D donne échec.	17 Le R à la c. du F.
18 Le F prend le P de la T de la D.	18 Le P du R une c.
19 La T de la D à sa c.	19 Le R à la c. du C.
20 Le C à la 6 c. du C de la D.	20 Le C prend le C.
21 Le F prend le C.	21 Le C à la 4 c. de la D.
22 Le C prend le C.	22 Le P du F de la D prend le C.
23 Le R à sa 2 c.	23 Le R à la c. du F.
24 Le P de la T de la D une c.	24 Le F à la 3 c. de sa D.
25 La T du R à la c. du F de la D.	25 Le R à la 2 c. de la D.
26 Le P de la T de la D une c.	26 La T du R à la c. de la T de la D.
27 Le P prend le P.	27 La T prend la T.
28 La T prend la T.	28 Le F du R à la c. du C de la D.
29 La T à la c. de la T de la D. Adverse.	29 Le F à la 3 c. de la D.
30 La T à la c. de la D. Adverse. Échec	30 Le R à la 3 c. du F de la D.
31 La T prend le F. Échec.	31 Le R prend la T.
32 Le P à la c. du C de la D. Adverse.	32 Le R à la 3 c. du F de la D.
33 Le F à sa 5 c.	33 Le R à la 4 c. du C de la D.
34 Le P à la 6 c. du C de la D.	34 Le R à la 5 c. de la T de la D.
35 Le R à la 2 c. de sa D.	35 Le R à la 6 c. du C de la D.
36 Le R à la c. du F de sa D.	36 Le P du F du R une c.
37 Le P du F du R une c.	37 Le P du F de la D une c.
38 Le P prend le P.	38 Le R prend le P.
39 Le P du R une c.	39 Le P prend le P.
40 Le P prend le P.	40 Le R à la 6 c. du C de la D.
41 Le P du C de la D à sa 4 c.	41 Le P du F du R une c.
42 Le P de la D une c.	42 Le P du F du R prend le P.
43 Le P à la 6 c. de la D.	43 Le P à la 6 c. du R.
44 Le P de la D à la 7 c. de sa D.	44 Le P à la 7 c. du R.
45 Le P de la D à la 8 c. de sa D.	45 Le P à la c. du R. Adverse.
46 Le P de la D à la 6 c. de sa D.	46 Le P du R à la 4 c. du R.
47 Le R à la c. de sa D.	47 Le P à la 6 c. de son R.
48 Le R à la c. du F de la D.	48 Le P du C du R une c.
49 Le R à la 2 c. de sa D.	49 Le P prend le P.
50 Le P prend le P.	50 Le P à la 5 c. de son R.
51 Le P de la D à la 4 c. de sa D.	51 Le R à la 7 c. du C de la D.
52 Le R prend le P.	52 Le R à la 6 c. du C. de la D.
53 Le P de la D à la 2 c. de sa D. Fait une dame et gagne la partie.	

DEUXIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P de la T du R 2 c.	1 Le P de la T du R 2 c.
2 Le P de la D 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P de la T de la D 2 c.	3 Le P de la T de la D 2 c.
4 La D à sa 3 c.	4 La D à sa 3 c.
5 Le C de la D à la 3 c. de son F.	5 Le P du C de la D une c.
6 Le C du R à la 3 c. de son F.	6 Le P du C du R une c.
7 Le C de la D à sa 5 c.	7 La D donne échec.
8 Le P du F de la D une c.	8 La D à la 6 c. de son C.
9 Le C de la D prend le P du F de la D. Échec.	9 Le R à la c. de la D.
10 Le C de la D prend la T.	10 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
11 La D à la 5 c. de son C.	11 La D prend la D.
12 Le P prend la D.	12 Le C de la D à la 2 c. de sa D.
13 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	13 Le C du R à la 3 c. de son F.
14 Le F de la D donne échec.	14 Le R à la c. du F de la D.
15 Le C prend le P du C de la D. Échec.	15 Le R prend le F.
16 Le C prend le C.	16 Le R prend le C.
17 La T de la D prend le P.	17 Le P du R une pas.
18 La T à la c. de la T de la D. Adverse.	18 Le F du R à la 2 c. du C du R.
19 La T prend la T.	19 Le F prend la T.
20 Le P du R une c.	20 Le R à la 2 c. du F de la D.
21 Le P à la 3 c. du C de la D.	21 Le R à la 3 c. du C de la D.
22 Le P du F de la D une c.	22 Le P prend le P.
23 Le P prend le P.	23 Le C à la 5 c. du R.
24 Le F du R à la 3 c. de la D.	24 Le F du R à sa 3 c.
25 Le F prend le C.	25 Le F prend le F.
26 Le R à la 2 c. de la D.	26 Le F prend le C.
27 Le P prend le F.	27 Le F à la 2 c. du R.
28 Le R à la 3 c. du F de la D.	28 Le P du F du R une c.
29 La T à la c. du C de la D.	29 Le P du C du R une c.
30 Le P du F de la D donne échec.	30 Le R à la 2 c. du F de la D.
31 La T à la c. de la T de la D.	31 Le P prend le P.
32 La T donne échec.	32 Le R à la c. de la D.
33 Le P du C de la D une c.	33 Le P de la T du R une c.
34 La T prend le F.	34 Le R prend la T.
35 Le P du C de la D une c.	35 Le R à la 2 c. de la D.
36 Le P du C de la D à la 8 c.	36 Le R à la 3 c. du F de la D.
37 Le P du C de la D à sa 6 c.	37 Le R à la 4 c. du C de la D.
38 Le P du R une c.	38 Le P de la T du R une c.
39 Le P de la D une c.	39 Le P prend le P.

BLANCS.	NOIRS.
40 Le P prend le P.	40 Le P de la T du R à sa 8 c.
41 Le P de la D une c.	41 Le P du F du R une c.
42 Le P de la D une c.	42 Le P du F du R une c.
43 Le P de la D une c.	43 Le P de la T du R à sa 5 c.
44 Le P de la D à sa 6 c. de la D.	44 Le P de la T du R à sa 6 c.
45 Le P de la D à la 4 c. de la D.	45 Le P de la T du R à sa 7 c.
46 Le P de la D à sa 2 c. Fait une D.	46 Le R à la 5 c. de la T de la D.
47 Le R à la 4 c. du F de la D.	47 Le R à la 6 c. de la T de la D.
48 La D à la 2 c. de son R.	48 Le R à la 5 c. de la T.
49 La D fait échec et mat.	

TROISIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P de la T du R 2 c.	1 Le P de la T du R 2 c.
2 Le P de la D 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P de la T de la D 2 c.	3 Le P de la T de la D 2 c.
4 La D à sa 3 c.	4 La D à sa 3 c
5 Le P du C du R une c.	5 Le P du c du R une c.
6 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	6 La D donne échec.
7 Le C de la D à la 3 c. de son F.	7 La D prend le P du C de la D.
8 La T de la D à la c. du C de la D.	8 La D à la 6 C de sa T.
9 Le C de la D à sa 3 c.	9 La D à la 7 c. de sa T.
10 Le C de la D prend le P du F de la D. Échec.	10 Le R à la c. de sa D.
11 La D à la 5 c. de son C.	11 Le C de la D à la 3 c. de son F.
12 Le C prend la T.	12 Le P du R une c.
13 Le P du F du R 1 c.	13 Le F du R donne échec.
14 La T de la D prend le F.	14 Le P prend la T.
15 Le R à la 2 c. de son F.	15 Le C du R à la 2 c. de son R.
16 Le P du R une c.	16 La D prend le P du F de la D. Échec.
17 Le F du R à la 2 c. du R.	17 Le P du F du R une c.
18 Le C du R à la 3 c. de la T.	18 Le P du R une c.
19 Le P prend le P.	19 Le P prend le P.
20 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	20 Le T à la c. du F du R.
21 Le F de la D prend le C. Échec.	21 Le R prend le F.
22 Le C à la 5 c. du C du R.	22 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
23 Le C à la 7 c. du F de la D.	23 Le P du R une c.
24 Le C prend le P de la D. Échec.	24 Le R à sa c.
25 La D prend le P du C de la D.	25 Le P prend le P.
26 La D prend le C. Échec.	26 La D prend la D.
27 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	27 La D prend le F.
28 Le P prend la D.	28 Le R à la 2 c. de la D.
29 La T à la c. du F de la D.	29 Le P du C de la D une c.

BLANCS.	NOIRS.
30 La T donne échec.	30 Le R à la 3 c. de la D.
31 Le P du R une c.	31 Le P du C de la D une c.
32 Le R à sa 3 c.	32 Le P du F du R une c.
33 Le R à la 4 c. de la D.	33 La T à la c. du R.
34 Le P fait échec.	34 La T prend le P.
35 Le C à la 7 c. du F du R. Échec.	35 Le R à sa 3 c.
36 La T à la 7 c. du R. Échec.	36 Le R à la 4 c. du F.
37 Le C fait échec et mat.	

Nous empruntons à M. Silberschmidt les détails suivants sur le *village des échecs.*

J'avais, dit M. Silberschmidt, entendu beaucoup vanter la force aux échecs des habitants de Stroebeck. Curieux d'en juger par moi-même, je quittai Brunswick le 11 juin 1825; et, après avoir fait treize mortelles lieues à cheval, j'arrivai à Stroebeck le soir même du jour de mon départ. Le lendemain, je rendis ma visite au syndic du village, qui me reçut avec beaucoup de politesse et me mit en rapport avec les meilleurs joueurs.

Depuis plusieurs années, le village de Stroebeck était visité par des étrangers, amateurs d'échecs. Ses habitants, gagnant facilement les visiteurs, avaient trouvé fort agréable de tirer parti de leur supériorité : ils ne consentaient à jouer avec les étrangers que moyennant 10 frédérics d'or la partie. Leur manière de débuter, les règles qui leur sont particulières, rendaient la lutte fort avantageuse pour eux, et ils avaient jusqu'à ce jour toujours été vainqueurs. Forcé d'accepter les conditions, je me promis de n'avoir aucun ménagement pour eux, et de leur donner, s'il m'était possible, une bonne leçon. Je réussis dans mon projet, et je gagnai assez facilement tous les plus forts joueurs de Stroebeck. Lorsqu'il fallut me payer, quelques difficultés s'élevèrent, les habitants voulant me faire une retenue sur la somme gagnée pour les pauvres et pour leur école. Je terminai promptement cette discussion, en annonçant que je n'étais pas venu pour gagner leur argent, mais pour mesurer mes forces avec leurs meilleurs joueurs, et que j'abandonnais ce que j'avais gagné aux pauvres du village, si l'on consentait à me donner une attestation constatant ma victoire. Ces conditions furent acceptées.

Le lendemain, avant mon départ, plusieurs habitants vinrent me trouver ; ils m'apportaient la somme entière que j'avais gagnée, me demandant de leur rendre le certificat. Je refusai et je quittai leur village. J'emportais avec moi quelque chose de plus précieux que leurs frédérics d'or : c'était la pièce suivante :

Les soussignés reconnaissent que M. S. s'est présenté aujourd'hui dans notre village, après avoir invité nos meilleurs joueurs à faire quelques parties avec lui, il a remporté la victoire sur tous. C'est avec douleur que nous certifions ces faits conformes à la vérité.

Stroebeck, le 12 juin 1825.

(Suivent les signatures avec le cachet de la commune.)

M. Silberschmidt donne, à la suite de sa relation, les parties qu'il a jouées : elles ne nous ont pas paru assez intéressantes pour trouver place ici.

Nous avons en France un village qui marche sur les traces de Stroebeck, et dont déjà la plupart des habitants jouent passablement aux échecs : c'est le village de Bouvignie, dans le département du Nord. C'est M. Antony Thouret, l'un de nos écrivains les plus distingués, qui le premier a donné et répandu le goût des échecs chez les habitants de ce village.

La partie suivante a été jouée, au commencement de cette année, par M. A. Thouret, d'une part, et trois des plus forts amateurs de Bouvignie, de l'autre. Ces derniers avaient les noirs, le trait et le conseil.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F du R.	2 Le C de la D à la 3 c. du F de la D.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P de la D un pas.	4 Le P de la D un pas.
5 Le C du R à sa 5 c.	5 Le C du R à la 3 c. de sa T.
6 Le R roque.	6 Le P de la T de la D un pas.
7 Le P de la T de la D 2 pas.	7 La D à la 3 c. du F du R.
8 Le P de la T du R un pas.	8 Le R roque.
9 Le C de la D à la 3 c. de son F.	9 La D à la 3 c. du C du R.
10 Le C de la D à la 5 c. de la D.	10 Le F de la D à la 2 c. de la D.
11 Le C prend le P du F de la D.	11 La T de la D à la c. de son F.
12 Le C à la 3 c de sa D.	12 Le R à la c. de sa T.

NOIRS.	BLANCS.
13 Le P du F la D un pas.	13 Le P du F du R un pas.
14 Le C du R à la 3 c. de son F.	14 Le F prend le P de la T du R.
15 Le Le C du R à la 4 c. de sa T.	15 La D à la 3 c. du C du R.
16 La D prend la D.	16 Le F prend la D.
17 Le P du C de la D 2 pas.	17 Le P du C du R 2 pas.
18 Le P du C prend le F du R.	18 Le P prend le P.
19 Le P du F du R un pas.	19 Le F de la D à la 3 c. du R.
20 Le C de la D à sa 6 c.	20 La T de la D à la c du R.
21 Le F prend le F.	21 La T prend le F.
22 Le C de la D à la 7 c. de la D.	22 La T à la c. du C du R.
23 Le C du R à la 5 c de son F.	23 Le C prend le C.
24 Le P prend le C.	24 La T à la 3 c. de la D.
25 Le C prend le P du F de la D.	25 La T à la 4 c. de la D.
26 Le F de la D à la 3 c. de la T de la D,	26 Le P du C de la D un pas.
27 Le P du F de la D un pas.	27 La T à la c. de la D.
28 Le C prend le P de la T de la D.	28 La T prend le P de la D.
29 Le P du F de la D un pas.	29 Le P prend le P.
30 Le C prend le P.	30 La T à la 6 c. du F de la D.
31 Le C à la 4 c. du R.	31 La T à la 5 c. du F de la D.
32 Le C prend le P du F du R.	32 La T du R à la c. de la T de la D.
33 La T de la D à la c. de son C.	33 La T de la D prend le P.
34 La T de la D à la 7 c. de son C.	34 La T de la D à sa 2 c.
35 La T prend la T.	35 Le C prend la T.
36 La T du R à la c. du C de la D.	36 La T à la 3 c. du F de la D.
37 Le F de la D à la 7 c. du R.	37 Le R à la 2 c. de son C.
38 Le C à la 5 c. de la T du R. Échec.	38 Le R à la 3 c. de sa T.
39 Le P du C du R 2 c.	

Les blancs abandonnent la partie.

Les adversaires de M. A. Thouret étaient MM. Hottin, instituteur ; Louis Deveux et Antoine Mazingue, cultivateurs.

LITTÉRATURE.

Cours de littérature française, par M. Villemain.

Tableau du XVIIIe siècle, 1re part., 2 vol. in-8°.

Sous la restauration, les leçons de M. Villemain, après avoir attiré un brillant concours d'auditeurs, étaient immédiatement reproduites par la presse. Les volumes publiés alors par M. Villemain embrassaient le tableau de la littérature pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les deux volumes qui paraissent aujourd'hui comprennent la première moitié de ce siècle mémorable, et peut-être inspireront-ils une curiosité plus vive que les précédents, s'il est possible, par la nature même des sujets qui y sont traités. Cette période est en effet l'époque de création; elle est remplie surtout par les travaux de quatre grands génies, dont les noms effacent tous les autres : Voltaire, Montesquieu, J.-J. Rousseau et Buffon. Là on voit naître et grandir l'esprit philosophique, qui devint bientôt la première des puissances; là se prépare l'influence décisive que la France exerça sur l'Europe par les idées. Et ce qui donne tant d'attrait à cette étude, c'est qu'en effet, comme l'a fort bien montré M. Villemain, l'histoire de la littérature, à cette époque, contient l'histoire de la société entière.

Voltaire, le plus puissant rénovateur des esprits depuis Luther, revient à chaque pas dans les leçons de M. Villemain. L'éloquent professeur suit ce génie flexible sous l'infinie variété de ses formes : poète, essayant tous les genres de poésie; philosophe, historien, critique, etc. Nos lecteurs seront bien aises de trouver ici quelques-uns des traits par lesquels il est caractérisé dans l'ouvrage dont nous tâchons de leur donner une idée.

« Voltaire, tout jeune encore, sorti d'un collége de jésuites, doté par un souvenir de la vieille Ninon, et accueilli dans les soupers du Temple, fut le héros de cet esprit français qui allait essayer tant de voies nouvelles et se plier à tant de formes. D'abord, il prendra du siècle dernier l'éclatante parure de son langage; il imitera les vers de Ra-

cine, et croira même imiter les Grecs; mais la hardiesse de l'esprit nouveau percera dans les sentences de sa première tragédie; puis, tout spirituel flatteur, tout ami des grands qu'il peut être, comme sa vive nature est emportée par une ingouvernable malice, et par le courage de dire tout haut ce que pensait son siècle, il sera bientôt, du milieu de ses succès de cour et de théâtre, en guerre avec tous les pouvoirs de cette société qu'il domine en l'amusant. Malgré sa gloire et l'idolâtrie qu'obtenait le talent, il sentira sous un ignoble outrage la profonde inégalité des rangs qui pesait sur la France, et qui, reniée par le sentiment public, s'étayait sur l'arbitraire.

» Voltaire, le jeune et grand poète, le favori des Richelieu, des Sully, et, se croyant leur camarade de plaisir, bâtonné un jour par les valets d'un homme de nom, est exclu du droit commun de l'honneur, comme d'un privilége, puis mis à la Bastille, par précaution contre son juste ressentiment. Sorti de là par faveur, il passe en Angleterre, où l'on était libre, où l'on disait le bien et le mal impunément, où l'on ne craignait ni les ministres ni les maîtresses du roi. Là, Voltaire trouvait, sous Georges Ier, en 1726, le gouvernement parlementaire établi, la controverse illimitée, la littérature sérieuse puissante sur l'opinion, ou, partageant le pouvoir, il trouvait le pays tout fier et tout éclairé des immortelles découvertes de Newton; il put assister aux funérailles de ce grand homme, et voir ses restes portés dans Westminster par les premiers personnages de l'aristocratie anglaise, tandis que le poète Thompson célébrait l'inventeur du système du monde en vers sublimes et populaires que n'a point surpassés l'épître à Uranie.

» Voltaire, possédé d'une insatiable ambition de gloire et d'esprit, s'enivre de ce spectacle de liberté, de grandeur et d'intelligence qu'offrait alors l'Angleterre; il vit ses savants, ses poètes, Clarke, Pope, Congrève, le vaporeux Young, qui lui adressa des vers. Jusque-là, imitateur de Racine, il connut un genre de tragédie nouveau, désordonné, que le goût, alors un peu français, des beaux esprits d'Angleterre, admirait médiocrement, mais qui semblait au jeune poète une mine de diamants bruts à polir. Puis, cette variété de sectes et de clubs, ces mille originaux qui naissaient du droit de tout faire, ravisaient son esprit moqueur, et lui fournissaient à la fois la satire de l'indépendance anglaise dans ses fantasques boutades, et de la servitude française sous les *mandements et la censure.* »

Je n'ai pas la prétention de passer en revue dans cet article la riche galerie des sujets traités par M. Villemain. Je me contenterai de faire remarquer comment, après avoir, dans la première partie de son cours, signalé l'imitation de la littérature française du siècle de Louis XIV par les écrivains anglais au temps de la reine Anne, il fait ressortir ici l'influence nouvelle que les idées anglaises exerceront à leur tour sur la France. Cette double action des deux pays l'un sur l'autre est un des faits les plus importants pour l'histoire de cette grande époque, et un de ceux que le professeur a observés avec le soin le plus curieux. Non-seulement ces études de littérature comparée intéressent par des rapprochements inattendus ; mais les effets de ce contact du génie de deux peuples si divers sont dignes de l'attention du philosophe ; et c'est un phénomène vraiment remarquable de voir la puissance nouvelle que les idées d'un pays acquièrent, en se transformant et en se naturalisant sur le sol d'un pays voisin.

La France, après avoir emprunté à l'Angleterre les doctrines sceptiques de ses libres penseurs, les y reportait plus vives et plus populaires. Un échange d'idées philosophiques se renouvelle sans cesse entre les deux nations, comme si l'une exploitait et polissait les produits de l'autre. La philosophie de la sensation, grave, circonspecte, et encore un peu confuse dans Locke, retourne en Angleterre, vive, nette, amusante sous la plume de Voltaire ; impérieuse, hautaine, affirmative dans les écrits de Diderot et d'Helvétius.

Pour comprendre avec quelle maturité hâtive les idées nouvelles poussaient sur le sol de la France, il suffit de se reporter à quelques années en arrière, lorsque Voltaire, revenant de Londres, en rapportait sa tragédie de *Brutus* et ses *Lettres philosophiques*. Qu'on se rappelle de quels détours, de quels faux-fuyants il lui fallut faire usage pour publier les observations de son voyage. Les idées exotiques ne pouvaient passer qu'en contrebande. Lorsque, se faisant géomètre et calculateur pour penser impunément, il veut donner à la France les éléments de Newton, le chancelier d'Aguesseau refuse son *visa* au système du monde. Le cardinal de Polignac, dans son *Anti-Lucrèce*, combattait la découverte de Newton comme une réminiscence dangereuse de Démocrite et d'Épicure, tant la vérité, même géométrique, a parfois de peine à s'établir. — Quelques années plus tard, Diderot et Voltaire lui-même, sans parler d'Helvétius et de d'Holbach,

dépassaient de bien loin en hardiesse le scepticisme des libres penseurs anglais.

De pareilles anecdotes, entremêlées aux études littéraires, peignent au naturel l'état moral d'un pays. C'est par cet art et cette heureuse variété d'aperçus que M. Villemain captivait son auditoire; et, ce qui rendait son enseignement à la fois si instructif et si agréable, c'était précisément le soin qu'il avait de mettre toujours en relief l'histoire de la société, en même temps qu'il donnait des leçons de goût par sa critique et ses appréciations ingénieuses des écrivains.

PETITE CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

MAGNÉTISME ANIMAL. — L'Académie de médecine a repoussé M. Pigeaire et ses expériences, et le somnambulisme, non sans éclat, non sans colère, non sans injures.

M. Pigeaire s'obstine à vouloir conserver le bandeau de sa composition. L'Académie déclare ce bandeau défectueux et en propose un autre que M. Pigeaire refuse comme changeant les conditions indispensables à la production du phénomène.

Nous prenons la liberté de penser que l'Académie de médecine n'a pas agi dans l'intérêt de la science, en dédaignant comme elle l'a fait les lumières que pouvaient lui fournir M. Pigeaire et sa jeune fille.

LES SERPENTS AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — Les restes des préparatifs faits aux Champs-Élysées pour la célébration des fêtes de juillet disparaissent successivement. C'est à peine s'il reste encore quelques pièces de charpentes, veuves de leurs toiles et de leurs peintures.

Pourtant au milieu de cette démolition générale, une petite cabane a trouvé grâce, et une énorme inscription vous apprend qu'elle renferme des boas d'Afrique qui ont pondu 32 œufs en Europe; il y avait là de quoi piquer la curiosité, et nous avons voulu voir. On nous a montré plus qu'on ne nous avait promis; car non-seulement il y a des œufs, mais déjà de petits serpents sont éclos. Les uns ayant dévoré toute la substance renfermée dans l'œuf en sont sortis tout-à-fait, et on les voit ramper autour de leur mère, beau serpent d'une douzaine de

pieds de long sur 12 à 15 pouces de circonférence; les autres, encore renfermés dans leur coquille, ont cependant fait leur trou, par lequel ils passent leur tête sémillante, dardant la langue et faisant bientôt après retraite; quelques œufs sont encore intacts. C'est le premier exemple d'incubation donné en France par des serpents de cette espèce.

Nous avons été témoins dans cette même cabane d'un fait fort curieux, le repas d'un énorme boa de vingt pieds de longueur.

Le maître du boa réclama, dans un discours plein d'éloquence, la plus scrupuleuse attention et surtout le plus religieux silence pour ne point troubler, durant son souper, le boa dévorateur.

Cette chaude oraison se terminait ainsi :

— « Messieurs et mesdames, enfants et militaires de tous grades, » vous allez donc voir le BOA incomparable, rapporté des forêts vier- » ges de l'Afrique, dont il fut dérobé au milieu de sa famille âgé à » peine de neuf mois. Ce boa, que j'ai élevé avec un zèle plus que pa- » ternel, est de la plus belle espèce; il ne mange que tous les mois » un lapin, deux pigeons, quatre cailles et douze moineaux; il pré- » fère généralement la qualité à la quantité. Si je réclame le silence de » l'honorable société qui m'entoure et que je salue (le maître du boa » ôte sa casquette de loutre), c'est que la moindre distraction occa- » sionnerait une indigestion mortelle. — Allez, musique. — Apportez » le lapin. — Voici le boa. »

Le boa fut immédiatement étendu sur une table; à trois pas de lui on plaça son souper vivant. Le boa commença d'abord par tourner sa tête de droite et de gauche, jetant des regards obliques sur l'honorable société; — puis il posa sa tête à plat en face du lapin, qui avait les deux oreilles collées sur son dos, et tremblait de tous ses membres : — on tremblerait à moins. Le reptile resta ainsi quelques minutes; il ouvrit la bouche absolument comme s'il bâillait et fit entendre un sifflement aigu.

— Il sourit, messieurs et mesdames, s'écria le maître avec enthousiasme.

— Vous voulez dire il siffle, dit une voix dans l'honorable société.

— C'est la manière de sourire du boa, reprit le maître.

Et le silence se rétablit.

La langue du serpent allait et venait dans sa gueule béante avec la rapidité de l'éclair; — le pauvre lapin tremblait convulsivement,

mais sa tête était immobile et ses yeux fixés sur le serpent. — Tout-coup celui-ci se dresse de la moitié du corps, se rengorge, puis se recouche à terre et glisse insensiblement jusqu'au lapin. — Sa gueule, qui semblerait ensanglantée tant elle est rouge, presse la moitié de l'animal qu'elle veut dévorer; puis en un instant, sans qu'il soit possible d'expliquer ce phénomène véritablement *gastronomique*, cette bouche s'élargit et entoure comme un cercle de feu la victime absorbée, et tout disparaît; la gueule se referme; on voit seulement quelque chose comme un corps opaque glisser le long des replis tortueux du reptile, qui tombe dans un assoupissement instantané.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

DAMES.

Pour l'intelligence des chiffres ci-dessous, il faut noter les 50 cases blanches du damier de la manière suivante : la première ligne en haut du damier se composera de 1, 2, 3, 4 et 5; la seconde ligne qui vient après, 6, 7, 8, 9, 10, ainsi du reste; la dernière ligne sera composée des chiffres 46, 47, 48, 49 et 50.

N° I.

BLANCS.	NOIRS.
1 De 42 à 37.	1 De 19 à 41 prend.
2 De 46 à 37 prend.	2 De 31 à 42 prend.
3 De 47 à 29 prend.	3 De 36 à 41.
4 De 4 à 10.	4 De 41 à 46 ou 47 à dame.
5 De 10 à 5.	

La dame noire est enfermée et ne peut jouer sans être perdue.

N° II.

1 De 30 à 35.	1 De 19 à 23.
2 De 35 à 11.	2 De 13 à 19.
3 De 11 à 33.	3 De 18 à 22.
4 De 33 à 17.	4 De 19 à 24.
5 De 17 à 8.	5 De 24 à 29.
6 De 8 à 12.	6 De 23 à 28.
7 De 12 à 34 prend.	7 De 28 à 32.
8 De 34 à 29.	8 De 32 à 37.
9 De 29 à 47 perdu.	

Si l'on joue de 18 à 23, il faudra porter la dame à 13, l'on ne pourra avancer alors que de 13 à 18. La dame à 33 gagnera.

III.

1 De 28 à 22.	1 De 27 à 18 prend.
2 De 37 à 31.	2 De 36 à 27 prend.
3 De 46 à 14.	3 De 10 à 19 prend.
4 De 30 à 25.	4 De 19 à 30 prend.
5 De 38 à 32.	5 De 27 à 38 prend.
6 De 49 à 43.	6 De 38 à 29 prend 3.
7 De 25 à dame.	Perdu.

IV.

1 De 24 à 20.	1 De 15 à 22 prend 3.
2 De 47 à 42.	2 De 18 à 29 prend.
3 De 27 à 18 prend.	3 De 12 à 23 prend.
4 De 42 à 38.	4 De 36 à 27 prend.
5 De 38 à 33.	5 De 29 à 38 prend.
6 De 43 à 1 prend 4.	6 De 23 à 28.

Perdu pour les noirs.

ÉCHECS.

N° XLIX.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à sa 3 c.	1 Le R à sa 4 c.
2 Le R à la 3 c. de son F.	2 Le R à la 4 c. de son F.
3 Le R à la 3 c. de son C.	3 Le R à sa 4 c. (*a*).
4 Le R à la 4 c. de son C.	4 Le R à la 3 c. de son F.
5 Le R à la 3 c. de son C.	5 Le R à sa 4 c.
6 Le R à la 3 c. de son F.	6 Le R à la 4 c. de son F.

En suivant toujours la même marche, les noirs remettront la partie. Cette position est fort curieuse; si les noirs avaient eu le trait, ils perdaient la partie.

(*a*) Si les noirs avaient joué leur R à la 3 c. de son F, les blancs auraient gagné en attaquant tout de suite le P.

N° L.

Les noirs ayant le trait.

1	1 Le P. de la T du R une c.
2 Le R à sa 3 c. Perdu.	2 Le P du C du R une c.

Si les blancs avaient eu le trait, ils auraient dû jouer le R à sa 3 c., il eût été à même d'arrêter les deux pions adverses, et les trois pions de la gauche forceront facilement le gain de la partie.

N° LI.

1 Le P du C de la D une c.	1 Le P de la T de la D prend le P.
2 Le P du F de la D une c.	2 Le P de la T prend le P.
3 Le P prend le P.	3 Le P de la T de la D une c.
4 Le P une c.	4 Le P de la T de la D une c.
5 Le P fait D échec et gagne.	

N° LII.

1 Le R à la 3 c. de la D.	1 Le R à la 4 c. du F de la D.
2 Le P du C du R une c.	Perdu.

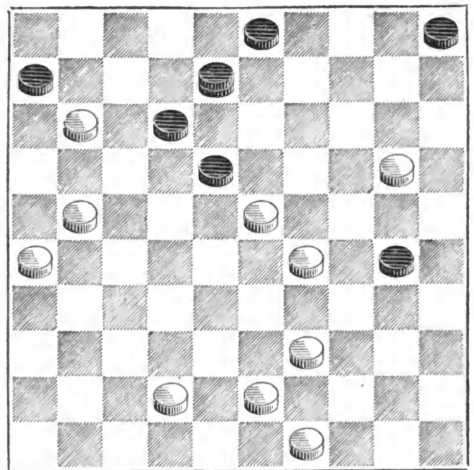
Dans les planches qui suivent, les blancs ont toujours le trait. Les coups du jeu de dames, nos V et VI, sont de Philidor, qui était presque de la même force aux dames qu'aux échecs. Les nos VII et VIII sont de Blonde. Les coups du jeu des échecs sont de M. Sarrat, fort joueur anglais, mort il y a quelques années.

Le rédacteur gérant,

De la BOURDONNAIS.

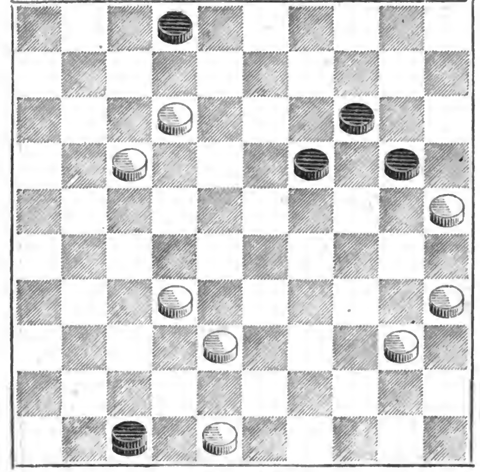
IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

V.



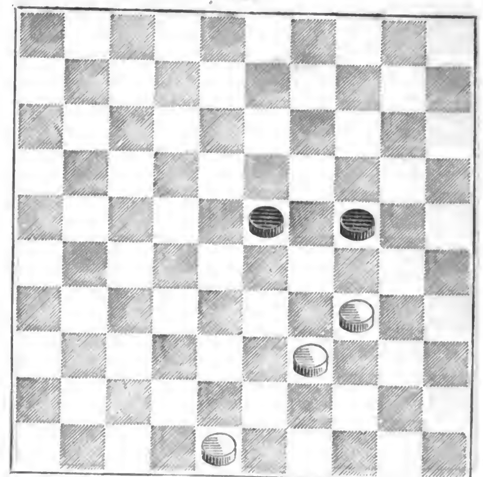
Les blancs gagnent.

VI.



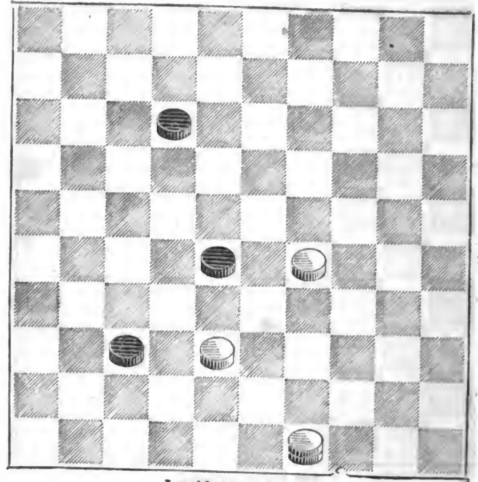
Les blancs gagnent.

VII.



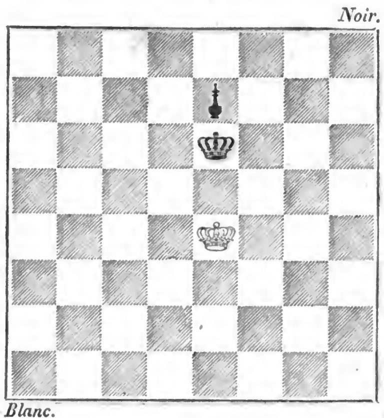
Les blancs gagnent.

VIII.



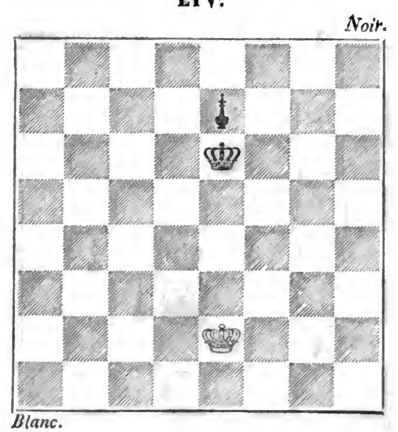
Les blancs gagnent.

LIII.



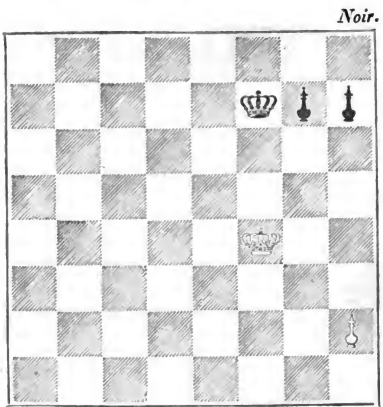
Les blancs ayant le trait perdent, les noirs ayant le trait les blancs remettent la partie.

LIV.



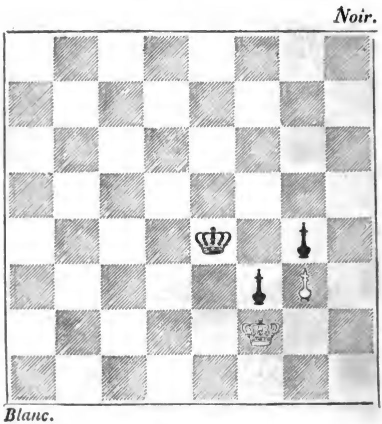
Les noirs dans tous les cas gagnent.

LV.



Les noirs gagnent.

LVI.



Les noirs gagnent.

UNE BAYADÈRE.

Les Bayadères ont été représentées, par les voyageurs, sous les couleurs les plus différentes. Très-peu d'entre eux ont su fidèlement retracer leurs mœurs. C'est dans la charmante élégie de Goëthe que j'ai trouvé le plus de vérité. Ces femmes ignorent et cette coquetterie de l'esprit qui cherche des victimes sans trouver de plaisir, et cette galanterie froide, vain mensonge de l'amour : la volupté, c'est leur culte, et le malheur, mais non le tort de leur vie, c'est de changer l'amour en métier, le plaisir en habitude.

Dans l'Inde, ces femmes sont les prêtresses du plaisir, de la volupté, de la musique, des grâces et des arts. Une danseuse attachée au service d'une pagode est une devedassie ; on donne le nom de daatscherie à une danseuse qui voyage et qui promène ses talents et sa beauté dans les différentes contrées.

Ces prêtresses se divisent en plusieurs classes : les deux premières jouissent dans l'Indostan de prérogatives presque aussi étendues que celles que les Romains avaient accordées à leurs *vestales*. Consacrées aux autels de Vichnou et de Sieba, elles apprennent de bonne heure à lire, à écrire, à réciter les poèmes sacrés, à chanter des hymnes. Les poèmes de la religion indienne forment leur lecture. Des pundits les instruisent des règles de la versification de leur pays. Placées sous la sauvegarde publique, elles reçoivent le nom de *béjaumées*, nom qui n'est donné qu'aux épouses des princes. Elles s'exercent entre elles à former les danses gracieuses qu'elles doivent répéter dans le temple et dans les cérémonies publiques. Leurs mains tressent les guirlandes destinées à parer les idoles. Ce sont elles qui chantent les victoires et les amours des divinités indiennes, qui purifient la laine des vêtements sa-

crés, qui entretiennent les lampes du temple, et qui allument le feu du sacrifice.

Les devedassies de seconde classe, avec moins de priviléges, ont plus de liberté. Elles choisissent le lieu de leur demeure, et les prêtres exigent seulement qu'elles se trouvent réunies tous les jours en assez grand nombre pour le service du temple. On les voit, comme les danseuses de première classe, suivre les processions publiques. Souvent appelées aux festins des grands, elles y chantent l'épithalame; elles assistent aux funérailles et récitent les hymnes de la mort.

Il n'est point permis à ces deux classes de femmes de se livrer aux hommes qui sont regardés comme impurs, aux Européens, aux Mahométans et aux indigènes des classes inférieures : des peines horribles sont prononcées par les saints livres contre la devedassie et son amant d'une classe inférieure; mais il leur est permis de choisir dans les hautes castes un amant de leur goût.

Il y a beaucoup de grâce et d'élégance dans le costume des devedassies; leurs cheveux noirs, baignés dans des parfums, forment une longue tresse, ornée de plaques d'or et terminée par une housse de soie et d'or filé. Un large disque d'or étincelle sur le sommet de leur tête; partagée sur le front en deux parties égales, leur chevelure tombe le long des tempes et se cache derrière leurs oreilles, où elle est soutenue par quelques chaînettes d'or dont les bouts vont se perdre dans la grande tresse.

Sur le front est placé un petit cercle d'or attaché sur la peau par le moyen d'une espèce de gomme appelée *ticas*. Leurs paupières, ordinairement très-longues, sont teintes en noir avec une espèce de composition dont l'antimoine est la base; cette teinture donne aux yeux une vivacité singulière, et les fait paraître plus grands qu'ils ne le sont réellement.

Leur cou est garni d'une chaîne d'or. Un léger tissu de gaze couvre leur gorge et la contient : il est lacé par devant; mais les deux bouts inférieurs sont attachés par des boutons de perles au-dessous du sein. Au lieu de détruire par la baleine et le corset ce présent de la nature, les Indiennes l'enveloppent et le contiennent sans le comprimer; quelques-unes, plus soigneuses encore, l'enveloppent dans des formes à jour, faites d'une écorce souple, auxquelles on donne la couleur de la chair, et qui s'attachent sur le dos avec des rubans.

Leur corps est nu depuis l'estomac jusqu'au nombril. Là commence un pantalon étroit, fait d'une étoffe de soie. Un morceau d'étoffe de neuf aunes de longueur sur une aune ou une aune et demie de large enveloppe plusieurs fois la partie inférieure du corps; serré sur les reins, il forme par devant des plis nombreux. On l'attache sur les hanches avec une ceinture d'argent battu, qui se ferme au moyen d'un ressort en cercle, et par-dessus laquelle tombent les bouts supérieurs de l'étoffe de soie.

Une espèce de voile, léger et transparent, cache un peu leur sein; passée par-dessus une de leurs épaules, elle flotte sur leur dos comme une écharpe, et les deux bouts viennent se cacher dans la ceinture. Les Bayadères se chargent les bras, les jambes, tous les doigts des mains et des pieds d'anneaux et de bagues d'or. Elles se peignent le bout des ongles d'une couleur rouge tirée d'une plante. Mais leurs ornements les plus aimables et les plus ordinaires sont des guirlandes de fleurs. Il est rare qu'elles marchent sans tenir un bouquet à la main.

Une jeune et jolie Bayadère, dans toute sa parure, avec ses mouvements aisés et sa démarche molle et légère, est une créature enchanteresse et séduisante. Sa coiffure piquante et simple, une gorge charmante qui se cache et se montre à moitié, la beauté de ses bras, les plis artistement disposés d'une robe, qui indiquent d'heureux contours sans les dévoiler; le jet gracieux et léger de son écharpe, tous ses vêtements sont en harmonie avec sa beauté naturelle, et contribuent à la faire ressortir. Chacun de ses mouvements a une grâce nouvelle, chacune de ses poses inspire une volupté enivrante qui ne blesse jamais la pudeur.

Leurs genres de danses sont nombreux. Tantôt leur corps, par des mouvements doux et vifs tour à tour, séduit l'œil sans l'étonner; tantôt elles bondissent et parcourent, d'après les règles prescrites, un vaste espace de terrain; mais elles triomphent surtout quand il s'agit, par une pantomime, de faire le récit muet d'une aventure, d'un combat, d'un enlèvement, d'une intrigue : elles ne torturent point leurs membres, jamais leur expression ne grimace, toutes les attitudes de leur corps sont élégantes et gracieuses.

Avant la danse, elles se tiennent en rond, couvertes de leurs voiles. Un instrument, dont le son rappelle les notes monotones du basson; une sorte de hautbois, qui donne des tons mélancoliques; une espèce de

flûte, et des cymbales composées de deux bassins en cuivre; un petit tambour, que l'on frappe avec les mains, et une grosse caisse, qui résonne sous deux baguettes, se font entendre tour à tour. Enfin, l'ouverture est finie, et les devedassies, découvrant toutes à la fois leurs visages, s'avancent et se placent. Le maître, ou *chelimbikaren*, marche après elles, et dirige, du geste et de la voix, leurs pas étudiés. Il agite deux castagnettes d'acier et de cuivre, dont le son règle leurs mouvements. Elles se mêlent, se groupent, se séparent avec un goût et une grâce admirables. C'est ordinairement dans les assemblées secrètes, à l'ombre de l'aba, au milieu des jardins embaumés, qu'elles déploient tous leurs talents. L'odeur enchanteresse des fleurs et des parfums, le chant, la musique, la volupté de leurs attitudes, captivent le cœur, embrasent les sens.

Ces prêtresses de la volupté sont modestes dans leur démarche, fidèles dans leurs amours. Plus d'une Bayadère s'est brûlée sur le corps de son amant. Rarement voit-on les affections de ces femmes, une fois payées de retour, changer d'objet. Si elles ont des enfants, ce qui est rare, leurs filles deviennent Bayadères, et leurs fils jantris ou musiciens.

Les Bayadères de la première classe sont presque toujours attachées à des brahmes; celles de la seconde ont pour amants des marchands banians et des seigneurs. Elles cherchent peu à tirer parti de leurs charmes; on ne les voit pas, après avoir ruiné celui qui les aimait, passer entre les bras d'un plus opulent possesseur.

Les dernières classes même de ces femmes, celles qui voyagent à travers l'Indoustan, et que l'on désigne sous le nom de *soutredharies*, ne connaissent point la monstrueuse alliance de la cupidité, de la fourberie et de la volupté. On les paie, il est vrai; mais si l'amour leur est étranger, elles portent dans ce genre même de vie une probité parfaite. Et si une fois elles aiment, ce sentiment seul les entraîne, la pensée d'un lucre leur est odieuse.

Presque tous les voyageurs qui ont visité l'Inde ont parlé des Bayadères. Mais Haafner, voyageur hollandais, a été le seul qui nous ait initiés dans le secret de ses amours avec l'une d'elles.

Nous allons extraire de son Voyage tout ce qui se rattache à cette passion d'un genre nouveau.

« Le soleil était encore très-haut lorsque nous arrivâmes au village

de Periatschierlou. Il nous eût été facile de faire quatre ou cinq milles de plus ; mais la grande fatigue qu'éprouvait mon compagnon de voyage, le capitaine Huau, et la beauté du village me déterminèrent à y passer la nuit.

Deux chauderies étaient à notre disposition. Celle où nous entrâmes était fort jolie et très-grande, et il ne s'y trouvait encore aucun voyageur. Suivant ma coutume, pendant que mes coulis préparaient le repas du soir, j'allai me promener dans le village.

La soirée se trouvait embellie par les rayons du soleil couchant et la fraîcheur que nous amenait une petite brise. Tous les habitants du village étaient en activité : les uns étaient montés sur les palmiers et les cocotiers pour en extraire du vin ; d'autres mettaient en mouvement les puits à bascule, pour fournir l'eau nécessaire aux plantes ; partout l'on entendait les jardiniers égayer leurs travaux par des chansons.

On dételait le buffle pesant des moulins à l'huile ; les blanchisseuses revenaient de l'étang, en pressant leurs ânes chargés ; les tisserands, qui pendant la journée avaient travaillé à l'ombre des arbres, retournaient à leurs huttes, portant leurs métiers sur les épaules, tandis que leurs enfants marchaient en sautillant devant eux. Des brahmes s'empressaient de se rendre vers l'étang pour s'y baigner et réciter leurs prières du soir. L'heure du repos avait sonné pour tous.

Placé sur un monticule assez élevé, j'admirais les beaux jardins dont j'étais entouré, et que doraient les derniers rayons du soleil couchant.

Les corneilles avaient cessé de faire entendre leurs cris, et s'étaient, avec les autres habitants de l'air, choisi une retraite pour la nuit. On n'apercevait, de temps en temps, que de longues troupes d'oies sauvages qui, d'un vol rapide, se rendaient au marais qu'elles avaient l'habitude de fréquenter. J'entendais alors s'élever vers moi, du village où tout était en mouvement, les voix claires et perçantes des femmes, celles plus graves des hommes, les cris joyeux des enfants, qui, joints à l'aboiement des chiens et au tintement des clochettes des buffles qui revenaient des champs, formaient un bruit confus qui tantôt paraissait plus fort et tantôt plus faible, selon que le vent le dirigeait de mon côté ou le dissipait dans le lointain.

Je vous salue, ombrages délicieux ! Je vous salue, bosquets toujours verts de l'Indoustan, que j'ai fréquentés avec tant de plaisir lorsque j'étais dans la plénitude de ma jeunesse, et que mon cœur ignorait

encore le chagrin rongeur et les noirs inquiétudes! Vous, vergers et jardins odoriférants! Bois ombreux et paisibles dont le silence n'est interrompu que par le chant mélodieux des oiseaux! Étangs dont les eaux limpides réfléchissent les cimes des cocotiers qui ornent vos bords tandis que le lotus élève sa fleur blanche au milieu de vos eaux! Vous, humbles chaumières que couvrent de leurs ombres le palmier élancé et le superbe tamarin! Et vous surtout, bons et vertueux habitants de ces paisibles demeures, recevez mon salut du pays lointain que j'habite aujourd'hui!

Hélas! je ne vous reverrai plus! Mes yeux n'admireront plus la nature dans toute sa pompe orientale, et le spectacle si touchant de la vie simple et heureuse des habitants de vos belles et riches campagnes ne touchera plus mon cœur!

Je n'irai plus le soir prendre mon gîte dans une hospitalière chauderie, parmi les paisibles et complaisants voyageurs. Les pèlerins ne me feront plus le récit de leurs aventures et des choses merveilleuses qu'ils ont vues dans les pays qu'ils ont parcourus. Je n'admirerai plus les ruines des siècles passés. Je ne m'entretiendrai plus, avec de respectables vieillards et de savants brahmes, sur les fondations de ces antiques monuments. De jeunes et belles Bayadères ne viendront plus charmer mes yeux par leurs danses légères et voluptueuses, ni flatter mes oreilles par leurs chants mélodieux. Je dois renoncer pour toujours à ces bains rafraîchissants que j'allais prendre le matin et le soir dans les eaux limpides de ces vastes étangs entourés de beaux arbres. Je ne goûterai plus les fruits savoureux des vergers, ni l'appétissant *kiras*, ni le vin du palmier, qui a la douceur du miel, ni tous les autres biens de la nature dont la jouissance me fut si chère et dont la privation m'est aujourd'hui si pénible.

Plusieurs fois j'avais pris la résolution, renonçant à ma patrie, de me retirer dans un de ces beaux villages de l'Inde pour y passer en paix le reste de mes jours. Hélas! pourquoi n'ai-je pas exécuté cette résolution et suis-je revenu au milieu des habitants égoïstes et corrompus de l'Europe.

Mais la soirée s'avançait; il était temps de retourner à la chauderie. Je la trouvai remplie de voyageurs, dont quelques-uns étaient déjà étendus sur leurs nattes pour se reposer, tandis que d'autres se livraient aux apprêts du repas du soir. Mon ami avait, pendant mon absence,

fait une jatte de punch qui était notre boisson du soir. Nous nous plaçâmes en face et lui fîmes honneur. Pendant ce temps, la chauderie se remplissait de plus en plus, et bientôt notre compagnie fut augmentée par une troupe de Bayadères avec leurs musiciens.

Bien qu'il commençât à faire nuit, les danseuses allèrent se baigner; puis, quand elles eurent revêtu des habillements frais, une d'elles (elles étaient au nombre de six) se dirigea vers moi, et après m'avoir gracieusement salué, me présenta, ainsi qu'à mon ami Huau, un bouquet de fleurs, nous demandant en même temps, au nom de ses compagnes, la permission de danser devant nous.

A peine eus-je dit que j'y consentais, que j'entendis répéter autour de moi : *Nela doré* ! qui veut dire : Bon, brave monsieur; — *Maha Radja* ! (grand-prince), et d'autres acclamations de cette nature. Tous les voyageurs furent aussitôt en mouvement; car l'heureuse nouvelle que les daatscheries allaient danser circula partout. On réveilla même ceux qui dormaient déjà, et tout le monde se leva pour occuper une bonne place. Il nous arriva même des habitants d'un village voisin, et bientôt la chauderie fut complètement remplie.

Je fis savoir aux danseuses qu'elles pouvaient commencer. On fit alors la place nécessaire, et l'on posa quelques lampes allumées de plus aux parois du mur.

Quand tout fut prêt, mon ami et moi nous prîmes place sur les matelas de mon palanquin.

Nous avions devant nous une nouvelle jatte de punch, et venions d'allumer un cigare; c'est dans cette attitude que nous attendîmes, avec le cercle qui s'était formé autour de nous, l'arrivée des danseuses, qui ne tardèrent pas à paraître : leur visage était couvert d'un voile, et les musiciens marchaient sur leurs pas.

Je fis signe de la main qu'on pouvait commencer, et aussitôt les instruments se firent entendre. Le *chelimbikaren* se plaça derrière les danseuses, et aux premiers sons des cymbales les voiles disparurent. Alors nous vîmes devant nous six jeunes nymphes, bien faites, et dans tout l'éclat de leur beauté. Les cymbales s'étant fait entendre une seconde fois, les daatscheries se placèrent en haies, s'avancèrent vers nous, et commencèrent, selon leur coutume, par nous témoigner leur respect, en nous saluant, et en mettant la main droite sur leur poitrine.

A cet instant la musique commença : les sons gais et perçants de tant d'instruments divers, et du monotone tambour, retentirent par tout le village.

C'étaient les préludes de la danse. Ces jeunes filles dansaient d'une manière ravissante. Leurs mouvements légers, bien cadencés, pleins d'expression, sans avoir cependant rien d'immodeste, ne peuvent se décrire.

Après qu'elles eurent dansé pendant une heure environ, je leur fis signe avec mon mouchoir de prendre du repos.

La musique cessa, et, d'après l'usage du pays, je fis un compliment aux danseuses.

« En voilà assez, belles mauties (demoiselles), en voilà assez pour cette fois. Vous m'avez causé le plus grand plaisir par votre danse charmante, et mon cœur est rempli de joie. Rambhé (déesse de la danse) ne pourrait certainement pas vous surpasser. Si vous n'êtes pas trop fatiguées, asseyez-vous près de moi, et charmez à leur tour mes oreilles par vos voix mèlodieuses. »

Ces louanges parurent faire un grand plaisir aux jeunes Bayadères, qui furent fort surprises de ce qu'un Européen était non-seulement instruit dans leur langue, mais connaissait également leurs usages; elles se montrèrent sur-le-champ prêtes à satisfaire mon désir.

On apporta alors des nattes sur lesquelles les danseuses s'assirent en demi-cercle autour de moi, et les musiciens se placèrent derrière elles. Les spectateurs, qui se tinrent un peu plus loin, en laissant un petit espace entre eux et les chanteuses, gardèrent le plus profond silence.

Elles se mirent à chanter une histoire d'aventures amoureuses en vers qui dura fort long-temps; car il était minuit lorsqu'elles eurent fini leur chanson; elles voulurent en commencer une autre, mais je les remerciai; et après que j'eus satisfait à l'usage, en présentant à la première danseuse mon présent sur un plateau couvert de feuilles de béthel et de noix d'Arèque, elles se levèrent en me témoignant leur reconnaissance de la manière honnête et généreuse dont je les avais traitées.

Les spectateurs se retirèrent également, les uns dans leurs huttes, les autres à l'endroit qu'ils avaient choisi pour passer la nuit, et tous parurent fort contents du plaisir qu'ils venaient de goûter; mais ils au-

raient sans doute été plus satisfaits encore, si les bayadères avaient passé la nuit entière à danser et à chanter.

Bientôt un silence général régna dans la chauderie ; les lampes furent éteintes, car les Hindous n'aiment pas à dormir avec de la lumière, et tout le monde goûta le repos. Mon ami se plaça sous l'appentis ; mais comme notre hôtellerie était trop remplie, je fis porter mon palanquin en plein air, et j'allai m'y coucher.

A peine fus-je endormi, que je fus réveillé par un mouvement qu'on fit à la couverture de mon palanquin. Je la levai pour voir quelle était la personne qui venait à cette heure troubler mon sommeil, et m'écriai : *Aaridou*? (Qui est là ?)

La voix douce d'une femme me répondit : « C'est moi, monsieur, c'est la *daja* (femme de chambre) des *soutredharies*. Je viens vers vous avec mille compliments de la part de la *pouné* (jeune fille) avec le *rawke* (corset) jaune et la couronne de *mougarié* (fleurs blanches odoriférantes) sur la tête. Votre honnêteté et votre galanterie ont ouvert son cœur en votre faveur, ainsi que le *sourdjoupou* (fleur qui se ferme le soir) s'ouvre aux rayons du soleil levant. Recevez ce béthel qu'elle a préparé elle-même pour vous, comme une marque de l'affection qu'elle vous porte. Elle est assise au pied de votre lit où elle attend vos ordres. »

Parmi la troupe des Bayadères, il y avait une fille d'environ quinze ans, d'une fort belle physionomie, d'une taille admirable, et qui avait montré beaucoup de talent et de sensibilité dans son chant et dans sa danse. Elle avait remarqué, sans doute, que c'était sur elle que j'avais particulièrement arrêté avec complaisance mes regards, et comme elle avait vraisemblablement conclu que cette attention naissait de l'amour et non de la curiosité, *la daja* avait été chargée de sa part de me venir trouver.

Je dois l'avouer, cette jeune personne avait fait une forte impression sur mon esprit, et la beauté de cette charmante fille aurait bien pu me séduire, si je n'avais pas songé que c'était une danseuse ambulante, née par conséquent d'une basse classe, qui ne devait pas être fort difficile sur le choix de son amant. Cette idée traversa mon esprit et me retint. Je refusai donc avec froideur la proposition et renvoyai le béthel.

Eh quoi ! monsieur, dit la daja, vous dédaignez la belle Mamia ?

J'en suis surprise; je croyais avoir remarqué que cette jeune pouné ne vous était pas indifférente. Pourquoi votre cœur est-il fermé pour elle? Que craindriez-vous? Vous êtes le premier à qui elle ait présenté le béthel d'amour.

Je ne pus m'empêcher de rire de ce langage. Je savais que ces dajas n'ont pas coutume de différer long-temps à produire leurs élèves, et tirent le plus tôt possible avantage de leur beauté. Je n'ignorais pas non plus les moyens auxquels elles ont recours pour les faire passer pour des vierges pures.

Aussi ce dernier discours de la daja fit-il sur moi un effet tout-à-fait contraire à celui qu'elle en attendait, et me révolta même. Je lui répondis qu'elle pouvait aller entretenir un autre que moi de l'innocence de sa pupille, et qu'elle n'avait qu'à se retirer au plus tôt.

J'avais ordonné à mes coulis de venir m'éveiller de bonne heure, ce qu'ils firent. Le jour commençait à poindre; tout était sur pied dans la chauderie, et chacun s'apprêtait à partir.

Les Bayadères étaient aussi dans l'intention de poursuivre leur route, et leur bête de somme était déjà chargée. Elles vinrent, l'une après l'autre, prendre congé de moi, excepté Mamia qui ne parut point; elle se tenait dans l'éloignement, et causait avec une de ses compagnes sans prendre garde à moi. Je l'appelai par son nom; elle leva avec fierté sa tête, et me regarda d'un air qui exprimait tout à la fois la colère et le mépris, porta ensuite la main sur son cœur, et sembla ne plus s'occuper de moi.

Cette conduite me piqua et me plut; je ne m'y étais pas attendu, et je conçus quelque estime pour elle. Ce ne fut qu'alors, à la clarté du jour, que je vis combien elle était belle; la lumière des lampes avait nui à ses attraits. Elle me parut bien plus séduisante dans la simple robe de coton qui enveloppait en ce moment ses membres si bien dessinés, que la veille dans ses habits d'apparat. Que les traits de son visage étaient beaux! quel charme puissant régnait sur tout son corps! son attitude fière, sa démarche assurée, l'air de santé et l'éclat puissant de sa jeunesse, qui servaient à relever la douce vivacité de ses yeux, firent la plus vive impression sur moi. Je fus fâché d'avoir rejeté avec tant de dédain les avances d'une aussi charmante créature. Si la présence de mes gens et des autres voyageurs ne m'avait pas retenu, j'aurais sur-le-champ couru vers elle pour lui demander pardon.

Je me consolai par l'idée que je la rencontrerais en route, parce que j'avais appris de la daja que sa troupe se rendait, comme moi, à Madras.

« Adieu, Mamia, adieu, nous nous reverrons bientôt, » lui criai-je au moment que mes coulis mirent mon palanquin sur leurs épaules. Un sourire dédaigneux fut toute sa réponse. Quand j'eus fait une centaine de pas, je me tournai vers elle. Elle pleurait, elle essuyait ses yeux, et deux de ses compagnes semblaient la consoler.

Cette douleur était-elle véritable? Quelque chose qu'il en fût, je me sentis attendri. Mais je fus bientôt hors de sa vue.

A peine fûmes-nous sortis du village qu'une contrée charmante vint frapper nos regards. Des champs immenses, couverts de riz et d'autres grains, s'étendaient des deux côtés de la route; des villages entourés de bosquets d'arbres étaient dispersés çà et là entre les mers des épis ondulants, et ne se faisaient apercevoir que par les pyramides de leurs temples. Dans le lointain, vers le couchant, une chaîne de hautes montagnes bornait l'horizon.

Nos coulis marchèrent avec beaucoup de vitesse toute la journée, et le soleil était couché lorsque nous arrivâmes à la chauderie, où nous devions passer la nuit. Cette chauderie était petite, en mauvais état, et déjà encombrée de voyageurs. Comme la soirée était fort belle, le capitaine Huau et moi nous prîmes la résolution de nous établir dans un bosquet de manguiers et de margousiers, près du village, pour y passer la nuit. Aussitôt que nous fûmes arrivés dans cet endroit, qui devait me devenir fatal, mes gens s'occupèrent à faire du feu et à préparer notre souper.

Notre feu brûlait vivement, il ne manquait que du petit bois et des feuilles sèches pour l'entretenir. Désirant me donner un peu de mouvement, je me mis à ramasser des matières combustibles. Mais il y avait à peine quelques minutes que j'étais occupé de ce soin, que je sentis tout-à-coup une violente douleur au bout du doigt du milieu de la main droite, que je retirai avec précipitation dans l'idée que je m'étais piqué à une épine; mais quelle fut ma frayeur lorsque je vis un long reptile pendu à mon doigt, et qui en tenait l'extrémité dans sa gueule.

Je poussai un cri et fis tomber le serpent en secouant avec force ma main. Ce cri fit accourir mes gens, qui me demandèrent avec empres-

sement quelle était l'espèce de serpent qui m'avait blessé. Je fus obligé de leur répondre que l'obscurité et la frayeur m'avaient empêché de le distinguer, que cependant il m'avait paru grand, de trois pieds de longueur, et que sa couleur était noire.

Dans le trouble où nous étions, on n'imagina pas de meilleur moyen de me guérir que d'appliquer le feu à ma plaie, tandis que le capitaine Huau et l'un de mes coulis se rendraient en hâte au village, pour y chercher un *schorpajnan*, ou conjureur de serpents.

Il s'écoula plus d'une heure avant que je visse le retour de mon ami; il n'avait pu trouver le conjureur de serpents, qui depuis deux jours était absent de chez lui; à son défaut, il m'amenait un *waitium* ou médecin more, qu'on disait fort expert dans l'art de guérir les morsures de serpents.

Après les compliments ordinaires, le médecin more s'assit à côté de moi sur une natte, et considéra ma plaie avec attention. Il me demanda ensuite comment était le serpent qui m'avait blessé. Je ne pus lui répondre convenablement à cet égard, la frayeur ne m'ayant pas permis de l'examiner. Je lui dis que j'avais remarqué seulement qu'il était noir et pouvait avoir trois pieds de long. Il ne parut pas content de cette réponse, prit une mine sérieuse, et tira de sa petite pharmacie une fiole remplie d'une espèce d'électuaire dont il me fit prendre successivement trois petites cuillerées. Ensuite il frotta mon bras avec une huile verdâtre, en marmottant plusieurs mots que je ne pus entendre. Le tout se termina par une formule magique qu'il prononça entre ses dents.

Je ne fus point surpris de ces jongleries, et je m'y soumis patiemment, car elles ne pouvaient me nuire si d'ailleurs ses remèdes étaient efficaces; et si j'avais paru les mépriser, j'étais sûr à l'instant de perdre mon Esculape.

Quelle que fût mon inquiétude, je ne pus m'empêcher de sourire en examinant la scène dont j'étais le principal acteur. J'étais assis sur une natte près du feu; à côté de moi se tenait le médecin more, le bras tendu et la main posée sur ma tête, récitant sa formule magique. Son grand turban, sa longue barbe blanche, son visage pâle et décharné, son corps exténué par l'âge offraient la véritable figure d'un magicien. A mes pieds était agenouillé mon ami le capitaine, tenant une lampe, tandis que nos coulis, tapis çà et là sur leurs talons, contemplaient en silence ce spectacle tragi-comique.

Après m'avoir tâté le pouls et administré une seconde fois de son électuaire, comme le médecin faisait ses dispositions pour s'en retourner, je le pressai de me dire positivement son opinion sur mon état : il s'exprima en ces termes :

Il y a ici deux espèces de serpents qui se ressemblent beaucoup ; on appelle la première espèce *koutté*, et la seconde *nellie*. Vous avez été sans doute mordu par l'un de ces serpents, sans qu'on puisse vous dire positivement par lequel. Le venin du koutté n'est pas mortel, et même n'est dangereux que lorsqu'on néglige d'employer les remèdes convenables. Il n'en est pas de même du venin du nellie ; il est mortel si on n'administre pas à l'instant même le contre-poison. Si vous avez été mordu par un koutté, sous peu de jours et avec quelques soins vous serez guéri ; mais je ne puis vous dissimuler que si c'est un nellie à qui vous avez eu affaire, vous devez vous attendre, d'ici à quelques heures, à ressentir un engourdissement général dans tous les membres, des palpitations de cœur, une chaleur insupportable dans les intestins, et il faut vous résoudre à mourir. Dieu est grand.

En disant ces mots, il se leva et prit congé de nous ; rien ne put le déterminer à prolonger plus long-temps sa visite.

Après son départ, une sueur froide s'empara de tous mes membres, et je passai la nuit entière dans une agitation cruelle, croyant à chaque instant ressentir les douleurs symptomatiques de ma mort prochaine. Je ne revins à l'espérance que lorsque le jour parut ; alors je me crus sauvé ; cependant, comme ma main et mon bras étaient enflés et douloureux, et que je pensais qu'il n'y avait qu'un médecin européen à pouvoir me tirer d'affaire, je pris la résolution de me rendre à Madras à marches forcées. En conséquence, j'annonçai à mes coulis que s'ils me transportaient promptement, je leur distribuerais une bonne gratification.

Nous marchâmes pendant deux jours et deux nuits sans nous arrêter ; les douleurs que j'éprouvais à la main étaient toujours très-fortes, et je craignais de voir la gangrène se mettre dans ma plaie.

Le troisième jour, nous arrivâmes au grand village de Nababpeent, célèbre par son magnifique temple. Malgré mon empressement d'être à Madras, je commandai à mes porteurs de me faire passer le plus près possible de cet édifice, afin de pouvoir y jeter un coup-d'œil.

Vis-à-vis le temple, il y avait un bel étang dans lequel se baignaient

plusieurs Indiens, et entre autres, à l'une des extrémités, une petite troupe de femmes. Je n'y fis aucune attention; j'étais dans ce moment entièrement occupé d'examiner le temple, lorsque tout-à-coup j'entendis le cri d'une femme à peu de distance de moi. Cette voix me pénétra vivement; je croyais la connaître. C'était en effet Mamia, qui venait de se baigner avec ses compagnes, et qui ne faisait que sortir de l'eau, car elle était encore entourée de son pagne de bain.

Mon cœur tressaillit de joie en revoyant Mamia : Arrêtez! arrêtez! criai-je à mes porteurs, et avant qu'ils eussent obéi, j'avais déjà sauté à terre, et je courais vers elle.

Mamia parut elle-même fort troublée à mon approche; des larmes de joie remplirent bientôt ses yeux. « Je vous revois donc enfin, lui dis-je! combien de fois n'avez-vous point occupé ma pensée? »

Mamia parut intimidée de ma vivacité, et s'apercevant que tout le monde avait les yeux attachés sur nous : « Quittons-nous maintenant, monsieur, et allez à la chauderie. » En disant ces mots, elle s'en alla.

J'arrivai bientôt à la chauderie qui m'avait été indiquée, et quelques heures après, je vis venir la daja. « Je vous apporte, monsieur, dit-elle, mille *salams* (compliments) de la part de Mamia : elle vous demande la permission de venir vous saluer et de s'informer de votre santé. »

Je fis les compliments d'usage à la vieille, et lui dis que je brûlais du désir de voir la jeune fille.

Celle-ci ne se fit pas attendre. Elle vint, par décence sans doute, accompagnée de la daja. Je les priai de s'asseoir vis-à-vis de moi sur une natte, et leur offris sur un plateau le bêthel et l'arec, avec les accompagnements ordinaires.

Mamia gardait le silence; ses yeux étaient fixés à terre, mais à l'agitation de son sein, il était aisé de voir qu'elle était vivement émue. « Réjouissez-vous, Mamia, lui dis-je, vous êtes vengée, j'ai été puni de l'offense que je vous ai faite, en dédaignant votre amitié. Oh! que je me suis repenti de ma folie! je voulais vous demander pardon, mais votre visage irrité m'en a ôté le courage. Je vous ai jusqu'ici cherchée dans toutes les chauderies, mes efforts ont été inutiles. Oh! pardonnez-moi aujourd'hui! » Mamia avait gardé jusque-là un air sérieux.

«—Vous voulez que je me réjouisse de ce que je suis vengée de l'insulte que j'ai reçue de vous. Vous connaissez bien peu mon cœur. Hé-

las! si cela dépendait de moi, je voudrais que le bonheur marchât toujours à votre suite. Pourquoi vous excuser de m'avoir envoyé le béthel d'amour. C'est le cruel *Midhata* (dieu du sort des Hindous) qui en est seul la cause. C'est lui seul qui m'a envoyé ce chagrin. Hélas! depuis ma jeunesse j'ai été en butte à la misère et au malheur. Si vous le permettez, je vous raconterai l'histoire de ma vie; je pourrai peut-être effacer par là de votre esprit l'idée peu avantageuse que vous vous êtes faite de moi à cause de l'état que j'exerce. Les apparences vous ont induit en erreur. Je suis sûre que vous m'accorderez au moins votre compassion. »

J'écoutais Mamia avec un plaisir extrême, et comme elle comprit le sentiment que j'éprouvais, et que mes yeux durent lui laisser voir que je serais ravi d'entendre le récit de sa vie, elle continua ainsi:

« Je suis née de la caste des *waitium* (médecins). Je n'avais pas encore atteint l'âge de huit ans, que mon père (car ma mère n'existait plus), me maria à l'un de ses amis. Cet homme, qui était beaucoup plus âgé que moi, mourut peu de temps après notre mariage. Je restai donc *koriaraanro* (personne devenue veuve avant l'âge nubile, et par conséquent avant que le mariage ait été consommé, femme dont on observe rigidement la conduite, et qui devient servante du parent le plus proche auquel elle tombe en partage). Quatre ans après, je perdis aussi mon père. Je n'avais ni frère ni autre proche parent. Un allié fort éloigné devint notre héritier et me prit chez lui. Ce vieillard avare me donnait à peine ce qu'il fallait pour me nourrir, et je souffrais toutes sortes de privations. Je devais cependant travailler jour et nuit sans relâche. Je ne pus résister qu'une année à ces mauvais traitements; livrée au désespoir, j'abandonnai un soir sa maison avec la ferme résolution de n'y plus retourner.

« Il me restait une tante, que je me déterminai à aller trouver à Transjour, pour lui demander un asile. Je courus pendant toute la nuit et le jour suivant, sans me reposer et sans manger. J'étais d'ailleurs si craintive, qu'à peine osais-je demander le chemin à ceux que je rencontrais. A la fin, je me trouvai tellement exténuée de faim et de fatigue, que je dus me réfugier dans une *chauderie*, où je pleurai amèrement, et résolus de mourir. Peu de temps après, cette bonne femme (et elle montra la *daja*) vint avec sa compagnie dans la même hôtellerie. Elle me demanda avec tant d'intérêt la cause de mes larmes, que je lui

fis part sur-le-champ de mon état et de mes chagrins. Elle eut pitié de moi, me présenta à manger et m'offrit une place dans sa compagnie, avec la promesse de me faire apprendre à chanter et à danser, de me donner de plus le vêtement, la nourriture, et une part de ce que mes compagnes pourraient gagner.

« Que pouvais-je faire? j'étais encore fort jeune; je n'avais, hélas! aucun refuge assuré, pas même à Transjour, où ma tante pouvait refuser de me voir. J'avais déjà mangé avec les *soutredharies*; leur genre de vie, qu'elle me peignit sous les couleurs les plus agréables, leur indépendance, leurs beaux habits, leur parure, tout me plut et me séduisit, au point que je me déterminai à me joindre à leur troupe. Voilà déjà quinze mois que je m'y trouve, sans que j'aie eu la moindre raison de m'en repentir.

» Cette bonne femme, à qui nous appartenons toutes, m'aime comme si j'étais sa propre fille, et me laisse maîtresse absolue de ma personne, ainsi que j'en suis expressément convenue avec elle.

» Vous pensez donc bien qu'il m'aurait été facile de gagner beaucoup d'argent avec ceux que mes faibles charmes ont pu séduire; il n'a même dépendu que de moi d'entrer dans le *zenana* (sérail ou harem) d'un *nabad*; mais j'ai trop de fierté pour m'abandonner pour de l'argent comme une courtisane, ou pour me laisser traiter en esclave. »

Elle me dit ensuite que la manière flatteuse avec laquelle je l'avais accueillie comme danseuse, et la préférence que je lui avais marquée au-dessus de ses compagnes, l'avaient déterminée en ma faveur. Elle avait espéré de trouver en moi un amant constant; mais combien ne se vit-elle pas trompée et offensée, lorsque je lui renvoyai, d'une manière si dédaigneuse, le béthel d'amour! Cependant elle n'avait pu me donner tout-à-fait tort, parce qu'une pareille démarche, de la part d'une danseuse commune, doit naturellement révolter tout homme délicat, que cette répugnance de ma part avait même servi à augmenter son estime pour moi. Elle avait résolu cependant de ne plus me voir de la vie, afin d'éviter mes nouveaux mépris. En conséquence, elle avait prié la daja et toutes ses compagnes d'éviter les lieux où elle pourrait me rencontrer; et c'est à cause de cela qu'elles ne s'étaient point arrêtées aux hôtelleries qu'elles avaient rencontrées sur leur passage. *Mamia* croyait déjà m'avoir oublié, lorsqu'elle entendit, il y avait deux jours, un *pandarom* raconter dans une chauderie, qu'un *Wel-*

lekaren (Européen) venait de mourir la veille de leur arrivée, mordu par un serpent, et cet homme avait donné des renseignements si exacts sur cet Européen, ainsi que sur son palanquin, que Mamia n'avait pas eu de peine à reconnaître que c'était de moi que l'on parlait. Elle perdit connaissance de l'effroi que lui causa cette nouvelle, et s'aperçut seulement alors que son cœur n'était pas encore fermé pour moi. En voyant aujourd'hui arriver mon palanquin, elle s'était imaginée que ce pouvait être mon esprit, ce qui lui avait fait pousser un grand cri; maintenant elle se réjouissait de me voir vivant et dans une parfaite santé!

Je lui fis connaître alors que le *pandarom* qu'elle accusait d'imposture n'avait pas eu tout-à-fait tort. Que j'avais en effet été mordu par un serpent et que je n'étais pas encore hors de danger. Mamia parut prendre beaucoup de part à mon fâcheux accident; elle me plaignit en versant des larmes, et à mon grand étonnement, elle insista pour voir ma main enflée, quoique les Hindous aient en général une grande aversion pour de pareils spectacles.

Elle jeta un grand cri quand elle eut vu l'horrible état de ma main, et voulut sur-le-champ courir au village de *Panepette*, situé à peu de distance pour me chercher un médecin. Je refusai, lui disant que j'étais résolu à n'employer de médecin qu'à Madras, et, comme elle vit que ma résolution à cet égard était bien prise, elle me demanda la permission de préparer elle-même un onguent qu'elle avait appris à faire de son père habile médecin. Ne voulant pas faire de la peine à cette excellente fille, j'acceptai quoique n'ayant pas une très-grande confiance dans sa recette. A cette condescendance de ma part, Mamia sauta de joie et partit pour le village acheter ce qui était nécessaire pour la préparation de son spécifique.

Elle revint bientôt avec l'onguent que ses compagnes l'avaient aidée à faire. Il me fallut alors découvrir ma main et laisser Mamia m'appliquer elle-même son remède qui était d'une couleur bleuâtre et répandait une odeur aromatique. Voilà le seul service que je puisse vous rendre, me dit-elle en terminant. Rendez-vous le plus promptement à Madras pour vous guérir tout-à-fait. Adieu, adieu, monsieur, nous ne nous reverrons sans doute jamais et vous ne tarderez point à oublier une pauvre soutredharie. En disant ces mots, elle baissa les yeux, la

tristesse couvrit tout-à-coup sa belle physionomie, et je vis des larmes inonder ses joues.

Je fis connaître alors à cette pauvre fille l'amour qu'elle m'avait inspiré et mon intention de lui faire quitter ce métier méprisable de danseuse ambulante pour l'associer à mon sort. Ces promesses parurent la tranquilliser et la rendre heureuse. La nuit était fort belle, un vent doux venait à travers le feuillage rafraîchir l'air encore imprégné de la chaleur du jour, tout inspirait les plus douces rêveries. Nous restâmes long-temps dans un agréable tête-à-tête causant de nos projets pour l'avenir. Un coup de fusil, signal dont j'étais convenu avec le capitaine Huau ponr m'annoncer que tout était disposé pour continuer notre route, vint nous arracher à notre entretien et nous avertir que l'instant de la séparation était arrivé. Mamia pleura amèrement et tomba dans un grand abattement. Je la consolai de mon mieux, et après lui avoir donné les moyens de me retrouver à Madras, je m'éloignai.

Dès que je fus arrivé à Madras, je vis un médecin qui, en peu de jours, guérit ma blessure. Ce médecin m'assura que sans l'usage de l'onguent de la composition de Mamia, la gangrène se serait mise dans ma main et que je l'aurais infailliblement perdue. Ce fut pour moi un nouveau motif d'aimer la bonne Mamia, qui ne tarda pas à me rejoindre.

Je louai un joli logement hors de la ville et nous y vécûmes fort heureux ensemble pendant plusieurs mois. Le matin de bonne heure je me mettais en route avec Mamia, pour aller, suivant l'usage du pays, nous rafraîchir par un bain; nous nous rendions à cet effet dans un grand jardin que j'avais loué, où l'on trouvait un bel étang entouré de cocotiers. Après avoir pris le repas du matin j'allais à Madras, où je m'occupais ordinairement de mes affaires et à visiter mes amis.

Je passais habituellement toutes mes soirées avec Mamia, nous jouions aux échecs, jeu dans lequel elle était assez habile, ou bien elle me faisait entendre sa belle voix en s'accompagnant d'une espèce de guitare. Nous prenions ensuite le souper qu'elle apprêtait toujours elle-même en causant et en chantant.

Ma vie s'écoulait ainsi heureusement lorsqu'un évènement cruel vint me frapper. Des affaires importantes exigeaient ma présence à Pondichéry; malgré les représentations de Mamia, je résolus de faire ce petit

voyage par mer et je retins mon passage sur un navire qui devait le lendemain partir pour Pondichéry. Après avoir fait mes adieux à Mamia et lui avoir promis d'être bientôt de retour, je fus coucher à Madras pour être rendu à bord à la pointe du jour.

Le soleil se levait à peine lorsque mon dobasch et moi arrivâmes au rivage; le vent avait soufflé pendant la nuit avec violence, la mer brisait avec impétuosité; les pêcheurs étaient occupés à mettre en mer leurs catimarons, petits radeaux composés de cinq solives liées ensemble; leurs chants rustiques arrivaient jusqu'à nous par-dessus les brisans où nous les voyions planer comme des mouettes.

J'avais retenu une chelingue qui devait me conduire au navire; elle était mouillée près du rivage; mais quel fut mon étonnement d'y trouver Mamia; dès qu'elle m'eut aperçu : « Permettez-moi, me dit-elle, seigneur de ma vie, de vous accompagner jusqu'au navire; je vous promets d'être ensuite plus tranquille. »

Ce fut en vain que je cherchais à la détourner de ce projet, en lui représentant qu'elle serait mouillée par les brisans; car véritablement la hauteur des vagues était effrayante, et j'aurais différé d'un jour mon départ, si je n'avais pas craint de voir le navire partir sans moi. Mais rien ne put faire changer d'avis Mamia : « En cas de malheur, me dit-elle, je serai près de vous. » Je ne pus lui résister davantage, et l'événement prouva que cette condescendance devait servir à me sauver la vie.

Je me rendis donc avec elle à la chelingue que j'avais louée, mais, à ma grande surprise, je la trouvai presque entièrement remplie de marchandises. J'appris bientôt qu'un officier anglais y avait mis un embargo pour conduire ses effets au navire, malgré qu'on lui eût représenté que je l'avais retenue pour mon compte. Je ne pus m'empêcher de témoigner mon indignation d'une pareille conduite à l'officier anglais, qui reçut d'une manière assez malhonnête mes justes réclamations, et eut l'air de me regarder comme un homme timide. Je m'adressais aux Indiens de l'équipage de la chelingue, et leur demandais s'il n'y aurait pas de l'imprudence de traverser les brisans avec une embarcation aussi chargée. Dieu est grand, ce fut toute la réponse que je pus tirer de ces hommes apathiques.

Cependant il ne restait point de choix à faire; je ne pouvais laisser partir le navire sans moi : j'avais à bord ma malle et des papiers fort

importants; j'étais encore incertain, lorsque les cris des bateliers indiens me forcèrent à entrer dans la chelingue. Ce fut en vain que je priai Mamia de ne pas me suivre; au lieu de me répondre, elle sauta en même temps que moi dans l'embarcation.

La chelingue, outre six rameurs, contenait quatre personnes: l'officier anglais, un métis portugais allant à Pondichéry, Mamia et moi. Aussitôt que nous eûmes quitté le rivage, l'arrière de la chelingue surchargée s'enfonça tellement, qu'il ne restait pas un pied des œuvres mortes hors de l'eau. Dans ce moment, le premier brisant vint frapper notre proue et nous couvrit entièrement d'eau; les bateliers faisaient tous leurs efforts pour éviter les brisants, mais leur chelingue, trop chargée, ne pouvait être bien conduite; elle ne tarda pas à se remplir d'eau. L'officier anglais vit alors qu'il fallait virer de bord, et il en donna l'ordre, mais il était trop tard, la chelingue n'obéissait plus au gouvernail. Dans ce moment critique, voyant une énorme vague s'élever en mugissant pour nous engloutir, je m'élançai à la mer en criant à Mamia de me suivre. Je savais qu'elle nageait très-bien, je n'avais aucune inquiétude sur son sort.

A peine fus-je dans l'eau, que la vague me couvrit entièrement; dès que j'eus repris haleine, je fis un effort pour revenir sur l'eau, j'y réussis sans peine. Je jetai les yeux autour de moi, la chelingue avait disparu, ses rames flottaient dispersées sur la mer. A peu de distance, je vis Mamia; elle avait suivi mon conseil; aussitôt qu'elle m'eut aperçu, elle jeta un cri de joie et nagea de mon côté. Nous nous dirigeâmes ainsi vers le rivage qui n'était plus qu'à trois cents pas de nous; le danger nous paraissait passé, lorsque je me sentis tout-à-coup entraîné au fond de l'eau par un poids énorme: c'était le métis portugais qui se noyait et qui s'était accroché dans son désespoir à mes habits; je cherchai à m'en débarrasser, mais ce ne fut pas possible; je demandai alors du secours à Mamia, qui ne me perdait pas un moment de vue et qui ne pouvait comprendre ce qui me retenait; craignant qu'un requin ne se fût saisi de moi, elle s'élança promptement de mon côté, et, dès qu'elle eut appris la cause de mon embarras, elle joignit ses efforts aux miens pour faire lâcher prise au métis. Cet homme, qui, dans son désespoir, s'était cramponné à moi, paraissait toucher à sa fin; bientôt il coula à fond m'entraînant avec lui; je redoublai mes efforts pour m'en débarrasser et remonter sur l'eau; j'y parvins, non

sans peines, mais ce fut pour me trouver exposé à un nouveau danger; mes bras étaient engourdis par les efforts que j'avais faits, et il m'était impossible de nager; Mamia vint encore à mon aide; elle me soutenait sur l'eau d'une main, tandis qu'elle se dirigeait vers le rivage. Une énorme vague vint rouler au-dessus de nos têtes; j'avalai beaucoup d'eau de mer et je perdis connaissance. Lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai couché sur la grève, entouré de plusieurs personnes qui étaient venues à mon secours. Je reconnus mon *dobasch* parmi ceux qui m'entouraient; la première demande que je lui fis avait Mamia pour objet. Elle est également sauvée, me répondit-il, et n'ayez aucune inquiétude sur elle et sur vos effets, je les ai fait enlever du bâtiment. On fit venir un palanquin et l'on me porta chez moi. Mamia s'y trouvait et dans un état bien alarmant; en cherchant à me sauver, cette excellente et courageuse fille avait été frappée dans la poitrine par l'une des poutres d'un catimaron; elle avait rendu beaucoup de sang; j'ordonnai que l'on fît venir à l'instant même le meilleur médecin de Madras; en attendant sa venue, l'on m'apprit ce qui m'était arrivé pendant le temps que j'étais resté sans connaissance. Un catimaron, monté par des pêcheurs, nous ayant aperçu, s'était dirigé vers nous; il vint à temps pour me sauver, ainsi que Mamia, qui d'une main me soutenait et nageait de l'autre, car elle était entièrement épuisée de fatigue et prête à succomber. Dès que le catimaron fut proche, elle fit tous ses efforts pour aider les Indiens à me placer dessus; ce fut dans ce moment qu'elle fut frappée à la poitrine par l'une des poutres du radeau; elle perdit connaissance et fut sauvée, ainsi que moi, par les pêcheurs indiens.

Mamia et moi étions les seules personnes qui étaient dans la chelingue qui n'avaient pas péri; tous nos pauvres compagnons avaient été noyés.

Quelle reconnaissance ne devais-je pas à Mamia! elle m'avait conservé la vie; je lui jurai un amour éternel.

L'arrivée du médecin que j'avais fait demander vint me plonger dans une extrême douleur : Mamia avait un vaisseau brisé dans la poitrine, ses jours étaient comptés; je ne chercherai point à décrire ici le désespoir qui s'empara de moi en apprenant cette triste nouvelle. Voilà bientôt vingt années que ce cruel événement a eu lieu, et, en traçant ces lignes, je sens encore mes yeux se mouiller de larmes. Peu de jours après, Mamia me fut enlevée; elle s'éteignit dans mes bras.

Je résolus alors de quitter l'Inde, où j'avais voulu achever ma vie avec elle, et de revoir ma patrie ; mais avant, il me restait un devoir à remplir ; Mamia n'avait point de parents, point d'amis, je devais, malgré ma douleur, conduire ses funérailles.

Je me rendis auprès du brahme chargé des cérémonies funèbres, et lui dis : Seigneur, Jomraadsch (dieu de la mort) m'a ravi une fidèle compagne dont je veux honorer la mémoire ; je veux que ses funérailles aient lieu avec les cérémonies accoutumées, que son corps soit porté dans un palanquin dans le lieu où l'on brûle les morts, que le bûcher soit de bois de manguier ; je veux moi-même y mettre le feu : c'était ce que Mamia m'avait demandé comme un dernier service.

Le soir, tout fut prêt pour la triste cérémonie ; on plaça le corps de ma pauvre Mamia dans un palanquin, on alluma les torches, et les porteurs des morts prirent le palanquin et se mirent en marche ; l'air retentissait du son lugubre des trompettes.

Arrivés à l'endroit où le corps devait être brûlé, et après qu'on eut achevé les cérémonies accoutumées, je sortis, avec le secours des porteurs, le corps du palanquin et le plaçai sur le bûcher ; lorsque tout fut en ordre, l'on me donna une torche allumée avec laquelle je mis le feu au bûcher, en y tournant le dos, suivant l'usage du pays, pour témoigner ma douleur. Ce fut ainsi que j'abandonnai aux flammes les restes précieux de ma chère Mamia.

Lorsque le corps fut entièrement réduit en cendres, l'on plaça ces cendres dans une urne funèbre que je fis enterrer aux pieds des palmiers qui couronnaient une colline près de notre habitation.

Tous les projets que j'avais faits de passer le reste de ma vie dans l'Inde se trouvaient détruits. Peu de temps après ce cruel événement, je m'embarquai pour l'Europe.

REVUE SCIENTIFIQUE.

HAUTEUR DU MONT VIGNEMALE.

Les vrais voyageurs, aujourd'hui, ce sont les grands seigneurs ou les financiers puissants qui vont distraire ou baigner, loin de Paris, leurs souffrances, leurs inquiétudes ou leurs souvenirs mêlés d'espoir. Voilà, par exemple, M. Ney, le prince de la Moskowa, qui, conduit aux eaux de Saint-Sauveur par ses douleurs et son médecin, se délasse des soins de sa santé en gravissant le mont Vignemale, que des peureux avaient jusqu'alors déclaré inaccessible. Accompagné de son frère, et muni d'excellents baromètres de Bunten, le prince de la Moskowa a escaladé et mesuré le Vignemale, en abordant cette montagne, la plus haute des Pyrénées, par le versant qui regarde l'Espagne. Cette ascension eut lieu, sans doute après un pari; comme nos courses au clocher, le 11 du mois d'août, vers le milieu de la journée. D'un autre côté, un ingénieur, ami du prince, mesurait aussi, au moyen d'un baromètre pareil aux siens, la hauteur déjà grande de la station de Luz, lieu voisin de Saint-Sauveur, où il se tenait patiemment. En calculant l'élévation du mercure dans les deux instruments, on put constater que la montagne était élevée de 3,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Comment, diront les ignorants, cette estimable majorité du genre humain, comment peut-on mesurer une montagne avec un baromètre? — On le peut, et en voici la raison.

Depuis Galilée, cette victime de son génie, depuis son élève Torricelli, on sait, et la physique le prouve, qu'une colonne d'air de seize lieues pèse autant qu'une colonne d'eau haute de trente-deux pieds, et autant qu'une colonne de mercure haute de vingt-huit pouces. Rétrécissez et allégez cette colonne d'air, faites le vide au-dessus d'une

colonne d'eau, l'eau s'élève aussitôt dans ses conduits; voilà la théorie des pompes. Élevez-vous dans l'air, en montant en ballon ou en gravissant une montagne, et le mercure du baromètre, supportant une colonne d'air plus courte et plus légère, descend dans son tube à proportion de cette légèreté même. Ainsi, on mesure exactement la hauteur des lieux au moyen d'un baromètre. M. le baron Ramond surtout a fait un grand usage de cette mensuration barométrique des montagnes. Préfet du département du Puy-de-Dôme, dont il avait ainsi mesuré les montagnes, quand il était question d'examiner les conscrits, au conseil de révision, les paysans disaient entre eux avec ingénuité : *Est-ce qu'il va aussi nous mesurer avec son baromètre ?*

Ainsi donc, le mont Vignemale a plus de 10,000 pieds d'élévation; sa hauteur est d'environ 3,400 mètres.

PHÉNOMÈNES DE LA GÉNÉRATION CHEZ LES REPTILES.

M. C. Duméril, dans son *Histoire des Reptiles*, décrit la manière dont ces animaux se multiplient et s'engendrent. Les phénomènes de la génération, chez les grenouilles particulièrement, présentent des faits très-curieux.

M. Duméril remarque que ces animaux, fort sensuels, bien qu'ils aient le *sang froid*, s'unissent par couples, couples dont la constance ne dépasse pas un printemps, et dont la sollicitude est nulle pour leur progéniture. C'est le soleil, c'est sa chaleur vivifiante qui opère une sorte d'incubation, et qui préside aux métamorphoses de ces êtres singuliers : reptiles carnivores, et amphibies respirants dans l'âge adulte, ils étaient poissons et herbivores dans leur enfance. A ce dernier âge, ou à l'état de *têtards*, ils ont les intestins dans la tête.

M. Duméril assure que le mâle séduit sa femelle par des *airs érotiques* et par des *épithalames variés*, chants harmonieux dont J.-B. Rousseau a sans doute voulu se rire, dans ces mauvais vers que Voltaire lui a tant reprochés :

C'est une grenouille aquatique
Qui, du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique :
Brekeke! kake! koax! koax! koax!

L'abbé Spallanzani a compté jusqu'à 1,200 œufs dans une seule femelle, le tout ensemble donnant une longueur de 42 pieds de frai ; et ici viennent naturellement se placer un grand nombre de faits curieux que MM. Duméril et Bibron racontent avec beaucoup d'intérêt. Un fait bien singulier, c'est celui que M. de Schreibers a remarqué au sujet de la reproduction des salamandres noires des Alpes. D'après cet observateur, la femelle de cette espèce de salamandre, bien que ses ovaires renferment ordinairement au moins une vingtaine d'œufs, ne produit jamais à la lumière plus de deux petits vivants par parturition. Mais ces jeunes êtres, qui naissent hors de l'eau et sans ouïes pour y respirer, sont toujours très-développés dès la naissance. En voici la cause : et d'abord, il faut dire que l'éclosion se fait dans le sein de la mère ; les petits ne sortent que long-temps après, et déjà très-accrus. Or, les deux premiers têtards qui sortent de l'œuf, sans pour cela voir le jour, sans quitter leur nid maternel, détruisent tout aussitôt le reste de la progéniture renfermée dans l'ovaire. C'est un carnage affreux, une scène violente de sérail où les derniers nés tombent victimes d'un farouche droit d'aînesse ; nous la trouvons analogue à ce qu'on observe dans nos ruches d'abeilles, où la femelle la première éclose, aussitôt qu'elle est métamorphosée, va détruire ses sœurs encore endormies chacune dans son berceau, et prépare ainsi la sécurité de son règne en massacrant dans leur germe tout un peuple de rivales, pouvant prétendre au partage de la souveraineté absolue.

Nous ne doutons pas que cet imparfait échantillon du grand ouvrage de M. Duméril, fruit de plus de quarante années d'études continuelles, n'inspire à beaucoup de riches curieux le désir d'en faire l'acquisition. On ne doit pas oublier que M. Duméril était le digne et le plus intime ami de l'illustre Cuvier.

LA NOUVELLE COMÈTE.

Nous pouvons donner quelques renseignements que nous avons puisés à une source très-sûre, concernant l'éphéméride de la comète d'Encke dans son apparition de 1838. La comète n'a pas encore été aperçue à l'Observatoire de Paris, à cause de la faiblesse de sa lumière ;

ce qui rend plus nécessaire encore d'indiquer sa position approchée aux personnes qui voudraient tâcher de la voir avec une bonne lunette. Elle était au 21 août dans la constellation du Bélier; elle se trouve maintenant dans la constellation de la Mouche, non loin des Pléiades. Tous ces groupes d'étoiles, qui passent au méridien vers une heure de la nuit, sont très-visibles en nos soirées actuelles, vers l'Orient. La comète ne change presque point sa position en ascension droite; mais elle a un mouvement en déclinaison très-rapide, qui la porte vers le Nord. Elle traversera une grande partie du ciel boréal et s'approchera du soleil vers la constellation du Lion. On pense que l'époque du plus grand éclat sera vers le milieu d'octobre; mais il ne faut guère espérer que cet astre périodique soit jamais visible à l'œil nu. Cependant cette faible nébulosité, qui ne paraît même dans une forte lunette que comme un léger brouillard, a des dimensions réelles qui sont énormes. En 1828, à la fin d'octobre, on s'est assuré que cette comète avait une nébulosité de près de 80 rayons terrestres, c'est-à-dire, que le diamètre de la comète était de 120,000 lieues environ; ce qui donne un volume 64,000 fois supérieur à celui de la terre. La comète était donc bien plus grande que la distance qui nous sépare de la lune.

Il est vrai que dans l'intervalle de trois mois, en 1828, la comète se réduisit au 19,000e de sa grosseur primitive, son diamètre n'étant plus au 24 décembre que de 4,600 lieues environ. Ces énormes bouleversements de la dimension résultent des mesures prises par M. Valz. Ce savant avait pensé que les comètes se retrécissaient et devenaient bien moins grandes à mesure qu'elles approchaient du soleil. Mais la dernière comète de Halley n'a point paru suivre cette loi. Au surplus, il est impossible de se former la moindre idée de la nature des gaz qui constituent l'immense amas de vapeur qu'on appelle *une comète*. On sait seulement que ces gaz sont infiniment rares. A moins qu'ils ne fussent d'une qualité délétère et non respirable, ce dont personne ne peut répondre, il est à peu près certain que si la terre traversait un de ces immenses brouillards phosphorescents, elle n'en recevrait aucune espèce de dommage. Il serait même possible que les astronomes fussent les seuls habitants de notre globe qui songeassent à s'apercevoir de la rencontre.

PETITE CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

DUEL DE BOXEURS. RÈGLES DU DUEL. FAITS CURIEUX.

Nous empruntons au journal le *Droit* l'article suivant, où se trouve parfaitement décrit un duel à coups de poings qui vient d'avoir lieu à Charenton-Saint-Maurice.

Il est certains usages mauvais qui, une fois admis dans les mœurs d'un peuple, s'y perpétuent par la seule raison qu'ils y ont été introduits, et s'y incorporent pour ainsi dire de telle sorte, que les rigueurs de la justice elle-même ne parviennent jamais à les déraciner complètement du sol sur lequel ils ont vécu.

C'est ainsi, par exemple, que les combats de *boxeurs*, flétris depuis si long-temps en Angleterre par les hommes les plus éminents de cette grande nation, s'y montrent encore, quoique à de longs intervalles, au mépris de la loi qui les condamne et de l'humanité qui en gémit.

Il n'entre nullement dans mes vues de m'appesantir sur les réflexions qui peuvent naître de ce triste sujet; mais j'ai cru faire une chose utile en appelant l'attention publique sur ce qui se passait, il y a deux jours, à quelques lieues de la ville la plus civilisée du monde.

Le matin du 5 septembre, dès six heures, un grand nombre de voitures de toute espèce se dirigeait du côté de Vincennes. A l'aspect de ces équipages, dans lesquels on ne remarquait, sauf quelques exceptions, que des physionomies d'outre-mer; à l'air mystérieux de chaque groupe, on eût pu s'apercevoir qu'il s'agissait d'une lutte de boxeurs, lutte dont on avait daigné faire confidence à un certain nombre de privilégiés, à des adorateurs du vieux culte, aujourd'hui proscrit sur la terre nationale, et qui, dans l'incertitude des exigences de la loi française en pareille matière, se disaient tout bas qu'il fallait agir de prudence, de peur d'éveiller les regards de l'autorité; que si les choses allaient sans encombre, de ce côté, une grande récompense leur était ré-

servée.... car ils verraient aux prises deux personnages illustres parmi les notabilités du pugilat anglais, deux de ces hommes qui laissent leur adversaire mort sur place, des boxeurs de la bonne école, du vieux type. L'un, murmurait-on avec une satisfaction toute britannique, est le fameux Swift, qui, dans ses trois dernières affaires, a tué trois hommes ; et l'autre, le redoutable Adam, signalé par vingt-quatre combats dans lesquels il a remporté vingt-une fois la victoire...

C'est dans ces dispositions, qu'en sortant de Saint-Maur, on se jeta dans un chemin de traverse qui mène à quelques lieues de là, vers le bois Saint-Martin, où le champ de bataille avait été choisi.

A neuf heures, on était arrivé.... on se rendait à pied à travers champs, sur le lieu désigné..., lorsque tout-à-coup l'alarme se répandit dans cette foule dont les nombreux équipages stationnaient, comme ceux d'une armée, dans les ornières d'un chemin impraticable. Les magistrats, disait-on, ont été avertis... C'est une partie manquée !

L'alerte était fausse. Il est vrai que la voiture qui contenait les pieux, les cordages et l'attirail d'usage, que cette espèce de caisson où se trouvent renfermées toutes les munitions d'une campagne de boxeurs revenait sur ses pas, suivie de deux cavaliers devant lesquels on paraissait fuir... Mais ces cavaliers étaient simplement les propriétaires de la terre sur laquelle la lutte devait être livrée. Ces jeunes gens s'étaient chargés de dissiper, à eux seuls, le flot de curieux, qui cédait et s'éloignait à leur voix avec ce flegme silencieux, ce mécontentement tranquille qui caractérisent le peuple anglais.

Les chefs de l'expédition changèrent de plan ; il fut convenu qu'on reviendrait sur le territoire de Charenton-Saint-Maurice, dans une prairie fermée dont on avait les clés, et dans laquelle on devait être à l'abri d'une surprise.

On se remit donc en marche lentement. Il fallait laisser aux ordonnateurs le temps d'apprêter le champ-clos avant l'arrivée de la troupe entière.

Pour la réussite de cette manœuvre, on s'arrêta pendant une heure au village de Villiers, chez un restaurateur, dont toute la maison et les cours se transformèrent tout-à-coup en une espèce de taverne, à l'exception d'une chambre au premier étage, où les deux champions, fidèles à la règle de la sobriété la plus absolue, s'étaient mis au lit, côte à côte, en attendant le départ.

A midi les pieux étaient placés, les cordes tendues, les combattants ainsi renfermés dans un carré de quarante pieds environ.

Les juges du duel demandent le silence; l'un d'eux lit la formule d'usage; elle est conçue à peu près en ces termes :

« Cette bataille est pour cinquante livres sterling de chaque côté, formant la somme totale de cent livres sterling, laquelle somme sera remise au vainqueur.

» MM.... sont choisis comme juges, et M.... comme arbitre.

» Ils décideront si les coups sont loyaux; il est défendu de frapper un combattant lorsqu'il est par terre.

» Il est également défendu de frapper avec la tête (butting).

» Le temps des interruptions (*ronds*) est fixé à une demi-minute.

» Si les seconds (les témoins) ne mettent pas leur champion en face de l'adversaire, au signal donné, il sera considéré comme vaincu.

» Il n'est permis à personne, à l'exception des seconds, d'assister les combattants en aucune manière. »

Après cette lecture, les juges prennent leurs montres. Ce sont des chronomètres Bréguet, marquant les minutes et les secondes; et l'un d'eux donne le signal.

Les champions s'avancent; ils portent pour tout vêtement des culottes courtes, retenues par une ceinture, et des bottines lacées, garnies de clous. L'avantage du terrain est tiré à pile ou face : le sort se décide en faveur de Swift.

Ce champion est de petite taille, nerveux; son regard est assuré et affecte la douceur; mais son sourire a quelque chose de cruel. Il y a dans le sang-froid étudié, dans la coquetterie féroce de ce tueur d'hommes, je ne sais quoi qui fait frémir.

Son second est le roi des boxeurs anglais, l'invincible Burke, surnommé le *Champion des trois royaumes*. C'est lui qui a fait annoncer dernièrement par toute la presse anglaise un défi dans lequel il engageait 500 livres sterling. Ennuyé de l'oisiveté que lui a faite la terreur que son nom inspire, il est venu de Londres tout exprès pour être le témoin de son ami Swift. Il a le torse d'un hercule, mais d'un hercule de ruelles; ses petits yeux fauves et enfoncés, sa tête large, sa chevelure raide, sa grande bouche toujours entr'ouverte par un sourire forcé, et ornée de larges cicatrices, lui donnent l'aspect d'un vieux lion en belle humeur.

Adam est fort, ramassé, musclé; c'est de la matière brute, mal proportionnée, qui a revêtu, par hasard, une forme humaine. Il se pose là, avec l'aplomb et le naturel d'une machine organisée pour donner et recevoir des coups. A voir sa mâchoire toute dégarnie des dents qu'il a laissées sur d'autres champs de bataille, ses yeux louches et ternes, on le prendrait pour le type fidèle de ces brigands qui vivaient au fond des cavernes d'Écosse.

Son second, connu sous le nom de Sailor-Boy (garçon matelot), est aussi un formidable athlète. Son aspect, du reste, n'a rien de remarquable, si ce n'est une balafre qui atteste de glorieux services.

Près d'eux pose, à titre d'amateur, le célèbre Dutch-Sam, appelé en Angleterre le jeune phénomène (*young-phenomenal*). Il se signale par des airs d'indifférence et de légèreté en fumant son cigare. C'est lui qui avait servi de second à Swift dans son dernier combat, à la suite duquel ils se sont tous deux exilés d'Angleterre pour échapper à la justice qui les poursuivait.

Le second est l'appui intelligent du boxeur : il le conseille, lui souffle les ruses du métier, soutient son moral et relève de temps à autre son courage par quelque bon mot, par quelque heureuse inspiration. L'aide-adjoint est plus spécialement chargé de la partie animale : il fait à peu près, dans cette lutte d'hommes, l'office de palefrenier dans les courses de chevaux.

C'est lui qui introduit dans la bouche du boxeur renversé la bouteille d'eau dont quelques gouttes rafraîchissent sa langue aride et rendent la respiration à sa poitrine; qui, derrière lui, à ses côtés, toujours agile à suivre ses mouvements pendant la bataille, éponge ses sueurs et son sang, lui souffle sur le dos, sur la poitrine, dans les oreilles, et lui crache même au visage une pluie fine dont la rosée donne du ton à ses muscles et ranime son cerveau.

A un nouveau signal, les adversaires prennent position.

Déjà ils se mesurent des yeux, leurs poings se touchent, se retirent, s'allongent, se sentent comme les épées dans un duel ordinaire... Vous frémissez à la pensée de ce qui va suivre ces menaces silencieuses, lorsqu'une voix se fait entendre : « Une livre contre trois; je tiens 100 livres sterling pour Swift. »

C'est un chanteur de Londres, très-renommé, dit-on, qui propose ce

pari. D'autres paris s'engagent... et bientôt il y a deux camps opposés parmi les spectateurs, comme parmi les boxeurs eux-mêmes.

« *Bravo, Jack! well done, Jack!* (Bravo, Jacques! bien fait, Jacques!) » s'écrient les partisans d'Adam : celui-ci venait de porter à son rival un coup terrible au milieu du front.

Swift avait répondu à ces exclamations par un sourire de mépris, et presque en même temps son camp s'écriait à son tour : « Bravo, Swift! *First blood he has tapped his claret.* (Bravo, Swift!... C'est le premier sang.... il a fait couler son bordeaux.) » En effet, Swift avait appliqué un violent coup au milieu du visage de son adversaire, et le sang ruisselait.

Mais l'honneur du *premier sang* était partagé, car, à l'instant où Swift avait frappé, il avait lui-même reçu, au-dessous de l'œil gauche, une blessure d'où le sang s'échappait également.

La lutte s'engagea corps à corps. Dans ces étreintes, la supériorité matérielle d'Adam semblait lui assurer l'avantage; mais la question n'est pas de terrasser son adversaire, c'est de lui porter des blessures qui le mettent hors de combat, et Swift, quoique moins robuste, avait plus d'agilité, plus de sang-froid, plus de malice.

Les connaisseurs remarquaient, avec une sorte d'admiration, qu'au moment où les combattants s'étaient rapprochés, il avait failli placer Adam en *chancery* : c'est ainsi qu'on désigne le coup de *Jarnac*, au moyen duquel un boxeur parvient à enfermer la tête de son rival sous le bras gauche, pour l'assommer à son aise dans cette espèce de carcan, où le patient est exécuté à coups de poing.

Le nom de *chancery* a été donné, par allusion, à ce coup de maître, parce que le malheureux engagé en *chancery* est comme le pauvre plaideur qui, une fois entré à la Cour de la *Chancellerie*, ne peut plus en sortir, ou du moins n'en sort que bien malade.

Un croc-en-jambe fit chanceler Adam. Toutefois, avant de toucher la terre, il imprima une trace livide sur la poitrine de son adversaire.

Long-temps la victoire fut indécise. La massue d'Adam était plus lourde, elle enlevait la pièce; mais le coup-d'œil de Swift était plus vif, ses mouvements plus souples, sa force morale bien supérieure.

Il faut le dire, les spectateurs désintéressés faisaient des vœux pour Adam. Il y avait plus de loyauté de sa part que du côté opposé. Souvent ce cri s'élevait contre Swift : *Shame! shame!* (honte! honte!) et, en

effet, toutes les fois que la lutte était corps à corps, il avait l'adresse de porter la main gauche au visage de son rival, et de toucher avec tant de force son nez endolori, hideusement tuméfié, sanglant, qu'Adam n'avait d'autre moyen d'éviter ce supplice intolérable que de se jeter à la renverse.

Souvent tous deux tombaient ensemble ; les seconds et les aides étanchaient les plaies dont leurs corps et leurs visages étaient couverts, les aspergeaient d'eau glacée, appuyaient leurs têtes contre des linges rafraîchissants, et, au moment où la demi-minute allait expirer, ces *infirmiers*, dans l'attitude de deux gardes-malades qui soulèveraient un paralytique étendu sur le dos pour le porter mollement dans un fauteuil, les remettent en place, face à face, à quelques pas de distance, et aussitôt la lutte recommençait de nouveau.

Elle avait ainsi recommencé vingt-cinq fois, les blessures s'étaient multipliées, le sang avait jailli de toutes les parties vulnérables du corps (il est défendu de frapper au-dessous de la ceinture), et il était encore impossible de deviner qui l'emporterait.

Au dire des connaisseurs, c'était une belle bataille, pleine de tactique, d'habiles manœuvres : c'était la science noblement pratiquée.

Cependant, après plus d'une heure un quart de combat, Adam, qui n'y voyait plus de l'œil droit, car l'orbite était entièrement caché sous une immense enflure, parut avoir moins de chances que Swift, quoique la paupière de celui-ci fût aussi presque fermée.

« Dix guinées contre une pour Swift, » dit son plus fanatique partisan.

Personne n'accepta le pari.

Il faut avouer que ce terrible joûteur, précédé de la réputation et de l'autorité que donnent trois cadavres récents, agissait peut-être autant sur l'imagination de son rival par ces redoutables trophées que par l'aplomb de sa résistance et l'impétuosité de ses attaques.

Cependant Adam l'atteignit à la tempe et le renversa. Je crus, pour ma part, qu'il ne s'en relèverait pas.

« *Bravo ! Jack ! good an well!* » (C'est bien ! bien fait !) Telle fut l'acclamation de tous les spectateurs impartiaux.

Swift n'avait pas attendu que la demi-minute se fût écoulée : pendant que son aide lui *bouchonnait* encore les tempes avec un morceau de flanelle, et lui lavait les yeux tout souillés de sang, il avait lancé un de

ces regards qui semblent dire : « C'est ton dernier triomphe.... apprête-toi à succomber. » Son camp le comprit.

« *Now Swift* (à toi, à ton tour, Swift), *strike faire* (frappe ferme), *bung his peepers* (crève-lui les quinquets), disaient ses partisans. »

Les combattants se précipitèrent alors l'un sur l'autre en désespérés. C'étaient des tigres que leurs souffrances et la vue de leur sang animent au carnage. Chaque coup, de ces mains aussi dures que des mains de fer, laissait sa trace sanglante ou livide. Ils se prirent de nouveau au corps. Adam, trop excité, avait perdu son sang-froid ; c'est là que Swift, toujours calme, toujours maître de sa fureur, l'attendait. Pendant que son adversaire, haletant, cherche à le terrasser, il fait un saut, s'échappe, saisit le gros athlète éperdu, le soulève du bras gauche, lui assène, du bras droit, un coup affreux sur la tempe et le jette contre terre au milieu de l'effroi général, et aux applaudissements du camp ennemi lui-même transporté d'enthousiasme.

C'était le coup décisif. Adam, meurtri de toutes parts, les regards presque éteints, est remis en place : il ne pouvait plus lutter... Un dernier coup entre les deux yeux le renverse étourdi, comme un pauvre animal qui tombe sous l'assommoir. Ses jambes refusaient désormais de le porter : il eut à peine la force de dire qu'il se rendait, et il resta sans mouvement aux bras de ses partisans.

Ainsi se termina cette lutte.

J'ai omis de dire que pendant une heure et demie qu'elle a duré, un grand nombre d'habitants de Charenton-Saint-Maurice et de Saint-Maur (hommes et femmes) étaient accourus pour jouir de ce spectacle. De la route qui dominait le lieu de la scène, ils avaient tout vu, avaient pris parti, ils avaient applaudi. « Bravo ! le *petit !* » répétaient-ils souvent.

Pourquoi ne dirais-je pas que là se trouvaient aussi quelques gendarmes, immobiles spectateurs de cette fête de sang improvisée. Je ne leur fais pas un blâme d'être restés impassibles à ce hideux spectacle. Il y a de ces choses qui étonnent par l'horreur qu'elles inspirent, au point de paralyser les plus nobles instincts de l'âme.

En les voyant, on reste interdit, confondu ; on ne se reconnaît plus soi-même : on serait tenté de douter de la conscience.

Avouons-le, du reste, on ressent moins d'indignation que de pitié pour ces hommes qui se sont habitués dès leur plus jeune âge à vivre

des coups meurtriers qu'ils portent, comme d'autres vivent des douleurs qu'ils soulagent......

Le plus coupable de tous, ce serait le pouvoir, si, à l'avenir, il ne prévenait pas le retour de pareilles luttes. Mais avant de sévir, il faut qu'il avertisse : l'efficacité de son intervention n'est qu'à cette condition et à ce prix.

Pour cette fois elle sera indulgente, je l'espère. Afin de donner l'exemple, je m'abstiendrai de citer le nom d'une mère qui assistait là en famille! Autour d'elle étaient trois jeunes filles, belles, à l'air candide, au regard bon et noble. Elles ont vu, pendant une heure et demie, cette hideuse boucherie, qui pouvait finir par deux assassinats.

Je dois dire en finissant qu'au moment où l'on transportait Adam, son frère, son jeune frère, laissant à d'autres le soin de veiller sur ses jours, commençait un combat du même genre avec un boxeur du même âge que lui.

Il triompha! Cette lutte aussi avait été terrible... Mais sans doute il n'en sera pas fait mention dans les journaux de Londres; car les correspondants chargés de leur envoyer le procès-verbal des coups donnés et reçus, ont dédaigné de prendre des notes sur cette seconde affaire. Elle n'avait été l'objet d'aucun pari en Angleterre.

LES BAYADÈRES A PARIS.

Le premier éditeur responsable des *Bayadères*, c'est l'abbé Raynal, qui nous a monté l'imagination pour les danseuses de l'Inde, par les peintures voluptueuses qu'il en a tracées dans son *Histoire philosophique*. Le second éditeur, c'est Goëte, qui, dans son petit poëme le *Dieu et la Bayadère*, s'est plu à revêtir du costume oriental, à raviver de fraîches couleurs, à embaumer d'un chaud parfum la *Courtisane amoureuse* de La Fontaine. Le troisième éditeur, et le plus fécond, le plus varié, le plus séduisant de tous, c'est le grand Opéra de Paris, qui depuis plus de vingt ans nous fournit de bayadères, toutes plus attrayantes les unes que les autres.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que de tous ces éditeurs, pas un seul,

ni l'abbé Raynal, ni Goëte, ni l'Opéra, n'avait vu de sa vie une ou plusieurs bayadères (ainsi nommées, non par les Indiens, mais par les Portugais, qui appellent un danseur *bailador*, une danseuse *bailadeira*, du verbe *bailar*, danser) : c'est que, d'après le principe que les copies, dans la nature ou dans l'art, restent toujours bien au-dessous des modèles, tout le monde se figurait que la vraie bayadère, la bayadère pur sang réunissait un idéal de perfections auquel ne pouvait atteindre l'effet désespéré de la conjecture et du rêve.

Enfin un quatrième et dernier éditeur s'est rencontré, du nom de Tardivel, qui a conçu le hardi dessein de démeubler une pagode pour importer chez nous cinq bayadères, cinq danseuses, cinq prêtresses, sur l'origine et l'authenticité desquelles il n'y aurait pas le moindre mot à dire, pas le moindre soupçon à élever. M. Tardivel a voulu tuer d'un coup la contrefaçon, et il est parti de Tirouvendi, petite ville voisine de Pondicheri, avec sa cargaison sacrée et profane, cinq bayadères, de la caste de Modeli, toutes plus ou moins mariées à Peroumala, leur dieu, ou aux brahmes, chargés de son service, et trois musiciens, dont les bayadères ne sauraient se passer.

L'itinéraire de M. Tardivel à travers l'Océan n'est pas moins connu que celui de l'obélisque. On répétait d'avance les noms de ses compagnes et compagnons : on savait que *Tillé*, la grande prêtresse, la surintendante, la duègne de trente ans, s'était chargée du dépôt de quatre jeunes vertus, l'une de seize ans, *Amany*, deux de quatorze, dont la première est sa fille, *Soundiroun* et *Ranghoun*, la dernière de six ans, *Veydon*. On savait que les musiciens répondaient au nom de *Ramalingham*, *Savaranim* et *Devenaygoum* : on allait jusqu'à décrire la forme et le son de leurs instruments. Il en était de même de la vie domestique des cinq bayadères, soit à Bordeaux, soit à Paris, dans leur pagode improvisée de l'allée des Veuves : malgré la réclusion sévère qu'elles s'imposaient, malgré le rempart de silence dont elles protégeaient leurs habitudes de toilette, leurs pratiques de religion, l'historique exact de leurs journées circulait au dehors, depuis leurs ablutions du matin jusqu'à leur sommeil du soir.

Il ne restait donc plus que la grande épreuve de l'exhibition publique des bayadères sur un théâtre de la capitale, moyennant une légère offrande déposée au bureau. Le théâtre des Variétés a obtenu la préférence, et chacun de nous a été à même de voir ces merveilles de l'Orient.

Que les bayadères, *Amany*, *Soundiroun* et *Ranghoun*, soient de belles et jolies femmes sur les bords du Gange, que *Tillé* même ait son charme, nous n'avons nulle raison pour le nier ; mais nous n'avons pas tous les moyens désirables pour nous en convaincre. Pour tous les yeux français, le costume des bayadères est disgracieux : les cheveux aplatis, et la calotte d'argent qui remplace le chignon, écrasent leur tête ; les bagues et joyaux suspendus à leur nez gâtent horriblement leur visage ; une écharpe de mousseline très-épaisse couvre leur sein, enveloppe leur taille ; des pantalons cachent leurs jambes ; leurs pieds seuls, chargés de bagues, et une portion de leur côté gauche, apparaissent dans l'état primitif. A la vérité, des yeux étincelants, des yeux qui ne reposent jamais, qui parlent sans cesse, et avec une incroyable volubilité, illuminent ces physionomies d'un brun doré, participant du rouge et du noir.

Voilà pour la beauté des bayadères. Maintenant, s'il faut parler de leurs talents, de leurs grâces, nous avouerons que ce sont pour nous lettres closes, et que nous n'en comprenons pas le premier mot. Les bayadères commencent par saluer, en pliant le corps jusqu'à terre sans fléchir les genoux ; puis *Soundiroun* et *Ranghoun* ont l'air de se livrer à un assaut d'armes avec accompagnement d'une espèce de cornemuse, d'une espèce de tambourin et d'une espèce de voix faible et brisée s'échappant de la bouche du vieux *Ramalingham*. La voix et les instruments ne donnent jamais qu'une note, à l'instar du cornet à piston de Bilboquet. Dans d'autres pas, et notamment celui des colombes, la petite *Veydon*, la duègne *Tillé* marient alternativement leurs voix à celle du musicien. Nous chercherions vainement l'expression propre à qualifier cette musique ; dans nos maisons de fous, nous avons entendu de lamentables cantilènes, qui seules pourraient en donner l'idée.

Dans le pas des colombes, tandis que *Soundiroun* et *Ranghoun* tournent sur elles-mêmes en arrangeant les plis de la mousseline, de manière à former une gracieuse colombe entourée de feuilles de palmier, *Veydon* d'abord et ensuite *Amany* occupent le milieu de la scène, chantant, déclamant, gesticulant avec une rare énergie. Ce sont des regrets, des désirs, des plaintes, des reproches, des accès de fureur entremêlés de retours de tendresse ! C'est un drame passionné ! disent ceux-ci ; c'est de la poésie ! disent ceux-là. Soit, mais de la poésie indienne, et nous avons le malheur de ne pas entendre le sanscrit.

Le pas des poignards est un de ces drames indéchiffrables pour nous autres Européens. Dans chacune de ses mains, *Soundiroun* tient un poignard, qu'elle agite en tous sens et en les opposant souvent l'un à l'autre. Le *malapou*, baptisé par les Indiens du nom de *danse surprenante*, ressemble à un quadrille sur un mouvement très-rapide. *Amany*, *Soundiroun*, *Ranghoun* et même *Tillé* se croisent, s'entrelacent avec ardeur, avec joie : il y a du *fandango* et de la *jota* dans le *malapou*, le plus agréable de tous les pas indiens, d'autant que l'orchestre naturel du théâtre commence à reprendre son rôle et à couvrir la voix de l'orchestre naturel des bayadères. Un *salam* général termine la danse, le rideau tombe, et les danseuses s'enveloppent de leurs pagnes pour retourner à leur ermitage de l'allée des Veuves, veuves qu'elles sont en effet de leur pagode, de leurs brahmes et de leur dieu !

D'autres que nous ont écrit le roman poétique des bayadères ; nous en avons donné la prose littérale. Nous n'en remercions pas moins, et du fond du cœur, l'homme aventureux qui le premier nous a fait connaître les véritables danseuses de l'Inde : nous lui votons une pagode à Jagrenat ou à Saint-Cloud. M. Tardivel a détruit une de nos illusions.

ÉCHECS.

DÉFI PAR CORRESPONDANCE ENTRE LES CLUBS DE NOTTINGHAM ET DE CAMBRIDGE.

Les clubs de Nottingham et de Cambridge viennent de terminer leur défi par correspondance. Le club de Nottingham a gagné les deux parties. Ce club doit en partie cet heureux résultat à M. Newham, son secrétaire, et l'un des plus forts joueurs d'Angleterre. Nous donnons ici les deux parties.

PREMIÈRE PARTIE,

Dans laquelle le club de Cambridge avait le trait.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du F de la D 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P du R 1 c.
3 Le C du R à la 3 c. de son F.	3 Le C de la D à la 3 c. de son F.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le P de la D 2 c.
5 Le P prend le P.	5 Le P prend le P.
6 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	6 Le F du R à la 3 c. de sa D.
7 Le P de la D 2 c.	7 La D à la 3 c. de son C.
8 Le F prend le C.	8 Le P prend le F.
9 Le R roque.	9 Le C à la 2 c. du R.
10 Le R à la c. de sa T.	10 Le P de la T de la D 2 c.
11 Le P du C de la D 1 c.	11 Le R roque.
12 Le F de la D à la 3 c. de la T de la D.	12 La T à la c. de son R.
13 Le C du R à la 5 c. de son R.	13 Le C à la 4 c. du F du R.
14 La T du R à la c. de son R.	14 Le P prend le P.
15 Le C à la 4 c. du F. de la D.	15 La T prend la T. Échec.
16 La D prend la T.	16 La D à sa c.
17 Le C prend le F.	17 Le C prend le C.
18 Le F prend le C.	18 La D prend le F.
19 La D à la c. du R. Adverse Échec.	19 La D à la c. du F du R.
20 La D prend la D.	20 Le R prend la D.
21 Le P du F de la D prend le P.	21 Le F de la D à la 4 c. du F de son R.
22 Le C à la 3 c. de son F.	22 La T à la c. du R. (*a*)
23 Le R à la c. de son C.	23 La T à la 6 c. du R.
24 La T à la c. du F de la D.	24 La T à la 6 c. de sa D.
25 Le C à la 4 c. de la T de sa D.	25 La T prend le P de la D.
26 Le C à la 5 c. du F de la D.	26 La T à la 7 c. de sa D.
27 Le P de la T de la D 2 c.	27 Le F à sa c.
28 Le P de la T du R 1 c.	28 La T à la 5 c. de sa D.
29 Le R à la 2 c. de sa T.	29 Le R à sa 2 c.
30 Le R à la 3 c. de son C.	30 La T à la 5 c. de son C.
31 La T à la 3 c. du F. de sa D.	31 Le R à la 3 c. de sa D.
32 Le R à la 3 c. de son F.	32 Le P de la D 1 c.
33 Le C à la 4 c. de son R. Échec.	33 Le R à la 2 c. du F de sa D.
34 La T à la 3 c. de sa D.	34 Le F de la D à la 5 c. de sa T.

Les blancs abandonnent la partie.

(*a*) Les noirs gagnent cette fin de partie en portant les premiers leur tour dans le jeu de leur adversaire.

DEUXIÈME PARTIE,

Dans laquelle le trait est au club de Nottingham.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le P de la D 2 c.	3 Le P prend le P.
4 Le C prend le P.	4 Le C prend le C.
5 La D prend le C.	5 La D à la 3 c. du F de son R (*a*).
6 Le P du R 1 c.	6 La D à la 3 c. du C de son R.
7 Le C à la 3 c. du F de la D.	7 La D à la 3 c. de son C (*b*).
8 La D prend la D.	8 Le P de la T prend la D.
9 Le C à sa 5 c.	9 Le R à la c. de sa D.
10 Le F de la D à la 4 c. du F. de son R.	10 Le P du F de la D 1 c.
11 Le C à la 6 c. de sa D.	11 Le F prend le C.
12 Le P prend le F (*c*).	12 Le C à la 3 c. du F du R.
13 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	13 La T du R à la c. du F de son R.
14 Le F de la D à la 3 c. de son R.	14 Le P du F de la D 1 c.
15 Le P du F du R 1 c.	15 Le C à la c. de son R.
16 Le R roque avec la T de sa D.	16 Le P du F du R 2 c.
17 Le F de la D à la 5 c. du C du R. Échec.	17 Le C à la 3 c. du F de son R.
18 Le P du C de la D 2 c.	18 Le P de la T du R 1 c.
19 Le F de la D à la 3 c. de son R.	19 La T de la D à sa 5 c.
20 Le P du F de la D 1 c.	20 Le C à la c. du R.
21 Le P du C du R 1 c.	21 La T du R à la 3 c. du F de son R.
22 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	22 Le P du F de la D prend le P.
23 Le F de la D à la 5 c. de son R.	23 Le P prend le P.
24 Le F prend la T. Échec.	24 Le C prend le F.
25 Le F du R à sa 7 c.	25 Le P du C de la D. 1 c.
26 La T du R à la c. de son R.	26 Le second P du C de la D 1 c.
27 La T du R à la 7 c. de son R.	27 Le F à la 3 c de la T de la D.
28 Le F à la 5 c. du C de sa D.	28 La T à sa 4 c.
29 La T du R prend le P du C du R.	29 Les noirs abandonnent la partie.

(*a* et *b*) Propositions d'échange qui font perdre des temps.

(*c*) Ce pion ainsi placé retarde le développement du jeu des noirs, et le F de la D se trouve ne pas être en jeu.

GAMBIT COCHRANE.

L'ouverture désignée sous le nom de gambit Cochrane est une des plus intéressantes que l'on connaisse aux échecs; elle renferme un grand nom de variantes très-brillantes. M. Cochrane, fort joueur d'Angleterre, est le premier qui, dans son traité publié en 1821, nous a fait connaître ce début. M. W. Lewis, dans ses leçons progressives, a examiné avec soin le gambit Cochrane, et l'a proclamé une excellente défense contre le gambit. Nous avons long-temps partagé cette opinion; mais aujourd'hui, après un examen plus approfondi, nous déclarons que notre opinion à cet égard est modifiée; nous pensons que le gambit Cochrane ou plutôt la défense du gambit due à M. Cochrane, est bonne dans une foule de cas, particulièrement avec un adversaire sans expérience, mais que cette défense donne un assez mauvais jeu avec un adversaire érudit et correct qui sait éviter tous les piéges nombreux de ce début. Pour l'attaque, nous renverrons nos lecteurs à ce que nous avons déjà publié sur ce gambit. Nous allons examiner ici seulement la défense.

PREMIER DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. de son F.	3 Le P du C du R 2 c.
4 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	4 Le P du C du R une c.
5 Le C du R à la 5 c. du R.	5 La D donne échec.
6 Le R à la c. de son F.	6 Le premier P doublé une case.

Ce dernier coup des noirs constitue la défense Cochrane; c'est une contre-attaque dirigée par les noirs sur le roi des blancs. Dans cette contre-attaque, les noirs méprisent l'attaque formée contre eux par les blancs avec leurs deux pièces; ils cherchent à leur tour à découvrir le roi des blancs et avec leur dame soutenue d'une ou de deux petites pièces à gagner la partie. La position des blancs est difficile, mais nous pensons que, les coups justes joués de part et d'autre, l'avantage doit rester aux blancs, et par conséquent la défense de Gambit inventée par M. Cochrane n'est pas très-bonne.

7 Le P de la D 2 c.

M. Lewis, qui nous a donné dans ses leçons progressives toutes les variantes

de gambit-Cochrane, a passé fort légèrement sur la variante que nous donnons dans ce premier début. Il dit à cet égard : Si les blancs au 7ᵉ coup poussent le P de la D 2 c., les noirs devront prendre le P par le P en donnant échec, puis ils donneront l'échec de la D et joueront le C du R à la 3 c. de son F ayant évidemment le meilleur jeu, c'est ce que nous contestons.

	7 Le P prend le P échec.
8 Le R prend le P.	8 La D à la 6 c. de la T du R. Échec.
9 Le R à la c. de son C.	9 Le C du R à la 3 c. de son F.
10 Le C du R prend le P du F. du R.	

Dans cette position, les noirs ont quatre coups passables à jouer : 1° jouer le tour attaquée; 2° prendre le P du R avec le C du R; 3° avancer le P du C du R; 4° enfin, jouer le P de la D 2 c; nous allons essayer de prouver que les quatre coups de défense sont mauvais dans les quatre variantes qui suivent,

Première variante.

BLANCS.	NOIRS.
10 Le C du R prend le P du F du R.	10 La T du R à la c. de son C.
11 Le C du R à sa 5 c. gagnant forçant une échange et conservant une bonne position.	

Deuxième variante.

10 Le C du R prend le P du F du R.	10 Le C du R prend P.
11 La D à la 2 c. du R.	10 Perdu.

Troisième variante.

BLANCS.	NOIRS.
10 Le C du R prend le P du F du R.	10 Le P du C du R une c.
11 Le C du R à sa 5 c.	11 La D à la 3 c. de la T du R.
12 Le R à la 2 c. de son C.	12 Le P prend le P *(a)*.
13 La T prend le P.	13 La D à la 3 c. du C du R. Échec.
14 La D prend la D.	14 Le C du R prend la D.
15 La T du R prend le P.	

Les blancs ont le meilleur jeu.

(*a*) L'on ne peut prendre le P du R avec le C sans perdre la pièce.

Quatrième variante.

10 Le C du R prend le P du F du R.	10 Le P de la D 2 c.
11 Le F du R à sa c.	11 La D à la 3 c. de la T du R.
12 Le C prend la T.	12 Le C du R prend le P.
13 La D à la 2 c. du R.	13 Le F du R à la 2 c. du C du R.
14 Le P du F de la D une c.	14 Le P du C du R une c.
15 Le P prend le P.	15 La D prend le P. Échec.
16 La D à la 2 c. du C du R.	

Les blancs ont le meilleur jeu.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° LIII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 4 c. de sa D.	1 Le R à la 4 c. de son F.
2 Le R à sa 3 c.	2 Le R à sa 4 c.
3 Le R à la 3 c. de sa D.	3 Le R à la 5 c. de son F.
4 Le R à la 4 c. de sa D.	4 Le P 2 pas Échec.
5 Le R à la 5 c. de sa D. (*a*)	5 Le R à la 6 c. de son F.
6 Le R à la 2 c. de sa D.	6 Le P une c,
7 Le R à sa c.	7 Le R à sa 6 c,
8 Le R à la c. de son F.	8 Le R à la 7 c. de sa D. Gagné

N° LIV.

PREMIÈRE SOLUTION, LES BLANCS AYANT LE TRAIT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 3 c. de sa D.	1 Le R à la 4 c. de sa D.
2 Le R à sa 3 c.	2 Le R à sa 4 c.
3 Le R à la 3 c. de sa D.	3 Le R à la 5 c. de son F.
4 Le R à sa 2 c.	4 Le R à sa 5 c.
5 Le R à la 2 c. de sa D.	5 Le P une c. (*b*).
6 Le R à sa 2 c.	6 Le P une c.
7 Le R à la 2 c. de son F.	7 Le R à la 6 c. de sa D. Gagné.

DEUXIÈME SOLUTION, LES NOIRS AYANT LE TRAIT.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le R à sa 4 c.	1 Le R à sa 3 c.
2 Le P une c.	2 Le R à la 3 c. de sa D.
3 Le R à la 5 c. de son F.	3 Le R à sa 2 c.
4 Le R à sa 5 c. (*c*).	4 Le R à la 2 c. de son F. Perdu.
5 Le R à la 6 c. de sa D.	

(*a*) Si les blancs avaient joué le R à la 5 c. de la D, les noirs auraient dû pousser le P 2 pas.

(*b*) Si l'on avait poussé le P 2 cases, la partie était nulle.

(*c*) En jouant le P la partie était nulle.

N° LV.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 3 c. de son F.	1 Le P de la T du R une c.
2 Le R à la 4 c. de son F.	2 Le R à la 3 c. de son F.
3 Le R à la 4 c. de son C.	3 Le R à la 3 c. de son C.
4 Le R à la 4 c. de sa T.	4 Le P de la T du R une c.
5 Le R à la 3 c. de sa T.	5 Le R à la 4 c de son C.
6 Le R à la 3 c. de son C.	6 Le P de la T du R un pas Échec.
7 Le R à la 3 c. de sa T.	7 Le R à la 4 c. de sa T.
8 Le R à la 2 c. de son C.	8 Le R à la 3 c. de son C.
9 Le R à la c. de son C (ou A).	9 Le R à la 6 c. de sa T.
10 Le R à la c. de sa T.	10 Le P 2 c. (*b*).
11 Le R à la c. de son C.	11 Le P une c.
12 Le R à la c. de sa T.	12 Le P une c.
13 Le P prend le P.	13 Le P prend le P.
14 Le R à la c. de son C.	14 Le P une c. Gagné.

(A)

9 Le P une c. Échec.	9 Le R à la 3 c. de son F.
10 Le R à la 2 c. de son F.	10 Le P du C du R une c. (*c*).
11 Le R à la 2 c. de son C.	11 Le R à sa 6 c.
12 Le R à la c. de son C.	12 Le R à la 6 c. de son F.
13 Le R à la 2 c. de sa T.	13 Le R à la 7 c. de son F.
14 Le R à la c. de sa T.	14 Le R à la 6 c. de son C. Gagné.

N° LVI.

PREMIÈRE SOLUTION, LES BLANCS AYANT LE TRAIT.

1 Le R à la c. de son F.	1 Le R à sa 6 c.
2 Le R à sa c.	2 Le P une c. Échec.
3 Le R à la c. de son F.	3 Le R à la 7 c. de sa D.
4 Le R prend le P.	4 Le R à la 6 c. de sa D.
5 Le R à la c. de son F.	5 Le R à sa 6 c.
6 Le R à la 2 c. de son C.	6 Le R à sa 7 c.
7 Le R à la c. de sa T.	7 Le R à la 6 c. de son F.
8 Le R à la 2 c. de sa T.	8 Le R à la 7 c. de son F.
9 Le R à la c. de sa T.	9 Le R prend le P.
10 Le R à la c. de son C.	10 Le R à la 6 c. de sa T.
11 Le R à la c. de sa T.	11 Le P un pas.
12 Le R à la c. de son C.	12 Le P un pas. Gagné.

(*b*) Si le R des blancs avait été à la c. de son C il eût fallu pousser le P une c. seulement.

(*c*) Pour gagner le trait.

DEUXIÈME SOLUTION, LES NOIRS AYANT LE TRAIT.

1 Le R à la 6 c. de sa D.	1 Le R à la c. de son F.
2 Le P une c.	2 Le R prend le P
3 Le R à la 7 c. de sa D.	3 Le R à la c. de son F.
4 Le R à sa 6 c.	4 Le R à la 2 c. de son C.
5 Le R à sa 7 c.	5 Le R à la c. de son C.
6 Le R à la 6 c. de son F.	6 Le R à la 2 c. de sa T.
7 Le R à la 7 c. de son F,	7 Perdu.

DAMES.

N° V.

BLANCS.	NOIRS.
1 De 29 à 24.	1 De 30 à 28 prend deux.
2 De 21 à 17.	2 De 12 à 21 prend un.
3 De 26 à 17 prend un.	3 De 8 à 48 prend deux.
4 De 20 à 14.	4 De 6 à 17 prend un.
5 De 39 à 33.	5 De 48 à 9 prend deux.
6 De 33 à 4 prend trois.	Perdu.

N° VI.

1 De 17 à 11.	1 De 47 à 16 prend trois.
2 De 40 à 34.	2 De 16 à 30 prend deux.
3 De 33 à 13 prend deux.	Perdu.

N° VII.

1 De 39 à 33.	1 De 23 à 29.
2 De 34 à 23 prend.	2 De 24 à 30.
3 De 23 à 18.	3 De 30 à 34.
4 De 33 à 29. Gagné.	Mais si l'on joue 4 De 30 à 35.
5 De 48 à 43.	5 De 35 à 40.
6 De 43 à 39.	6 De 40 à 45.
7 De 18 à 12.	7 De 45 à 50.
8 De 12 à 7.	8 De 50 à 45.
9 De 7 à 1.	9 De 45 à 50.
10 De 1 à 45, et gagne.	

VIII.

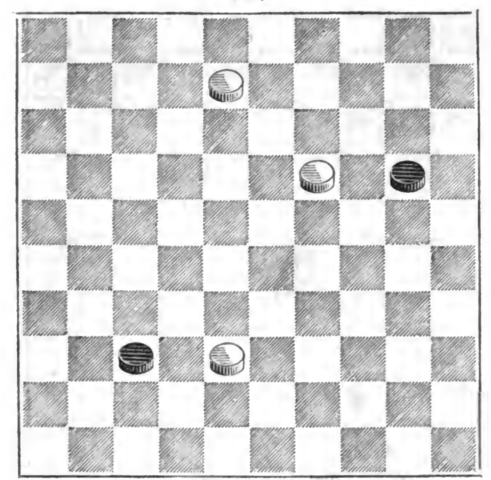
1 De 29 à 23.	1 De 28 à 19 prend.
2 De 38 à 32.	2 De 37 à 28 prend.
3 De 49 à 21.	3 De 12 à 18.
4 De 21 à 27.	4 De 18 à 23.
5 De 27 à 38.	5 De 19 à 24.
6 De 38 à 20 prend.	6 De 28 à 32.
7 De 20 à 15.	7 De 23 à 28.
8 De 15 à 42.	8 De 32 à 37.
9 De 42 à 26 prend.	9 De 28 à 33.
10 De 26 à 21.	10 De 33 à 39.
11 De 21 à 49.	Perdu.

Le rédacteur gérant,

DE LA BOURDONNAIS.

Paris, imprimerie de BÉTHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.

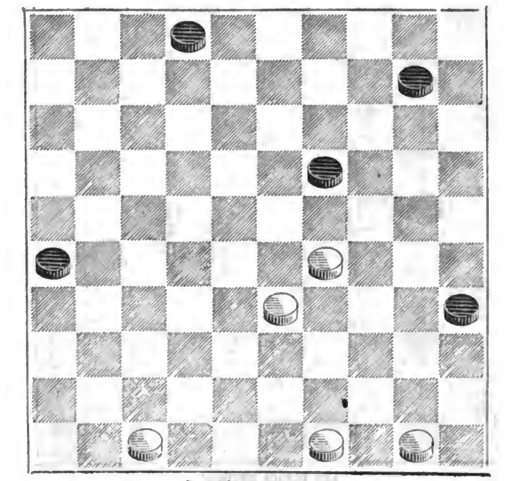
IX.



Les blancs gagnent.

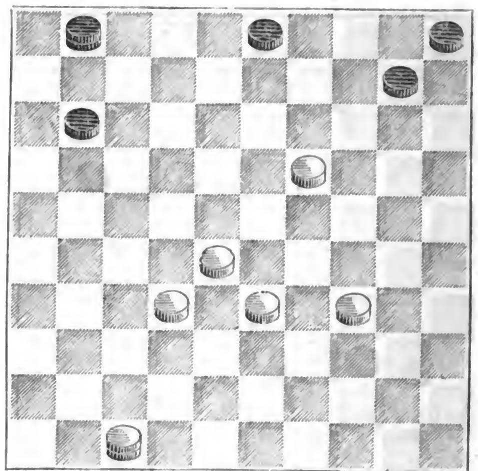


X.



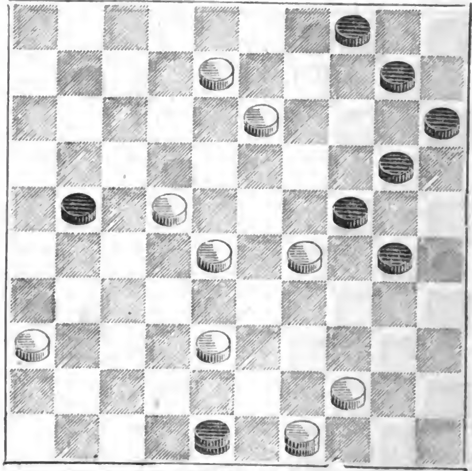
Les blancs gagnent.

XI.



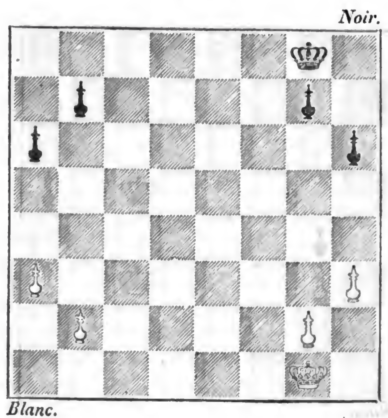
Les blancs gagnent.

XII.



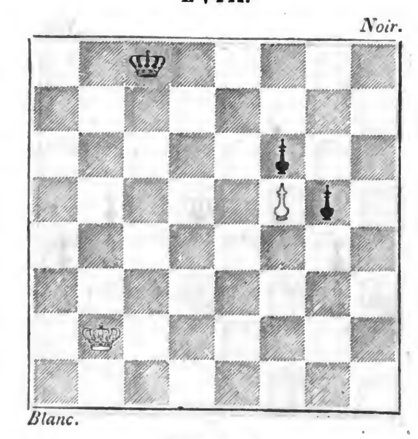
Les blancs gagnent.

LVII.



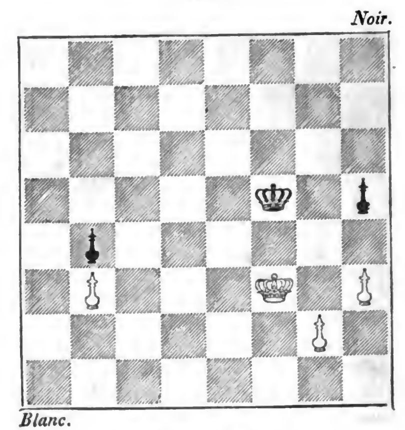
Partie remise.

LVIII.



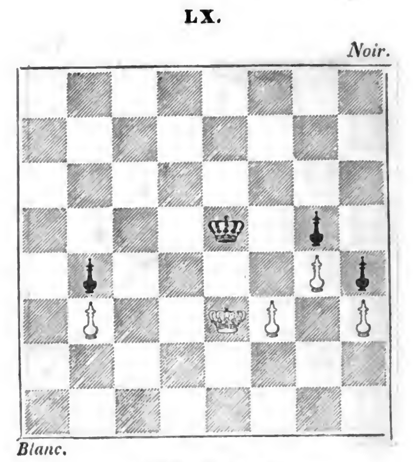
Partie remise.

LIX.



Les blancs gagnent.

LX.



Les blancs gagnent.

DES AMUSEMENTS PUBLICS

EN ANGLETERRE.

Dans tous les temps, chez tous les peuples, les amusements publics ont été l'expression du caractère de l'époque. Les jeux olympiques de la Grèce, les combats de gladiateurs à Rome, les tournois du moyen-âge, ne pouvaient convenir qu'à des populations guerrières, enivrées du fanatisme de la conquête. L'Italie et la France, avec leurs joyeuses folies, leurs danses et leurs fêtes, disent assez quelle est la frivolité de leur caractère, l'élégance de leurs mœurs, leur amour pour les arts. Les amusements d'un peuple sont barbares ou innocents, simples ou raffinés, suivant que la civilisation qui le régit est douce ou cruelle. Qui pourrait reconnaître à ses formes polies et sous son habit fashionable, le John-Bull d'il y a vingt ans? lui si fier de sa rudesse, de ses guêtres, de ses culottes courtes et de son habit à larges basques. Eh bien! la même influence qui produit de si étranges métamorphoses, s'étend sur les amusements publics.

Autrefois, une réunion, un dîner, un bal ne se terminaient que par d'ignobles orgies. Tout cela est aujourd'hui bien changé. Qui ne connaît Almack? Là règne en souverain maître un conclave féminin devant lequel tout plie et tout fléchit; ses décrets suprêmes sont sans appel; c'est lui qui pèse dans sa balance les quartiers de noblesse du membre qui brigue l'honneur de faire partie de l'illustre assemblée, et qui décide dans sa sagesse si les portes du sanctuaire s'ouvriront pour le postulant; décision qui, sujette à faillir comme celle de tous les humains, a coûté souvent bien des larmes. Là, le luxe s'allie au bon goût, l'aménité à la grandeur, le plaisir à l'élégance. Là, vous trouvez des hommes de toutes les nations; des femmes d'une rare beauté, aimables

sans afféterie. Les modes françaises y font fureur ; les fleurs, la gaze, les robes de tulle et de crêpe y sont artistement ornées de bouquets de violettes, d'aubépine, de paquerettes ; là, brillent les aigrettes de diamants et les colliers de perles. Ce n'est pas que ces réunions n'aient parfois leurs vicissitudes. Cette année, par exemple, le corps diplomatique, qui fournissait les plus beaux danseurs, s'est trouvé fort mal pourvu d'envoyés et de secrétaires ; les ambassadeurs eux-mêmes y ont fait triste figure : quelques-uns sont veufs, d'autres ont passé la cinquantaine et sont encore garçons ; mais ce contre-temps n'est que passager, Almack marche avec le siècle, et impose ses lois.

Dans les réunions les plus bourgeoises, le roast-beef et le pudding, ces deux mets classiques et populaires, ne sont offerts qu'accompagnés de plats empruntés à la gastronomie exotique. La soupe à la tortue n'est plus exclusivement réservée aux aldermen ; et chez tous les marchands de comestibles vous voyez étalé l'innocent animal, avec cette inscription solennelle : *soup tomorrow*. Ainsi, grace à l'heureuse influence que produit dans nos mœurs la fréquence de nos relations avec les nations étrangères, nous renonçons insensiblement à ces amusements barbares, qui, pendant plusieurs siècles, firent les délices de nos ancêtres. Nous ne comptons aujourd'hui qu'un petit nombre de Mellish, de Thornton et de Barclay. Ce n'est pas que la boxe ait tout-à-fait perdu son droit de cité. Dans les classes où l'influence de la civilisation ne s'est fait que faiblement sentir, elle règne encore en souveraine. Mais qu'il y a loin de la boxe actuelle à la boxe d'il y a vingt ans. Alors vivaient John Broughton, surnommé le *Père de la boxe anglaise* ; Jack Hack, George Taylor, Boswell, Stevenson, Buihorre, plus célèbre encore par sa laideur et par ses amours ; Johnson, Mendoza et Cribb, surnommé le champion de l'Angleterre, à cause de son courage ; Cribb, qui, surpris à la suite d'une orgie par une attaque d'apoplexie, revint soudainement à la vie en entendant le signal habituel des combats dont il était sorti tant de fois victorieux. On opposerait aujourd'hui vainement à ces illustrations : Brown, Bendigo et Thompson. La boxe actuelle se traîne dans la fange ou s'expatrie. Tous les jours de nouvelles infractions aux règles établies contribuent à la dépopulariser, et à lui faire perdre ce caractère de loyauté qui la distinguait. Croirait-on que dans une de ces solennités gymnastiques, qui a eu lieu à Manchester, les deux champions ont osé se présenter sur le terrain

avec des souliers dont l'extrémité était enveloppée d'un morceau de fer, et dont la semelle était couverte de clous. Après une lutte de vingt-huit minutes, l'un des combattants, baigné dans son sang, était emporté mourant loin du théâtre de sa défaite. Cette modification a été universellement flétrie par les plus chauds partisans du pugilat. De telles infractions aux réglements de la boxe doivent nécessairement porter un préjudice grave à l'existence déjà si compromise de cet exercice.

Les exemples ne nous manqueraient pas pour prouver que les jeux et les amusements d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ceux de nos pères. Nous avons la prétention d'être polis et graves; nos ancêtres étaient rudes et gais. L'esprit d'industrie, de spéculation et d'entreprise s'est emparé de toutes les classes; on ne prend goût à rien, on ne s'intéresse à quelque chose qu'en vue d'un profit réalisable. Tout est devenu objet de spéculation. Ainsi cette humeur insouciante et joyeuse de nos pères s'est transformée en une fièvre lente, qui nous rend ennuyeux et moroses, lorsque rien ne peut en alimenter les paroxismes. Le *steeple chase,* le *pigeon shooting*, le *cricket,* la course à pied et à cheval, toutes les variétés du *turf*, le *coursing*, la *canine fancy*, les combats de coqs, les *regata*, et tous ces mille prétextes d'exercice et d'amusement n'ont été inventés que pour stimuler la passion du jeu. Voilà la grande transformation qui s'est opérée. Ce ne sont plus des sujets de distraction que l'on cherche ; ce sont des affaires que l'on fait : la fortune en dépend. Aussi que de soins, que de peines pour assurer le triomphe : le jockey, pour être accepté, ne doit pas avoir plus de quatre pieds de haut ; on exige qu'il soit d'une maigreur extrême, que ses cuisses grêles et arrondies s'adaptent parfaitement à la courbe du cheval ; s'il pèse quelques livres de plus que le tarif, on le rejette, à moins qu'il ne consente à se faire maigrir. Le coq de bataille n'obtiendra aucun pari s'il n'a les plumes ébouriffées, le plumage noir, sans aucune tache blanche, la tête haute, la crête ardente, droite et bien plantée, le regard assuré, la démarche fière ; son chant doit être sonore, retentissant ; son bec recourbé, l'os de la patte très-fort et couleur de sang, et son ergot plein de vigueur.

Quel plaisir, dites-moi, peut-on éprouver à voir des chiens égorger un blaireau ou éventrer des rats ? Le principal attrait réside dans les gageures que ces exercices provoquent. Ainsi j'ai connu un des lords

les plus riches du royaume qui paya pendant quinze jours consécutifs un shilling pièce tous les rats qu'on put lui apporter. Lord Mulgrave, le comte Hooth, lord Pivers, le comte Stradbroke, le colonel Newpore, le marquis de Douglas, lord Molyneux, lord Talbot et tous les beaux noms que la *canine fancy* compte dans ses rangs ne sont pas spectateurs complaisants et passifs de ces luttes grotesques : c'est l'espoir du gain qui les enchaîne. Le *coursing*, malgré son antiquité, est aussi devenu un sujet de lucre pour les amateurs. Le *coursing* remonte à une époque bien antérieure au règne d'Élisabeth ; mais, sous le gouvernement de cette grande reine, des lois furent rendues qui en réglèrent les conditions et les usages. Les voici en peu de mots. Un lièvre ne pouvait être poursuivi par plus de deux lévriers à la fois ; en second lieu, celui qui retenait le lièvre devait attirer l'attention des chiens à trois reprises différentes, avant de lancer le lièvre ; le lièvre devait avoir devant lui deux cent quarante yards, avant qu'on lâchât les chiens ; enfin, celui des chiens qui rapportait le lièvre sans aucune déchirure gagnait le prix à son maître. Cette loi est encore en vigueur aujourd'hui.

Mais le grand législateur de tous ces plaisirs excentriques, c'est le *Bell's Life in London* : c'est lui qui décide les cas douteux, qui s'érige en censeur, qui prononce en dernier ressort, qui proclame le nom du vainqueur, qui décerne l'éloge ou le blâme, et qui rend des arrêts souverains. Voici un échantillon des oracles du *Bell's Life* :

Demande : A et B ont joué huit verres de grog à prendre en commun. Dans le courant de la partie survient une troisième personne C, qui prend sa portion de grog ; ce qui aurait réduit d'autant la portion commune, si B le perdant n'eût réclamé la part qui lui fût revenue sans l'arrivée de C. Les prétentions de B sont-elles justes ? Doit-il supporter la diminution que lui fait éprouver l'arrivée de C, ou bien C doit-il boire aux dépens du gagnant ? C doit boire aux dépens d'A, répond l'oracle. — B étant le perdant, sa portion tout entière doit lui appartenir ; c'est assez pour lui de payer huit verres, il ne doit pas essuyer une seconde perte en partageant avec C.

Autre question : A et B ont joué vingt pots de bière, B le perdant ne prétendait payer que des pots de la contenance d'un quart de pinte, vu, dit-il, que la contenance du pot n'a pas été stipulée avant la partie, et qu'en conséquence il lui est facultatif de prendre les dimensions du pot qui offrent le plus d'avantages à sa bourse. *Réponse.* B est trop adroit,

et si A est sage, il jouera le moins souvent possible avec lui. En attendant, A se fera payer vingt pots de bière contenant chacun un quart de gallon, mesure de Winchester, et il fera en sorte que chaque pot soit plein jusqu'aux bords. C'est ce qui lui est dû.

Admirez maintenant à l'aide de quel langage l'enfant de la vieille Angleterre traduit cet esprit de gain, cette soif de paris qui le ronge. C'est le *Bell's Life in London* qui parle encore : « Cette semaine, dit-il, les affaires ont été lourdes à Tattersal ; on en a fait peu. Plusieurs offres, une entre autres de 2,000 guinées en faveur de *Bambou*, ont été proposées, et ce dernier a été accepté. *Grey-Momus* et *Saint-Foin* courront contre *Bambou* aux conditions suivantes : 5 l. contre 3 en faveur de *Bambou* contre *Grey-Momus*; et 7 contre 1 en faveur de *Bambou* contre *Saint-Foin*. *Phœnix* se tient bien; offert à 7 contre 1, et accepté pour une somme de trois mille guinées. 12 contre 1 ont été proposées et acceptées sur *Nonplus*; néanmoins il régnait une sorte de défaveur contre ce cheval; *Cobham*, *d'Egville*, *Richard* et *Amata* n'ont trouvé qu'un petit nombre d'amateurs; le cours s'est tenu au même taux que dans la semaine précédente. La cote de *Ninny* est toujours ferme; 10 contre 1 offerts, c'est le dernier cours ; un pari de 1,000 l. s'est engagé sur la tête de *Ninny*. La *Brune-Duchesse* n'est plus en faveur ; on l'offre à 5 contre 1 sans preneurs. »

Je le demande, si aux noms de *Ninny*, de la *Brune-Duchesse* et autres, on substituait les mots de sucre, de café, d'indigo, de cochenille ou de rhum, qui ne prendrait cette annonce pour le prix-courant d'un courtier en marchandises? Et ne croyez pas que ces transactions soient exemptes de ces petites filouteries si communes dans le commerce. Il est maintenant avéré que sur dix paris, il n'en est pas deux qui suivent leur cours ordinaire sans être entachés de mauvaise foi; et, chose remarquable, c'est que ces fraudes sont commises par des hommes de haut rang et bien nés. Les courses de chevaux n'ont plus d'autre objet que le gain des paris; on sacrifie à la vitesse les plus belles qualités du cheval, et de là une dégénérescence telle que nos chevaux de course sont maintenant hors de service à l'âge où leurs devanciers brillaient de tout leur éclat. Remarquez encore l'habileté que l'on met à varier les moyens, à créer mille subtilités pour favoriser les enjeux. Ce n'était pas assez de la course ordinaire sur un terrain nivelé. Celui-ci ne parie que sur le *trotting match*, la course au trot; l'autre lui préfère le *dead*

heat, la course à outrance; un troisième ne pariera qu'autant que la course aura lieu sur le versant d'une colline, tandis que les plus madrés se retranchent dans les paris du *steeple-chase*. La course au clocher réunit même aujourd'hui le plus de suffrages; c'est la plus belle des courses, dit-on, ou plutôt c'est celle qui offre le plus d'attrait aux amateurs du turf. Imaginez pourtant ce qui peut en revenir pour le cheval coureur et celui qui le monte. La course au clocher se fait à travers plaines et fossés; il faut franchir des haies, courir à travers champs, sauter des fossés, gravir des collines escarpées, ou les descendre bride abattue. Cent fois pour une, dans cette course dangereuse, cavaliers et chevaux risquent de se tuer; mais la perspective de ces dangers et de ces obstacles à surmonter offre à la spéculation des chances sans nombre; voilà pourquoi aujourd'hui la course au clocher est plus que jamais en vogue auprès des parieurs.

Mais ne pensez pas que la fureur du jeu soit concentrée dans les paris du *turf*: elle s'étend à tout et sur tout; et comme nos gentlemen rougiraient de se présenter à la Bourse, ils se font construire de fort jolis temples où le biribi, la roulette et tous les jeux du hasard sont en pleine activité. C'est en vain que la presse et l'opinion publique les ont flétris du nom de *hell* (enfer), leur nombre, leur importance ne font que croître et grandir. Le club de Crockford, celui de Molton-Maubray et celui de la Chasse-au-Renard sont trop connus pour que j'en parle. Celui d'Ephraïm Bond à New-Market est également remarquable. Que l'on juge de la prospérité de ces établissements par le fait suivant. Il y a quelques années Éphraïm errait dans New-Market en vendant des éponges et des crayons; eh bien, cet intervalle a suffi pour faire de cet homme un important personnage. Aujourd'hui, grâce au succès de son entreprise, l'enfant d'Israël brille parmi les hommes fashionables; ses chevaux sont les plus beaux, et il n'est pas de course remarquable où il ne remporte quelques prix. Ce n'était pas encore assez; il nous fallait, comme en France, un salon des étrangers. Point de pudeur, point de subterfuge; on brave la vindicte des lois, et, pour réunir les sacrificateurs autour de l'autel, on dédaigne ces formes mystérieuses sous lesquelles les maisons de jeu de l'Angleterre avaient jusqu'à ce jour dissimulé leur existence. Le nouveau club s'adresse aux journaux le mieux accrédités, et par leur intermédiaire apprend à tous les avantages qu'il offre, ce qu'il veut, où il va, d'où il vient. 50,000 l. for-

ment le chiffre de son capital, et les joueurs sont officiellement avertis que l'on procédera d'après la méthode française : cinq shillings pour la plus petite mise, et 200 l. pour la plus forte.

Ainsi, on le voit, plaisirs, fêtes, exercices, amusements, tout devient une occasion de jeu, tout est transformé en paris ; ce n'est ni pour améliorer nos races, ni pour développer l'habileté de nos marins que l'on établit des courses, que des clubs de navigation sont institués, mais bien pour avoir un prétexte de jouer, pour créer de nouvelles chances, et pour alimenter les caprices du joueur. La chasse elle-même n'a pu s'affranchir de cette influence fatale : on joue, on parie en courant la bête ; c'est une martingale continuelle.

Le chasseur d'aujourd'hui est un vrai fashionable ; dans son costume, dans ses chevaux il déploie le luxe et la magnificence ; ses piqueurs sont nombreux, ses chenils ressemblent à des palais. Ce n'est plus cette bonhomie, ce sans façon d'autrefois ; ses manières sont polies, mais froides, et la mode de réunir à la campagne un grand nombre de personnages distingués lui donne un air d'affectation qui n'était point dans les mœurs des chasseurs d'autrefois. La civilisation le veut ainsi. Le chasseur d'il y a vingt ans était tout d'une venue, si je puis me servir de l'expression, simple, mais franc ; quand il chassait, c'était pour le plaisir de chasser ; à sa table régnait la gaîté ; les vins n'y étaient peut-être point aussi délicats ni aussi recherchés que dans nos modernes *country houses* ; mais ils coulaient à larges flots ; les titres ou la naissance n'y jouissaient de la prééminence que nous leur accordons qu'autant qu'ils étaient accompagnés de trophées nombreux conquis à la chasse du renard. C'est au parieur le plus heureux que s'adressent aujourd'hui tous les hommages.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour la génération actuelle de tracer ici, d'après lord Shaftesbury, le portrait d'un chasseur célèbre de l'ancien temps : de M. Hastings. C'est un piquant contraste, qui fera à nos rapprochements une agréable diversion.

« M. Hastings, né à Woodlands, dans le comté de Southampton, était fils, frère et oncle des comtes d'Huntingdon. Il était trapu, avait des membres vigoureux, agile, une tête hérissée de cheveux rouges, et tous ses habits, quand ils étaient neufs, ne valaient pas cinq livres sterling ; ils étaient verts. Sa maison, à l'ancienne mode, était située au milieu d'un grand parc rempli de cerfs et de lapins, d'étangs poisson-

neux, de bois de haute futaie; on y trouvait aussi un boulingrin que l'on avait construit sur un terrain qui n'avait jamais été nivelé; à côté était un grand arbre sur lequel on avait élevé, au milieu des branches, une espèce de salon de verdure où les hôtes du château venaient prendre le frais.

» Les meutes de M. Hastings étaient les plus nombreuses du pays; il en avait de toutes les espèces : des boules-dogues, des terriers, des épagneuls, des levriers, des barbets; les uns couraient le lièvre, les autres le sanglier, quelques-uns étaient destinés exclusivement à la chasse du lapin, et d'autres à la chasse du loup, du cerf et du renard. Il avait aussi des éperviers à longues et courtes ailes, et comme il aimait éperdûment la pêche, il avait des filets de toutes les façons. Le lieu où il demeurait, et la popularité dont il jouissait parmi les habitants du voisinage, lui permettaient de satisfaire ses goûts comme il l'entendait. Les districts de Christ-Church et de New-Forest avoisinaient son château; il avait le privilége de pêche et de chasse sur toutes les terres des fermiers, où il trouvait en abondance des daims, des renards, du poisson d'eau douce et d'eau de mer. Mais là ne se bornaient pas les plaisirs de M. Hastings : il avait encore pour le sexe un penchant prononcé, et à dix milles à la ronde, il n'était pas une femme au-dessous de quarante ans qui n'eût eu avec lui quelques relations plus ou moins intimes. Ce penchant n'avait point nui à sa popularité; au contraire, il n'avait fait que l'accroître; car il parlait toujours avec douceur au mari, au frère ou au père, et il les accueillait avec bonté dans sa demeure, où ceux-ci étaient toujours sûrs de trouver du bœuf, du pudding et de la petite bière.

» Cette demeure était vraiment remarquable. Dans le vestibule on trouvait en grand nombre des éperviers, des lévriers, des épagneuls et des terriers. Des os rongés couvraient le parquet, le plafond était tapissé de peaux de renard; et sur les murs on voyait çà et là des peaux de chat et des fouets pour les chiens. Le parloir formait un grand carré assez bien garni de meubles. L'on y voyait constamment couchés devant le feu deux ou trois terriers magnifiques, autant d'épagneuls, et sur deux fauteuils placés de chaque côté de la cheminée dormaient paisiblement une fournée de petits chats que le baronnet ne voulait point qu'on dérangeât. Sur ce point, son irritabilité allait jusqu'à l'extrême; tel était en effet son amour pour ces bêtes, qu'il avait con-

stamment trois ou quatre chats à sa table; ceux-ci mangeaient souvent au même plat, et lorsqu'ils s'avisaient de tâter un morceau qui ne leur était pas destiné, ils recevaient sur le museau, en forme d'avis, un petit coup de bâton, instrument que dans ces circonstances il avait toujours soin de placer à côté de son assiette.

» Les fenêtres de ce parloir, grandes et larges, servaient à recevoir ses flèches, son arc et son accoutrement de chasse, et à chaque angle de la chambre était un approvisionnement de lignes de pêche et de fusils de chasse. Une table couverte d'écailles d'huîtres se trouvait placée devant la cheminée. Le Hastings avait un goût prononcé pour les huîtres; il en mangeait deux fois par jour, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. De l'autre côté, et en face de la table aux huîtres, étaient deux petites tables et un pupitre, tout couverts de livres d'église, d'hameçons et de cloches; et au milieu figuraient avec éclat deux ou trois chapeaux gris dont la partie supérieure, en forme de nid d'oiseaux, était pleine d'œufs de faisans que M. Hastings entretenait avec le plus grand soin.

» A l'extrémité de ce parloir, on voyait la porte d'un caveau. C'était là qu'étaient logés la bière et le vin. Le caveau était bien fourni, quoique M. Hastings fût d'une grande sobriété pour son époque. En face, une autre porte conduisait à une vieille chapelle que M. Hastings avait transformée en garde-manger. Là se trouvaient appendus au plafond et le long des murailles, du gibier, des jambons, des morceaux de viande froide. M. Hastings était l'un des plus habiles gastronomes de son époque; sa table était toujours bien garnie, quoiqu'elle lui coûtât fort peu, car, à l'exception du bœuf et du mouton, tout le gibier était le produit de sa chasse. Il en était de même du poisson, qu'il aimait presque autant que les huîtres: tout celui qui figurait sur sa table était pris dans ses filets. D'ailleurs, bon convive, il aimait la société de ses voisins, et les invitait régulièrement à sa table chaque mercredi: alors, et pour faire honneur à ses convives, il sortait un peu des bornes de cette sobriété qui lui était familière: il buvait quelques rasades, et s'abandonnait assez volontiers à une espèce de demi-ivresse; mais dans les repas ordinaires il ne buvait jamais plus de deux verres de vin, outre un grand verre de bière qui contenait une pinte. M. Hastings était généreux, hospitalier, affable; son seul défaut était la brusquerie et la colère; il gourmandait ses domestiques sans pitié, et les traitait

de bâtards et de cocus, chose qu'il devait mieux savoir que personne. M. Hastings vécut jusqu'à l'âge de cent ans, et il chassa la grosse bête jusqu'à quatre-vingts ans! »

Nous souhaitons à la génération moderne de chasseurs, que le nouveau genre de vie qu'ils ont adopté leur soit en aide, et leur fasse parcourir, s'il est possible, une plus longue carrière.

(*Sporting Magazine.*)

UNE JOURNÉE

SUR LES BORDS DU PARANA.

J'étais depuis peu de jours à Buénos-Ayres, et curieux comme un nouveau débarqué, j'examinais avec la plus vive attention cette contrée que la politique rétroactive des Espagnols a tenue pendant si longtemps dans un état voisin de la barbarie; ces habitants, chez lesquels on retrouve encore un mélange bizarre des idées chevaleresques des anciens Castillans et de la férocité superstitieuse des Indiens. Mais j'étais désireux surtout de connaître les Gauchos, habitants des Pampas, véritables Arabes de l'Amérique méridionale, habitués à vivre de rapine et de guerre, toujours à cheval, et heureux de leur existence nomade et sans soins au milieu d'immenses troupeaux qu'ils conduisent depuis les versants de la Cordillière des Andes jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique. J'en voyais chaque jour, traversant gravement les rues de Buénos-Ayres, vêtus de leurs *ponchos* barriolés, les jambes couvertes d'une botte faite avec la peau d'un cheval séchée au soleil, le couteau à moitié caché dans la ceinture rouge qui leur serre les reins, nonchalamment appuyés sur leurs chevaux. Mais ils avaient déposé en entrant les mœurs de la plaine; dans toute leur démarche on lisait la gêne; on eût dit qu'ils croyaient faire tache au milieu des groupes de *portenas*, nom des dames de Buénos-Ayres, qui parcourent tous les soirs les rues de la Florida et de la Plata, couvertes d'un manteau à l'européenne, et à moitié cachées sous la mantille espagnole qu'elles rejettent sur leurs grands peignes; adorables flaneuses dont la charmante coquetterie, toute d'instinct, la démarche voluptueuse et grave, les grands yeux noirs, éloquents et remplis de promesses de bonheur, vous font rêver, et souvent oublier que vous

ne suivez plus votre route. Mais je me faisais une fête de voir les Gauchos rendus à leur nature âpre et sauvage, libres de la police de la ville, et retrouvant, au sein de leurs immenses solitudes, cette mâle fierté des enfants de la Pampa, cette vie de rapine et de meurtre, ce courage fanatique qui leur fait braver tous les dangers, ces passions haineuses qu'ils se transmettent de génération en génération. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Par une belle matinée, je courais à cheval dans la plaine verte et marécageuse qui borde le fleuve de la Plata; j'avais pris le costume de voyage du pays, le chapeau de paille à grands bords et le poncho indispensable pour monter à cheval; mais par une fierté toute nationale, j'avais refusé d'attacher à ma boutonnière la *cinta* rouge, signe de ralliement du parti fédéral, alors victorieux dans toute l'étendue de l'Union Argentine. Je trouvai, tout à l'entour de la ville, des maisons de campagne élégantes, bâties à l'italienne, avec des colonnades et des péristyles en marbre, mais tristes et humides, abandonnées dans ces temps de désordre et de terreur. A mes pieds s'étendait l'immense bassin du Rio de la Plata, cette mer d'eau douce sillonnée par des navires de toutes les nations; la route que je suivais court sur le sommet d'une colline au pied de laquelle viennent se briser les flots; partout ce sont de gracieuses *quintas*, entourées de forêts d'orangers, de massifs de verdure et de fleurs épanouies sous les rayons d'un soleil vivifiant comme celui de l'Italie. On dirait que la nature s'est plu à former tout ce continent d'Amérique sur une échelle plus vaste, le principe vital s'y retrouve plus fort que dans tous les autres pays; on éprouve, à voir toutes ces immenses chaînes de montagnes, ces fleuves majestueux, toute cette variété dans le règne animal et dans le règne végétal, un sentiment d'admiration et d'étonnement qui nous fait sentir notre faiblesse en face de la nature. Tout ce spectacle plein de fraîcheur et de vie contrastait pourtant péniblement à mes yeux avec le clocher pointu et la petite chapelle de la Recoleta, qui s'élève, grave et sévère, au milieu de la plaine pour indiquer le cimetière... C'était pour moi l'image de la vie où nous courons comme sur cette route de Buénos-Ayres à la Recoleta, dans un chemin plein de fondrières, et bordé par deux haies d'arbres et de fleurs. Vainement nous parvenons à cueillir, en passant, quelques fruits; nous allons sans pouvoir nous arrêter, et nous arrivons au cimetière!

Après une heure de marche, j'avais dépassé le petit ruisseau de Maldonado, et je me trouvais tout-à-fait dans la campagne, au milieu d'une plaine immense et inculte presque partout. L'aspect général du pays est triste et peu animé; de loin en loin je trouvais une haie de cactus, dont le vert sombre s'harmonie avec le terrain gras et jaune qu'elle entoure; quelquefois un arbre presque mort, seul et comme perdu dans un vaste désert; et au milieu de tout cela, de temps en temps, un Gaucho, lancé au galop de son cheval, passait près de moi, et après m'avoir regardé fièrement, me saluait d'un: *Adios, caballero!...* Et bientôt il m'arrivait d'éprouver un serrement de cœur, quelque chose de froid comme la méfiance, en me trouvant tout-à-coup devant une croix plantée sur un tertre pour désigner une tombe... la croix du meurtre qui demande une prière, mais devant laquelle nul n'ose s'agenouiller.

Enfin, j'arrivai près d'un champ bordé par de grands arbres, et par une espèce de muraille formée de têtes de bœuf artistement placées les unes sur les autres, de manière à présenter un front hérissé de cornes. Au milieu croissent d'énormes àloës, dont les branches, contournées de mille manières, vont se perdre dans les cassures de ces têtes osseuses et blanchies au soleil, pour reparaître un peu plus loin, en affectant des formes bizarres; véritables catacombes en plein air, que l'on rencontre dans le voisinage de tous les saladeros.

On nomme ainsi un vaste établissement dans lequel on tue chaque jour des bœufs, dont les peaux et la chair préparée au soleil et connue dans le pays sous le nom de *charque*, sont exportées pour l'Europe et les colonies à esclaves, et forment la principale branche du commerce de la république Argentine. Un saladero se compose d'une vaste plaine, entourée d'un fossé, au milieu de laquelle on a formé un *corral*, vaste enclos fermé par une forte haie. Chaque jour les bœufs conduits par les Gauchos arrivent des plaines intérieures et sont placés dans ces corrals, pour attendre le massacre du lendemain. Le matin, tous les Gauchos *matadores* arrivent à cheval, suivis de longues charrettes qui portent des femmes, des enfants, dont l'emploi est de dépecer les bœufs mis à mort. Ces charrettes sont placées à l'entour de la plaine, et l'espace réservé au milieu est l'arène dans laquelle on abat parfois 300 bœufs dans un jour. Les Gauchos se divisent en deux bandes: les uns, à cheval, sont chargés d'aller lacer les bœufs dans l'intérieur du

parc, de les faire sortir, et de les lancer dans la plaine; les autres, à pied, sont armés aussi d'un *lasso* et portent un large couteau.

Un saladero ressemble ainsi à un vaste cirque, dans lequel un combat à mort doit se livrer. Et au fait, malheur au Gaucho maladroit qui se laisserait démonter, ou dont le lasso étreindrait mal un bœuf; l'animal, furieux, se précipiterait sur lui et le mettrait en pièce. Mais l'adresse et le sang-froid de ces hommes sont tels, qu'il n'arrive presque jamais d'accidents.

Lorsque tous les préparatifs sont terminés, un Gaucho entre à cheval dans le parc. Après avoir balancé un moment son lasso, en choisissant de l'œil le bœuf qu'il veut atteindre, il le lance avec force et saisit l'animal par les cornes. Voilà le bœuf lié à son ennemi par un cordon en cuir de cinquante pieds de long à peu près. Excité par l'impulsion rapide que le cavalier cherche à lui donner, par les cris des enfants et des Gauchos, par la vue des linges ensanglantés du massacre de la veille, et par l'odeur du sang qui n'abandonne jamais ces lieux, le taureau mugit et devient furieux; il piétine et bat la terre; il s'élance comme pour prendre la fuite, et puis, arrivé au bout du lasso, il s'arrête, car le cheval du Gaucho se tient ferme du côté opposé à celui d'où lui vient la secousse. Il faut voir alors l'animal, étonné d'abord, baisser le front et les cornes, puis se précipiter avec furie sur le cheval; il faut voir l'adresse et le sang-froid du Gaucho pour éviter son dangereux adversaire. C'est alors que le combat est admirable : d'un côté, la force, la fureur, la rage; de l'autre, la hardiesse et le calme. Le bœuf s'épuise en efforts indicibles; parfois il fait des bonds comme pour se rapprocher du Gaucho, et tout-à-coup se retournant brusquement, il part, espérant ainsi fuir le lasso qui le retient prisonnier, ou entraîner le cheval et le cavalier. Quand l'animal est un peu épuisé, un homme à pied s'avance, armé aussi d'un lasso : c'est sur lui alors que s'acharne le bœuf, auquel la vue d'un nouvel ennemi vient de rendre des forces et du courage; il court et cherche à l'atteindre, à le frapper de ses cornes : mais c'est alors aussi que l'adresse du cavalier brille le plus : vous le verriez, ferme sur sa selle, tenant son cheval rassemblé, tendre le lasso de manière à pouvoir arrêter constamment les élans du bœuf, tourner avec lui et l'entraîner par des secousses violentes; enfin, l'animal, surpris, est encore lacé par un pied et bientôt jeté par terre : ce sont alors de sa part des efforts inouïs pour se relever. Souvent

il y parvient et recommence alors à combattre. Mais bientôt le Gaucho à pied, choisissant un moment où l'attention du bœuf est détournée, lui coupe un des pieds de derrière. Alors le combat est terminé : Vainement le malheureux bœuf, mugissant de douleur et de rage, cherche à se relever : il se traîne sur son derrière, il veut s'élancer, content de mourir s'il peut, avant, faire mordre la poussière à son ennemi; mais il retombe vaincu par la douleur. Le Gaucho alors n'est plus qu'un boucher : il s'avance et plonge froidement son couteau dans la gorge du bœuf....; puis il court en chercher un autre. Le massacre une fois commencé, vingt ou trente bœufs sont quelquefois attaqués ensemble : alors il faut vraiment à ces hommes un courage et une audace admirable pour se jeter au milieu de cette effroyable mêlée; alors tous ces bœufs s'animent les uns les autres, poussent des mugissements et se croisent dans tous les sens pour envelopper leurs ennemis. Le coup d'œil d'un saladero est en ce moment une épouvantable chose, le sang coule à flots, et de loin la plaine, enveloppée d'un épais nuage de poussière, ressemble à un champ de bataille sur lequel s'égorgent des milliers d'hommes. Il est impossible de se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant ces femmes à moitié nues, les bras nus plongés dans les flancs de ces malheureux animaux; ces enfants qui viennent s'habituer à la vue, à l'odeur du sang, font frémir. C'est un spectacle horrible, mais intéressant cependant. Quels hommes que ces Gauchos, nomades et sans besoins, superstitieux et impies, habitués à vivre sur leurs chevaux, à tuer tout le jour ! Est-il étonnant qu'ils ne sachent pas d'autre moyen de venger une injure que de donner un coup de couteau? Est-il étonnant que pour une piastre forte, on puisse faire tuer un homme? Un homme ou un bœuf, tout cela est égal pour eux; il suffit toujours d'un coup de couteau.

Immobile sur mon cheval, j'avais long-temps contemplé ces drames affreux, passant par toutes les émotions de la curiosité, de la crainte et du dégoût. J'étais plongé dans mes réflexions, pensant à l'insuffisance des moyens ordinaires de la civilisation pour dompter de tels hommes, frémissant, pour ce malheureux pays, à l'idée que la chute du parti unitaire laissait les provinces de la Plata sous le joug de ces Gauchos, lorsque je me vis subitement entouré par huit ou dix de ces *bravi*, au regard farouche, au geste menaçant et impérieux. Ils étaient,

chez eux, les fils de la Pampa. Ils étaient nombreux et les plus forts, et, sur tous leurs traits, je lisais cette insolence qui caractérise l'homme livré aux passions brutales, cette haine native contre tout étranger, que l'on retrouve chez les peuples sauvages. Un d'eux, après avoir jeté un regard de convoitise sur la poignée brillante et ciselée d'un petit poignard que je portais à la ceinture, s'avance brusquement vers moi.

— Amigo, me dit-il, que fais-tu de ce cuchilico? Donne-le moi.

Un refus, prononcé du même ton, venait d'exciter la colère du Gaucho, qui, les yeux enflammés, me regardait, indécis encore du parti qu'il allait prendre, lorsque je piquai des deux, espérant échapper à mes farouches compagnons; mais, à ce mouvement, un hourra général se fit entendre :

— C'est un étranger! c'est un Unitaire!... à mort!

Et tous se précipitent vers moi, menaçants et furieux, leur couteau levé sur ma poitrine : ils venaient de s'apercevoir que je ne portais point la cinta fédérale.

Je cherchais à contenir les plus emportés, en leur présentant la bouche d'un pistolet; mais déjà je voyais plusieurs d'entre eux disposer leurs lassos, et je commençais à me repentir fortement de mon imprudente fierté et de ma folle envie de voir les Gauchos dans la liberté sauvage de leurs déserts, lorsque tout-à-coup mon attention fut détournée par l'arrivée d'un autre Gaucho. A sa vue, les cris redoublent :

— A mort l'Unitaire! vive la Fédération!

Et le nouveau venu, lancé au galop, arrête brusquement son cheval en face du mien : j'avais dirigé vers lui mon pistolet toujours armé.

— Caramba! s'écrie-t-il avec étonnement; qui donc es-tu, toi qui veux te défendre contre douze Gauchos? Unitaire, ou étranger?

— Je suis Français.

— Tu es Français... ah! j'aurais dû m'en douter. J'aime les Français de bon cœur; nous serons amis. Puis se tournant vers les Gauchos : « Companeros, c'est un Français, un ami de la Fédération, que » je prends sous ma protection.... Allons, et viva la Féderacion! »

Evidemment les Gauchos n'étaient pas contents de se voir enlever une proie assurée; toutefois ils se retirèrent en criant : Viva Rosas! viva el Gauchissimo!

Un seul était resté, celui qui le premier s'était approché, séduit par la vue de mon poignard.

« Par Dios! si c'est un ami, qu'il me traite en ami, dit-il avec inso-» lence; depuis huit jours j'ai promis à Rosita un cuchilico doré..., » qu'il me donne le sien! »

J'allais me débarrasser de ce dangereux ami en lui donnant mon poignard, lorsque mon défenseur s'écrie, en se jetant devant l'indiscret :

« Caramba! j'ai pris cet homme sous ma protection, et tu veux le » piller! J'en jure par cette relique de san Fernando! si tu ne t'en vas » pas, malheur à toi, Pedro..., mon couteau saura bien faire des » lanières de ta peau un lasso à autruches... »

Un rapide éclair de colère brilla sur la figure de Pedro; mais après m'avoir lancé un regard de haine, il partit en murmurant quelques mots que nous ne pûmes comprendre.

Resté seul avec mon défenseur inconnu, je le regardai avec attention : c'était un jeune homme de vingt-huit ans environ, d'une figure remarquablement belle, quoique pâle et fatiguée; de longues moustaches noires donnaient à sa physionomie quelque chose de mâle et de guerrier. Un vaste poncho rouge, jeté sur ses épaules, flottait gracieusement jusque sur la peau de jaguar qui couvrait la selle de son cheval : un pantalon blanc, orné de franges, venait tomber sur ses bottes à la gaucho, auxquelles étaient attachés des éperons d'argent massif, et dans les plis d'une ceinture de soie on voyait la gaîne d'un large couteau.

« Amigo, me dit-il, après un moment de silence, actuellement que » tu as échappé aux mains de ces nobles enfants de l'indépendance, dis-» moi pourquoi tu as osé t'aventurer au milieu de leurs domaines sans » porter le signe de la Fédération... Serais-tu l'ami des Unitaires? »

Je lui expliquai alors mon arrivée récente, mon désir de voir de près les Gauchos, l'horreur que j'avais ressentie à la vue de ces massacres de taureaux, et lui adressai des remerciements pour le secours qu'il m'avait donné si fort à propos. — Il m'arrêta alors en me tendant la main.

« Bravo, me dit-il, tu veux voir de près les Gauchos, eh bien! » suis-moi, et je te les montrerai. — Mais avant tout, il faut prendre » la moitié de ma cinta..., et la porter bien visible; c'est indispensa-» ble. »

A ces mots, il coupe en deux le ruban rouge qu'il portait, et m'en offre une partie en me tendant la main avec une franchise qui eût fait évanouir tous mes soupçons, si j'en avais conservé.

— Qui donc êtes-vous, lui demandai-je à mon tour.

— On m'appelle le Gauchissimo !

Et il partit au galop.

Nous nous dirigeâmes vers les rives du Parana, et nous arrivâmes bientôt au village de San-Isidoro, dans lequel je remarquai une singulière fusion des usages des Indiens avec quelques signes épars de notre civilisation. Ici, c'est une cabane digne des Guaranis par son architecture, avec une porte élégante et des jalousies bien coupées; plûs loin, à côté de huttes en terre, une église simple et décente, située, comme celles de nos campagnes, au milieu du cimetière, me rappela aux souvenirs de ma patrie.... Doux parfums pour le cœur quand on est si loin! — Bientôt nous courûmes sur les bords du Parana, dans une route plus coupée, plus agréable à l'œil, au milieu d'allées boisées. Nous passions, de loin en loin, devant une cabane pittoresque et gracieuse, comme perdue au milieu de ces vastes plaines; nous apercevions les îles du Parana, fraîches et délicieuses, oasis semées au milieu du cours sévère et majestueux du fleuve; et, dans le lointain, tout à l'horizon, se dessinait, comme une ligne bleue et vaguement tracée, la terre de l'*Inter-Rios*.

Nous rencontrions alors plus fréquemment des habitants de la plaine en costume de fête; dans leurs manières rudes et fines tout à la fois, dans leur insouciante gaîté, qui les rendait insensibles à tout le poétique tableau qui se déroulait sous nos yeux, je croyais retrouver quelques traits du caractère français, fier et léger, moqueur et serviable; mon compagnon semblait charmé de mes remarques, et les aidait souvent.

Bientôt nous aperçûmes une longue file de charrettes qui s'avançaient, comme une ville mouvante, au milieu des cris de joie, des trépignements sauvages et des chants barbares de femmes et d'enfants. Traînées par douze bœufs, ces charrettes entreprennent des voyages de trois cents et quatre cents lieues à travers les Pampas, ces plaines immenses dont l'aspect est celui de la mer, où l'œil n'aperçoit qu'un horizon qui semble toujours fuir. Elles servent de logements à toute une famille de Gauchos; et c'est un singulier aspect que celui de ces caravanes, for-

mées de trente ou quarante voitures desquelles on voit surgir tout à la fois ces hommes rudes et sauvages, des femmes et des enfants, peuple nomade qui passe étranger, et sans laisser de traces, dans tous les déserts de l'Amérique méridionale. Elles servaient alors à transporter toute la population des villages voisins à la *Gran funcion* de San-Fernando de la Punta, petit hameau dont nous apercevions les maisons devant nous.

Le village de San-Fernando de la Punta offrait, à notre arrivée, un coup-d'œil infiniment pittoresque et animé, qui d'abord nous rappela les *Pardons*, ces assemblées champêtres de la Basse-Bretagne, si joyeuses, si pleines d'intérêt et d'une naïve poésie. Toutes ces cabanes, penchées sur la rive verdoyante du Parana, cachées, pour ainsi dire, au milieu des grands bois touffus qui ombragent le noble fleuve, étaient décorées avec des branches de verdure, des fleurs et des drapeaux aux couleurs nationales. Au milieu d'une place immense bordée de bambous et de paletuviers, se pressaient un grand nombre de Gauchos oisifs et insoucieux, fumant leurs cigares, s'arrêtant pour juger un cheval, plaisanter une jeune fille, ou bien acheter un lasso neuf; une gaîté franche et bruyante se lisait sur toutes ces figures rudes et fortement caractérisées. Çà et là, des jeunes filles erraient avec leur costume plein de grâce et d'élégance, plus simple et plus léger pourtant que celui des *senoritas del Puerto*. Voilées à moitié par les grands plis d'une mantille coquettement nouée sous le cou, elles se réunissaient par groupes, et, fortes de leur nombre, faisaient des agaceries aux hommes, découvrant parfois, d'un geste rapide et en riant, le petit poignard qu'elles portent à la jarretière.... Heureuses femmes, qui n'ont qu'un but dans toute leur vie, plaire, se faire aimer, passionnées et voluptueuses, mais jalouses et vindicatives, bien capables de poignarder leur amant pour un soupçon d'infidélité, dussent-elles mourir après d'amour et de regret.

Plus loin, c'était une vieille sibylle, au teint cuivré, qui rendait ses oracles au milieu d'une foule de jeunes gens, auxquels elle promettait, pour un quartillo, des maîtresses et de beaux chevaux. Les traits pâles et amaigris de la Doncella, ses paroles mystérieuses, accompagnées de gestes furieux, d'invocations diaboliques, agissaient fortement sur l'esprit superstitieux de ces hommes, et tous s'empressaient de lui acheter

des amulettes et des reliques qu'ils portent sur eux et auxquelles ils attribuent la vertu de les sauver de tout péril.

A mesure que nous traversions cette foule, les cris et les acclamations se succédaient : *Viva! viva el Gaucho!*

Vainement je cherchais à me rendre compte de l'influence extraordinaire qu'exerçait sur tous ces hommes mon mystérieux compagnon; vainement, pendant la route, j'avais voulu savoir son nom; toujours il avait éludé mes questions. Une dernière fois encore il me fit la même réponse :

« Ne l'entends-tu pas? On me nomme le Gaucho.

» Mais, ajouta-t-il en me donnant la main ; tu as voulu voir les » Gauchos, les seuls hommes libres et indépendants ; tu es au milieu » d'eux. Mais surtout de la prudence et de la discrétion, car ici les cou- » teaux sont rapides comme la pensée. »

Après avoir abandonné nos chevaux à l'entrée du corral, nous pénétrâmes dans une Pulperia ; et bientôt, grâce à la présentation de mon conducteur, je me vis entouré de Gauchos qui venaient me serrer cordialement la main et m'offrir des cigares. — Ces auberges de campagne ont un type tout particulier, qui appartient exclusivement au pays. Elles se composent ordinairement d'un seul Rancho, très-vaste, entouré de bancs grossiers, à peine éclairé par deux petites ouvertures grillées qui donnent sur le Vérandah, espèce d'auvent couvert avec des peaux de bœufs cousues ensemble, et entouré d'un balustre en bois. J'admirais surtout la figure joviale et l'air d'importance du Ranchero, maître de la maison. Enfermé derrière un énorme comptoir, comme dans une citadelle ; entouré d'un nombreux magasin de liqueurs du pays, d'*Aguardiente de Francia* (eau-de-vie) et de viandes sèches, il sert chacun des convives avec une politesse qui semble une anomalie au milieu des Pampas. Par son exemple, il excite à boire ; il soutient la conversation par ses saillies, et, le plus souvent, il raconte une histoire terrible que toute l'assemblée écoute dans un silence grave et extatique.

Ordinairement, pour intermède à ces narrations, des musiciens improvisés viennent faire entendre une symphonie barbare, que les assistants écoutent avec le même flegme, se contentant d'accompagner en frappant du pied, et de former dans la salle des nuages de fumée. On trouve dans chaque Pulperia une petite harpe légère et grinçante, une

viguela (guitare à douze cordes) et un petit tambourin recouvert d'une peau brute ; et presque tous les Gauchos, artistes formés par la nature, excellent à faire entendre des notes aiguës, que je comparai tout d'abord aux sons discordants de ces instruments qui servent, en Europe, à faire danser les ours et les petits chiens habillés. Souvent il arrive qu'un cavalier, attiré par la douceur de ces mélodies et le désir de boire un verre de *cana*, entre à cheval au milieu du Rancho, écoute la musique pendant un instant, allume un cigare et s'en va sans que cette apparition étonne en rien les assistants.

L'attention avec laquelle j'avais écouté une des merveilleuses histoires de notre hôte, tout en fumant un cigarito et en acceptant quelques verres de liqueur, m'avait déjà concilié l'amitié des Gauchos; mais j'achevai de conquérir leur estime, lorsqu'après avoir attaqué, avec un courage et un appétit dignes d'un destin plus heureux, une *olla* détestable et un morceau de charque, je bus le *mattée.*— Cette boisson, que les habitants des Pampas aiment passionnément, est une infusion de la feuille nommée *Ierba del Paraguay*. Quoiqu'elle ait un peu le goût du thé, elle laisse une saveur âcre et nauséabonde à laquelle on a peine à s'habituer. Les Gauchos se piquent de prendre le mattée bouillant; et rient beaucoup de la surprise des étrangers qui, presque tous, se brûlent fortement à leur premier essai. Il faut de l'adresse pour humer lentement cette liqueur au moyen de la *bombilla*, léger tube en roseau qui sert à tous les convives. Aussi, lorsque le coco ciselé m'arriva après avoir passé de mains en mains, je remarquai une joie maligne sur toutes les physionomies, et cinq ou six jeunes femmes vinrent m'entourer en riant et en me conseillant de boire tout d'un trait; mais, à leur grand étonnement, je vidai tout le vase sans me brûler, et j'en demandai un autre.... De tous les côtés alors éclatèrent des cris, des bravos *por el Francez*, et chacun des Gauchos se fit un devoir de venir me serrer la main.

Nous fûmes alors attirés sur la place par des cris de joie et des chansons de jeunes filles; toute la foule se portait vers un vaste Rancho, momentanément transformé en salle de danse; nous suivîmes. C'était un coup-d'œil singulièrement bizarre que celui de cette salle basse et enfumée, à l'entour de laquelle étaient assises, au milieu d'un nuage épais produit par la fumée des cigares, toutes ces femmes belles et passionnées, à peine vêtues, échauffées déjà par la danse et l'aguardiente,

véritables bacchantes aux yeux égarés par le plaisir et la volupté. Une table grossière, chargée de bouteilles et de *pastellitos*, était assiégée par une foule de Gauchos dans toute l'exaltation de l'ivresse et de la folie; les cris, les disputes se mêlaient aux chansons, et souvent des scènes bizarrement grotesques se terminaient par des imprécations et des cris de fureur.

A notre arrivée, les danses étaient déjà commencées; l'orchestre faisait entendre une symphonie barbare, et tout était animé et brûlant. Ainsi que dans la contredanse de Buénos-Ayres, toutes les femmes sont placées sur une seule ligne, chacune en face de son cavalier; après quelques préludes, elles partent doucement en se balançant avec grâce, et s'enlacent mollement à leur vis-à-vis, qu'elles quittent bientôt pour voler aux bras de son voisin, qui lui-même court à une autre danseuse. Ils s'excitent l'un l'autre; les hommes s'animent en pressant tour-à-tour, dans leurs bras, toutes ces femmes ardentes et voluptueuses; l'atmosphère attiédie du bal porte à la tête et aux nerfs; une sensation de plaisir vient parcourir tous les sens.... Et bientôt la danse change de caractère et respire tout l'emportement des habitudes de ce peuple. De lente et mollement cadencée qu'elle était d'abord, la musique devient bruyante et saccadée; la harpe ne produit plus que des grincements aigus qui dominent le bruit du tambour et les cris excitants des spectateurs; et voilà que toutes ces danses forment une chaîne tumultueuse et rapide, se précipitant en tournoyant avec frénésie, entraînant tout avec elle, soulevant des flots de poussière; toutes ces femmes échevelées s'enlacent aux hommes, en roulant pêle-mêle avec des poses effrontées, des cris délirants, des chants de joie et des menaces aux Unitaires.

Bientôt l'épuisement les force à s'arrêter. Haletantes, égarées, elles vont tomber sur les bancs; la musique cesse de faire entendre sa ronde satanique, et il se fait un moment de silence au milieu de cette foule; silence grave et imposant comme le calme lourd qui tombe parfois au milieu d'un ouragan, alors que le vent, las d'avoir fait vingt fois le tour de l'horizon, semble vouloir reprendre haleine.

Dans ce moment, j'admirais vraiment les Gauchos, ces mêmes hommes que, le matin, j'avais vu ardents au meurtre, les mains dégoûtantes d'un sang chaud et fumant, jouer leur vie avec insouciance. Instinctivement, je frémissais devant cette puissance d'organisation qui

les soutient au milieu de l'orgie, cette existence tranchée et délirante qui leur donne la force de supporter toutes les fatigues en les laissant sous l'influence de toutes les passions. Dans ma préoccupation, je n'avais point remarqué l'éloignement de mon compagnon ; mais, tout-à-coup, je le vis s'élancer au milieu du cercle, tenant par la main une jeune femme légère et gracieuse comme une Bayadère, fière et ardente comme une noble fille de la plaine. De dessous un chapeau de paille, garni de rubans fédéraux et coquettement posé sur le côté, s'échappaient de grands cheveux noirs et lustrés, dont les mille boucles flottaient sur ses épaules presques nues; un poncho de soie, semblable à l'écharpe d'une de nos élégantes, dessinait sa taille et voilait à demi les contours d'un sein bruni par le soleil ; elle balançait, en riant, un couteau de Gaucho, et son regard, d'une douceur infinie, faisait un singulier contraste avec ces têtes de femmes courbées par la fatigue et l'orgie. Elle fut accueillie par un murmure flatteur, et les hommes disaient : « Et la Rosita.... que bien baila! » (Qu'elle danse bien!) A un signal de sa main, la musique commença ses notes les plus douces, et Rosita, saluant avec grâce, engagea son danseur à commencer la danse qui figure un combat. Après s'être mesurés de l'œil pendant un instant, les deux danseurs s'avancent l'un vers l'autre, se défiant mutuellement, se menaçant de la main; ils se rapprochent et croisent leurs poignards, qui se choquent avec un bruit aigu; leurs gestes se précipitent, toujours en cadence; ils emploient tour à tour l'adresse et la force. Rosita, près d'être atteinte, bondit, et, glissant légèrement sous le bras du Gaucho, fait crier la lame de son couteau sur une pierre dont elle arrache des étincelles, et puis, toute fière de son adresse, elle se précipite à la rencontre de son ennemi; mais au moment où, les lèvres entr'ouvertes, la figure animée, frappant du pied, elle menace le Gaucho; celui-ci, d'un geste rapide, détournant une main trop faible, la saisit par la taille, et, la courbant doucement sur son bras, lui appuie en riant le poignard sur le cœur ; tremblante alors, la pauvre enfant joint les mains et supplie; la musique fait entendre les notes plaintives et douces ; Rosita demande grâce et redit les exploits de son vainqueur en implorant sa générosité :

« Non! s'écrie tout-à-coup le Gaucho en riant, non.... non, point de grâce, Rosita, ma belle enfant; El que la Hiro que la Pague! »

Et se baissant vers sa jolie captive il lui dérobe plusieurs baisers. — A la vue de ce groupe délicieux, tous les spectateurs enchantés applaudirent en répétant leur phrase ordinaire d'admiration : « *Que preciosa!* — *que bien baila!* » — Et Rosita, toute confuse encore d'un dénoûment qui n'est point ordinaire, suivit le Gaucho, qui l'entraîna doucement vers moi. Ravi, comme tous les autres, par sa grâce naïve, et me rappelant son désir d'avoir un cuchilico doré pour danser l'*ondu*, je détachai mon poignard et le lui offrit en lui demandant un baiser : les cris alors redoublèrent avec les bravos, et toutes les femmes empressées et curieuses vinrent entourer la jeune fille et admirer son joli couteau.

Mais à ce moment un jurement effroyable me fit tourner la tête, et j'aperçus près de moi Pedro, pâle et furieux. — Contenant à peine sa colère, il me lança un regard terrible avec un geste menaçant, et se précipita hors du Rancho, entraînant avec lui cinq ou six de ses compagnons. — Bien que frappé péniblement par cette apparition, je fus promptement distrait par le bruit général et les danses, qui recommencèrent avec un caractère de frénésie difficile à décrire. Les libations se succédaient rapidement, les têtes se montaient, et par-dessus des chants qui dominaient l'orchestre, on entendait des voix rauques et menaçantes qui hurlaient des malédictions et leur éternel refrain : « *Mueran los Unitarios!* » et parfois on voyait briller des couteaux.

Il était minuit, et l'orgie continuait plus furieuse et plus désordonnée : c'était un horrible sabbat, lorsque mon compagnon s'approcha de moi :

— « Amigo, me dit-il, l'air commence à devenir trop brûlant pour » un étranger.... Partons! Aussi bien, Pedro est sorti furieux, et Ro- » sita vient de me dire qu'elle craignait pour toi sa colère.... Viens; » il ne faut jamais tenter le diable. »

Je le suivis silencieusement jusque dans le Corral; nous sellâmes nos chevaux, et, quelques minutes après, nous courions au galop, faisant un long circuit pour éviter les bords du Parana. — A six heures du matin j'aperçus tout-à-coup le Rio de Maldonado, et dans le lointain, les édifices noirs et sévères de Buenos-Ayres.

— » Adios, Amigo! me dit alors brusquement le Gaucho en me

tendant la main ; la route est sûre maintenant, et Pedro est loin.... Adios ! et si nous ne nous revoyons plus, souviens-toi du Gaucho. »

Une heure après j'arrivai à Buenos-Ayres, écrasé de fatigue, mais charmé de ma journée, quoique peu désireux de me trouver de nouveau au milieu des fils de la Pampa.

H. C., *officier de marine*.

REVUE SCIENTIFIQUE.

RAPPORT SUR L'ÉTAT MORAL ET ÉCONOMIQUE DE LA CORSE.

L'Académie des sciences morales et politiques a entendu aujourd'hui le rapport de M. Blanqui sur la Corse, que nous nous empressons de publier.

» La Corse doit à sa position insulaire l'orageuse langueur où elle a végété depuis les premiers temps de son histoire ; elle s'élève du sein de la Méditerranée comme une masse volcanique, et le caractère des habitants ne manque pas d'analogie avec la constitution géologique du pays.

» Son aspect extérieur présente une surface abrupte, hérissée de rochers granitiques, séparés par d'étroites vallées qui ressemblent, quand on les voit du haut, à des crevasses profondes plutôt qu'à des alluvions régulières. A mesure qu'on approche de ses côtes, cette physionomie sauvage se manifeste d'une manière plus frappante, soit qu'on arrive par l'Italie, soit qu'on vienne de France. Cependant la nature a creusé de magnifiques rades, sinon des ports spacieux, tout autour de rochers dont la monotonie attriste et fatigue la vue. Des forêts aussi anciennes que le monde couronnent la ligne de faîte qui s'étend du cap Corse aux bouches de Bonifacio, sur une étendue de 120 mille hectares, peuplée de deux millions d'arbres, et quels arbres ! Le bois d'un seul d'entre eux a fourni 2,275 pieds cubes, à peu près le volume de la colonne de la place Vendôme.

» Toute cette lave refroidie devait nécessairement renfermer des carrières précieuses de granit et de marbre ; nul pays n'en offre en effet une plus riche variété, et la Corse achève en ce moment un monolithe dont elle a raison d'être aussi fière que du grand homme à la mémoire duquel il est destiné. Des eaux minérales, douées de propriétés énergiques, s'échappent des flancs de presque toutes les montagnes, et n'attendent pour rivaliser, victorieusement peut-être, avec les plus

célèbres sources thermales du continent, que des chemins qui y conduisent les malades, avec des établissements pour les recevoir. La richesse naturelle de la Corse est plus incontestable encore dans les produits de son agriculture, favorisée par le climat le plus pur et le plus doux de l'Europe. L'olivier y croît spontanément sans effort humain, sans culture, et la valeur de l'huile y dépasse déjà huit millions de francs par année. L'oranger, le citronnier, le palmier même y viennent en pleine terre; le mûrier, qui fera quelque jour la fortune du pays, semble y être indigène, tant sa végétation prospère partout où on en plante; la vigne y reproduit à la fois les qualités des meilleurs vins de France et des plus fameux crûs d'Espagne. Enfin, et pour que rien ne dût manquer à cette terre de prédilection, le temps et les révolutions du sol y ont créé, sur la côte orientale, une plaine de vingt-cinq lieues de longueur, dont la fécondité tient du prodige, et réalisera, au premier appel de l'homme, les récoltes merveilleuses de la Sicile et de l'Égypte, ces deux greniers inépuisables de l'empire romain. Les torrents qui descendent des montagnes deviendraient facilement de puissants moteurs industriels et des instruments non moins fertiles d'irrigation. Ils sont tous extrêmement poissonneux, comme les étangs, dont un seul, près de Bastia, est affermé pour quatre-vingt mille francs par année.

» Comment donc se fait-il que la Corse, si heureusement partagée sous le rapport du climat, du sol et des eaux, située au centre de la Méditerranée, à portée presque égale de la France, de l'Italie et de l'Espagne, ressemble aujourd'hui si peu aux pays qui l'entourent, et marche d'un pas si lent dans la carrière de la civilisation? Pourquoi ses vallées pittoresques sont-elles veuves de voyageurs, et ses belles rades dépourvues de vaisseaux? Par quel motif nos constructeurs se déterminent-ils à aller chercher des bois au Canada ou en Russie, tandis que la Corse regorge de chênes blancs et de chênes verts, de hêtres et de pins innombrables, que le domaine ne peut pas toujours vendre au prix de 75 centimes le pied? Pourquoi cette île, qui pourrait nourrir un million d'hommes, n'a-t-elle qu'une population de 210 mille ames, insuffisante à la culture du sol, et forcée d'appeler chaque année à son aide huit ou dix mille Lucquois des côtes d'Italie? Pourquoi enfin la Corse apparaît-elle aux regards de l'observateur comme une colonie onéreuse à sa métropole?

C'est que, de temps immémorial, la Corse a toujours été traitée comme une colonie. Toutes les dominations qui ont pesé sur elle n'ont eu d'autre souci que d'en tirer des tributs, depuis les Romains jusqu'aux Génois. Toutes les résistances n'ont eu pour but, de la part des habitants, que de se soustraire à ce joug, difficile à secouer dans un pays vulnérable de toutes parts, et néanmoins incapable de se suffire à cause de son peu d'étendue. Pendant plus de quinze siècles, les Corses n'ont pu supporter ni la liberté ni la servitude. La civilisation a circulé autour d'eux sans les améliorer ni les corrompre. En face d'eux, du côté de l'est, l'Italie a produit les merveilles de la peinture, de l'architecture et de la sculpture, les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence; et la Corse n'a pas donné le jour à un seul grand peintre, à un seul poète, à un seul sculpteur. Il n'existe pas dans toute l'île un seul monument d'architecture; et pourtant, quand le ciel est pur, du haut de ses montagnes, on peut voir la côte de Florence, on peut y aborder en moins d'une jonrnée; aucun souffle inspirateur n'est donc venu de la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Dante! on ne parle pas tout-à-fait l'italien en Corse; on n'y parle pas non plus très-bien le français. Lisez l'histoire de ce peuple; vous le verrez sans cesse occupé de lui-même. Inquiet, mécontent, déchiré par la discorde, gouverné par la lie des magistrats, jusqu'au moment où le sort des armes le remit aux mains de la France, qui seule assurera ses destinées. La Corse ne pouvait d'ailleurs entrer plus honorablement dans une plus glorieuse famille; car dès les premiers moments de son adoption, elle éprouva les bienfaits de sa patrie adoptive, et la France n'a cessé de les lui prodiguer, depuis lors, excepté dans les circonstances difficiles où elle eut à pourvoir exclusivement à sa propre sûreté.

» C'est donc à la France qu'appartient l'honneur des premières améliorations exécutées en Corse. C'est la France seule qui a gouverné ce pays pour lui-même, pour le civiliser, non pour le pressurer ni le vendre, comme avaient fait tous ses anciens dominateurs.

» On reconnaît aisément cette généreuse initiative, en parcourant les nombreux documents qui existent dans nos archives nationales, et qui attestent à un si haut degré la sollicitude du gouvernement français pour la Corse. Mais il n'est pas aussi facile de faire du bien à ce pays que de lui en vouloir. Mille ans d'oppression, même impatiem-

ment supportée, de mauvais prêtres, de mauvaises lois, laissent des traces profondes dans le caractère d'un peuple. Les mœurs ne se modifient point avec autant de rapidité que les institutions, et les générations gardent long-temps les infirmités morales qui leur ont été léguées par leurs pères. Quand la justice est outragée pendant plusieurs siècles aux dépens d'un peuple par des maîtres sans cœur et sans pitié, il s'accoutume bientôt au règne de la force, il en use au besoin si l'occasion se présente; il se venge au lieu de plaider. Supposez le pays soumis à ce régime, couvert sur les trois quarts de sa surface, de forêts impénétrables, où le criminel peut se glisser comme le serpent sous l'herbe, et il sera facile de comprendre la perpétuité de ces crimes engendrés par les haines domestiques ou par l'impunité.

» Tel a été l'état de la Corse pendant la longue domination des Génois, et le plus bel éloge qu'on puisse faire des habitants de ce pays, c'est de reconnaître que sous une influence aussi profondément immorale ils aient conservé intactes, dans toute la fleur de leur sincérité, ces vertus admirables dont le souvenir même disparaît chaque jour de la terre. Ainsi l'esprit de famille, l'hospitalité, la tempérance, ont résisté à toutes les causes de la démoralisation que la domination étrangère avait accumulées. Dans l'état d'isolement et d'individualisme où l'égoïsme des intérêts tend à précipiter notre société continentale, nous ne comprenons plus cette vive tendresse qui unit dans une famille corse tous ses membres les plus éloignés, jusqu'aux arrière-petits-cousins. Nous avons peine à concevoir comment, déjà si riche de parents par lui-même, un Corse adopte en se mariant, comme siens, les parents de sa femme, les appuie de son crédit, s'il en a, et leur offre sa table, s'il ne peut disposer de sa bourse. La tendresse d'un oncle, dans ce pays, s'élève à la hauteur de celle d'un père, et les neveux rendent un culte filial à ceux dont ils reçoivent tant de soins paternels. Derrière ce rempart impénétrable de la famille, la résistance devenait plus facile, mais la discorde était plus à craindre, et la politique machiavélique du quinzième siècle en profita.

» C'est ainsi que de temps immémorial la Corse a été divisée par les circonstances mêmes qui tendaient à y conserver l'union; de profondes rivalités se sont établies entre les familles et y ont été habilement entretenues. La fatale maxime: « Divisez pour régner » y devint

le principe du gouvernement des étrangers, et bientôt ceux-ci, en distribuant d'une main partiale la justice et les honneurs, allumèrent des haines incurables d'où naquit cette autre maxime non moins funeste : « Point de salut hors de la famille. » Il y eut des familles dominantes, des familles caporales, dont les chefs, vrais chefs de clans, n'ont pas cessé, malgré la révolution dont la Corse a été le théâtre, de rêver la vieille suprématie de leurs pères ; c'est cette ambition qui trouble encore aujourd'hui une foule de têtes grises et qui donne aux élections municipales un caractère si remarquable. Il se dépense dans certaines communes plus d'énergie pour la nomination d'un maire qu'il n'en faudrait à une armée pour gagner vingt batailles, et plus d'un conseiller municipal n'a dû son élection, dans un hameau de cinq cents âmes, qu'à des combinaisons d'une profondeur digne du sénat de Venise. Que devient la justice civile, quand le hasard ou l'influence des élections la fait tomber aux mains d'un de ces chefs de famille si laborieusement élus et que le justiciable appartient à une famille rivale, et si c'est la justice criminelle, que devient l'impartialité des arrêts et la sécurité des personnes? Je ne fais qu'indiquer le danger, j'aurai bientôt à prouver qu'il existe.

» Le mal de la discorde qui dévore la Corse ne vient pas seulement de la rivalité des familles et de l'ambition assez vulgaire, ailleurs aussi, de dominer autour de soi. La nature même du sol semble en avoir jeté le germe entre les différentes parties de l'île. Il y a des différences profondes entre l'est et l'ouest, entre le nord et le sud, et ce qui est vrai d'une région ne l'est pas toujours de la région opposée. Bastia, la ville du commerce, la Marseille de la Corse, ne ressemble en rien à Ajaccio, chef-lieu de l'administration et siége de la préfecture. Tout est vie et mouvement dans la première de ces villes, beaucoup plus peuplée que la seconde ; tout est calme dans celle-ci, d'ailleurs plus élégante et mieux bâtie. A peine quelques vaisseaux de guerre viennent visiter de temps en temps son golfe magnifique, et sans le paquebot hebdomadaire de la correspondance, le continent n'aurait que des relations fort rares avec la ville natale de Napoléon. Bastia, qui n'a pas un port digne de son importance commerciale, réunit toutes les conditions de prospérité ; de sorte que la navigation est nulle aux lieux où la nature a ouvert l'un des plus beaux mouillages du monde, et le mouillage insuffisant sur le point où la navigation

acquiert de jour en jour une extension nouvelle. Toute la côte occidentale, depuis Saint-Florent, autre golfe admirable où l'empereur voulait recommencer Toulon, offre le même contraste de la solitude et de la beauté des rades, tandis que sur le rivage oriental, de Bastia à Porto-Vecchio, dans une étendue de vingt-cinq lieues, la plaine fertile d'Aléria ne compte, au lieu de ports, que des marais infects et pernicieux.

» Ces deux capitales se disputent depuis long-temps la prééminence dans l'île. Jadis on avait espéré les mettre d'accord en divisant la Corse en deux départements; mais leur population peu nombreuse a été plus tard réunie en un seul, et il a fallu partager entre les deux villes rivales les attributions et les autorités. La préfecture, l'académie, l'évêché ont été placés à Ajaccio; le quartier-général, la cour royale sont restés à Bastia. Cependant la situation excentrique des deux capitales ne leur permet d'exercer qu'une influence imparfaite sur la civilisation générale du pays. Ces deux villes, quoique réunies par une route royale, la seule de quelque importance aujourd'hui achevée, n'ont que des communications très-difficiles avec le reste de l'île. L'action des magistrats est bien affaiblie à trente lieues de distance, dans un pays sans chemins praticables, et dont je puis certifier à l'Académie l'état vraiment affreux, car j'y ai parcouru plus de deux cents lieues à cheval. Par une singularité aussi curieuse que déplorable, il s'est trouvé en Corse que tous les villages, sans exception, sont situés sur des hauteurs, où ils apparaissent de loin tout gris, comme des aires d'aigle suspendues aux roches. La plupart sont véritablement inaccessibles, et la route royale qui joint Bastia à Ajaccio par Corte, n'en traverse que deux sur une longueur de trente-trois lieues. Le même sort attend presque tous les autres villages situés dans la direction des routes classées ou projetées, parce que le tracé de ces routes, nécessairement asservi au niveau des vallées, ne saurait s'élever jusqu'aux habitations aériennes des montagnards. Tôt ou tard il faudra que les Corses descendent dans les plaines s'ils veulent profiter des bienfaits de la civilisation et des sacrifices de la mère-patrie. Leur domicile actuel est incompatible avec les progrès des richesses. Tant que les habitants refuseront de quitter leurs observatoires, ils demeureront contempteurs, et ils seront obligés de vivre de laitage et de châtaignes, comme ont fait leurs pères depuis plus de mille ans.

» Le voyageur n'apprend pas sans surprise que cet isolement absolu des villages est tel que deux communes adossées aux flancs de la même montagne, et séparées seulement par un trajet de quelques heures, demeurent sans communication d'aucune sorte pendant plusieurs années. Toute trace de sentier disparaît entre elles, et il est extrêmement difficile de se retrouver dans ces affreuses solitudes où, durant une journée de marche pénible, on ne rencontre pas une cabane, pas un berger, pas un être vivant. J'ai parcouru ainsi, au prix d'une fatigue extrême, plusieurs localités où notre arrivée produisait l'effet d'une véritable apparition. On examinait avec une curiosité bienveillante nos vêtements, nos armes, nos chaussures, et nous aurions pu nous croire dans quelque région lointaine et inconnue, à voir les longues barbes et la physionomie martiale de ces braves gens. Les enfants, généralement très-nombreux, sont d'une vivacité et d'une intelligence remarquables. Ils fréquentent assidûment les écoles, ils en suivent les cours avec avidité, avec profit; et si ce mouvement continue, avant peu d'années il n'y aura pas dans tout le pays un seul enfant qui ne sache lire et écrire. Toutes mes espérances de régénération morale pour la Corse reposent sur les enfants. Je n'en ai vu nulle part d'aussi précoces, d'aussi attentifs, d'aussi graves, d'aussi curieux. C'est une véritable race d'élite, et j'aurai bientôt occasion d'en offrir à l'Académie des preuves convaincantes. Avec de tels enfants et une telle terre, la Corse doit devenir un des plus beaux départements de la France. Il ne s'agit que de semer avec intelligence, et d'éviter que le sol soit en proie aux bruyères et la jeunesse à l'oisiveté.

» Les femmes seules ne semblent prendre aucune part au mouvement réformateur qui se prépare en Corse. Je n'ai pu y découvrir une seule école de filles, et il n'existe, depuis une année seulement, qu'une seule pension de demoiselles à Ajaccio, encore a-t-il fallu la soutenir au moyen d'une subvention départementale. Je ne sais si l'on doit blâmer le peuple corse ou le plaindre de cette indifférence pour l'éducation, j'ai presque dit pour la dignité des femmes: mais je n'ai pas souvent obtenu la faveur de voir dîner à la table du maître, comme elles disent, les épouses, les sœurs et les filles des chefs de famille dont je recevais l'hospitalité. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes à cheval, accompagnés de leurs femmes marchant nu-pieds et lourdement chargées. On les marie fort jeunes, et leur aspect,

généralement pâle et languissant, n'atteste que trop les souffrances auxquelles elles sont assujetties. Elles nourrissent toutes leurs enfants avec une grande sollicitude, et les crimes d'infanticide sont extrêmement rares parmi elles, ainsi que les autres crimes. C'est même un fait intéressant et digne d'être recueilli par la statistique, que cette énorme différence qui existe en Corse entre le petit nombre de poursuites dirigées contre les femmes, et le grand nombre de crimes commis par des hommes. En Corse, on tue plus qu'on ne vole, et les femmes ne tuent pas. La domesticité y étant à peu près inconnue, à raison de ce que chaque mère de famille y remplit les fonctions de servante, les vols domestiques y manquent, si j'ose le dire, de matière première. Le nombre des enfants trouvés n'est pas non plus considérable. Les pères naturels, presque toujours connus, courent trop de danger à reculer devant une réparation, et généralement ils ne la font pas attendre. Si la recherche de la paternité n'était pas interdite, je pourrais dire à l'Académie quelle classe d'hommes passe dans le pays pour fournir le peu d'enfants qu'on y apporte; mais dans un sujet aussi délicat il ne faut rien hasarder. »

OBSERVATIONS

SUR

LE TRAITÉ DE WHIST DE MATHEWS.

L'ouvrage de Mathews a déjà plusieurs éditions; et, sous bien des rapports, on doit le considérer comme une production remarquable. Il est écrit avec esprit, et on n'y rencontre pas ce style uniforme, lourd et monotone, qui entache presque tous les traités de jeux. Mathews passe généralement pour le fondateur d'une nouvelle école; et ses innovations, introduites depuis Hoyle, méritent plutôt le nom de *glorieuse révolution* que celui de *triomphe d'un parti isolé*. Dans la manière d'écrire de cet auteur, on reconnait une chaleur qui approche presque de l'emportement, et je regarde cela comme un mérite. En le lisant, on aperçoit facilement que Mathews était homme à jeter à la porte un joueur qui aurait, contre les règles, coupé un roi aux cartes. C'était bien certainement un joueur de première force; aussi je ne puis comprendre comment il a pu si long-temps se montrer l'adversaire décidé du nouveau whist. Il sera toujours à regretter que Mathews n'ait pas donné un plus grand développement à son œuvre, ou n'ait pas, dans sa rédaction, adopté un plan plus suivi. Tel qu'il est, son ouvrage ressemble à une collection de préceptes écrits, à de longs intervalles, sans ordre ni symétrie. Son Traité peut être d'une grande utilité aux débutants; mais il pouvait encore l'être davantage. La clarté de son style lui donne un grand mérite; et il n'est pas douteux que cet ouvrage, mieux entendu, n'eût placé son auteur au premier rang des écrivains qui ont traité le même sujet. Mathews fait partout

autorité ; et à Birmingham, sur les jetons qui servent à marquer, on a gravé plusieurs extraits des règles du whist, qu'il a données dans son livre. — Quel plus grand honneur pourrait-on, après cela, désirer pour sa mémoire !

Ce que j'admire le plus dans Mathews, c'est la précision avec laquelle il définit la règle. Avec lui, pas d'interprétations équivoques, pas d'erreurs possibles. — Il place l'infortuné Hoyle au troisième rang des joueurs de notre époque ; et, pour ne rien dire de plus, ce jugement n'est pas trop sévère. — Mais cependant examinons si Mathews lui-même ne laisse pas de prise à la critique, et si nous ne trouverons pas son côté vulnérable. Commençons. Devant nous, l'ouvrage de Mathews s'est ouvert de lui-même, et son quarante-troisième axiôme frappe nos yeux :

« Bon nombre de bons joueurs, dit-il, en jouant les tierces-majeures, » ont l'habitude de commencer par le roi et la dame. Ce système peut » souvent entraîner quelque inconvénient ; car, comme quelquefois ils » peuvent jouer le roi et la dame sans avoir l'as, il arrive que l'as est » gardé en réserve, et que, chaque joueur le croyant dans les mains de » son partner, et ayant joué en conséquence, cet as, tombant tout-à- » coup des mains de l'un des adversaires, culbute ainsi tout leur » plan. »

Voilà ce que dit Mathews. Mais, d'après la signification que j'attache au mot tierce-majeure, il faut, pour qu'il y ait tierce-majeure, que l'*as*, le *roi* et la *dame* soient réunis dans la même main ; or, cela étant, comment l'*as*, dans ce cas, peut-il tomber d'une autre main ? Cela me paraît difficile. Donc, quand on a une tierce-majeure, et que l'on commence, selon sa position, à jouer d'abord le roi et ensuite la dame, il me semble que c'est dire à son partner, aussi clairement qu'il est possible de le faire au whist, que l'on a l'as dans son jeu. Et comme, au whist, la perfection consiste à pouvoir faire lire votre partner dans vos cartes, je regarde comme de bonne règle, excepté quelques cas particuliers, de commencer par le roi et la dame. Et, en effet, ayant une tierce-majeure, vous pourrez rarement vous tromper. Jouez donc comme vous voudrez. Quoi qu'il arrive, d'ailleurs, les chances sont balancées d'un côté comme de l'autre. Si vous jouez d'abord l'as, rien ne dit à votre partner que vous avez le roi. Jouez-vous le roi le premier ? Si votre partner est faible en atouts, il peut se faire qu'il coupe impi-

toyablement votre roi. — Quoi qu'il en soit, je suis en désaccord sur ce point avec Mathews, et je persiste à croire que, dans le cours ordinaire du jeu, il est plus prudent de garder l'as dans sa main.

S'il arrive qu'en jouant le roi de n'importe quelle couleur, vous ayez fait la levée, ce n'est point une raison pour que votre partner ait l'as. Si même vous aviez la dame de la séquence, gardée seulement par une basse carte, changez de couleur ; mais, si vous tenez une tierce au roi, continuez toujours votre couleur.

Combien il est difficile de fixer des règles générales! Les bons joueurs, au whist, ne cessent de le répéter. Cependant Mathews semble quelquefois l'oublier. Voici ce qu'il dit dans son quarante-septième précepte :

« Avec l'as, la dame, etc., d'une couleur dont votre adversaire de » droite joue le valet, il faut toujours couper avec votre as. Jamais un » bon joueur, qui aurait en mains le roi, le valet et le dix, ne com- » mencera à jouer par le valet ; c'est hasarder une feinte à votre détri- » ment que de jouer la dame, car le roi étant, sans aucun doute, der- » rière vous, vous perdrez la levée sans nul avantage pour vous. »

En généralisant ainsi, et donnant comme règle invariable l'observation de ce précepte, Mathews, selon moi, est dans l'erreur ; il lui accorde beaucoup trop d'extension, et on ne peut, dans aucun cas, en faire *une règle invariable.* C'est principalement pour les atouts que s'élèvent les exceptions ; d'ailleurs on rencontre des positions de partie où il est plus sûr de jouer la dame, ou une carte inférieure, de préférence à l'as. En atouts, tirer deux honneurs pour un est beaucoup plus certain ; et, dans les autres couleurs, si vous avez l'as, la dame et le dix, il faut, sans hésiter, jeter la dame sur le valet et rester avec la tenace. — J'applique mes observations au whist ancien aussi bien qu'au nouveau ; cependant, lorsque je donnerai ma théorie, je traiterai spécialement du dernier.

Avec trois cartes, Mathews dit péremptoirement qu'il faut toujours jeter un honneur *sur un honneur* ; un peu plus loin, il ajoute qu'avec le roi, le dix et une petite carte, il ne faut pas couvrir la dame avec le roi. Beaucoup de joueurs distingués sont d'un avis contraire, et soutiennent qu'il vaut mieux le faire ; mais, je le demande, à quoi peut se décider un commençant quand il lit un ouvrage rempli de pareilles contradictions ? Pour moi, je sais bien qu'à sa place je jetterais le livre au

feu. Mathews approuve, dans de certaines données, la méthode de jouer, pour débuter, une carte qui soit la seule que vous ayez de sa couleur. Je ne dis pas que l'on ne doive jamais en agir de la sorte, car les mots *jamais* et *toujours* ne doivent pas se dire au whist ; mais je soutiens que ce n'est qu'en tremblant qu'on doit jouer une carte isolée, ayant deux contre un à parier que la force, dans cette couleur, sera contre votre partner. Si celui-ci fait la levée, il n'est pas obligé de rentrer dans la couleur ; mais, si la levée reste à vos adversaires, ils pourront deviner votre pénurie, et alors un feu roulant d'atouts sera la conséquence forcée de votre imprudence. — Avant de débuter par une carte isolée, il est bon de bien examiner la position relative des marques.

BIBLIOGRAPHIE ÉCHIQUIENNE,

ANALYTIQUE ET RAISONNÉE,

De tous les ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour chez toutes les nations

SUR LE JEU DES ÉCHECS,

PAR FRÉDÉRIC ALLIEY, MAGISTRAT.

Tel est le titre que l'on pourrait donner à un recueil manuscrit, fait, par cet amateur, de tout ce qui a paru, dans tous les pays, sur le jeu d'Échecs, contenant :

1° Les titres exacts (avec traduction française en regard de ces mêmes titres) de trois cent douze Traités spéciaux, originaux, imprimés en toutes langues, et de cent douze traductions de quelques-uns d'eux, analysant le contenu de tous ceux de ces quatre cent vingt-quatre ouvrages qui ont quelque importance, qu'à l'exception d'une quarantaine, il affirme avoir tous vus et pu consulter, faisant connaître leurs diverses éditions, impressions, *traductions*, commentaires et paginations, ornements, etc., etc., etc., de sorte que tous les lecteurs puissent ainsi se faire une idée précise de ce qu'ils renferment ;

2° Une seconde bibliographie, pour ainsi dire complémentaire de la première, composée des titres et citations exactes d'environ trois cent vingt-six ouvrages d'auteurs parlant plus ou moins par occasion, dans leurs œuvres, du jeu d'Échecs.

On ne peut, par un aperçu, donner qu'une faible idée de ce curieux travail. Ceux seulement qui se sont occupés de pareilles recherches pourront en apprécier l'importance et l'intérêt. La meilleure analyse que l'on puisse en faire est de donner les deux tables suivantes, par les-

quelles M. Alliey résume sa Bibliographie vraiment des plus surprenantes :

PREMIÈRE DIVISION,
Par ordre des matières.

Théorie pratique	120
Poésie	30
Bibliographie	5
Morale, philosophie	8
Origine, invention, histoire, etc	25
Esprit, éloges, règles, etc	30
Manuscrits importants	20
Sur le problème du cavalier	12
Sur l'automate J. D	20
Jeux d'échecs modifiés, augmentés	25
Recueils principaux de divers jeux, contenant celui des échecs	17
	312
Traductions imprimées 86 / — manuscrites 26	112
Citations	326
	750

DEUXIÈME DIVISION,
En langues dans lesquelles ils ont paru.

	Originaux.	Traductions.	Citations.
Allemands	80	22	54
Français	65	15	106
Anglais	82	26	72
Latins	36	2	47
Italiens	38	15	32
Espagnols	5	2	6
Russes	3	Holland. 4	Islandais 9
Polonais	3		
		86	
		Manusc. 26	
	312	112	326
		750	

M. Alliey a été ainsi insensiblement conduit à faire une collection d'ouvrages sur le jeu des Échecs, qui est volumineuse, curieuse et unique bien certainement dans son genre, étant déjà composée de plus de cent cinquante Traités spéciaux, originaux, imprimés en toutes langues, dont la majeure partie des plus rares, ainsi que de nombreuses traductions et autres livres y ayant trait.

Il destine cette précieuse collection, ainsi que ses manuscrits, à une bibliothèque publique.

Il serait à regretter que cet intéressant travail, qui demanderait environ seize feuilles d'impression, aujourd'hui entièrement terminé, ne fût pas imprimé. Bien qu'il ne l'ait fait, dans ses loisirs, que pour son simple amusement, nous pensons que, si un éditeur se présentait, il consentirait à le lui livrer.

DÉBUT DE COZIO.

L'invention du début qui suit est due au comte Cozio, de Turin. Ce début est assez bon pour celui qui donne le gambit, il finit presque toujours par regagner son pion.

DÉBUT.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P prend le P.
3 Le F du R à la 4 c. du F. de la D.	3 La D à la 5 c. de la T du R. Échec.
4 Le R à la c. de son F.	4 Le P de la D 1 c.
5 La D à la 3 c. du F du R.	5 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
6 La D à la 3 c. de son C.	

Beau jeu.

Première variante.

BLANCS.	NOIRS.
	4 Le P du C du R 2 c.
5 La D à la 3 c. du F du R.	5 Le P de la D 1 c.
6 Le P du C du R 1 c.	6 Le P prend le P.
7 Le P prend le P.	7 La D à la 5 c. du C du R.
8 La D prend le P du F du R. Échec.	8 Le R à la c. de sa D.
9 La D prend le F. Échec.	9 Le R à la 2 c. de sa D.

Perdu pour les noirs.

Au 6e coup si les noirs ne prennent pas le P et jouent.

BLANCS.	NOIRS.
	6 La D à la 5 c. du C du R.
7 Le P de la D 2 c.	7 La D prend la D.
8 Le C prend la D.	8 Le F du R à la 3 c. de sa T.
9 Le P prend le P.	9 Le P prend le P.
10 Le C de la D à la 3 c. du F.	10 Le F de la D à la 6 c. de la T du R. Échec.
11 Le R à la 2 c. de son F.	11 Le C du R à la 2 c. du R.
12 Le C de la D à la 2 c. du R.	12 Le C du R à sa 3 c.
13 Le C du R à la c. de son R.	

Forçant le coup suivant le P et donnant une bonne position aux blancs.

Si à la place de jouer le P de la D 1 c., les noirs jouent.

BLANCS.	NOIRS.
	5 Le C de la D à la 3 c. de son F.
6 Le P du C du R 1 c.	6 La D à la 3 c. de la T de son R.
7 Le P prend le P.	7 Le C de la D à la 3 c. de sa D.
8 La D à sa 3 c.	8 Le F du R à la 4 c. du F de sa D.
9 Le P du F de la D 1 c.	9 Le C de la D à la 3 c de son R.
10 Le P du F du R 1 c.	10 Le C de la D à la 5 c. du F de son R.
11 La D à la 3 c. du F de son R.	11 Le P de la D 1 c.
12 Le P de la D 2 c.	Les blancs ont plus beau jeu.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRECÉDENT.

ÉCHECS.

Dans cette situation, la partie doit être remise à qui des deux que ce soit à jouer. Supposons que ce soit aux noirs :

NOIRS.	BLANCS.
1 Le R à la 2 c. de son F.	1 Le R à la 2 c. de son F.
2 Le R à sa 3 c.	2 Le R à sa 2 c. (*a*)
3 Le R à sa 4 c.	3 Le R à sa 3 c.
4 Le P du C du R une c.	4 Le P du C du R une c.
5 Le P du C de la D une c.	5 Le P du C de la D une c.
6 Le P du C de la D une c.	6 Le P du C de la D une c.
7 Le P du C du R une c.	7 Le P du C du R une c.

Dans cette situation, le R des blancs suivant toujours le R des noirs et se maintenant toujours en opposition, la partie sera remise.

(*a*) Le R joue à cette case pour se maintenir en opposition. On aurait pu également remettre la partie en jouant le R à la 3 c. et le portant sur les pions de gauche de l'adversaire; les pions étant pris des deux côtés, on arrive à dame en même temps, ce qui eût également amené une remise.

N° LVIII.

Dans cette position les blancs ayant le trait feront partie remise, ils arriveront en opposition au roi des noirs sur la 4 c. de la dame, et s'y maintiendront en jouant ainsi :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 3 c. du F de la D.	1 Le R à la 2 c. du F de la D.
2 Le R à la 3 c. de sa D. (*a*)	2 Le R à la 3 c. de sa D.
3 Le R à la 4 c. de sa D.	

Les blancs remettront la partie en suivant toujours le roi des noirs à une case de distance, sans néanmoins perdre de vue le pion passé, et se tenant toujours à portée de le prendre avant qu'il n'arrive à dame.

N° LIX.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du C du R 2 c. Échec.	1 Le P prend le P.
2 Le P prend le P Échec.	2 Le R à la 4 c. de son C.
3 Le R des blancs abandonnant son pion du C et se portant sur le P de son adversaire, gagnera la partie.	

N° LX.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du F du R une c. Échec.	1 Le P prend le P. Échec.
2 Le R à la 3 c. de son F regagnant le coup suivant, le pion et la partie.	

(*a*) En jouant à la 4 c. de leur D, les blancs perdraient la partie, ne pouvant plus se maintenir en opposition.

DAMES.

Nº IX.

BLANCS.	NOIRS.
1 De 19 à 14.	1 De 20 à 9 prend.
2 De 38 à 32.	2 De 37 à 28 prend.
3 De 8 à 3. Dame.	3 De 9 à 13.
4 De 3 à 20.	4 De 13 à 18.
5 De 20 à 15.	5 De 28 à 32.
6 De 15 à 4.	6 De 18 à 23.
7 De 4 à 15.	7 De 23 à 28.
8 De 15 à 42.	8 Perdu pour les noirs.

Nº X.

1 De 49 à 44.	1 De 10 à 15.
2 De 44 à 40.	2 De 35 à 44 prend.
3 De 50 à 39 prend.	3 De 2 à 8.
4 De 29 à 23.	4 De 19 à 28 prend.
5 De 33 à 22 prend.	5 De 8 à 12.
6 De 39 à 34.	6 De 15 à 20.
7 De 34 à 29.	7 De 26 à 31.
8 De 47 à 41.	8 De 20 à 25.
9 De 29 à 24.	9 De 31 à 36.
10 De 41 à 37.	Perdu.

L'une pour une de 44 à 40 donne le coup aux blancs.

Nº XI.

1 De 19 à 13.	1 De 1 à 45 prend.
2 De 13 à 8.	2 De 3 à 12 prend.
3 De 33 à 29.	3 De 45 à 18 prend.
4 De 47 à 36 et gagne.	

N° XII.

BLANCS.	NOIRS.
1 De 38 à 32.	1 De 24 à 33 prend.
2 De 28 à 39 prend.	2 De 48 à 34 prend.
3 De 44 à 40.	3 De 34 à 45 prend.
4 De 22 à 18.	4 De 45 à 3 prend deux.
5 De 13 à 8.	5 De 3 à 17 prend.
6 De 32 à 27.	6 De 21 à 32 prend.
7 De 49 à 34 prend 4 et gagne.	

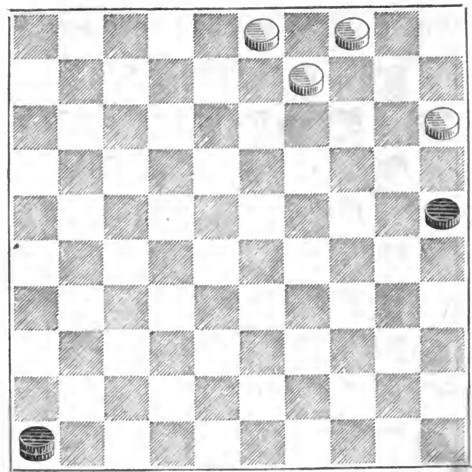
Les coups du jeu des échecs sont de M. d'Orville, d'Anvers. Le gérant du *Palamède* prie ses lecteurs d'excuser le retard de ce numéro; une longue et cruelle maladie qu'il vient d'éprouver en est la seule cause.

Le rédacteur gérant,

DE LA BOURDONNAIS.

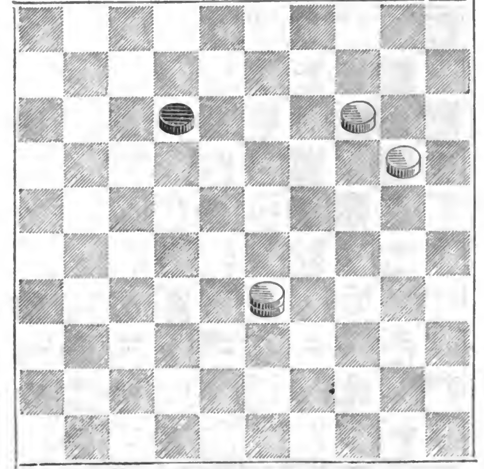
Paris, imprimerie de BÉTHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.

XII.



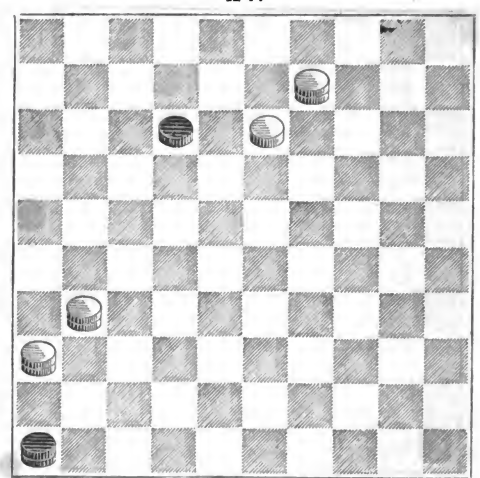
Les blancs gagnent.

XIII.



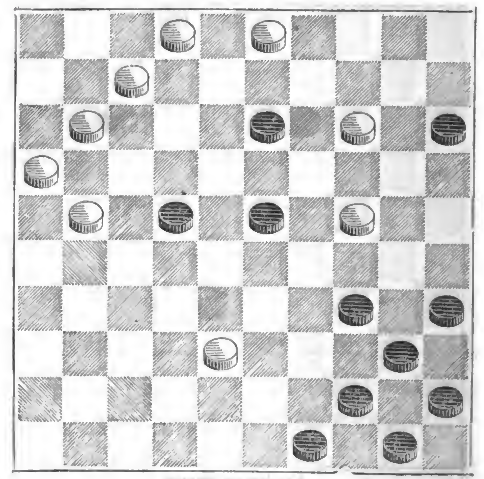
Les blancs gagnent.

XV.



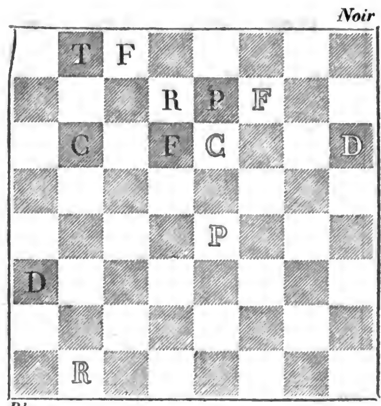
Les blancs gagnent.

XVI.



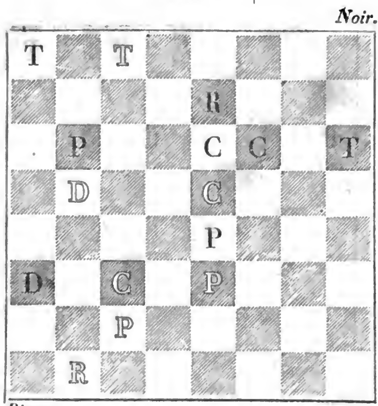
Les blancs gagnent.

LXI.



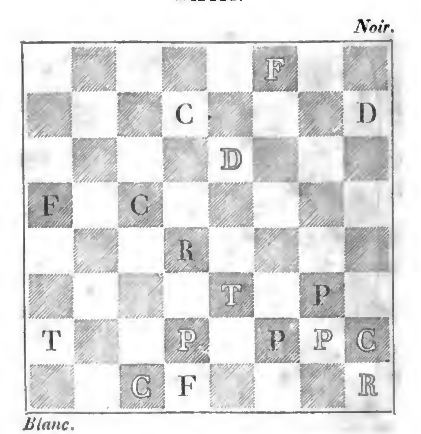
Les blancs donnent le mat en 4 coups.

LXII.



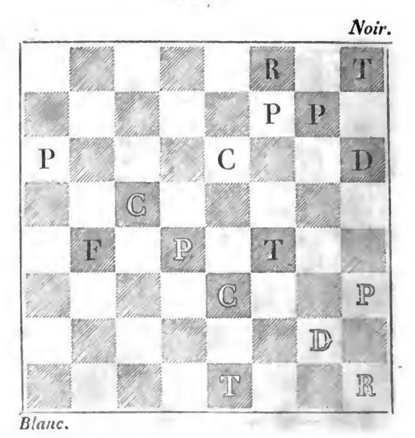
Les blancs donnent le mat en 4 coups.

LXIII.



Les blancs donnent le mat en 4 coups.

LXIV.



Les blancs donnent le mat en 6 coups.

LE

PALAMÈDE,

REVUE MENSUELLE

DES JEUX.



PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE,

PLACE DU PALAIS-ROYAL, 239.

1839.

plus belles prérogatives. C'est là que se nouent les grandes intrigues, que se décident les alliances de hautes et puissantes maisons, que s'opèrent les conversions politiques, que se méditent les emprunts, que se rédigent les déclarations de paix ou de guerre. Ici, le luxe, l'élégance, les brillants équipages se donnent rendez-vous; les eaux de Baden-Baden, de Tœplitz, d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad sont sans rivales. Ce sont là des eaux à congrès, et que fréquentent avec fruit dans tous les temps les diplomates et les ambitieux. Quelle vie! comme elle est belle et joyeuse! Chaque jour est un jour de fête! la gaîté, le plaisir, prennent mille formes pour vous distraire; pas une heure qui ne soit employée : brillantes cavalcades, excursions dans les bois, promenades à pied, où se montrent toutes les sommités aristocratiques de l'Europe. On y dépense beaucoup, mais on y vit bien ; et Baden-Baden n'a rien négligé pour multiplier les jouissances des étrangers! Au milieu des sites enchanteurs de l'Holbach et du Friesenberg est la maison de *Conversation*, construite par feu le grand-duc Charles ; maison merveilleuse, où sont réunis tous les plaisirs : spectacles, danses, jeux publics, restaurants. Au centre d'une quadruple rangée de superbes marronniers, que longe à l'extérieur une ligne d'élégantes boutiques, les promeneurs viennent échanger leurs visites, se rassembler en petit comité pour s'informer des personnages arrivés la veille, ou se communiquer leurs commentaires sur l'efficacité physique et morale des eaux.

Ce fut par une belle journée du mois de mai que j'arrivai dans cette ville charmante. Le matin, j'avais quitté Strasbourg, dans un léger britschka, qui, après une demi-heure de course, franchit le pont de bateaux sur le Rhin,

et me déposa à la première ligne de douanes allemandes. Cinq ou six douaniers s'emparèrent de mes malles; et mon postillon français, jeune garçon à la mine éveillée, à la veste bleue couverte de boutons, céda aussitôt sa place à un gros et lourd allemand dont la veste jaune, les parements jaunes, le visage enluminé, les cheveux ardents, la corpulence excessive, me firent mal augurer de son activité. Je ne m'étais pas trompé; nous mîmes deux heures pour franchir la distance qui sépare Kehl de Bishapsheim, une poste d'Allemagne; mais la beauté des sites et la magnificence de la scène qui se déroulait à mes yeux me consolèrent bientôt de sa lenteur. Imaginez une route superbe et plate, située sur la rive droite du Rhin, dont on aperçoit çà et là les eaux à travers des lignes sans fin de peupliers; sur la gauche s'élevaient les montagnes de la Suisse, couronnées d'arbres et de neige. Après avoir traversé Stollhoffen, nous rencontrâmes des villages, des maisons toutes blanches qui se détachaient légèrement sur un panorama de verdure formé par des vignes, des vergers, des champs où croissent de riches moissons. Jamais, je n'avais rien vu d'aussi majestueux, d'aussi brillant. Cependant, mon britschka roulait toujours; nous approchions de Baden-Baden; alors s'offrirent à mes regards un amphithéâtre de collines charmantes, des gorges profondes, bordées d'arbres fruitiers; les ruines de Altes-Bademer-Schloss, qui sont perchées sur une hauteur, puis des villas prétentieuses, tantôt isolées, tantôt réunies en groupes, à côté d'humbles cottages arrosés par les eaux fécondantes de l'Ohlbach. J'allais enfin entrer dans la ville que les baigneurs ont surnommée avec raison la *reine des eaux minérales de l'Allemagne.* Baden-Baden était à ma gauche; nous y arrivâmes par une lon-

gue avenue de peupliers, où au milieu de l'été on respire la plus délicieuse fraîcheur.

La ville était déjà pleine d'étrangers; tout ce que le bon ton et la mode comptent d'hommes élégants s'y était donné rendez-vous. Les Grant, les Hyde, les Taylor, les Meyer d'Angleterre s'y trouvaient; les marquis, les ducs, les comtes, les princes y foisonnaient; et, avec eux, les fripons et les escrocs de tous les pays; c'est la règle. J'eus toutes les peines du monde à me loger. De l'hôtel du *Dragon*, je fus renvoyé à celui du *Soleil*; du *Soleil*, à l'hôtel de *Hirsch*, près de celui du *Cerf*. Le *Zaehringerhof* et le *Badischenhof* (noms abominables que ma bouche se refusait à prononcer) me furent tour à tour inutilement indiqués. Déjà, tout était occupé. Enfin mon britschka s'arrêta devant le grand hôtel du *Saumon*, d'où je vis aussitôt sortir le propriétaire, qui, de l'air le plus gracieux, le plus avenant, me demanda, sans me permettre de descendre, si je voulais d'une petite chambre au quatrième. Il n'y avait pas à hésiter, car je lisais ces mots sur sa figure : « C'est à prendre ou à laisser ; ce que vous « refuserez, dix personnes le prendront. » Je quittai ma voiture, et sans faire attention à l'escalier, dont les marches rudes m'eussent fait frémir dans toute autre circonstance, oubliant les fatigues du voyage et les cahots du britschka, j'allai prendre possession de mon petit grenier; un lit peu moëlleux, cinq ou six chaises mal empaillées, une petite table branlante, une glace éraillée, des rideaux verts à l'alcove; tel était l'ameublement de ce lieu de plaisance. Je n'eus pourtant pas sujet de me plaindre du parti que j'avais pris; car, à peine installé, je vis, en moins d'une demi-heure, se succéder une longue file de chaises de poste pleines de voyageurs qui venaient comme

moi humer l'air de Baden-Baden. Dans l'une était une princesse russe ; dans l'autre un officier-général autrichien ; dans la troisième un Suédois de distinction ; dans la quatrième une famille française ; la cinquième portait un négociant de Hambourg, sa femme et sa fille ; la sixième un hetman de Crimée, avec la princesse et son fils.

Cette affluence d'étrangers n'est point extraordinaire ; le catalogue de M. Scotzniovsky, dans lequel sont inscrits tous les visiteurs de Baden-Baden, porte leur nombre annuel à 15,000 ; mais, soustraction faite de tous les noms de ville qui sont portés dans ce catalogue pour des noms propres, ce nombre doit être réduit à 10,000 ; c'est 5,000 personnes de plus que Baden n'en peut loger. Et ce n'est point encore à Bade que vont de préférence les personnages les plus élevés de la hiérarchie sociale ; les eaux de Gastein, de Tœplitz et de Carlsbad, surnommé le *salon* de l'Europe, sont leur lieu de prédilection. Gastein reçut naguère dans ses murs le roi de Wurtemberg, le prince Louis de Wurtemberg, l'archiduc Régnier, la belle princesse Narischkin, la princesse-douairière de Schwartzenberg, le prince Gallitzin et le prince Walterstein. A Carlsbad, même affluence dans la saison des eaux ; la promenade de Wiese, le prater de la Spa, offrent une réunion de personnages fort curieuse à observer ; toutes les maisons princières de l'Allemagne y ont leurs représentants. Dans un petit annuaire publié par le docteur Carron, sous le titre d'*Almanach de Carlsbad*, on trouve que, dans le cours de dix années, les eaux minérales de cette ville ont été visitées par 53 princes et princesses appartenant à des familles régnantes, 13 hauts dignitaires de l'église, 67 hommes d'état, 27 officiers-généraux autrichiens, 66 russes, 21 prussiens, 10 anglais, 6 français, 8 polonais et 19

officiers-généraux appartenant à d'autres nations. La plupart de ces hauts personnages, à les juger par leurs actes politiques et l'influence que ces actes exercent sur la destinée des hommes, seraient, les uns, attaqués du cerveau, les autres, sujets à ces maladies cruelles qui mettent en mouvement la bile et rendent l'humeur âcre ; il n'en est rien pourtant; le plus grand nombre jouissent d'une santé parfaite, et leur visage est si frais, si riant qu'il fait vraiment plaisir à voir. Parmi les hommes de lettres et les poètes figurent la princesse Hélène Poninska, la comtesse Choiseul de Gouffier, qu'une mort récente vient d'enlever à ses nombreux amis ; madame Trembickta, et miss Charlotte Anley, auteur d'un ouvrage original intitulé : *Le Corps, l'Ame et l'Esprit;* et parmi les artistes, Wilkie, Hummel, Paganini, Lafont, Rossini ; enfin le dernier de la liste est le prince de Hohenlohe le chanoine, qui, ayant perdu confiance dans les vertus curatives de ses prières, est venu se mêler à la foule et boire les eaux du Spindel.

Mais j'oublie que je suis à Bade. On ne compte à Bade, dans tous les hôtels réunis, que 208 baignoires : ces baignoires sont à l'usage de deux personnes, on s'y baigne une fois par jour et de cinq à dix heures du matin. Chaque bain dure une demi-heure au moins ; une baignoire ne peut en conséquence fournir que 10 bains par jour ; toutes les baignoires de la ville ne donnent que 2,080 bains en tout. Il n'y aurait donc, d'après ce calcul, sur les 10,000 visiteurs de Bade que 2080 malades, en admettant que chaque malade prît un bain par jour.

Considérées sous le point de vue médical, les eaux de Bade ne sont point inférieures à leur réputation. Les sources qui les fournissent : l'*Ursprung,* le *Kuehlen-Brunnen,* le *Büthe,* le *Judenquelle*, le *Klosterquelle,* le *Brühbrun-*

nen et le *Hæhlenquelle*, ont une température très variable; celle de la source dite *infernale*, à cause de la forme du rocher et du précipité d'oxyde de fer que contiennent ses eaux est très élevée; on ne s'en sert que pour dépouiller les volailles et le gibier de leurs plumes et de leurs poils. La principale source, l'Ursprung, est enceinte de murs qui sont incrustés d'ocre rouge et de stalactites; l'eau qui s'en échappe est conduite par un tuyau à une fontaine extérieure où des femmes distribuent le fluide salutaire à toutes les personnes qui en veulent. Quand on y ajoute de l'eau froide ou du lait, addition souvent recommandée, la pesanteur spécifique des eaux de l'Ursprung est de 1,030; une pinte pesant 7,392 grains renferme 23 grains 3/20• de matière solide, dont 16 grains de sel commun. Les autres principes sont le sulfate de muriate, le carbonate de chaux, la magnésie, quelques traces de fer et environ un 1/2 pied cube de gaz acide carbonique: elles guérissent les obstructions vasculaires, principalement chez les femmes, les maladies chroniques rebelles, l'indigestion et ses mille variétés.

Je n'avais aucune de ces maladies, grâce au ciel; je n'étais venu à Baden-Baden que pour obéir à la mode, y dépenser le plus gaîment possible les guinées que m'ont données le ciel et mon oncle. Toutefois, mon voyage ne sera pas sans intérêt pour ceux qui voudront m'imiter; je serai leur cicerone.

Baden-Baden appartient à l'histoire ancienne. Cette ville, du temps d'Auguste, ou du moins l'emplacement qu'elle occupe, s'appelait *Civitas Aurelia Aquensis*, nom qui fut métamorphosé en celui de Baden par les Allemands. Au septième siècle, Baden tomba dans les mains des moines qui l'agrandirent et lui donnèrent une cer-

taine importance ; des comtes palatins, des rois de France, furent ensuite les suzerains du lieu : sous ces maîtres Baden resta stationnaire ; mais, lorsqu'il y a trois cents ans, la ville devint le patrimoine des margraves, sa réputation commença à s'étendre sur tous les points de l'Europe. Depuis cette époque jusqu'en 1799, les luttes consécutives de la France et de l'empire ont souvent ensanglanté ses murs ; la révolution française fut terrible pour Bade : heureusement le congrès de Radstadt vint calmer ses alarmes et lui garantir la tranquillité si nécessaire à son existence.

Rien de plus élégant et de plus confortable que cette petite capitale : elle possède 418 maisons, toutes peintes de rose, et la plupart des hôtels qui sont situés sur le vieux Stadtgraben ressemblent à des palais. Sur les boulevarts, autrefois les fossés des vieilles fortifications, on trouve de riches boutiques, des magasins superbes, où sont étalés des bijoux, des tissus précieux et des objets de mode. Le pavillon de la grande-duchesse Stéphanie, le nouveau palais du grand-duc Léopold, le grand hôtel d'Angleterre, le château de M. Priersh, maître maçon, et par-dessus tout les villas et les cottages répandus çà et là sur le versant des hauteurs, forment un tableau plein de fraicheur, de grâce et de goût. La *Conversation-Haus* occupe une situation magnifique ; tout autour de cet établissement sont des magasins où l'ont voit de jolies femmes venues des différentes parties de l'Allemagne, portant le costume de leur pays respectif. Sur le côté opposé se trouve le parc d'où, par des labyrinthes et des promenades charmantes, l'on arrive à de petites maisonnettes, dont l'une s'appelle la *Sokraterhall,* ou maison de Socrate. De là, l'œil embrasse un vaste horizon, et se

promène successivement sur la Forêt-Noire, les ruines d'un vieux château, la délicieuse vallée de Lichtenthal, l'abbaye Cistertienne, et le *Teufelskanzel*, ou la Chaise du Diable, qui termine la perspective.

Après avoir parcouru tous ces lieux, j'allai rendre visite au fameux Chabert. Chabert est le Véry de Baden-Baden ; vous ne pouvez dîner chez cet illustre amphitryon qu'après avoir fait inscrire votre nom quatre ou cinq heures d'avance. Je me soumis à l'étiquette, et lorsque mon tour fut venu, on me remit une carte sur laquelle était mon nom, avec l'indication de la place que je devais occuper. Déjà la salle était pleine : 400 convives, dont plus de la moitié se composait de jeunes et jolies femmes, assis devant trois longues lignes de tables parallèles, présentaient un coup d'œil magnifique. Byron, qui prétendait qu'une jolie femme ne doit jamais se montrer à table, aurait certainement changé d'avis en voyant ces deux cents femmes parées avec recherche, rivalisant toutes de luxe, de grâce et de beauté. La conversation fut d'abord lente à s'engager ; chacun cherchait à se reconnaître et à prendre position ; mais bientôt une sorte d'intimité s'établit entre les convives, et on devint plus communicatif : j'avais à ma gauche un gentilhomme hollandais, plus causeur que ne le sont en général ses compatriotes, rond comme une pipe de Madère ; à ma droite se trouvait une jeune et jolie blonde aux yeux bleus, à la bouche fraîche et rose, à la peau transparente, à la taille légère ; la bonté était empreinte dans son regard, et sur son front régnait une expression de mélancolie touchante. «Pauvre mère ! me dit-elle d'un son de voix qui allait à l'âme ; elle est arrivée dans un état affreux ; mais, grâce au ciel, elle va beaucoup mieux, monsieur ; les bains l'ont sauvée ! »

— *Gâçon,* s'écria en cet instant une voix vibrante qui partait d'une table voisine, juste en face de la place que j'occupais : *Gâçon, appotez moâ une bottle de Champaign.*

A cet accent, mais surtout à la cravate haut montée et au frac, façon Stultz, qui n'aurait reconnu un enfant de la vieille Angleterre? J'oubliai en un instant ma jolie voisine pour porter mes regards du côté d'où venaient ces accents: quelles furent ma surprise et ma joie en reconnaissant dans celui qui venait de prononcer ces paroles, l'un des plus dignes champions du parti tory , à la chambre haute, lord P***, qui avait tout récemment enlevé une actrice de Covent-Garden, pour faire le voyage de Gretna Green. Les deux époux, un peu ennuyés l'un de l'autre, étaient venus chercher des distractions aux eaux. Je le crus du moins, en voyant le teint fleuri de mylord et le visage frais et rosé de milady. Sa seigneurie me reconnut, et me demanda avec un sourire gracieux, si j'étais venu à Baden retremper mes forces aux sources de la santé. Je lui dis le motif de mon voyage, et lui fis compliment de ce qu'elle-même ne paraissait avoir aucun besoin des eaux.

— Vous vous trompez, me dit milady ; il ne faut point se fier aux apparences. Telle que vous me voyez, je souffre horriblement du cœur ; mais, grâce au ciel, je prends les eaux sous la direction du docteur Giggart. Excellent docteur ! ses conseils me font un bien infini !

On se leva de table ; j'offris mon bras à milady, et nous allâmes sur la terrasse où nous nous mêlâmes pendant quelques instants avec les princes, les ducs et toute la noble foule qui s'y trouvait ; mais bientôt les rangs s'éclaircirent et l'on se dirigea vers le grand salon où le

marquis du rateau, en d'autres termes, le fermier des jeux, avait dressé ses autels. Là, autour du tapis vert, au milieu de joueurs aux manières communes et souvent grossières, on voyait des jeunes personnes appartenant aux familles les plus élevées de l'aristocratie anglaise. *Rouge gagne, et couleur*, criait le tailleur; faites votre jeu, mesdames et messieurs! Et bientôt l'or, s'échappant des doigts effilés des jolies joueuses, allait grossir la masse du banquier. Milady voulut être de compte à demi avec moi, c'est-à-dire qu'elle voulut entrer dans les bénéfices et nullement dans la perte, comme c'est toujours l'usage dans ces sortes d'association. Je perdis 200 guinées. Nous nous rendimes ensuite dans la salle de bal; le quadrille, mais particulièrement la valse et le galop, font fureur aux eaux de Baden. Là, point de gêne; une société mixte; des fripons et des nullités pêle-mêle avec les personnages les plus honorables et les plus distingués, des vertus suspectes avec des femmes d'une réputation sans tache. La présence de la duchesse douarière et de sa fille n'est point un obstacle à cet étrange amalgame. L'étiquette n'est connue de personne; les femmes y viennent en demi-toilette; les hommes en pantalon blanc; les hussards en bottes y sont très-nombreux, ainsi que les attachés d'ambassade. La réunion était charmante, la musique délicieuse.

UN JEU D'ECHECS CHINOIS.

LA FÊTE DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

La veille de la bataille de Waterloo, un capitaine d'infanterie de l'armée anglaise, nommé Elphinston, avait été blessé grièvement à Ligny et fait prisonnier par des chasseurs à cheval de la vieille garde. Ceux-ci l'emmenaient au quartier-général, établi à Saint-Amand, lorsque Napoléon se trouva sur son passage.

« Quel est cet officier ? demanda-t-il aux chasseurs.

— « Sire, c'est un Anglais, » repondit un brigadier.

Napoléon, s'étant approché de l'escorte, eut pitié du prisonnier, qui paraissait très affaibli par la perte de son sang :

« Qu'on le conduise de suite à l'ambulance de la garde, reprit-il. Puis, s'adressant à un officier de santé de son état-major :

« Monsieur, ajouta-t-il, accompagnez cet officier et veillez à ce que ses blessures soient pansées sur-le-champ; vous viendrez me rendre compte de son état. » Et quelques moments après, il envoyait au blessé un gobelet d'argent rempli de vin provenant de sa cantine particulière.

Or le capitaine Elphinston appartenait à une des premières familles d'Angleterre : lord Keith était son oncle; un de ses frères occupait un emploi assez important dan l'Inde. En apprenant la générosité de Napoléon envers le

capitaine, la famille Elphinston fut pénétrée de reconnaissance. Aussi, lorsque vers la fin de juillet 1815 le *Bellérophon* arriva en vue des côtes d'Angleterre, ayant à son bord l'empereur prisonnier, lord Keith lui fit exprimer ses remercîments respectueux et offrir ses services. Quant à sir Elphinston, frère du capitaine, dès qu'il apprit que le seul passe-temps de l'empereur à Sainte-Hélène était de jouer aux échecs, il fit confectionner par des ouvriers chinois, un superbe échiquier avec deux magnifiques corbeilles à ouvrages et une boîte à jetons, le tout en ivoire ciselé, découpé, et d'un travail admirable. Ces objets arrivèrent directememt de Canton à Sainte-Hélène au commencement du mois d'août de l'année suivante.

En recevant ces cadeaux avec une lettre qui lui était personnellement adressée, Hudson Lowe fut fort embarrassé. D'après la stricte teneur de ses instructions, il fallait que tout ce qui était adressé à Napoléon eût passé préalablement sous les yeux du ministère anglais. Cependant, comme lui aussi avait une sorte de pouvoir discrétionnaire, il se décida, pour cette fois seulement, à faire la remise de ces objets, et écrivit au comte Bertrand, à Longwood, qu'ils étaient à sa disposition. Mais, dans l'intervalle, ayant fait ouvrir la caisse, il vit, à son grand étonnement, un *N* surmonté de la couronne impériale gravé sur chacune des pièces de l'échiquier, et sur les jetons. Cette allusion à une puissance évanouie pour toujours, cette reconnaissance d'un droit que le gouvernement britannique s'obstinait à ne pas reconnaître, lui sembla un démenti donné à sa conduite précédente. Il décida en conséquence que le séditieux présent ne serait pas envoyé à Napoléon, à moins qu'il ne consentît à ce que l'N et la couronne impériale fussent effacés; et lorsque Gen-

tilini, valet de pied de l'empereur, vint à Plantation-House pour prendre l'échiquier, le gouverneur lui remit seulement une lettre pour le comte Bertrand, dans laquelle il disait entre autres choses :

« Puisque j'ai promis d'envoyer à Longwood le pré-
« sent venu de Canton, je consens à l'expédier demain,
« mais à certaines conditions que je me réserve de faire
« connaître. Toutefois, je désire que le général Bona-
« parte sache qu'en cette occasion j'ai outrepassé mes
« instructions pour faire quelque chose qui lui fût agré-
« able. Au surplus, ajoutait-il en terminant, j'irai moi-
« même après-demain expliquer au général les motifs de
« ma conduite et de mes restrictions à ce sujet. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre datée du 14 août 1816, Napoléon haussa les épaules et dit au grand-maréchal en présence de MM. de Montholon et de Las-Cases, qu'il avait invités à dîner avec lui ce jour-là :

« Est-ce donc une affaire d'état que l'envoi de cet échiquier? Cet homme craint-il que je fasse échec à tous les rois de l'Europe, ou bien, parce que mon chiffre se trouve gravé sur ces babioles, s'imaginerait-il qu'on va l'accuser de proclamer un nouveau vingt-mars en ma faveur? Le pauvre homme !... Il s'obstine à ne pas vouloir m'accorder la qualification d'empereur; il me dispute ce titre comme s'il n'était pas indélébile !.. Au surplus, dans quelques années lui et les *autres* seront ensevelis dans la poussière de l'oubli, ou bien si, on vient à prononcer leurs noms, ce ne sera que pour rappeler les indignités qu'ils m'ont fait souffrir ; tandis que mon nom, à moi, demeurera comme un ornement dans l'histoire, comme l'étoile qui doit guider les peuples civilisés ; qu'il vienne donc

me faire part de ses scrupules, M. Hudson Lowe; moi aussi, je lui dirai tout ce que j'ai sur le cœur. »

En parlant ainsi, l'empereur s'était animé peu à peu, de sorte qu'en finissant il avait contre l'ordinaire le visage très coloré; le grand-maréchal lui en fit l'observation avec ménagement :

« Ah bah! lui répondit-il, dans un instant je n'y songerai plus ; mais, messieurs, ajouta-t-il avec un sourire forcé, puisque Marchand n'est pas encore venu nous avertir, faisons un tour de jardin : cela me calmera et vous donnera de l'appétit. »

Pendant le dîner, qui fut triste, le grand-maréchal fit l'observation que ce jour était la veille même du 15 août.

« En effet, dit l'empereur, je n'y avais pas songé. Demain, en Europe, bien des santés seront portées à Sainte-Hélène, et quoi que fasse monsieur mon frère, S. M. le roi Georges IV, et les *autres*, ils ne pourront empêcher que quelques vœux ne viennent à moi au travers de l'Océan.

Après le dîner, Napoléon, se sentant fatigué, ne sortit pas. Il s'assit sur le canapé, et causa de l'abbé de Pradt, qui avait été le sujet de la conversation pendant le repas.

Il était dix heures ; l'empereur témoigna le désir de se retirer, et dit avec un sourire charmant : « A demain donc, messieurs; nous passerons tous la journée en famille. Prévenez ces dames, et faites les invitations en mon nom.

Les hôtes de Sainte-Hélène avaient projeté de se présenter le lendemain chez l'empereur, à dix heures du matin, avec un bouquet pour lui souhaiter sa fête ; mais Napoléon, soit qu'il eût été instruit de ce projet, soit qu'il l'eût deviné, le dérangea complétement. Il alla lui-

même, avant huit heures, frapper à toutes les portes, en disant à haute voix à chacun de ceux qu'il éveillait ainsi : « Allons, monsieur le paresseux ! levez-vous donc ! Ne savez-vous pas que nous devons déjeûner tous ensemble aujourd'hui ! »

Le temps était fort doux ; à dix heures, tout le monde était réuni dans le jardin. Le déjeûner avait été préparé sous la tente que l'empereur avait fait élever dans un des angles du jardin. Entouré de ses *fidèles*, qui s'étaient empressés de lui adresser leurs vœux sincères, Napoléon les remercia avec effusion en leur disant : « Maintenant trève aux compliments ; allons nous mettre à table. » Et offrant une main à Mme Bertrand, l'autre à Mme de Montholon, il plaça ces dames à ses côtés.

Ce déjeûner ne fut pas aussi gai qu'il promettait de l'être ; les convives étaient absorbés par trop de sentiments divers : aussi ne fut-il pas long.

Dès qu'il fut terminé, l'huissier Santini vint prévenir le grand-maréchal qu'un officier du 53e venait d'arriver de Plantation-House chargé d'un message du gouverneur.

« C'est sans doute le cadeau de sir Elphinston, dit Napoléon en pressant le pas ; il ne pouvait arriver dans un moment plus favorable. »

En effet, c'était le capitaine Poppleton suivi d'un soldat du 53e qui portait une caisse. Elle fut ouverte en présence de l'empereur dans la salle du billard, où le capitaine avait été introduit. La boite, ainsi que les objets qu'elle contenait, excitèrent l'admiration de tous ceux qui étaient présents ; cependant Napoléon se montra plus flatté du sentiment qui avait guidé sir Elphinston que du cadeau lui-même. Toutes les pièces de l'échiquier, au

lieu de ressembler aux nôtres, étaient de grosses et lourdes images des objets dont elles portaient les noms. Ainsi le cavalier était armé de toutes pièces, et la tour reposait sur un énorme éléphant. Napoléon admira le fini du travail, mais il dit en plaisantant · « Il me faudrait une grue pour faire mouvoir cette tour : j'enverrai les corbeilles à Marie-Louise, la boite à jetons à ma mère et les échecs à mon fils.»

Le capitaine prévint l'empereur que l'intention du gouverneur était de venir à Longwood le lendemain.

« Je le recevrai, répondit froidement Napoléon. M. Poppleton, ajouta-t-il après un moment de silence, n'êtes-vous pas le plus ancien capitaine du 53ᵉ ?

— Oui, sire.

—J'estime beaucoup les soldats et les officiers de ce régiment. Ce sont de braves gens qui font bien leur devoir. Le bruit a couru, m'a-t-on dit, que je ne voulais pas voir MM. les officiers. Auriez-vous la bonté de leur dire que ceux qui ont rapporté ce propos ont dit une fausseté ?

— Sire, je crois que ce renseignement est inexact. Je connais l'opinion que mes camarades ont toujours exprimée sur le compte de votre majesté, et je puis lui certifier qu'ils ont pour elle le plus profond respect et la plus grande admiration.»

L'empereur sourit. « Eh bien, reprit-il, dites-leur que je ne suis pas une vieille femme, et que je ne m'occupe pas des caquets ; j'aime et j'estime les braves qui ont subi le baptême du feu, à quelque nation qu'ils appartiennent.»

Puis, ayant congédié le capitaine avec politesse, il se retira dans son appartement pour changer de costume et

se *faire beau*, selon son expression, c'est-à-dire pour revêtir son ancien uniforme de colonel des chasseurs de sa garde. A six heures, les mêmes personnes qui avait déjeuné avec lui se trouvaient assemblées dans le salon ; on dîna à sept. En sortant de table, Napoléon fit un petit présent à chacun des enfants, s'amusa pendant quelque temps avec eux, les embrassa et les fit emmener.

Le temps étant incertain, l'empereur prit le café dans la petite bibliothèque et passa ensuite dans le salon en manifestant le désir de faire une partie. Le comte Bertrand proposa de jouer à l'écarté ; mais Napoléon, qui n'aimait pas ce jeu, «parce que, disait-il, il ne se jouait que dans l'antichambre, » voulut faire un vingt-et-un afin que tout le monde pût jouer. Santini prépara la table de witz, chacun s'assit à l'entour. Ordinairement l'empereur se levait après avoir perdu dix napoléons, et cela lui arrivait presque toujours, parce qu'il avait pour habitude de laisser sa pièce d'or sur le tapis jusqu'à ce qu'elle en eût produit un grand nombre. Ce jour-là, il arriva jusqu'à soixante-quatre napoléons. Le grand-maréchal tenait la main ; l'empereur voulait voir jusqu'à quelle somme son gain pourrait monter ; mais le comte Bertrand lui ayant fait observer en riant que, s'il venait à gagner le coup, non-seulement il ferait sauter la banque, mais encore qu'il le forcerait de faire banqueroute, l'empereur retira son argent en disant : « Je ne veux ruiner personne, » et se contenta de risquer dix napoléons chaque fois. Ceci fut fort heureux pour le banquier, car si l'empereur eût joué comme d'habitude, il eût passé seize fois de suite et eût gagné 32,768 napoléons ou 655,360 fr., ce qui eût été une somme énorme que personne alors ne possédait

dans l'île. Comme on s'extasiait sur cette faveur de la fortune : « Mais, messieurs, dit l'empereur avec bonhomie, n'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance? C'est bien le moins que j'aie un jour de bonheur dans l'année. »

Après avoir partagé l'or qu'il avait devant lui entre MM. de Montholon et Gourgaud, que les chances du jeu avaient fort mal traités, Napoléon se retira.

Le lendemain matin, le gouverneur accompagné du major Gorrequer arriva à Longwood, tandis que Napoléon se promenait dans le jardin avec le grand-maréchal, M. de Las-Cases et son fils. Hudson Lowe envoya demander à l'empereur une entrevue que celui-ci lui accorda en disant : « Ah! ah! le voilà !... Il vient aussi me souhaiter ma fête à sa manière ; c'est moi qui lui donnerai le bouquet. »

Il reçut le gouverneur avec une politesse qui avait quelque chose de triste : il était un peu plus pâle que de coutume.

« C'est vous, monsieur... lui dit-il d'un ton sec; eh bien! que me voulez-vous ?

—Permettez-moi, général, lui répondit le gouverneur, de vous remercier d'abord de la bonté que vous avez eue de me recevoir à cette heure.....

—Tenez, monsieur, interrompit Napoléon avec impatience, point de *tartufferie*, point de mensongères politesses entre nous; cela ressemblerait trop à la ridicule conduite des officiers français et anglais à Fontenoi, qui, avant de s'envoyer des balles et des boulets, se saluèrent en disant : « *A vous de commencer.* » Nous autres, soyons francs, et allons droit au but. »

En disant ces mots, Napoléon fit un geste de la main, comme pour défendre au grand-maréchal et à M. de Las-

Cases de l'accompagner, et entra dans la salle à manger. Là, le gouverneur et lui eurent une conversation des plus vives. Poussé à bout par d'indignes traitements, de gratuites méchancetés et d'absurdes calomnies, l'empereur s'en expliqua sans réserve, et, ne ménageant plus rien, il termina en disant :

« Monsieur, le plus mauvais procédé des ministres anglais n'est plus désormais de m'avoir envoyé ici, mais bien de m'avoir livré à vous pieds et poings liés. Je me plaignais de l'amiral votre prédécesseur ; j'avais tort, car du moins il avait un cœur, lui, mais vous vous n'en avez pas. Vous faites tout ce qu'il faut pour déshonorer votre nation... Songez-bien, ajouta-t-il en étendant le bras et en faisant avec l'index un geste de menace, votre nom sera une flétrissure éternelle...Je me plaignais aussi qu'on m'eût envoyé un geôlier : j'avais encore tort, car vous n'êtes qu'un bourreau... Voilà ce que j'avais à vous dire ; maintenant, monsieur, je vous prie de me laisser en repos. »

Et l'empereur ayant tourné le dos au gouverneur, entra dans sa chambre à coucher et poussa violemment la porte.

Hudson Lowe se retira dévoré de dépit ; il dit seulement au major Gorrequer, qui l'attendait dans le petit salon, que le général Buonaparte était *un homme malhonnête*.

DÉFI PAR CORRESPONDANCE
ENTRE
LE CERCLE DES ÉCHECS
DE St PÉTERSBOURG ET LE CERCLE DES ÉCHECS
DE PARIS.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une lettre que nous avons reçue de M. Janisch, en réponse à celle qui lui avait été adressée par le comité français en mai 1838. (*Voir le Palamède, tome 3, page* 115.)

A la commission du cercle des échecs de Paris, nommée à l'effet de jouer deux parties par correspondance entre Paris et St-Pétersbourg.

Messieurs,

Depuis le mois de décembre 1837 jusqu'au 22 mai 1838, jour de réception de votre lettre du 19 mai 1838, de grands changements s'étaient opérés dans la composition du cercle des amateurs d'échecs de St-Pétersbourg, qui avait eu l'honneur de vous proposer une partie par correspondance. Presque tous les membres qui avaient voulu prendre part au défi avaient ou quitté la capitale, ou étaient désormais empêchés par les occupations de leur service de prendre part à nos réunions, auxquelles l'été vint entièrement mettre fin. Moi-même, messieurs,

qui ai eu l'honneur de servir d'organe à cette transaction, j'ai été obligé de m'absenter de St-Pétersbourg pendant tout l'été et la meilleure partie de l'automne. Tous les efforts que nous avons faits jusqu'à la fin de cette année pour reconstituer une commission qui voulût se charger de jouer deux parties, dont la durée ne saurait être fixée qu'à quatre ans au moins, tous ces efforts ont été infructueux. Franchement, messieurs, nous nous sommes trouvés dans une position semblable à celle de plusieurs amateurs de Paris, qui, en 1821, avaient proposé un défi au club d'échecs de Londres. (*Voir le Palamède de* 1836, *n*° 1, *pag.* 14.)

Ce mauvais succès, messieurs, n'a pas ralenti l'ardeur de ceux qui, parmi nous, se sont montrés les véritables amateurs du noble jeu des échecs. Ils n'ont pas voulu priver les connaisseurs du spectacle de cette lutte intéressante. Après s'être assurés de l'impossibilité de constituer une commission permanente, ils sont enfin convenus de l'arrangement suivant, qu'ils ont l'honneur de vous proposer : Chacune des parties intéressées choisira un champion dans la personne du plus fort joueur reconnu de sa nation. Notre choix à nous est tombé sur M. Pétroff. Nous ne doutons pas que M. de La Bourdonnais ne consente à entrer en lice avec un adversaire aussi digne de lui. L'enjeu, et toutes les conditions contenues dans votre letttre du 19 mai 1838, resteront les mêmes, et nous les acceptons sans aucune restriction. Seulement. le défi, de collectif qu'il était, deviendra personnel et, par conséquent, dépendant de ce qui pourrait arriver aux deux combattants pendant la durée de la lutte. Ainsi M. de La Bourdonnais, ou M. Pétroff, étant par ex. obligé de changer de lieu de résidence, en avertira son antagoniste

qui, dans ce cas, enverra ses coups à la nouvelle adresse désignée. Si l'un des deux joueurs tombait gravement malade, il en avertirait ou en ferait avertir son adversaire, et le défi serait suspendu jusqu'à son rétablissement. On n'a pas besoin d'ajouter que la mort d'un de ces deux représentants des amateurs d'échecs de leurs nations annulerait immédiatement le défi.

Ces différentes chances possibles nécessiteraient peut-être le choix, de part et d'autre, de personnes qui rempliraient, en quelque sorte, le rôle de seconds. Le cercle des échecs de Paris est libre de désigner à cet effet telle personne qu'il voudra à St-Pétersbourg; le cercle de St.-Pétersbourg pourra faire la même chose à Paris.

Dans le cas où toutes ces conditions seraient agréées par la commission française, et par M. de La Bourdonnais en particulier, M. Pétroff joue, pour son premier coup dans la partie où les Français ont le trait *(supposant toutefois que M. de La Bourdonnais persiste dans le premier coup de la commission)*, *le pion du roi deux cases*. Et, de même, dans la partie où le trait est à lui, M. Pétroff débute en jouant *le pion du roi deux cases*.

Indépendamment de ce défi, le cercle des échecs de St.-Pétersbourg en propose à celui de Paris un autre d'une nature différente et propre à exciter un intérêt plus vif encore. Le cercle de Paris est invité à proposer aux amateurs russes un problème d'échecs quelconque au sujet d'une *position donnée* des pièces et pions sur l'échiquier. Ce pourra être un mat, ou un qui-perd-gagne, ou un pat ou une remise qu'il s'agira de forcer, ou simplement, ou en se soumettant à certaines conditions difficiles. Le nombre des coups pourra être prescrit ou non. De son côté, le cercle de St.-Pétersbourg proposera un

problème semblable aux amateurs français. L'énoncé des problèmes ne devra présenter aucune espèce d'indétermination ni d'obscurité, et ils ne devront pas rouler sur des questions générales, telles que *la possibilité* de gagner ou de remettre une partie dans certains cas; mais la situation des pièces, et le résultat qu'on demande, devront être rigoureusement spécifiés. Le terme des concours sera fixé à *un mois*. Ce terme écoulé, si les deux cercles envoyent chacun une solution exacte et complétement satisfaisante de leurs problèmes, le défi sera considéré comme non avenu. Mais, si l'un des cercles ne résout pas son problème, ou en envoie une solution inexacte ou incomplète, que l'autre cercle rectifiera, en lui faisant parvenir la vraie solution du problème qu'il a proposé, le cercle compromis s'avouera vaincu. D'autre part, le terme étant échu, et l'un des cercles n'étant pas venu à bout de son problème, ou en ayant expédié une solution inexacte, s'il arrivait que l'autre cercle, auteur du problème, ne fût pas pourtant en état d'en démontrer la vraie solution, ou en eût envoyé une qui eût été de même reconnue incomplète ou inexacte, dans ce cas, le cercle auteur du problème serait lui-même vaincu. Il pourrait donc arriver, de cette manière, que l'un des cercles fût doublement vainqueur. En cas que les problèmes proposés (par leur obscurité ou leurs solutions envoyées de part et d'autre) formeraient un sujet de controverse, le club d'échecs de Londres jugerait entre les deux parties. Si ce nouveau défi est accepté, le cercle de Paris nous informera du prix qu'il jugera devoir être destiné au vainqueur, pour le cas où l'un des cercles serait seul ou doublement victorieux.

Toute lettre expédiée de notre côté, et ayant rapport à l'ancien ou au nouveau défi (si le défi en question est accepté), portera désormais la signature de M. Pétroff jointe à la mienne ou à celle de quelque autre personne, accréditée par la suite comme signataire.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, avec une parfaite considération, votre très dévoué serviteur,

C.-F. de Janisch.

St. Pétersbourg, 9 *janvier* 1839.

Il est presque superflu d'ajouter que ces nouvelles conditions n'ont point été agréées. Le but du comité français, en acceptant un défi par correspondance, n'était pas seulement de réunir tous les élémens possibles d'une belle partie d'échecs, mais encore de ranimer le zèle de nos amateurs en les forçant en quelque sorte à y prendre une part active. Ce dernier but eût été totalement manqué dans une lutte individuelle, puisque la partie aurait dû, pour première condition, rester secrète, sous le risque d'être journellement étudiée, analysée, et débattue publiquement, et alors elle aurait perdu son caractère d'individualité. Si nous examinons la proposition sous un autre point de vue, nous reconnaîtrons qu'elle est encore inadmissible. Tant qu'il ne s'agit que de ses intérêts personnels, on peut faire large part à la loyauté de son adversaire; mais on n'en est plus le maître lorsque des intérêts étrangers sont engagés. D'ailleurs, qui peut prévoir quand finira un défi par correspondance où l'un des deux

joueurs prétextant soit une maladie soit un voyage, peut rester des années sans répondre au dernier coup de son adversaire.

Quant à l'autre partie de la proposition, sans contester le plus ou le moins de mérite que présentent l'arrangement et surtout la solution de problèmes souvent fort ingénieux, notre comité n'a pas jugé qu'il y eût matière à un défi.

PARTIE

ENTRE

MM. BONCOURT ET GEORGE WALKER.

M. George Walker est venu cet hiver visiter Paris. Pendant son séjour dans cette capitale, il a souvent fréquenté le cercle des échecs de la rue Ménars, et joué quelquefois avec plusieurs de ses membres. Presque tous les adversaires de M. G. Walker ont été des amateurs très faibles auxquels il a fait avantage. Cependant, peu de temps avant son départ, M. G. Walker a provoqué M. Boncourt, qui s'est hâté de relever le gant ; trois parties ont été faites entre ces deux redoutables champions; l'une a été remise, les deux autres ont été gagnées par M. Boncourt. La partie qui suit est une de ces dernières, et celle qui nous a paru offrir le plus d'intérêt. M. G. Walker avait les noirs et le trait.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c de son F.	2 Le C de la D à la 3 c de son F.
3 Le F du R à la 4 c du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c du F de la D.
4 Le P du C de la D 2 c.	4 Le F du R prend le P.
5 Le P du F de la D une c.	5 Le F du R à la 4 c de la T de la D.
6 Le R roque.	6 Le C du R à la 3 c de son F (*a*).
7 Le C du R à sa 5 c (*b*).	7 Le R roque.
8 Le P du F du R 2 c.	8 Le C du R prend le P (*c*).
9 Le C du R prend le P du F du R.	9 La T prend le C.
10 Le P prend le P.	10 Le C de la D prend le P.
11 Le F du R prend le T échec.	11 Le C de la D prend le F.
12 La T prend le C.	12 Le R prend la T.
13 La D à le 5 c de la T du R échec (*d*).	13 Le R à la c de son F.
14 La D prend le F.	14 Le P de la D une c.
15 La D c la 5 c de la T du R	15 Le D à la 3 c du F du R.
16 La D à la 2 c de son R.	16 Le F de la D à la 5 c du C du R.
17 La D à la c du F du R.	17 La D prend la D.
	18 Le R à sa 2 c.

(*a*) Coup blâmé par tous ceux qui ont écrit sur cette partie.

(*b*) C'est le meilleur coup d'attaque.

(*c*) Variante assez jolie d'un début appelé le Gambit du capitaine Evans.

(*d*) Au lieu de prendre au 10ᵉ coup le pion, il fallait prendre la T avec le F, puis jouer la D à la 3 case du F du R ; on avait ainsi une forte attaque. M. G. Walker semble ici l'avoir oublié, quoiqu'il soit le premier à l'avoir indiqué dans son traité sur le jeu des échecs.

18 Le R prend le D (*e*).

NOIRS.	BLANCS.
19 Le P de la D une c.	19 La T donne échec.
20 Le R à sa c.	20 Le C à la 4 c du F de la D.
21 Le F donne échec.	21 Le R à la 2 c de sa D.
22 Le P de la D une c.	22 La T donne échec.
23 Le R à la c de son F.	23 Le C à la 5 c du R.
24 Le F à la 4 c de la T.	24 Le P du C du R 2 c.
25 Le F à la 3 c du C du R.	25 Le P de la T du R 2 c.
26 Le P du F de la D une c.	26 Le C prend le F échec.
27 Le P prend le C.	27 Le F donne échec.
28 Le R à la 2 c de son F.	28 Le F prend le P.
29 Le C à le 3 c de son F.	29 Le P du C du R une c.
30 La T à la c de la T du R.	30 Le F à la 2 c du F du R.

Cette partie a encore eu quelques coups, les noirs ont fini par l'abandonner.

(*e*) L'attaque des noirs n'existe plus et les blancs ont un pion de plus.

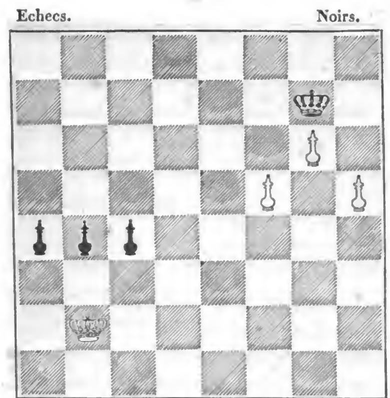
Le rédacteur et gérant responsable,
DE LA BOURDONNAIS.

Dans les coups qui suivent, les blancs ont toujours le trait.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
RUE DE LA HARPE, 90.

I.

Echecs. Noirs.

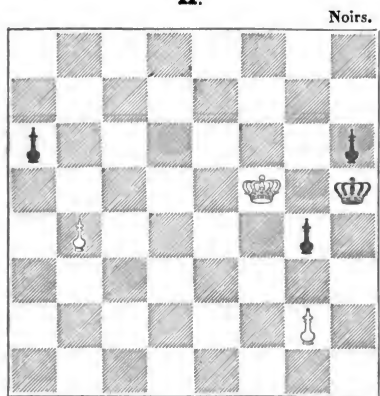


Blancs.

Les blancs gagnent.

II.

Noirs.

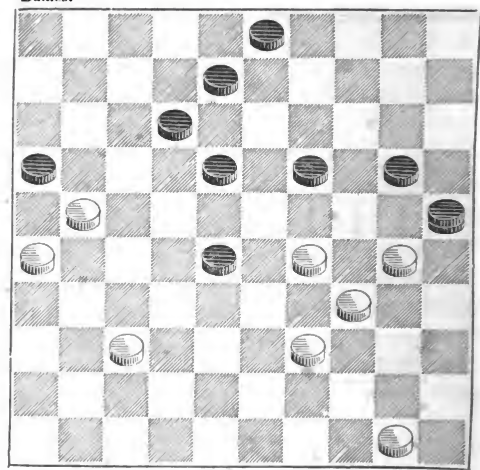


Blancs.

Mat en six coups.

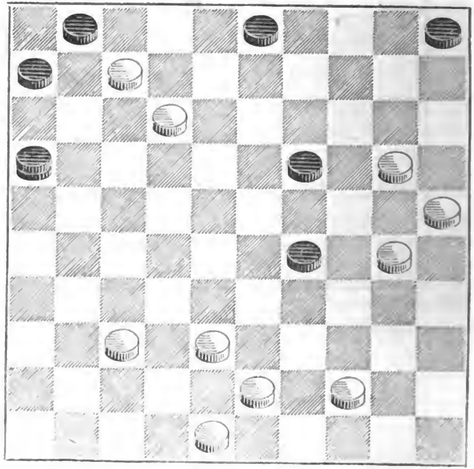
I.

Dames.



Les blancs gagnent.

II.



Les blancs gagnent.

RECHERCHES SUR LE JEU DES ÉCHECS

DIT DE CHARLEMAGNE.

L'invention du jeu des échecs a été attribuée à plusieurs peuples et à plusieurs individus. Ceux qui, comme nous, accordent aux Indiens l'honneur de sa découverte, et en fixent l'époque seulement au V[e] siècle de notre ère, adoptent aussi le récit suivant de l'auteur arabe Al-Sephali :

Schéram, roi d'une partie de l'Inde que l'historien ne désigne pas, gouvernait ses peuples d'une manière si folle, qu'en quelques années il réduisit son royaume à l'état le plus malheureux. Les Brahmines et les Rayas, lui ayant fait d'humbles remontrances, furent disgraciés en masse. Alors Sessa, fils de Daher, de la caste des Brahmines, plus prudent que les autres, chercha un moyen de donner au roi une leçon qui ne pût le fâcher ; il fut assez heureux pour imaginer l'ingénieux jeu des échecs, où le roi, quoique la plus importante pièce, ne peut faire un pas sans le secours de ses sujets, les pions.

Dans l'Orient, berceau de l'apologue, un conseil donné de cette manière devait plaire ; le nouveau jeu amusa le roi, qui promit à Sessa de réformer sa conduite et de changer son système de gouvernement ; bien plus, voulant rémunérer dignement l'homme qui avait su lui créer un plaisir de plus, il permit au Brahmine philosophe de désigner la récompense qui lui conviendrait le mieux. Sessa, voulant donner à son souverain une leçon de pru-

dence, demanda un grain de blé par chaque case de l'échiquier, en doublant toujours depuis 1 jusqu'à 64 ; cette demande, qui parut plus que modeste, fut accordée, et le roi ordonna à ses trésoriers de faire le calcul ; mais on ne fut pas peu étonné lorsque l'on sut que le nombre de grains se montait à 87,076,425,546,692,656, et que pour être en état de donner cette énorme quantité de blé, il aurait fallu que le roi possédât 16,384 villes ayant chacune 1,024 greniers, dans chacun desquels il y aurait 174, 762 mesures, et dans chaque mesure 32,768,grains.

Cette anecdote, toute singulière qu'elle puisse paraître, ne dépasse pas les bornes de la vraisemblance ; elle a tout-à-fait le cachet oriental, et l'analogie des mots *sacchia* et *échecs,* par lesquels les Italiens et les Français désignent ce jeu, avec les mots *schahtrengi* (*jeu de schahs*) et le jeu du *shek* (jeu du roi), sous lesquels il est connu dans l'Orient et chez les Arabes, peut servir à confirmer l'opinion que nous venons d'exposer sur son origine. Les auteurs persans conviennent qu'ils tiennent ce jeu des Indiens, qui le leur ont transmis vers 573, sous le règne de Noushirvan (Chosroès-le-Grand), contemporain de Bélisaire. Les Chinois eux-mêmes, qui ont inventé tant de choses que nous n'avons connues que bien plus tard, font le même aveu. Ce jeu qu'ils appellent jeu de l'éléphant n'est en usage chez eux , selon le *Haï-Pien,* qui est leur grande encyclopédie, que depuis l'empereur Vou-Ty, qui régnait vers l'an 530 de Jésus-Christ. C'est maintenant un de leurs amusements favoris. A Pékin, on le fait apprendre aux jeunes demoiselles.

Dans la vie de l'empereur Alexis Comnène, écrite par sa fille la princesse Anne, il est dit positivement que les Grecs ont appris des Persans ce jeu, que par euphonie

ils nommaient *zatrikion,* mot qui rappelle encore le *schahtrengi* oriental.

Quelques antiquaires ont attribué, mais sans aucun fondement, l'invention de ce jeu à Palamède, celui qui périt lapidé, victime des artifices du *sage* mais vindicatif Ulysse.

Quoi qu'il en soit de l'époque précise de la découverte de ce jeu savant et ingénieux, il est certain qu'il est fort ancien, et que de tout temps, beaucoup d'hommes, célèbres à d'autres titres, y ont été très adonnés. Parmi les plus connus, on peut citer Charlemagne, Louis-le-Gros, Tamerlan, François Ier, *le joyeulx curé de Meudon* Rabelais, Charles XII, Voltaire, Frédéric-le Grand, Jean-Jacques Rousseau et Napoléon.

Depuis son invention, le jeu d'échecs a souvent changé de règles, et quelques-unes de ses pièces ont porté des noms différents. Mais, dans tous les pays et dans tous les temps, le pion et le cheval ont toujours représenté l'infanterie et la cavalerie. L'origine du fou, suivant les historiens du jeu d'échecs, est assez singulière· Dans l'Inde, la pièce que nous nommons fou est représentée par un éléphant, *fil*, dont nos pères ont fait par corruption fou, que l'on écrivait alors *fol;* à ce compte il n'y aurait qu'une lettre de changée, et cette étymologie en vaut peut-être bien une autre. Il a aussi quelquefois été appelé alphin ou dauphin. Quant à la tour, dans l'Orient elle est figurée par un chameau, que monte un homme armé d'un arc. Elle porte le nom de *rokh* (chameau), dont nous avons fait le terme technique *roquer*.

La pièce que nous nommons dame ou reine, a éprouvé en passant en Europe un changement de sexe. Dans l'Orient, elle porte le nom de *Ferz* (visir), et en effet, on

voit dans ces vers du célèbre *Roman de la Rose*, de Jean de Meug, qu'elle portait au moyen-âge un nom qui rappelait le mot primitif :

> Car on n'have (n'avertit) pas les garçons (pion),
> Fols, chevaliers, *fierges*, ni rois.

De fierge, on a probablement fait *vierge*, puis dame ou reine.

Le jeu des échecs le plus ancien que l'on connaisse est sans contredit celui que l'on appelle depuis fort long-temps jeu des échecs de Charlemagne, et l'ancienne tradition de l'abbaye de St Denis où ce jeu a été conservé pendant des siècles avant de passer dans la collection du cabinet des médailles de la bibliothèque du roi, assure qu'il a été donné au fondateur du second empire d'Occident par le calife Aaroun-al-Raschild.

Mais cette assertion tombe devant une inspection attentive des pièces qui composent ce jeu. Les costumes des cavaliers, des pions, sont exactement ceux que portaient les Normands lors de la conquête de l'Angleterre au XIe siècle. L'architecture de l'espèce de portail que l'on voit à la partie postérieure des pièces du roi et de la reine est, il est vrai, de style byzantin ; mais ce genre d'architecture a subsisté fort long-temps et on trouve frequemment le plein-cintre dans les églises fondées par Guillaume le conquérant en Angleterre. Le jeu des échecs n'a donc pu appartenir à Charlemagne ; toutefois il n'en est pas moins d'une haute curiosité ; car on connait très peu de monuments d'ivoire de cette époque, et celui-ci est sous plusieurs rapports fort remarquable.

Les pièces du jeu des échecs dit de Charlemagne que possède le cabinet des médailles sont au nombre de seize,

elles paraissent avoir appartenu à trois jeux d'échecs différents. Ces pièces sont trois rois, deux reines, trois chariots qui remplacent les tours, quatre cavaliers, trois fous et un pion.

Les rois et les reines sont placés dans une espèce de niche ayant à leurs côtés deux pages, les rois ont la couronne sur la tête et le sceptre à la main, la partie postérieure de chaque pièce représente un portail de style byzantin et d'une exécution très soignée; ces pièces ont cinq à six pouces de hauteur.

Les pièces qui paraissent remplacer les tours représentent un homme dans l'un de ces chars traînés par quatre chevaux, que les anciens nommaient *quadriges*.

Les cavaliers représentent des chevaliers couverts de leurs armures, l'épée en main et montés sur des chevaux ayant aussi une armure.

Deux des fous sont absolument semblables ; ce sont des éléphants ayant chacun deux conducteurs sur leur dos. Le troisième fou est aussi un éléphant ; mais il ne porte qu'un seul homme sur son dos; ces tours, ces cavaliers et ces fous, ont de trois à quatre pouces de hauteur.

Le seul pion qui existe est un soldat entièrement couvert d'une cotte de maille ayant une épée dans une main et un grand bouclier dans l'autre. Cette pièce n'a que deux pouces d'élévation.

Le cabinet des médailles de la blibliothèque royale possède encore une seule pièce, d'un jeu d'échecs arabe ou indien; cette pièce était aussi dans le trésor de l'abbaye de St Denis; elle est en ivoire, bien conservée et d'un beau travail ; elle est haute d'environ sept pouces. Il n'y a nul doute qu'elle ne représente un roi; ce roi est revêtu d'un

costume oriental; il est assis sur le dos d'un éléphant; quatre guerriers à cheval et armés de massues et de haches d'armes entourent cet éléphant ; huit fantassins, armés d'épées et de boucliers, sont placés autour du trône du roi. L'éléphant qui sert de monture à ce roi entoure avec sa trompe un cavalier avec son cheval; sur la base de cette pièce se trouve en arabe ces mots, fabriqués par Joussuf de Babil (l'ancienne Babylone) ; cette pièce vraiment curieuse peut avoir fait partie du jeu des échecs donné à Charlemagne par le calife Aaroun-al-Raschild.

TRAITÉ DU WHISTE

PAR M. DESCHAPELLES.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGISLATION

Un volume grand in-12; prix : 5 fr. A Paris, librairie de Furne et Comp. rue Saint-André des Arts, 55.

Cédant aux pressantes sollicitations de ses amis, M. Deschapelles s'est enfin décidé à faire paraître la partie de son traité sur le jeu du whiste qui renferme les règles de ce jeu ; ces règles sont claires, précises, dictées toujours par le bon sens. L'auteur n'a rien inventé ; il a choisi, parmi les nombreuses lois sur le whiste, ce qui était le plus rationnel et le plus complet.

M. Deschapelles nous annonce qu'il a encore deux parties à donner au public pour compléter son traité du whiste. La première partie sera intitulée le *Compilateur*, et réunira, comme son titre l'exige, tout ce qui a paru d'intéressant, épars dans divers écrits déjà connus. La dernière partie se composera de sa doctrine : cette doctrine est entièrement neuve ; et tous les amateurs habiles qui la connaissent s'accordent à la regarder comme la partie saillante de l'ouvrage, et comme devant favoriser les progrès du jeu.

La partie que M. Deschapelles vient de donner a été reçue avec reconnaissance par tous les amateurs du jeu de whiste ; elle est destinée à faire loi dans tous les pays. Déjà des traductions viennent de paraître en Angleterre et en Allemagne. Outre les règles et les commentaires

qui y sont annexés, elle contient trois morceaux extraits de la doctrine que l'auteur donne comme échantillon, à ceux qui désireraient le reste de son travail. (*a*)

Nous nous permettons ici de reproduire le premier de ces morceaux qui nous a paru un chef-d'œuvre de clarté et de bon raisonnement, et pourra donner une idée au lecteur de la supériorité avec laquelle l'auteur traite son sujet.

De l'impasse.

Lorsqu'une couleur paraît sur le tapis, si chacun s'y précipitait pour forcer avec sa plus grosse carte, le plus habile joueur serait celui qui aurait été le mieux partagé; les gros bataillons ne cesseraient de parader impunément, promenant la fortune tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; l'intelligence n'aurait plus de place, et la force brutale établirait son empire, fonctionnant avec une égalité assommante comme une machine à vapeur, jusqu'à ce que l'ennui, amenant la réforme, on viendrait à supprimer la peine inutile de la distribution des cartes, remplaçant le beau problème du jeu de whiste par le violent et ignoble rouge ou noir.

C'est ce que ne permet pas l'impasse.

Faisant corps avec les diverses parties dont nous passons la revue; s'appuyant sur le discernement et la probabilité, elle vient se mettre en ligne pour combattre le hasard, lui arracher ce qu'on peut soustraire à son aveuglement; à l'aide du temps et de la sagacité, détruire

(*a*) On souscrit sans rien payer d'avance chez l'éditeur M. Furne.

pièce à pièce, ce qu'il paraît avoir produit de solide ou même d'énorme ; et donner, en résultat, force à la loi de la pensée sur la matière inintelligente.

Comme nous l'avons fait pour les invites, nous croyons indispensable de définir les acceptions extrêmement diverses que l'on attache à l'impasse, les qualifiant chacune par une épithète qui nous donne la faculté de marcher et de nous faire comprendre.

Ce n'est point une étude nouvelle que nous imposerons aux adeptes ; car les faits existent et leur sont familiers ; dans l'expression même nous nous sommes appliqués à éviter le reproche de néologisme, aimant mieux être blâmés d'avoir manqué de hardiesse.

Le mot impasse n'est pas commode. Il perd sa grâce s'il revêt la forme du verbe, et, réduit à l'auxiliaire, il traîne avec lui l'embarras de la périphrase. Cependant, et à juste titre, on l'a préféré aux mots *finesse* et *finasser*, que des étrangers n'ont pu faire entrer dans notre langue qui repousse les transfuges et leurs travestissements. D'ailleurs, le mot finesse veut dire, chez nous, tout autre chose ; et quant au mot finasser, je ne sache pas qu'il ait jamais eu l'honneur du salon.

Nous commencerons par donner des noms aux circonstances principales du jeu de whiste admises sous le nom générique d'impasse, les faisant suivre de définitions et d'exemples qui leur sont propres et les caractérisent :

1° L'impasse proprement dite ;

2° L'impasse d'envoi ;

3° L'impasse éprouvée ;

4 L'impasse obligée ;

5o L'impasse de spéculation ;
6o L'impasse sur le partenaire.

L'impasse proprement dite.

Sur l'invite du partenaire, lorsque vous ne forcez pas avec votre plus grosse carte ou une égale, vous êtes dans le cas de l'impasse proprement dite.

Ayant as, dame et dix, et prenant de la dame, c'est une impasse simple, une impasse au roi.

Le roi se trouvant à gauche, l'impasse n'aura pas réussi, mais l'on ne pourra pas vous accuser d'avoir mal joué, car il y avait à parier en sa faveur, trois contre un ; c'est-à-dire, à parier que le roi était à votre droite ou plus probablement chez votre partenaire. Dans ce dernier cas même, l'impasse n'était point indifférente, puisqu'elle vous laissait plus tard la faculté, après avoir fait votre as, de rentrer, par une basse carte, dans le jeu de celui qui, ayant fait l'invite, est censé avoir la longueur.

Si au lieu de prendre avec la dame, vous ne forciez que du dix, ou même laissiez passer un neuf ou un huit joué par le partenaire, l'impasse serait double, triple ou quadruple sans perdre sa dénomination.

Quand votre partenaire vous invite dans une couleur, c'est avec une intention ; il désire vous aider à y faire le plus de levées possible. Cette intention constante mais bien vague, c'est à vous à l'interpréter. A-t-il invité pour s'affranchir ou pour favoriser d'autres couleurs et y voir venir ? ou pour vous favoriser n'ayant rien de mieux à faire ? S'il veut s'affranchir, répondez-lui, et surtout épuisez vos grosses cartes ; s'il veut voir venir, jouez-lui sa couleur et conservez vos rentrées pour continuer ce

manége ; s'il a voulu vous favoriser, c'est à vous seul désormais que cette couleur est confiée ; ménagez-la, faites-y longue impasse, usez-en en maître. Vous voyez comme chacune de ces réponses diffère de l'autre, et le mal qui résulterait d'une erreur. Ne négligez donc rien pour deviner ou au moins pour vous mettre sur la voie. Ceux qui n'y pensent pas ne peuvent y arriver ; il faut donc y penser pour y prétendre, et je ne saurais croire à une inutilité éternelle d'un travail opiniâtre.

D'abord, il faut apprécier le partenaire et connaître sa sphère, ensuite ses dispositions actuelles et son degré d'attention ; il faut mêler à cela les cartes passées, celles qu'on connait, et les spécialités du coup. Il faut se tenir prêt à profiter des lumières qui vont arriver et, quelque pleine que soit une case, y réserver toujours une place et une possibilité de modification.

C'est au joueur à juger ses motifs de conduite ; c'est là que gît l'habileté sur laquelle il y a tant de choses à dire qu'il convient de n'en dire aucune, ayant déjà démontré le danger et le peu d'intérêt de charger la mémoire de choses spéciales, chaque position se présentant avec des circonstances nouvelles.

Nous ferons observer, une fois pour toutes, que les cartes que nous prenons pour exemple ne sont pas obligatoires, et que nos préceptes atteignent tous les étages.

Dans les cartes élevées, l'impasse simple est presque machinale ; personne ne manque à la faire. Il y a cependant nombre de cas qui ne la veulent point. Il faut s'habituer à tenir continuellement éveillé l'organe de l'attention pour ne faire que par choix, et après en avoir balancé les avantages, les choses qui semblent appartenir à la

routine. Une distraction, un moment d'oubli, et peut-être vous allez tomber dans une faute absurde qui vous perdra de réputation : j'ai vu d'habiles joueurs faire impasse sur une levée qui leur donnait la partie; d'autres commettre la même erreur à l'avant-dernière levée, quoiqu'il restât un atout. La critique ne les épargne guère; ses mille langues aiguisées et rapides se multiplient pour vous tympaniser; pendant huit jours, vous ne pouvez paraitre en un lieu sans y trouver un récit souvent amplifié et quelquefois questionneur.

L'impasse est encore bien mauvaise quand on manque de sortie et que, n'ayant que des cartes pernicieuses à jouer, chaque rentrée devient source de préjudice; elle est bien dangereuse sur une levée qui sauve la partie, surtout si cette levée ne peut porter d'autre fruit que de mettre les adversaires au point de trois au lieu de celui de quatre.

Je dis des choses bien simples; mais qu'on ne me le reproche pas; c'est en jouant simplement qu'on joue bien. Que Dieu nous préserve de ces partenaires qui compliquent tout, qui n'attachent de prix à leur trouvaille qu'en raison de la peine qu'elle leur donne; qui, méprisant une idée naturelle, se jettent hors du sujet dans les imaginations fantastiques, et finissent, haletants et bouffis d'orgueil, par découvrir enfin trop tard ce qui n'avait pas cessé d'être évident. Les exemples ne sont pas rares de fort joueurs qui sont de détestables partenaires; l'habitude de parties faibles où jamais on n'a répondu à leurs intentions, les a portés à ne jouer que leurs treize cartes; il en est aussi résulté une confiance de primatie et une raideur sans remède; si vous y joignez le besoin de tromper tout le monde, de crainte de n'éclairer que l'en-

nemi, vous aurez un caractère de jeu tout à fait hors de concours; en vain vous vous reploieriez pour prendre le mouvement, on ne vous sentira pas; des saccades continuelles viendront faire tourner contre vous et votre science et votre dévouement.

Nous répétons que ces jeux ne sont pas rares, et lorsqu'il s'en rencontre deux de cette espèce qui sont attelés ensemble et qui doivent parcourir la même carrière, cela offre une stérilité assez curieuse.

Sur l'impasse proprement dite, celui qui n'aura pas fait entrer en ligne de compte le fonds et l'accessoire, ou qui aura chaussé une idée sans laisser la porte ouverte à la correction, tombera souvent dans de singuliers écarts, écarts funestes, car les nuances y sont des antipathies, la route bien étroite, et le précipice à pic.

L'impasse d'envoi.

Cette impasse a lieu sur l'invite de l'adversaire de gauche; elle n'est point définitive, puisque votre partenaire n'a pas encore joué, et qu'il peut avoir de quoi prendre. Avec un jeu à ressources, cette impasse peut se faire très-longue; on tâte ainsi la position, préparant une contr'invite fructueuse; il en est de même si l'on a intérêt à mettre la main chez son partenaire; mais il faut courir à l'aide de celui-ci quand on a un jeu faible, et le soutenir dans une couleur qu'il n'a probablement pas: avec as et dame, il faut avancer cette dernière; le danger est alors dans la fausse invite.

Une fausse invite se juge par la carte jouée, comparée avec celles dont on a connaissance, soit sur le tapis, soit

dans les jeux ; par les habitudes du joueur qui invite bizarrement, par la nécessité, qui fait qu'à défaut de basse carte, on invite par une carte moyenne, ou par le genre d'un jeu qui a intérêt à tromper tout le monde. L'époque du coup et sa coïncidence est l'agent principal qui doit intervenir dans la solution du problème ; on peut relire à l'article de la grande invite ce qui est dit à cet égard. Soit que les éléments d'analyse ne se trouvent pas en nombre suffisant, soit qu'on n'en fasse pas une bonne application, soit enfin qu'un nouveau stratagème vous fasse prendre le change, il faut bien avouer que l'on se trompe souvent sur les invites. Il ne reste plus qu'à dire avec le médecin de Molière : Tout cela n'empêche pas quelquefois le malade de mourir, mais au moins vous aurez la consolation d'avoir fait quelque chose.

Souvent, votre partenaire s'étant défaussé d'une couleur, votre joueur de droite, présumant sa faiblesse, ne manquera pas à jouer en dessous, et son partenaire entrant dans sa pensée, prendra de la plus forte de ses égales, contrairement à l'usage ; ce manége se renouvellera une seconde fois, et si vous vous laissez prendre dans l'espoir d'allonger vos ressources, vous perdrez une levée; quelquefois aussi vous aurez intérêt à prendre la main pour jouer une carte intéressante, ou pour conserver une rentrée que vous espérez à votre partenaire. Voilà les cas qui ne permettent pas les longues impasses d'envoi, qui n'en permettent souvent aucune, qui exigent même qu'on avance, à tout hasard, toute grosse carte avec laquelle on a l'espoir de faire la levée.

Sur une levée capitale, lorsqu'il s'agit de gagner la partie ou de ne pas la perdre, toutes les impasses sont [illegible] le même cas.

De l'impasse éprouvée.

Lorsque vous avez dans la main, roi, valet et dix, et que vous avez mis ce dernier sur une invite de droite ou de face, s'il est pris de l'as à votre gauche, vous avez motif de croire que la dame n'est pas là; d'où il suit qu'au retour vous mettrez avec sécurité votre valet, parce que l'impasse a été éprouvée.

Ceci est certain sur l'invite de face, car le dernier à jouer n'aurait pas été prendre de l'as et affranchir le roi, s'il avait pu prendre de la dame, à moins d'erreur dont vous n'aurez qu'un léger compte à tenir; si l'invite était partie de votre droite, la sécurité ne serait plus aussi complète, parce qu'il pourrait se trouver qu'à votre gauche on n'aurait pas voulu risquer une levée dans une couleur très longue, ou parce que l'on aurait eu intérêt à pr ndre la main à tout prix; d'où il suit que cette impasse n'est jamais éprouvée qu'à un certain point, et que l'on ne doit s'y fier entièrement qu'autant que le jeu le permet ou que la levée n'est point capitale.

Pour solder le compte de cette levée capitale, nous dirons ici qu'il ne faut jamais la laisser échapper quand elle gagne la partie.

Nous avons vu des personnes jouer avec elle comme le chat avec la souris, la laissant aller plusieurs fois même, avec la certitude qu'elle se représenterait et ne pouvait leur manquer; mais cette inanité qui les portait à se complaire dans une chose qui dénote une si faible organisation produisant quelquefois tout son effet, ne la leur a plus représenté; je les ai vues par suite perdant la partie

et le robre, et n'osant rien répondre à un partenaire irrité sur les lèvres duquel la politesse seule arrêtait le mot qu'on croyait lire parce qu'il était mérité. Outre cette circonstance si désagréable, il s'en offre une autre qui est aussi d'un certain poids, c'est que le moment de la perte d'une partie est une sorte d'agonie, et qu'il y a inconvenance à le prolonger.

A l'égard de la levée qui sauve la partie, nous ne prétendons point qu'il faille toujours la saisir au moment où elle se présente.

D'abord il ne faut pas confondre : cette levée n'est point capitale quand vous avez dans la main, ou que vous connaissez chez votre partenaire des moyens certains de la faire, ni lorsque, au lieu d'un moyen positif, vous en avez deux ou trois probables ; cette dernière chance est surtout à balancer lorsque vous avez quelque espoir de faire le tric en jouant avec moins de pusillanimité. C'est là qu'il faut savoir le nombre d'atouts, les treizièmes, les cartes franches qui restent, et la place où ils se trouvent et celle où passera la main. Ces connaissances font que la levée capitale pour celui-ci ne l'est pas du tout pour un autre plus attentif.

Le seul cas où cette levée ne doit jamais s'exposer, nous l'avons déjà signalé entre le point de trois et celui de quatre.

Sur l'impasse éprouvée, nous ne voyons pas qu'il y ait grand précepte à établir. Nous avons dû la relater comme définition, pour la classer et faciliter les relations.

L'impasse obligée.

. . . .

DISSOLUTION

DU CERCLE DES ÉCHECS DE PARIS.

Nous avons eu le regret de voir cette année la dissolution du Cercle des Échecs de Paris. Depuis long-temps nous avions pressenti ce triste dénouement, et tous nos efforts n'ont pu le conjurer. Malheureusement, les amateurs du jeu des échecs ne sont pas en grand nombre. On compte par milliers les joueurs de dominos, tandis qu'il n'y a peut-être pas dans tout Paris cinq cents personnes pour qui les échecs soient une habitude ou un besoin.

Jamais le cercle des échecs de Paris n'a pu réunir plus de cent quatre-vingt-dix membres, et, quoiqu'il n'eût pas le bien-être ni le confortable dont jouissent ces sortes d'établissements, son organisation n'était pas en harmonie avec un si petit nombre d'abonnés, et ses dépenses annuelles s'élevaient au-dessus de ses recettes. Pour se soutenir, il fallait, d'un côté, s'imposer une stricte économie, dont le cachet trop visible repoussait les visiteurs, et d'un autre avoir recours aux cartes, qui dénaturaient le cercle et ont éloigné beaucoup de personnes. Toutes ces causes ont concouru à ruiner notre malheureux cercle, qui chaque année perdait de nombreux abonnés sans pouvoir les remplacer. On a fini par se trouver en si petit nombre qu'il est devenu nécessaire ou de réduire de moitié les

dépenses et de se réfugier dans un local modeste, ou de liquider la société et d'aller s'adjoindre à une autre; ce dernier parti a malheureusement prévalu : nous disons malheureusement, car maintenant tous les anciens membres du cercle des échecs de Paris regrettent de n'avoir pas suivi le premier parti.

Les amateurs d'échecs sont aujourd'hui, grâce à cette dissolution, comme les enfants d'Israël, un peu disséminés partout. Les uns sont retournés au café de la Régence, terre classique des échecs, heureux de retrouver au milieu d'eux leur grand maître dont l'état de souffrance physique n'altère point les brillantes qualités. M. de Labourdonnais est toujours le Philidor moderne, faisant d'immenses avantages à ses adversaires, et laissant à un long intervalle tous les joueurs qui viennent après lui. Les autres sont entrés au Cercle des Arts, mais les échecs n'y ont point rencontré un accueil favorable. On y trouve rarement à faire sa partie, et les joueurs d'échecs y jouissent d'une assez mince considération. Il n'est sorte de désagrément qu'ils n'aient éprouvé pour y obtenir leur admission. Ce n'était pas assez d'un triage qui les a plus que décimés; aujourd'hui encore il y paraît exister une cabale organisée pour repousser toute personne présentée sous leur patronage, et la fusion est encore à s'opérer entre les deux cercles. C'est avec surprise que nous avons lu, il y a peu de temps, dans un journal anglais ordinairement bien informé de tout ce qui a rapport aux échecs en France, *the Bell's life in London*, que le Cercle des Arts, où s'étaient réfugiés les joueurs d'échecs, était composé d'une manière plus aristocratique que l'ancien Cercle des Échecs de la rue Menars. Cette assertion nous a paru ridicule; la composition du Cercle des Arts

est loin d'être aristocratique : ce cercle est en grande partie composé de peintres, d'architectes, de statuaires, de graveurs, de musiciens, d'hommes de lettres et d'acteurs. La seule salle fréquentée au Cercle des Arts est une vaste tabagie où l'on fume, boit de la bière, et où le jeu de dominos est le jeu de prédilection.

Ce n'est point au Cercle des Arts que le peuple des échecs apportera ses pénates et se consolera de ses infortunes. Malgré ce qui vient d'avoir lieu, tout espoir n'est point perdu, et il nous paraît impossible que dans une ville comme Paris, un cercle des échecs ne puisse s'établir; tous les éléments existent, il ne s'agit que de savoir les réunir : c'est ce qu'on n'a pas su faire dans les divers essais qui ont été tentés. La première et principale faute qui a été faite lors de la formation du dernier cercle des échecs, a été de méconnaître les sages avis de M. Deschapelles, qui dès lors a refusé à ce cercle sa puissante coopération, et en a prédit la dissolution avec malheureusement trop de justesse. Il n'y a point de cercle des échecs possible, sans le concours de tous les amateurs du noble jeu habitant Paris; que cette condition soit remplie et qu'on choisisse un local dans la maison même du café de la Régence, que le cercle soit monté à peu de frais, d'un entretien peu dispendieux, d'un accès facile, alors nous répondrons du succès.

PARTIE PAR CORRESPONDANCE

ENTRE

DOUAI ET VALENCIENNES.

Les cercles d'échecs de Douai et de Valenciennes continuent leur défi par correspondance. Nous avons donné dans l'un de nos précédents numéros la première partie gagnée par Douai, nous offrons ici la seconde dans laquelle Valenciennes a pris sa revanche. Valenciennes avait les blancs.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le F du R à la 4 c du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c du F de la D.
3 Le C du R à la 3 c de son F.	3 Le C de la D à la 3 c de son F.
4 Le P du F de la D un pas.	4 Le C du R à la 3 c de son F.
5 Le P de la D 2 pas.	5 Le P prend le P.
6 Le P prend le P.	6 Le F du R donne échec.
7 Le F de la D à la 2e case de la D.	7 Le F du R prend le F échec.
8 Le C de la D prend le F.	8 Le P de la D 2 pas.
9 Le P prend le P.	9 Le C du R prend le P.
10 Le R roque.	10 Le R roque.
11 Le C de la D à sa 3e case.	11 Le F de la D à la 3 c du R.

NOIRS.	BLANCS.
12 La T du R à la c du R.	12 Le C du R à la 5 c du F du R.
13 La T de la D à la c de son F.	13 La D à la 3 c du F du R.
14 La T de la D à la 3 c de son F.	14 La T de la D à la c de sa D.
15 La D à la c de son F.	15 Le P de la T du R 2 pas.
16 Le F du R à la 2 c du R *(a)*.	16 Le C prend le F.
17 La T du R prend le C.	17 Le F prend le C.
18 La T de la D prend le F.	18 Le C prend le P.
19 Le C prend le C.	19 Le D prend le C.
20 La T du R a la c de son R.	20 La T du R à la c de son R.

Après quelques coups insignifiants les blancs ont facilement gagné la partie.

(*a*) Ce coup est mal joué de la part des noirs : il fait gagner un pion aux blancs et leur donne le gain de la partie.

L'abondance des matières nous a empêché de donner dans ce numéro des problèmes et la solution des problèmes du numéro précédent. Le prochain numéro contiendra cette solution et huit nouveaux problèmes au lieu de quatre.

L'AUTOMATE JOUEUR D'ÉCHECS.

On ferait un livre curieux et plein d'intérêt en écrivant l'histoire des automates, en faisant la description de toutes les merveilleuses machines créées par le génie de l'homme, et qui semblent être douées de plusieurs des organes de la vie animale et avoir reçu quelques étincelles de ce feu divin que Prométhée déroba au ciel pour animer sa statue d'argile. Il faudrait citer l'oiseau volant d'Archytas, mentionné par Aulu Gelle, l'aigle de bois de Reggio Montanus, qui volait depuis la ville pour saluer l'empereur, et qui, l'ayant salué, retournait sur ses pas ; ainsi que la célèbre mouche de fer qui, dans un banquet, s'envolait des mains de son maître, faisait le tour de la salle, et revenait à son point de départ. Il ne faudrait pas oublier le joueur de trompette de Maelzel, le joueur de flûte de Vaucanson, l'Apollonicon de Flight et Babsoy, et enfin la dame de bois qui joue du piano, dame qui a eu une très nombreuse famille. De ces miraculeuses machines, les unes ont fait l'étonnement et l'admiration des peuples de l'antiquité, les autres ont été fort célèbres dans les deux derniers siècles ; mais la machine la plus étonnante en ce genre est, sans contredit, l'automate qui pouvait jouer sans déshonneur une partie d'échecs avec un Philidor, un Labourdonnais ou un Mac Donnell, et qui, pen-

dant soixante ans environ, a appelé tout le monde à lutter dans le champ clos de l'échiquier, battant et mystifiant rois et empereurs, chevaliers et châtelaines, les honnêtes gens et les filous, les évêques et les amazones, et forçant Frédéric de Prusse, Beauharnais et Napoléon même à crier merci. Un vainqueur de la force de l'automate mérite bien, comme Alexandre, d'avoir son Quinte-Curce. Soyons donc l'historiographe de cette merveilleuse machine qui faisait croire que le métal pensait et que les charpentes pouvaient calculer.

En 1769, l'impératrice Marie-Thérèse donnait à Vienne une fête dans son palais. Elle avait appelé pour amuser sa cour un Français qui faisait des expériences de physique et certains jeux magnétiques assez extraordinaires pour étonner profondément les personnes qui ne sont pas initiées aux mystères de la science.

« Que pensez-vous de ces phénomènes si surnaturels? dit l'impératrice en s'adressant à un gentilhomme hongrois qui avait, pendant toute la séance, considéré avec une attention mêlée de dédain les expériences du physicien français.

— Il n'y a rien là, répondit le gentilhomme, qui doive vous surprendre, rien que de fort simple ; tout le monde peut faire ces expériences, qui vous semblent si extraordinaires.

— Si vous n'aviez pas la réputation d'un homme savant, je douterais de ce que vous me dites ; mais j'aime mieux croire que toutes les choses que l'on vient de nous montrer sont des misères, si vous-même voulez nous faire voir quelque chose de plus merveilleux, de plus incroyable.

— J'accepte le défi de votre majesté, et j'ose espérer

lui faire oublier pour toujours le physicien français. Cependant, je vous demanderai, madame, une année avant de me présenter devant vous,

— A un an ! dit l'impératrice.

— A un an ! répéta tout bas le gentilhomme, et il se retira. » Ce gentilhomme était le baron Wolfgang de Kempelen, qui fut conseiller des finances de l'empereur, directeur des salines de Hongrie et référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne. Fort jeune, il avait montré un talent distingué pour la mécanique, et avait inventé plusieurs machines fort ingénieuses.

De Kempelen, jaloux de tenir son engagement vis-à-vis de l'impératrice, se retira à Presbourg et se mit à l'œuvre avec une ardeur infatigable, cachant à tous les yeux le travail avec lequel il comptait étonner le monde.

Il fut fait comme il avait dit : au bout d'un an il se présenta à la cour de Vienne avec *l'automate joueur d'échecs*. Son succès fut un triomphe ; la gloire du pauvre physicien français fut totalement éclipsée. La renommée de cette figure se répandit dans toute l'Europe, et les journaux en parlèrent avec toutes sortes d'exagérations. M. de Kempelen était considéré comme un sorcier, comme Michael Scott ; s'il fût né deux siècles plus tôt, on l'eût brûlé vif, d'autant plus que les savants étaient aux abois, ne trouvant aucune explication raisonnable d'un pareil prodige. Toutes les intelligences se prosternaient devant le génie de M. de Kempelen, qui était presque honteux de ses succès et de sa gloire. « Cet automate, disait-il avec une modestie vraie, n'est qu'une bagatelle qui n'est pas sans mérite, je l'avoue, quant à son mécanisme ; mais ces effets, qui paraissent si merveilleux, sont dus simplement

à la hardiesse de la conception originale et à l'heureux choix des moyens employés pour l'exécuter.»

Ces paroles ne satisfaisaient guère l'avidité des curieux, qui n'étaient pas moins ignorants après les avoir entendues qu'auparavant. On pensait généralement qu'il y avait un enfant de dix à douze ans caché dans l'automate; mais les personnes qui voyaient fonctionner la machine n'étaient pas peu étonnées quand M. de Kempelen leur en montrait l'intérieur dans les plus grands détails; on acquérait la conviction que l'on pouvait tout au plus mettre un chapeau dans l'automate. Quelques personnes se retiraient épouvantées; certaine vieille dame, entre autres, qui se souvenait encore des contes dont on avait bercé son enfance, et qui, voyant l'automate se mouvoir, se signa, poussa un dévot et profond soupir, et alla se placer près d'une fenêtre éloignée, pour ne pas rester dans le voisinage du démon, qui donnait sans doute le mouvement et la pensée à la machine.

On composa une foule de livres sur ce sujet. Un contemporain, M. de Windich, nous fait connaître tous les détails d'une séance de l'automate. Il déclare l'avoir vu souvent, l'avoir examiné dans tous les sens, avoir joué aux échecs avec lui, et être réduit à l'humiliant aveu qu'il n'y comprend rien. Il se console cependant de son mécompte, parce que beaucoup d'hommes plus savants et plus habiles que lui en mécanique n'ont pas été plus heureux dans leurs conjectures. Le nœud gordien lui semble avoir dû être moins difficile à débrouiller.

L'automate, suivant M. de Windich, reçoit les visiteurs dans le cabinet de M. de Kempelen, dans l'antichambre duquel on ne voit rien que des outils de menuisier et de forgeron rangés sans ordre. Le premier

objet qui frappe la vue en entrant dans ce cabinet est une caisse de trois pieds et demi de long, de deux pieds de large et de deux pieds et demi de haut, derrière laquelle on voit une figure de grandeur naturelle portant un riche costume turc. Le bras droit de cette figure est appuyé sur la caisse, et sa main gauche tient une longue pipe orientale, dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. Il remue la main comme une personne distraite, et M. de Kempelen disait que c'était l'effet de sa propre inattention, qu'il ne s'était aperçu de ce mouvement dans sa figure qu'après l'avoir presque achevée, et qu'il aurait fallu la recommencer pour corriger ses manières.

Lorsque le Turc va faire sa partie, M. de Kempelen lui prend sa pipe des mains, et l'automate fixe dès ce moment les yeux sur un échiquier vissé à la table ou partie supérieure de la caisse.

Avant de commencer, M. de Kempelen ouvre les portes de la caisse, divisée en deux compartiments : celui de gauche, qui occupe à peine un tiers de la longueur de la caisse, est rempli de roues, de leviers et de cylindres ; celui de droite montre aussi des roues, des ressorts et quelques cadrans horizontaux. Le reste de la machine renferme un coussin, une petite tablette sur laquelle sont tracés quelques caractères en or. Dans le tiroir de la caisse on trouve encore des pièces d'échecs d'ivoire rouge et blanc ; il y a de plus une boite de forme longue contenant six petits échiquiers munis de toutes leurs pièces. Tout cela est disposé avec soin sur la table, près de l'automate, qui se charge de gagner un joueur de force moyenne, soit avec les blanches, soit avec les rouges. Il y a ordinairement une lumière dans l'intérieur de la caisse, ce qui permet au public de voir tous les rouages

dans le plus grand détail. Enfin, M. de Kempelen lève la robe de l'automate et la retrousse jusque sur la tête, de manière à pouvoir montrer la structure intestine de la figure, qui offre également un système de roues et remplit presque toute la capacité du corps. Pour qu'on ait bien la conviction que personne ne peut être caché dans cet ingénieux appareil, l'automate entier est vu à découvert, les vêtements retroussés et les tiroirs ouverts, et on le roule ainsi de place en place dans la chambre, pour que tous les curieux puissent l'examiner.

Après l'examen de la construction anatomique de la figure, M. de Kempelen ferme toutes les ouvertures de la caisse, et la place derrière une balustrade pour empêcher les spectateurs de déranger la machine en approchant de trop près. Enfin, il met la main dans l'intérieur de l'automate, et monte les ressorts. Il a soin de mettre le coussin dont nous avons parlé sous le bras de l'automate, comme s'il craignait qu'il ne se fatiguât. Quant à la petite cassette, on la pose à part sur une table, et l'inventeur, pendant la partie, regarde dans l'intérieur de temps en temps et avec beaucoup de mystère, comme pour y puiser des inspirations. On pense en général que cette cassette ne sert à rien ; mais M. de Kempelen assure avec beaucoup de sang-froid que sans elle la partie serait impossible. Quant à la tablette aux lettres d'or, elle sert pour de nouvelles récréations après la partie d'échecs : on la met alors sur l'échiquier, et l'automate s'en sert pour répondre aux questions qu'on lui adresse.

L'automate, quand il joue, lève lentement le bras et le dirige vers la pièce qu'il a l'intention de changer de case; il tient la main au-dessus de la pièce, écarte les doigts, la saisit, la met où il convient, retire son bras et le repose

avec nonchalance sur le coussin. Si la figure a une pièce à prendre, il fait de même. A chacun de ses mouvements, on entend un bruit de roues et de ressorts, bruit qui cesse quand le coup est joué.

L'automate réclame toujours le premier coup. Lorsque son adversaire joue, il baisse la tête et semble regarder l'échiquier avec la plus grande attention. S'il attaque la reine, il fait deux saluts, et il en fait trois si c'est au roi qu'il fait échec. Au moindre faux mouvement, il secoue la tête avec indignation, et il ne se contente pas toujours de cette muette désapprobation, car souvent il confisque sur-le-champ la pièce mal jouée et il joue lui-même aussitôt. Ce divertissement se renouvelle assez fréquemment, parce que les spectateurs sont bien aises de s'assurer du discernement de l'automate, et l'avantage qu'il tire de cette circonstance contribue presque toujours à le faire gagner; mais la loi étant proclamée d'avance, l'adversaire n'a rien à réclamer. Il est bon aussi de fairè observer que le Turc ne fait jamais de faute. La machine peut jouer dix ou douze coups sans être remontée.

L'automate a fonctionné devant les mathématiciens et les mécaniciens les plus célèbres, sans qu'ils aient pu découvrir le secret. Il y avait souvent vingt ou trente spectateurs qui avaient les yeux incessamment fixés sur l'inventeur, sans qu'ils aient pu remarquer aucune connivence, même éloignée, entre lui et le Turc. Comme plusieurs personnes pensaient que tout le mystère de l'invention résidait dans les effets du magnétisme, M. de Kempelen permettait de placer sur l'échiquier un gros morceau d'aimant, et rien en effet n'était changé.

Après la partie, l'automate faisait un exercice assez

curieux. On posait un cavalier sur une case de l'échiquier; il le prenait et lui faisait toucher successivement et avec rapidité les soixante-quatre cases, sans toucher une case deux fois; un spectateur plaçait un jeton sur chaque case touchée pendant ce calcul difficile. Ce tour, quelques personnes le connaissent; mais on était fort étonné de le voir faire par une machine.

Les spectateurs se retiraient confondus d'admiration, s'expliquant ces merveilles comme ils le pouvaient. Les uns, disons-nous, prétendaient qu'il y avait un enfant de caché dans la caisse; les autres qu'il y avait un compère dans une chambre voisine; ceux-ci que le tour dépendait du plancher; ceux-là enfin que c'était au moyen du magnétisme ou de l'électricité.

M. de Kempelen ne tarda pas à trouver que la gloire était souvent un fardeau bien lourd à porter. Il était accablé de lettres de tous les savants de l'Europe, ennuyé des absurdités qu'on lui débitait du matin au soir, irrité par les exigences de sa position, qui l'obligeait à chaque instant du jour à faire jouer sa machine pour le plaisir du premier gentilhomme venu. Le conseiller aulique avait de plus dépensé une grande partie de sa fortune pour les progrès de la science hydraulique; mais ses pompes et ses machines avaient été éclipsées par l'automate. Enfin, dégoûté de sa renommée, qui éloignait jusqu'à ses amis, il résolut de fuir le monde et de se livrer à ses études chéries; mais pour cela il fallait qu'il se débarrassât de son *Turc*, et, quelques jours après avoir pris une décision irrévocable, il apprit au monde étonné que l'automate était détraqué, que les rouages étaient rompus, et qu'il ne pourrait plus jamais jouer. Il faut d'autant plus louer M. de Kempelen d'avoir pris ce parti, qu'on lui offrait

de très-fortes sommes d'argent pour voir ou pour acheter sa merveilleuse machine.

M. de Kempelen recouvra donc sa liberté. Dès lors il se lança de nouveau dans les sciences abstraites, se livra à des expériences de physique, et fit quelques découvertes. Il vit avec joie pâlir sa réputation comme magicien, et ses amis purent lui serrer la main sans craindre d'être changés en arbre ou en pierre par son contact.

Quant au pauvre Turc, il fut jeté avec dédain dans un coin du logis et oublié dans la poussière; mais il n'avait pas fini sa glorieuse carrière; bientôt il devait ressusciter, faire de nouvelles prouesses, gagner de nouvelles batailles et courir à de nouveaux triomphes.

Quelques années après, en effet, le grand-duc Paul de Russie était à Vienne avec sa femme, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, pour visiter l'empereur Joseph II. Le monarque autrichien, après avoir épuisé tous les plaisirs qu'il pouvait offrir à ses hôtes pour charmer leur séjour à sa cour, pensa à Kempelen et à son automate. Il fit donc savoir au savant physicien qu'il obligerait son souverain en montrant encore une fois son joueur d'échecs. M. de Kempelen obéit de bonne grâce. Parmi les demi-sauvages qui composaient la suite des princes russes, cette fête ne pouvait manquer de causer une profonde sensation, et l'empereur Joseph II se fit une grande joie à l'avance du plaisir et de l'étonnement qu'elle allait procurer à ses illustres hôtes.

M. de Kempelen travailla avec tant de zèle et d'activité à réparer son invention, qu'au bout de cinq semaines l'automate fut en état de se présenter à la cour et d'y montrer sa prodigieuse habileté. Son succès fut complet; le grand-duc et son épouse furent dans un enchantement

et une admiration impossibles à décrire. De Kempelen fut magnifiquement récompensé et se retira couvert de gloire.

Ce nouveau triomphe donna à réfléchir à M. de Kempelen. Il voyait d'un côté ses biens réduits à peu de chose, et de l'autre il avait à pourvoir à l'entretien d'une nombreuse famille. Ses amis le pressaient d'employer son automate à réparer les désastres dont la science avait frappé sa fortune. L'expérience l'avait rendu plus sage, et il résolut de suivre ces sages avis. L'empereur lui accorda un congé de deux ans, et le conseiller se mit à voyager en Allemagne, en France et en Angleterre, montrant dans toutes les grandes villes sa prodigieuse figure. Le succès qu'il obtint lui donna de la confiance dans le mérite de son secret, et il se félicita d'avoir consenti à récolter les fruits de son ingénieuse mystification.

Ce fut en 1783 que M. de Kempelen et l'automate arrivèrent à Paris. Ils y furent très bien accueillis; l'admiration fut portée à son comble. Il est juste de dire cependant que l'automate, comme joueur, fut battu par les grands professeurs du café de la Régence; mais comme le mérite de la figure ne dépendait pas évidemment de ce qu'elle gagnait toujours, mais bien de ce qu'elle combinait les coups avec intelligence, sa gloire ne laissa pas que de resplendir d'un vif éclat. Les habitués du café faisaient observer que de Kempelen était un joueur moins habile que son automate, puisque les joueurs forts lui rendaient la tour, tandis qu'il y avait moins de différence entre les meilleurs joueurs en chair et en os et la figure de bois. Il va sans dire que les savants français, comme les savants de tous les pays, se livrèrent à une foule de vaines conjectures pour expliquer le mécanisme de l'automate, et qu'ils ne trouvèrent rien qui eût le sens commun.

M. de Kempelen trouva bonne sa spéculation. Il quitta Paris et traversa le détroit pour aller lever une contribution sur la curiosité de John Bull.

Il n'y avait alors que les gens de l'aristocratie qui jouassent aux échecs en Angleterre, et ce noble jeu était fort à la mode parmi eux, grâce à Philidor, le plus habile et le plus célèbre joueur d'échecs du monde entier. Nous ne savons pas si Philidor joua avec l'automate, mais cela importe peu.

On payait 5 shillings par personne pour voir l'automate, et des milliers de curieux se pressaient incessamment pour être admis dans le cabinet de M. de Kempelen. Le conseiller aulique ne voyait pas sans une sorte d'effroi sa fortune s'accroître avec une rapidité qui tenait du prodige; mais aussi il avait tant amélioré la partie mécanique de sa figure! Maintenant, la bouche de l'automate prononçait quelque chose de semblable à *éché*, quand il faisait échec au roi.

La suite au prochain numéro.

La troisième année du Palamède n'a que sept numéros; les abonnés recevront en remplacement *cinq numéros* de la quatrième année.

Le rédacteur et gérant responsable,
DE LA BOURDONNAIS.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
RUE DE LA HARPE, 90.

M. de Kempelen n'eut donc pas moins de vogue en Angleterre qu'en France ; cependant, il y fut attaqué très vigoureusement, en 1785, par un certain Philipps Thicknesse, qui prétendait qu'il y avait dans la caisse un enfant caché qui voyait les coups dans un miroir. Il se plaignait amèrement de ce que le prix d'entrée était si élevé pour voir un Turc qui remue un bras et qui fléchit deux ou trois doigts, et qui n'agit que quand un être humain le dirige. Le pamphlet de Philipps n'eut aucun succès, et cependant, quelque temps auparavant, il en avait composé un qui avait fait beaucoup de bruit, car il y avait découvert un mécanisme compliqué : il s'agissait d'une voiture qui roulait d'elle-même, s'arrêtait, tournait, allait vite, allait doucement, faisait pour ainsi dire des voltiges. M. Philipps avait démontré que cette voiture était mue par un homme caché dans une roue de dix pieds de diamètre. Pour prouver ce qu'il avançait, il avait mis du tabac dans la roue, ce qui démontrait que la roue non seulement avait la faculté de tourner, mais aussi celle d'éternuer. Ce Philipps mourut de chagrin, dit-on, de n'avoir pas découvert le secret de l'automate de Kempelen.

Le grand Frédéric était, comme chacun sait, un enthousiaste du jeu d'échecs. Il y jouait par correspondance avec Voltaire : un courrier entre Paris et Berlin faisait connaître à chacun les coups de son adversaire. Frédéric fit venir dans la capitale de ses états le conseiller aulique avec sa machine. Le roi de Prusse fut battu en présence de toute sa cour ; mais sa défaite ne fit qu'augmenter son admiration pour le Turc, et irriter l'envie qu'il avait de connaître le secret de sa science. Frédéric, pour satisfaire son désir, prit le parti vraiment royal d'acheter la machine, et, pour une très forte somme, le Turc devint su-

jet, serf, esclave de Sa Majesté, avec toutes ses circonstances et dépendances. Quand la somme fut payée, M. de Kempelen, dans un tête-à-tête avec le roi, lui dévoila son secret. Cette découverte blessa rudement l'orgueil du roi; cependant Frédéric ne révéla jamais rien, honteux sans doute de la mystification dont il était victime. Quant à sa nouvelle acquisition, il ne l'envoya pas, pour en avoir été offensé, dans la forteresse de Spandau; mais, comme le charme était rompu, elle fut reléguée dans un coin obscur du palais, où elle reposa pendant trente ans, comme la Belle au bois dormant, attendant un prince destiné à rompre son long sommeil. Ce prinee vint, et ce fut Napoléon, qui réveilla d'une manière terrible bien d'autres puissances endormies sur leur trône.

Napoléon vint à Berlin; il se souvint d'avoir entendu parler de la machine de M. de Kempelen, et voulut la voir. L'automate fut donc rappelé à la vie; armé et caparaçonné de neuf, il vola à de nouvelles victoires. L'empereur oublia un instant les champs de bataille qu'il était habitué à parcourir et les armées qu'il combattait pour honorer d'une lutte le noble Turc. Kempelen était mort, et ce fut un démonstrateur formé à son école qui se chargea de la direction de la machine. La partie que Napoléon joua fut signalée par une circonstance assez comique: une demi-douzaine de coups avaient été joués, lorsque l'empereur, pour s'assurer de la puissance de l'automate, fit un faux coup; l'automate salua, replaça la pièce dans le droit chemin, et fit entendre au grand vainqueur qu'il devait jouer dans les règles. Napoléon fut piqué de la perspicacité de son adversaire, et bientôt il refit une fausse marche. Ce n'était pas l'affaire de l'automate, qui, cette fois, enleva sans hésiter la pièce mal dirigée, la confisqua

et joua son coup. Bonaparte se mit à rire, et au bout d'un moment il essaya une nouvelle supercherie, comme s'il voulait pousser à bout la patience de son partner. Il y réussit parfaitement, car le Turc renversa toutes les pièces sur l'échiquier, devint immobile et refusa de continuer la partie. C'était se trahir; car, en bonne conscience, il n'était pas permis à un automate de se mettre en colère et d'avoir des passions. Nous avons entendu dire que Napoléon, autre Alexandre, pour dénouer le nœud gordien, voulut faire briser la machine pour voir ce qu'il y avait dedans, mais qu'il renonça à son projet. Sans doute le démonstrateur lui confia tout bas son secret, qui fut bien respecté.

Eugène Beauharnais était fou du jeu d'échecs. Alors qu'il était à la cour de Bavière, il fit venir l'automate, qui appartenait alors à Maelzel, l'inventeur du *métronome musical*. Le Turc encore soutint admirablement sa réputation si bien acquise. Eugène ne put résister à la tentation d'acquérir le secret qui excitait depuis si long-temps et si vivement la curiosité : pour 30,000 francs, le joueur d'échecs et sa clef devinrent sa propriété. Le moment était arrivé où le secret de la mystérieuse machine de Kempelen allait être dévoilé une seconde fois à la curiosité d'un prince. Les courtisans sont tous renvoyés, sans exception; la porte du cabinet est fermée pour tout le monde afin d'assurer à Eugène Beauharnais la connaissance exclusive du mot de l'énigme. Le prince est donc seul avec Maelzel : celui-ci ouvre sans hésiter et sans mot dire toutes les portes de la caisse... Que vit le prince? on le devinera sans peine; toujours est-il qu'il éprouva une sorte de dépit qu'il eut bientôt surmonté; puis il envisagea le dénouement de cette petite comédie avec plus de

résignation : il haussa les épaules, rit à cœur joie de la plaisanterie, qu'il avait payée un peu cher. Il éprouva beaucoup de plaisir à examiner l'automate dans les plus grands détails ; il alla même jusqu'à se mettre dans la relation nécessaire avec la figure, à lui donner l'impulsion invisible et à la conduire pendant quelques parties contre quelques-uns de ses plus intimes amis. Mais, sa curiosité satisfaite, à quoi servait au prince sa nouvelle acquisition ? Les lieutenans de Napoléon n'avaient guère le temps de se reposer, et de s'amuser à de telles bagatelles. Les armées à commander, de nouvelles batailles à livrer, de nouveaux pays à conquérir les réclamaient. Le prince fut donc embarrassé d'une machine désormais inutile pour lui. Il fallait créer à la cour du prince la charge extraordinaire de joueur d'échecs, et c'était au moins ridicule. Maelzel, pour tirer Eugène d'embarras, le pria de lui concéder l'automate, et s'engagea à lui payer l'intérêt des 30,000 francs. Cette proposition fut acceptée avec infiniment de bonne grâce, et Maelzel eut la joie de rentrer en possession de son automate, qu'il commençait à regretter.

Maelzel quitta la Bavière, où il avait fait de beaux profits, et il parcourut d'autres provinces allemandes, où il remporta les plus grands triomphes. En 1820, il vint à Paris, où son automate obtint la même vogue qu'au temps du conseiller de Kempelen. MM. Weyle, Alexandre et Boncourt le dirigèrent pendant son séjour à Paris. Après avoir récolté de glorieux lauriers, Maelzel partit pour Londres, où son automate fut accueilli avec enthousiasme, et où il fit une belle récolte de guinées. MM. Williams, Lewis et Mouret dirigèrent l'automate à Londres. M. Mouret seul le conduisit dans divers excursions qu'il fit ensuite dans le nord de l'Angleterre, en Ecosse, puis

en Hollande. L'automate donnait alors le pion et le trait à tout venant. On a imprimé à Londres cinquante parties qu'il a jouées en faisant cet avantage ; plusieurs sont fort remarquables.

Un procès que Maelzel eut à soutenir à Paris contre l'homme d'affaires du prince Eugène, vint dévoiler ce secret si long-temps cherché, et l'automate, jugeant alors qu'il était usé en Europe, se transporta aux États-Unis d'Amérique ; il avait pour directeur un jeune homme originaire de Mulhouse nommé Slhumberger, élève des grands maitres du café de la Régence. Après avoir parcouru en trois sens les États-Unis, l'automate vint à La Havane en 1836. Là, il eut le malheur de perdre son directeur enlevé en peu de jours par la fièvre jaune ; Maelzel, loin de se décourager par ce malheur, prit la résolution de parcourir l'Amérique du sud. Muni d'un autre directeur, il s'embarqua pour la Colombie, où il devait trouver le terme de tous ses voyages : il y mourut peu de temps après son arrivée. L'automate se trouve aujourd'hui relégué dans quelque village de la Colombie, où il végète sans honneur, et sans espoir que la devise *resurgam* soit inscrite de nouveau sur son écusson.

Quant au secret si long-temps cherché, nous le connaissons à présent. Il est vrai qu'un homme était caché dans la caisse ; cet homme était assis sur une table à roulettes. La boite ayant deux compartiments, l'homme se cachait dans l'un quand on montrait l'autre au public. La boite n'était pas transparente ; mais l'homme avait une lumière et un échiquier de voyage dont les cases étaient numérotées ; un autre échiquer numéroté se dessinait en forme de plafond au dessus de sa tête, et correspondait à l'échiquier de l'automate. Les pièces avec lesquelles on

jouait étaient fortement aimantées, et agitaient de petites bascules de fer qui se trouvaient à chaque case de l'échiquier intérieur en forme de plafond. L'homme introduit dans la caisse voyait ainsi les pièces jouées par son adversaire; il répétait le coup sur son propre échiquier, et, à l'aide d'une manivelle qui faisait mouvoir le bras de l'automate et d'un ressort élastique qui imprimait le mouvement aux doigts, il faisait agir la machine avec une merveilleuse précision.

Telle était l'ingénieuse combinaison qu'avait trouvé le conseiller aulique de l'impératrice, et qui n'a été connue que dans ces dernières années, malgré les efforts de tous les savants de plus d'un demi-siècle.

Telle fut la brillante existence de l'automate joueur d'échecs; sa fin fut triste, comme on l'a vu. Après avoir étonné par ses prouesses le monde entier, hanté avec honneur les principales cours de l'Europe, amusé les badauds, mystifié les rois et les empereurs, confondu la science des érudits, enrichi ses maîtres; après avoir eu ses flatteurs et ses ennemis, il a eu son île Sainte-Hélène, et est allé périr ignoré dans quelque coin obscur du Nouveau-Monde. Paix à sa mémoire! gloire au génie du conseiller de Kempelen, qui a su faire tant de bruit avec si peu de chose, et qui, par une ingénieuse supercherie, a fait oublier jusqu'à Vaucanson, le mécanicien le plus habile qui ait jamais existé!

DU
SHORT-WHISTE ET DU LONG WHISTE.

Le short-whiste et le long-whiste ont chacun leurs partisans : nous offrons ici à nos lecteurs l'opinion de M. Deschapelle sur cette question difficile, que, suivant nous, elle résume parfaitement.

Nous voyons arriver le temps, dit M. Deschapelle, où le short-whiste prendra tellement le dessus, qu'on ne rencontrera plus le long-whiste, dont les articles de règles, rejetés par son fils, seront relégués dans les vieilles archives.

En face de cette usurpation, nous n'avons rien à dire ; le mérite est grand des deux côtés ; et le plaisir de revoir le slaime et les honneurs serait bien tempéré par l'extrême regret de sortir du tourbillon. Le progrès, ce ne doit pas être l'action d'un siècle sur ceux qui ont précédé : la preuve, c'est que personne n'oserait se flatter d'être en progrès sur Zeuxis ou Apelle, sur Homère, Horace ou Tacite, sur Archimède et tant d'autres. Le progrès, c'est le perfectionnement ; or, un siècle moins intelligent, ou malade du désir du nouveau et de la singularité, ne perfectionne pas ; il gâte.

Mais sous les rapports de sociabilité, sous ceux de plaisir et de vivacité, et sous ceux, en faveur des moins habiles, d'adoucissement de prime au talent, je reconnais que le short-whiste est un progrès, parce que ce qu'il fait perdre spéculativement, il le rend avec usure dans la pratique.

On se serait figuré une énorme différence entre les règles des deux whistes! pas du tout; c'est la même chose.

Couper la partie en deux, ce n'est lui enlever aucune qualité; elle reste triple, double ou simple; elle reste aussi amusante. Une belle personne ne perd rien à changer d'habits, même elle y gagne si la nouvelle mode augmente son charme.

On ne chante plus, qu'est-ce que cela fait? C'est de moins un bien mince agrément; on a ôté un dessus de porte; le lendemain, personne ne s'en souvient. N'y avait-il pas un peu de niaiserie dans le chant? ou méritait-il que, pour lui seul, on surchargeât la règle d'une dizaine d'articles? D'ailleurs, il faut l'avouer, sa place était devenue si étroite! et, sous d'autres rapports, après la dégringolade, n'était-ce pas tout livrer au hasard et trop se rapprocher du pair ou non?

Mais le slaime! oh! cela est vrai, voilà une perte réelle. Le slaime était un complément; sa disparition rend le whiste imparfait; il tombe en cela au-dessous de presque tous les autres jeux, de l'*écarté* même qui a sa *vole*. Celui qui a ôté le slaime est un ennemi personnel; il mériterait... tout ce qu'on voudra; mais enfin le mal est fait. Il nous reste à lécher nos plaies et à vivre avec les survivants.

Le slaime ne comptait point pour la partie : on voyait des joueurs l'éviter et trahir leur partenaire, parce qu'ils avaient des paris hors de proportion avec la fiche.

On voyait des robres durer trop long-temps, allongés par quelques slaimes, fatiguant les parieurs, les joueurs,

et devenant impossibles à terminer, parce que l'heure d'un devoir avait sonné.

On voyait des joueurs diminuer leur jeu des trois quarts par le souvenir de plusieurs slaimes qui leur avaient coûté plus d'argent qu'ils n'en voulaient perdre; d'autres se retirer tout-à-fait parce qu'ils se croyaient faibles et qu'il leur semblait que le slaime donnait trop d'avantages à la force.

Une chose hors de doute, un désavantage constant causé par le slaime, c'est le retard apporté au jeu : en effet, dès les premières cartes, on reconnaît quelquefois un ennemi vainqueur et l'on se rend. On gagne le temps de huit ou dix mains qu'on jette; c'est une chose fréquente, au short-whiste surtout, où la partie est si courte, qu'on peut l'abandonner à toute époque. Le slaime s'y opposait; il fallait attendre qu'une levée eût passé de l'autre bord. Ce motif pouvait bien, à l'égard du temps, coûter un robre sur cinq; or, c'était payer un peu cher une chance qui ne tient peut-être que la place d'un sur mille....

Nous nous arrêterons dans cette route d'adoucissement, nous craindrions qu'en accumulant trop de consolations, on ne vînt à nous soupçonner de ne pas sentir une perte cruelle, comme le doivent tous les adeptes de ce noble jeu. Qu'on ne s'y méprenne pas, notre douleur est profonde, nos regrets sont sincères; mais, après un grand désastre, il faut cependant battre le rappel, réunir ses débris et remercier Varon de n'avoir pas désespéré du salut public.

Ce qu'il me semble, c'est que le short-whiste, malgré quelques mutilations, est encore un fort beau jeu; et que,

comme à l'égard des personnages du théâtre, on ne l'aimerait pas autant s'il était parfait.

Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt,
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

Nous avons vu que la préférence et l'enfilade, outre leurs inconvénients particuliers, ne satisfaisaient pas les exigences de la société.

On voulait que le jeu fût accourci d'une manière positive, constante et uniforme ;

Que son essence ne fût pas attaquée ;

Et qu'il continuât à se présenter avec tous ses charmes au goût et même à la passion qui s'y étaient attachés.

Après diverses tentatives, on arriva à celle qui aurait dû s'offrir la première : on coupa le whiste en deux.

Voilà le short-whiste.

La relation des honneurs qui avaient d'abord effrayé, puisque, de quatre dixièmes, ils devenaient quatre cinquièmes, ne parut pas aussi monstrueuse, restant en rapport avec les trics qui montaient dans la même proportion.

Et la peine appliquée à la renonce, qui se trouvait doublée, eu égard à la dimension de la partie, cessa, à la pratique, de paraître exorbitante. En effet, la renonce doit subir une répression en balance avec ce qu'elle pourrait produire si elle passait inaperçue ; et le législateur aurait pu y attacher la perte de la partie, sans exciter de murmures.

D'ailleurs, ces deux circonstances concernant les honneurs et la renonce, les seuls qui s'opposassent à

l'adoption du short-whiste, avaient déjà reçu la sanction de l'expérience, puisque, en favorite, quatre honneurs s'étaient marqués huit points, et la renonce six points, sans qu'on y eût fait grande attention.

Les voies ainsi aplanies, le short-whiste n'eut qu'à se présenter pour être admis par acclamations.

A l'aide d'un règlement facile, ou y maintint la clause essentielle des parties doubles et triples; et par l'abrogation de la loi du chant, on trouva moyen de donner à l'habileté une sorte de traitement en échange des domaines qu'on lui confisquait.

Dégagé de cette opération transitoire, on s'aperçut que le short-whiste avait conservé la ressemblance exacte et toutes les qualités de son père, et qu'il le remplacerait avec avantage partout où le tourbillon général exigeait la vivacité, partout où l'accumulation des hommes et des affaires demandait l'économie et le partage du temps.

Sauf cette spécialité et quelques nuances d'exécution qu'on trouvera en partie à la fin de cet article, il y a identité entre le long-whiste et le short-whiste, et toutes les pages de ce traité s'appliquent à l'un comme à l'autre. Voilà pour la lettre.

A l'égard du génie qui les distingue, nous croyons devoir satisfaire la curiosité en établissant entre eux un parallèle.

L'occasion s'en présente naturellement dans la solution de deux questions fort intéressantes que nous entendons poser tous les jours.

Cette solution n'est pas sans importance : elle est consciencieuse, elle est méditée; et, pour qu'elle ne puisse être infirmée, nous allons livrer les pièces du procès.

Première question.

Le short-whiste est-il aussi difficile que le long-whiste ?

Au whiste en dix points, lorsque l'on arrive cinq à cinq, on se trouve dans le cas du début au short-whiste ;

Celui-ci ne présente donc qu'une phase de l'autre ;

Or, la partie est moins grande que le tout.

Ainsi posée, la question est résolue.

Au short-whiste, les calculs partent du point *un* pour s'arrêter au point *cinq*.

Au long-whiste, partant du même point, ils s'étendent jusqu'au point *dix*.

Les calculs, tant qu'ils restent dans la limite du nombre de points qu'on peut acquérir dans un seul coup, s'élèvent en proportion géométrique. A cet égard, la condition du whiste en dix points n'est pas différente de l'autre, puisque, sur la même donne, on peut acquérir onze points par sept levées et quatres honneurs.

D'où il suit que, sous ce rapport et cette progression, la différence de difficulté de l'un à l'autre est immense.

J'engage le lecteur à ne pas se laisser emporter par la puissance de ces deux corollaires, et à vouloir bien écouter les modifications d'un autre ordre, qui viennent réintégrer la question et corriger ce premier aperçu.

Entre la phase indiquée de cinq à cinq et le short-whiste, il n'y a pas identité, parce que celui-ci conserve les chances de parties doubles ou triples ;

D'où il suit que toutes les combinaisons du jeu, concernant le nombre de fiches, ne participent point à son extension, et restent intactes dans un mode comme dans l'autre.

Reste également intacte l'appréciation morale. Or, cette partie toujours importante s'élève avec l'habileté pour devenir transcendante dans les grandes forces.

Le calcul lui-même, qui est censé devoir participer à l'étendue, ne le fera cependant que par exception ; très-souvent il sera restreint par la composition habituelle des jeux; d'autres fois même, il tournera à confusion par le défaut de coopération du partenaire qui manquera d'haleine et restera au-dessous de l'entreprise.

Ayant neutralisé les objections principales, et retournant la question, nous trouvons que, cette circonstance d'une partie en cinq points étant constante et devenant base d'opération, l'esprit s'y développe et y excelle en raison de sa circonscription ; ceci est exact quand on parle d'un travail dont on n'est pas maître et qui s'étend avec l'intelligence.

Nous trouvons que la distribution des cartes donne volontiers la possibilité de prendre cinq points d'un seul coup, possibilité qui s'accroit, et par l'ardeur de ceux qui, n'ayant rien, ne craignent pas de tout hasarder, et par la retenue de ceux qui, ayant trois ou quatre points, craignent de s'engager et se tiennent sur la défensive.

Cette double disposition ouvre un champ à l'énergie, à la force de volonté, à un mérite d'action qui mettent, pour ainsi dire, le caractère en balance avec l'habileté, et développent au short-whiste des moyens tout-à-fait inconnus à l'autre.

A ces motifs, si l'on veut ajouter que l'extension du jeu ne touche que la partie hypothétique, et n'a aucun rapport avec la partie positive, peut-être trouvera-t-on

que ce n'est pas sans justesse que nous sommes arrivés à la solution suivante.

Réponse à la première question.

Le whiste en dix points est plus difficile à jouer que le short-whiste, dans la proportion de vingt à dix-neuf

BIOGRAPHIE.

LE GÉNÉRAL HAXO.

Deux groupes assez tranchés se distinguent dans la foule des généraux issus du grand mouvement populaire de 93. Les uns arrivèrent en peu d'instants au grade le plus haut de la hiérarchie et s'élevèrent tout de suite au commandement des armées : tels Bonaparte, Hoche, Marceau, Joubert, Kléber, Desaix, etc. ; tels, au-dessous de cette éclatante pléiade, les chefs de brigade et de division des armées d'Allemagne, d'Italie, d'Égypte, où se recrutèrent plus tard les maréchaux de l'empire. Les autres, au contraire, quoique égaux à ceux-ci par l'âge et par la date de leur entrée au service, attendirent quinze et vingt années l'épaulette de général, et ensuite ils eurent à peine le temps d'indiquer ce qu'ils seraient devenus, à quelle hauteur ils auraient atteint, si les champs de bataille n'eussent manqué tout à coup à leur fortune, au développement de leur génie. A ces derniers, il fallut, pour leur frayer la route, naguère si facile, les ravages du boulet, les désastres d'Espagne et de Russie, et la nécessité de plus en plus pressante de donner des successeurs à ces maréchaux, à ces généraux respectés par la guerre, mais avides de repos, énervés par les richesses dont ils étaient comblés.

Telles sont les chances du métier des armes : une occasion perdue ou ne se représente pas, ou le plus souvent ne se retrouve que difficilement. En 93, en 94, tous les hauts emplois étaient vacants ; le comité de salut public,

les représentants du peuple sondaient sans relâche de leur main puissante les profondeurs de l'armée pour en tirer les soldats de génie qui devaient sauver la France ; et quand ils les avaient rencontrés, toutes les barrières s'abaissaient pour laisser passer leurs élus ; ils les portaient d'emblée au premier rang ; ni la jeunesse, ni l'infériorité de son grade n'étaient des obstacles : sous-lieutenant à 24 ans, Lazare Hoche commandait en chef à 25 ans l'armée de la Moselle ; et ainsi de plusieurs autres, ses émules en talent et en gloire. C'était le moment des promptes élévations ; mais il ne dura guère plus que celui du danger. Cette époque terrible une fois passée, les avancements devinrent moins rapides, même pour les hommes les plus éminents; et, plus elle s'éloigna, plus il fut difficile de percer à travers la foule.

Beaucoup de causes empêchèrent des officiers de grande distinction et de grand avenir de prendre alors immédiatement leur place ; quelques-uns ne trouvèrent pas des circonstances qui les missent en relief ; ceux-ci furent obligés, par des blessures, par la captivité, de s'éloigner un moment de la carrière ; ceux-là avaient besoin, pour que leur talent pût grandir, de franchir un à un tous les grades, d'acquérir de l'expérience, car ils sont rares les hommes dont le génie se développe spontanément au soleil des batailles ; enfin, plusieurs furent frappés de disgrâce parce qu'ils manifestèrent leur opposition aux divers gouvernements qui se succédèrent en quelques années, et tous se virent obligés d'attendre.

C'est à des motifs de cette espèce qu'il faut demander l'explication de ces retards apportés à l'élévation de certains généraux qui ont acquis une réputation brillante ;

ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on sait que Foy, auquel Napoléon réservait le bâton de maréchal, resta colonel d'artillerie jusqu'en 1808, parce qu'il avait refusé hautement de voter pour l'érection de l'empire.

Il y eut, du reste, dans ces caprices de la fortune et dans ces injustices du pouvoir suprême, quelque chose d'heureux pour la France ; car ces hommes d'élite, méconnus ou repoussés, se trouvèrent, dans les dernières années de nos guerres, former comme une réserve vieille d'expérience, mais jeune encore par l'âge et par la vigueur.

Le général Haxo a vu conjurées contre son avancement plusieurs de ces causes que nous énumérons. Dès son début dans la carrière, il fut blessé grièvement au siége de Landau et obligé de quitter l'armée, de la quitter au moment décisif. Un décret de la Convention venait de créer et d'organiser l'Ecole polytechnique ; on cherchait des officiers déjà instruits pour aider les jeunes élèves dans leurs travaux : Haxo se présenta. Il y avait des services à rendre, de l'instruction à acquérir ; il obtint d'utiliser dans cette double tâche les loisirs forcés que lui avait faits la guerre.

Né le 24 juin 1774, Haxo n'avait pas 21 ans quand il quitta ainsi le service des camps pour celui d'une école. Il ne resta guère que deux années dans ses nouvelles fonctions ; mais deux ans, à cette époque, c'était deux siècles pour la fortune d'un officier.

Au sortir de l'Ecole polytechnique il fut employé comme officier du génie dans les places de Bitche et de Genève ; puis il alla en Italie gagner les épaulettes de chef de bataillon au siége du fort de Bard, et par les savantes

constructions de Roca d'Anfo. Dès ce moment, il jouit dans son arme d'une réputation méritée de militaire intrépide et d'ingénieur éminemment habile; et, sans doute, il se serait vu bientôt porté aux plus hauts grades, si un accident tout politique ne fût venu entraver encore son avancement dans la carrière. On demanda à Haxo de voter pour l'empire; il vota pour le maintien de la république, et, comme bien d'autres, il paya par une disgrâce son opposition.

Par malheur, Haxo ne fut pas à même, quoiqu'il continuât à faire la guerre, de contrebalancer, de détruire l'effet de ses opinions hostiles par des actions d'éclat assez retentissantes pour forcer la main qui retenait les récompenses dues à son mérite éclatant. Il n'en est pas, en effet, de l'officier du génie comme de l'officier des autres armes : il n'enlève pas les charges rapides de cavaliers qui forcent les carrés, qui culbutent les colonnes, qui ramassent les prisonniers par milliers : il ne conduit pas au pas de charge les masses serrées de fantassins qui enfoncent une ligne, qui emportent des retranchements. Le rôle de l'officier du génie est plus modeste, quoique non moins périlleux : il dispose l'élément immobile de la défense; il construit les camps, les retranchements; il fraie la route; il place les chevalets, les pilotis qui supportent les ponts; il pousse en avant des reconnaissances hardies; mais il lui faut des places à attaquer, des siéges à faire, pour prendre le premier rang, pour devenir le principal acteur; car, alors, toutes les troupes passent en quelque sorte sous sa direction : rien ne se fait que par lui; il trace et conduit tous les travaux; il donne le premier coup de pioche; il dirige la sape et la

mine, et quand vient l'assaut, il marche à la tête des colonnes d'attaque. Or, jusqu'à la guerre d'Espagne, nos armées firent peu de siéges, et le petit nombre de villes qu'elles assiégèrent se défendirent fort mal, à bien peu d'exceptions près.

Nommé chef de bataillon en 1800, Haxo resta chef de bataillon jusqu'en 1809. Envoyé, à cette époque, auprès du maréchal Suchet, il prit une part importante au siége de Saragosse, le plus meurtrier des siéges qu'ait jamais faits une armée française, et il fut enfin promu colonel. La rancune impériale avait cédé devant le glorieux bulletin qui raconta l'héroïsme des vainqueurs et des vaincus, et les efforts inouis de nos ingénieurs. D'ailleurs, il devenait évident que l'instant était venu de demander au corps du génie tous ses talents et toutes ses ressources pour réduire les places fortes de la Péninsule, que le fanatisme était décidé à bien défendre. La justice se trouva donc d'accord avec la nécessité.

A Saragosse, Haxo était en sous-ordre ; mais bientôt il lui fut donné de commander en chef. En 1810, le maréchal Suchet alla assiéger Lérida, et lui confia le commandement du génie du siége. Investie le 12 avril, cette place capitula le 14 mai suivant, après l'assaut donné et vigoureusement reçu.

A cette époque, le siége *régulier* d'une place était une opération presque nouvelle pour les troupes françaises et même pour celles que commandait le maréchal Suchet; lui-même le dit dans ses Mémoires. Les soldats étaient tout-à-fait inhabiles à cette sorte de guerre; les généraux, tout les premiers, habitués à ces mouvements admirables de la stratégie napoléonienne qui frappaient

d'une terreur si profonde les armes ennemies ; que les places les plus fortes se rendaient sans résistance, les généraux étaient ignorants de la conduite des siéges et ne croyaient pas aux murailles : la plupart des ingénieurs eux-mêmes doutaient de la nécessité de l'observation des règles posées par les maîtres. Cette ignorance, cette présomption nous coûtèrent bien cher ; Gironne, Valence et bien d'autres villes sont encore là pour attester la grandeur des fautes commises par ces chefs, qui s'en allèrent frapper aux portes de places défendues par des Espagnols fanatisés, comme ils se seraient présentés devant une ville autrichienne. Ce fut donc, pour ainsi dire, une espèce de renaissance des siéges, que l'attaque de Lérida telle qu'elle fut dirigée par Haxo. Rien ne fut laissé au hasard; on observa les réglements formulés par Vauban et ceux qu'a indiqués l'expérience depuis cet illustre ingénieur ; le front d'attaque déterminé avec bonheur, fut abordé par des travaux si habiles et poussés avec une vigeur et une précision telles, qu'à la lecture du journal de ce siége, tout le monde y vit l'empreinte profonde d'un talent hors de ligne. « Le coup-d'œil du génie a passé là », dit Napoléon ; et après le siége de Mequinenza, qui suivit, à quelques jours de distance, la prise de Lérida, Haxo fut nommé général de brigade.

Lors de l'expédition de Russie, Napoléon s'attacha le général Haxo, et, au retour, il le fit général de division, en récompense de ses services et particulièrement de sa conduite à l'affaire de Mohilow. En 1813, il lui confia d'abord le commandement du génie de la garde, puis il le détacha en Bohême, en mission auprès de Vandamme, qui devait avoir une action si décisive sur l'issue de la campagne, et qui fit manquer la plus belle combinaison par des

mouvements si absurdes, que l'on trouva le mot de trahison pour les expliquer. Haxo, enveloppé dans la catastrophe de Culm, fut fait prisonnier avec Vandamme, et ne rentra en France qu'à la paix.

Sans ce dénouement imprévu, il est à peu près certain que Napoléon eût bientôt donné à Haxo le commandement d'un corps d'armée; car il lui avait reconnu toutes les qualités nécessaires à ces hautes fonctions : un caractère inébranlable, une grande audace de résolution, une grande sûreté de jugement, une profonde connaissance des hommes, et une haute instruction militaire. Tous les compagnons de guerre de Haxo, tous ceux qui l'ont connu, et des autorités imposantes ont toujours été unanimes à cet égard ; et, dans ces dernières années, on le regardait comme un général en chef tout trouvé pour le cas de guerre. En un mot, Haxo est un homme auquel il n'a manqué pour joindre à sa réputation d'ingénieur celle de général d'armée, qu'un peu de bonheur en 92 et en 1813, ou un peu de cette humeur aventureuse qui poussa Foy hors de sa spécialité d'artilleur, et lui fit obtenir le commandement d'un corps d'armée.

Si à ce que nous avons dit de la carrière parcourue par Haxo, nous ajoutons, ce qui n'est pas oublié, qu'il a dirigé le siége d'Anvers avec une habileté qui a excité l'admiration du monde militaire, qu'il a donné là, sous le feu de la citadelle, une leçon comme eût fait un professeur, en mettant l'exemple à côté du précepte, on aura le résumé de sa vie militaire, ou plutôt de sa vie combattante.

Mais à côté des travaux de la guerre, Haxo a mis les travaux de la paix; et ceux-ci, en ajoutant encore à sa renommée d'ingénieur, lui ont assuré la première place

après Vauban dans l'histoire du génie militaire européen.

Peu d'hommes, en effet, ont compris, à l'égal d'Haxo le rôle que la fortification est appelée à jouer dans la défense des états, et nul mieux que lui n'a su démontrer ce que réclame la sûreté de notre empire. Sa pensée avait embrassé tout notre territoire ; mais elle ne s'égarait pas en de vaines et prétentieuses spéculations, ainsi que cela arrive trop souvent, même aux plus capables : elle se produisait toujours par des projets parfaitement nets, arrêtés dans les plus minces détails, développés clairement, logiquement, appuyés sur les principes éternels de l'art de la guerre ; sur la science de l'ingénieur, à laquelle ils ajoutaient sans cesse quelque chose. Pendant toutes nos années de paix, ce grave problème de la disposition géographique et de la construction des éléments de la défense artificielle de la France fut l'objet constant de ses méditations et de ses études : l'œil fixé sur nos frontières démantelées par les traités de 1815, sur ces vastes bassins qui restent, sans défense matérielle, ouverts à l'invasion, livrant en quelques marches tout accès aux portes de Paris, Haxo ne cessa jamais de demander qu'on se décidât enfin à pourvoir aux nécessités de la position déplorable qui nous a été faite. Au sein du comité du génie dont il était membre depuis 1816, au sein des diverses commissions auxquelles il fut appelé, il ne manqua jamais une occasion de produire ces idées inspirées par un sentiment profond de nationalité, par une immense intelligence.

Tout ce qui a été fait et projeté de capital, depuis vingt ans, pour la défense du pays, porte le cachet d'Haxo : l'agrandissement de Grenoble et la construction de son admirable citadelle, les immenses travaux

exécutés à Béfort, les fortifications de Soissons, les améliorations importantes apportées à diverses places ; tout cela a été inspiré, dicté par lui, on peut le dire sans exagération : car, s'il n'était que simple membre du comité des fortifications, il n'en est pas moins vrai que l'influence de son génie y dominait toujours dans les délibérations et dans les décisions de quelque gravité. En France, comme en Europe, l'arme du génie était personnifiée dans Haxo.

Dans ses études patriotiques, il est un point qui avait fixé à un haut degré l'attention d'Haxo ; nous voulons parler de la défense de Paris. Pénétré, comme Vauban, comme Napoléon, de la nécessité de fortifier ce centre de vie et de force, il chercha le meilleur système de défense à employer, et, après bien des années de travail et de méditations, il présenta un projet qui fit l'admiration du monde militaire, mais qui n'a pas été exécuté. Ce projet, inspiré par le Mémoire célèbre que nous a laissé Vauban, entourait Paris d'une enceinte bastionnée, occupant les hauteurs qui l'avoisinent immédiatement.

Tel fut l'officier général que la mort nous a enlevé le 20 juin 1838. L'armée a perdu en lui l'une de ses illustrations, la France l'un de ses meilleurs citoyens.

Le général Haxo aimait passionnément le jeu des échecs ; il l'avait appris lorsqu'il était répétiteur à l'école polytechnique. Carlier et Bernard, successeurs de Philidor, avaient été ses premiers maîtres. Il était d'une belle force d'amateur. La seconde année du Palamède contient une partie jouée entre le général et le gérant de cette revue, et un article assez long du général Haxo, sur les diverses manières de noter les parties d'échecs dans lequel l'auteur propose d'adopter une nouvelle notation qui nous paraît la plus convenable.

PARTIES

ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.

Les parties qui suivent ont été jouées entre M. St.-Amant et M. Kieserisky, jeune amateur livonien d'une très belle force qui jusqu'à présent n'a trouvé que MM. Boncourt et St.-Amant capables de lui tenir tête. Nous donnerons dans nos prochains numéros, les parties de M. Kieserisky avec M. Boncourt et avec le gérant du Palamède. Ce dernier donnait le pion et 2 traits et le cavalier alternativement. Dans les parties qui suivent M. St.-Amant avait les blancs.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C de la D à la 3 c. de son F.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
4 Le P du F de la D. une c.	4 Le C du R à la 3 c. de son F.
5 Le P de la D 2 c.	5 Le P prend le P.
6 Le P du R une c.	6 Le C du R à la 5 c. du R (a).
7 Le P prend le P.	7 Le F du R donne échec.
8 Le C de la D à la 2 c. de la D.	8 Le C prend le C.
9 Le F de la D prend le C.	9 Le P de la D 2 c.
10 Le P prend le P en passant.	10 La D prend le P.
11 Le R roque.	11 Le F du R prend le F.

(a) Ce coup nous semble assez faible, le pion de la D 2 pas était le coup juste; les blancs, au lieu de prendre le pion, auraient eu une forte attaque en jouant le F du R à la 3 case de la D.

BLANCS.	NOIRS.
12 La D prend le F.	12 Le R roque.
13 La T du R à la c. du R.	13 Le F de la D à la 5 c. du C. du R.
14 Le C du R à la 5 c. du R.	14 Le C prend le C.
15 La T du R prend le C.	15 La T. de la D à la c. de la D.
16 La T du R à la 4 c. du R.	16 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
17 La T du R à la 4 c. de son F.	17 Le F de la D à la 3 c. du R.
18 Le P du C de la D un pas.	18 Le P du F du R 2 c.
19 La T de la D à la c. de la D.	19 Le F à la 4 c. de la D.
20 La T du R à sa 4 c.	20 La T du R à la 3 c. du F du R.
21 Le P du F du R 2 c.	21 La T du R à la 3 c. de son C.
22 La T du R à sa 3 c.	22 La T du R à la 5 c. de son C.
23 La T du R à la 3 c. de son F.	23 Le P du C de la D 2 c.
24 Le P de la T du R une c.	24 La T du R à la 3 c. de son C.
25 Le F prend le F. Échec.	25 La D prend le F.
26 La T du R à la 3 c. du R.	26 La T du R à la 3 c. du R.
27 La T du R à la 5 c. du R.	27 La T prend la T.
28 Le P du F du R prend la T.	28 Le P du F de la D 2 c.
29 La D à la 4 c. du F du R.	29 Le P. du C du R une c.
30 La D à la 4 c. de la T du R.	30 Le P prend le P.
31 Le P du R un pas.	31 Le P. de la D un pas.
32 La D à la 7 c. du R.	32 La T à la c. du F du R.
33 La D à sa 7 c.	33 La D prend la D.
34 Le P prend la D.	34 La T à la c. de la D.
35 La T prend le P.	35 Le R à la 2 c. de son F.

Cette partie a eu encore plusieurs coups insignifiants, elle devait être remise, elle a été perdue par une faute de la part des blancs.

IIe PARTIE.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R une case.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P prend le P.	3 Le P prend le P.
Le P de la D 2 c.	4 Le P du F de la D 2 c.
5 Le P prend le P.	5 Le F du R prend le P.
6 Le F du R donne échec.	6 Le C de la D à la 3 c. de son F.
7 La D à la 2 c. du R. Echec.	7 Le C du R à la 2 c. du C du R.
8 Le C du R à la 3 c. de son F.	8 Le F de la D à la 5 c. du R.
9 Le F de la D à la 3 c. du R.	9 La D à la 3 c. de son C.
10 Le F prend le F.	10 La D prend le F.
11 Le C de la D à la 3 c. de son F.	11 Le R roque avec sa T.
12 Le R roque.	12 La T de la D a la c. de la D.
13 Le F à la 5 c. de la D.	13 Le R a la C de sa T.
14 Le P de la T du R un pas.	14 Le F a la 4 c. du F. du R.
15 Le P du C du R 2 c.	15 Le F prend le F.
16 La D prend le F.	16 Le C de la D à sa 5 c.
17 La D à sa 4 c.	17 La D à la 4 c. de sa T.
18 Le P de la T de la D un pas.	18 Le C de la D à la 3 c. de son F.
19 La D à sa 3 c.	19 Le P de la T de la D une c.
20 La T du R à la c. de son R (a).	20 Le P du C de la D 2 c.
21 Le C du R à la 4 c. de la D.	21 Le P du C de la D une c.
22 Le C du R à la 3 c. du C de la D.	22 La D à la 2 c. de son F.
23 Le C de la D à la 2 c. du R.	23 Le P prend le P.
24 Le P prend le P.	24 Le C de la D e la 4 c de la T de la D.
25 La D à la 3 c. de son F.	25 Le C de la D à la 5 c. de son F.
26 La D à la 4 c. de son C.	26 La T de la D à la C de son C.
27 La D à la 4 c. de sa T.	27 La T du R à la c. du F de la D.
28 Le P du F du R une c.	28 La D à la 4 c. du R.

(a) En jouant cette tour à cette case, les noirs renoncent à faire une attaque sur le roi de leur adversaire, ils se contentent de la défensive. Il nous semble qu'ils ont tort, et qu'en portant le C du R à sa 5 case ils auraient eu une forte attaque.

NOIRS.	BLANCS.
29 Le C de la D à la 4 c. de la D.	29 La D à sa 3 c.
30 La T de la D à la 3 c. de la D.	30 Le C de la D prend le P.
31 La T de la D à la 3 c. du R.	31 Le C du R à sa c.
32 La T du R à la 2 c. du R.	32 Le C du R à la 3 c. de son F.
33 Le C de la D à la 3 c. du F du R.	33 Le C de la D à la 5 c. de son F.
34 Le C de la D à la 5 c. du C du R.	34 Le R à la c. de son C.
35 Le C de la la 3 c. du F du R.	35 Le C prend le T.
36 La T prend le C.	36 Le C à la 5 c. du R.

Les noirs abandonnent la partie.

Au moment de mettre sous presse ce numéro, nous apprenons avec une vive douleur la mort subite de M. Boncourt, l'un de nos plus forts joueurs. Il emporte les justes regrets de tous ceux qui l'ont connu.

SOLUTION DES PROBLÈMES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS.

ÉCHECS.

N° I.

BLANCS.	NOIRS.
Le R à la case du C de sa D.	

A tout autre cas ce serait perdu ; le R ainsi placé peut arrêter la marche des pions de l'adversaire, qui, forcé de jouer son R, a perdu.

N° II.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du C du R 1 c.	1 Le P une c.
2 Le P une c.	2 Le P une c.
3 Le P une c.	3 Le P une c.
4 Le P une c.	4 Le P une c.
5 Le P une c. fait D.	5 Le P une c. fait D.
6 La D à la 8 c. du R échec et mat.	

DAMES.

SOLUTION DU N° I.

BLANCS.	NOIRS.
29 à 24.	20 à 40.
39 à 33.	d. 25 à 31.
33 à 2. d.	16 à 27.
d. 2 à 8.	3 à 12.
26 à 37.	12 à 18.
37 à 32.	18 à 23.
50 à 44.	23 à 29.
44 à 39.	perdu.

SOLUTION DU N° II.

BLANCS.	NOIRS.
37 à 32.	d. 16 à 2.
20 à 14.	19 à 10.
25 à 20.	d. 2 à 49.
20 à 14.	10 à 19.
38 à 33.	49 à 8.
33 à 2. d.	perdu.

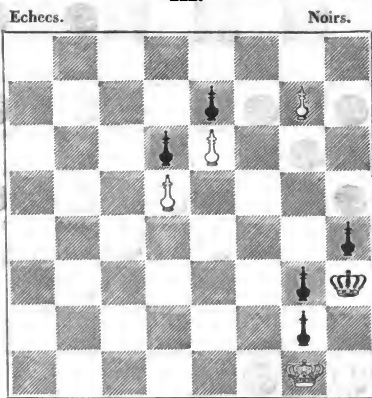
Dans les coups qui suivent, les blancs ont toujours le trait.

Le rédacteur et gérant responsable,
De La BOURDONNAIS.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
RUE DE LA HARPE, 90.

III.

Echecs. Noirs.



Blancs.

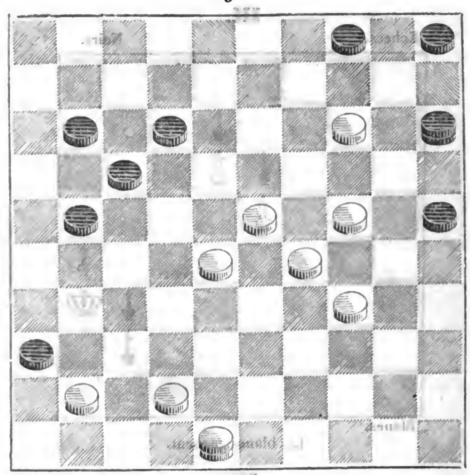
Les blancs gagnent.

IV.

Noirs.

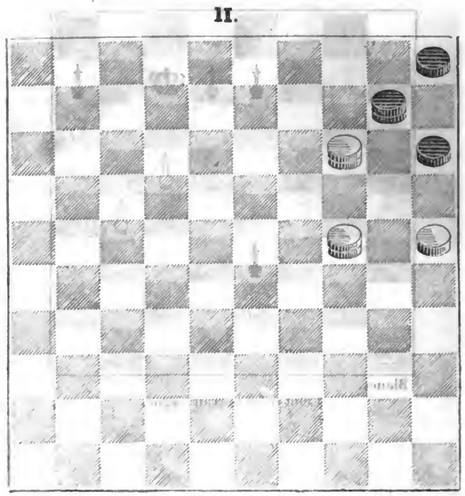
Blancs.

Celui qui a le trait gagne.



Les blancs gagnent.

II.



Les blancs gagnent.

DE LA GALERIE.

On appelle galerie une réunion de personnes qui entourent une partie et qui regardent jouer; cette réunion est si agréable et si intéressante, que sans elle il n'est pas de jeu qui ne devienne insipide. La paume, le billard, malgré leur double mérite, ne sauraient s'en passer : et les dames, les échecs ou autres jeux encore plus solitaires, s'éteignent bientôt, à la première altercation, à la moindre aigreur, et par l'effet du tête-à-tête.

Mais ce n'est pas assez de profiter des avantages d'une galerie, il faut aussi en éviter les inconvénients ; il faut protéger les joueurs ; il faut apprendre à se conduire, à ceux qui la composent.

Quand une personne dit : oui, et que l'autre dit : non, sur un fait qui s'est passé sous leurs yeux, toute discussion ultérieure devient inutile, inconvenante et dangereuse.

Le raisonnement peut changer les opinions lorsqu'il ne s'attaque pas à cette maladie du cerveau qu'on appelle l'entêtement, ou à cette lèpre de l'âme appelée l'intérêt; mais il ne peut pas faire qu'un fait se représente tel qu'il a eu lieu, pour être autrement saisi par les sens.

Ici, pour sortir d'affaire, se présentent deux moyens, le jury et le sort.

Le jury, ce sont les témoins, c'est la galerie. Ils ont

vu le fait; ils le déclarent ; ils l'établissent, et la contestation est jugée. Un galant homme est trop heureux de rencontrer cette bonne fortune, et, fût-il condamné injustement, il se soumet. Quel est celui qui jamais n'a eu l'occasion de voir qu'il s'était une fois trompé, quoique précédemment il fût entièrement certain ?

Le sort, c'est une transaction : de chaque côté on se relâche de la moitié de son droit : c'est la ressource qui supplée à l'absence des témoins. Il n'y a point de lésion, et par conséquent point de despotisme. L'éducation veut qu'on le subisse; celui qui s'y refuserait s'exposerait à être mis à l'index : en vain prétendrait-il que son antagoniste a déjà élevé de semblables altercations. Pourquoi s'y expose-t-il ? ignore-t-il la maxime du juge : *Si tu me trompes une première fois, tu as tort; une seconde, c'est ma faute.*

A défaut d'une galerie, et en face d'un entêtement de mauvais goût, nous avons vu cependant recourir à une extrémité; nous avons vu se désister de son droit et céder. C'est un acte exemplaire; il mérite nos louanges, surtout lorsqu'il n'y a que de l'argent engagé. Au-delà il ne restait que la querelle. Or, nous le croyons impraticable; jamais le jeu et l'amusement ne doivent y conduire. La société est sévère sur ce point; elle ne veut plus s'enquérir de l'origine du tort; elle n'en veut connaître que la conséquence pour la rejeter de son sein.

Lorsqu'un joueur croit entrevoir quelque chose qui ne lui semble pas autorisé par la loi ou par l'usage, il a le droit d'en faire la remarque, et par conséquent d'interpeller la galerie pour savoir si elle partage sa manière de voir.

La galerie ne peut donner d'opinion que sur la demande expresse des joueurs.

La galerie est parfaitement placée pour avoir une opinion ; elle entend, elle voit, elle sent comme les joueurs, et au-dessus d'eux elle a son impartialité. (C'est assez dire que, dans les cas ordinaires, les parieurs ne peuvent être consultés que pour renseignements.) Le même acte, la même expression seront nuisibles ou insignifiants, en raison du moment et des conséquences: à des incidents variables et passagers, il faut un juge doué de la même mobilité.

Sur interpellation, si la galerie répond : non, c'est une affaire finie; si elle répond : oui, et qu'il y ait une loi précise, elle est appliquée ; alors le jugement est souverain et sans appel.

On est généralement d'accord que la galerie en dehors de la partie, *essentiellement silencieuse*, ne doit jamais intervenir que lorsqu'elle est consultée; que son intervention spontanée et multiple serait une monstruosité, et ferait naître le trouble et des débats oiseux, qu'elle ôterait aux joueurs leur indépendance, diminuerait leur attention et embrouillerait leurs idées en leur en substituant d'autres; qu'enfin, elle pourait favoriser l'un aux dépens de l'autre, et se grouper en pariant contre une seule personne.

A cela nous répondons: la galerie est utile et agréable aux joueurs ; elle tranche les difficultés, et fait marcher le jeu sans discussion ;

Elle offre un élément étranger, moins préoccupé, donnant compagnie et distraction dans les intervalles ;

Elle tient les paris, produisant un peu de variété dans la monotonie d'un jeu constamment égal ;



Elle retient quantité de joueurs qui, soit par ennui, soit par crainte d'altercation, quittent la partie avec elle.

L'énumération des services de la galerie ne finirait pas ; mais il nous semble en ressortir : que le service donne le droit, et que, sous un autre rapport, si l'on ne peut se passer d'elle, il faut beaucoup faire pour l'intéresser et la retenir.

J'accorde que les personnes qui composent la galerie, élèvent des questions de mince intérêt, et même jugent assez mal les questions de doctrine. Cela ne tient pas à un défaut d'habileté; car, dans un moment elles vont entrer à la table et manœuvrer aussi bien que d'autres; mais on ne suit qu'une ou deux branches d'un jeu dont on n'a pas à diriger l'ensemble ; mais on regarde deux jeux, et sans s'en apercevoir, on exige des autres les conclusions qu'ils n'ont pas dû prendre ; mais on n'est pas fâché de parler, d'ouvrir un avis quelconque après l'abstinence d'un coup qui semble avoir été si long.

C'est l'histoire de la société qu'on formule ici en reproches à la galerie. La correction se trouve à côté du mal, par l'oreille qu'on prête à celui-ci, et qu'on refuse à celui-là. La causerie d'ailleurs ne nuit à personne, puisque elle n'arrive qu'après le coup, lequel n'a pas été interrompu, pendant lequel on n'a pas soufflé. Chacun sait que la plus légère observation d'un joueur obtient un silence presque religieux.

Que la galerie se trompe sur la doctrine, cela ne fait rien au jeu. Se trompe-t-elle sur les faits lorsqu'il s'agit de les établir ? Non. Et quand même elle s'y tromperait, ce serait dans une proportion minime, dix fois moindre que tout autre tribunal, et, en définitive, en faveur

des joueurs pour lesquels nous avons démontré qu'un jugement quelconque, mais prompt, était un véritable avantage.

Il est certain qu'une galerie qui aurait des droits à exercer pendant que le coup se joue, qui entrerait dans le ménage et qui viendrait prendre une carte ou une pièce d'un côté pour la porter de l'autre, troublerait entièrement le jeu. Mais les remarques de la galerie sont sans aucun danger, puisqu'elles ne se font jour qu'en temps convenable. Nous répétons qu'au milieu du coup, et même après, la galerie ne peut intervenir, pour les fautes et omissions, que lorsqu'elle est expressément consultée.

Pour résumer cette discussion il faut s'assurer cette maxime.

Le préjudice que les joueurs se portent, la galerie n'a rien à y voir.

Le préjudice qu'ils portent à leurs adversaires, la galerie ne saurait le souffrir.

A quelque jeu que ce soit, un joueur fait deux points et en marque trois, gagne une partie et en marque deux; son adversaire n'y voit rien; il est faible, il est insouciant, il est échauffé; quel serait le rôle d'une galerie qui verrait la chose et qui n'aurait pas le droit de parler? Rester sans redresser une atteinte illégale, c'est être complice; parler sans en avoir le droit, c'est rompre en visière, cela devient personnel. La seule chose à faire serait de se retirer; mais alors vous voilà chassé d'un endroit où vous aviez le droit de vous tenir.

Ces points qui n'étaient point acquis, on les a marqués par mégarde ou avec intention : par mégarde, on doit remercier celui qui vous arrête; avec intention, cela

ne peut s'avouer, et l'on est encore forcé de remercier.

Par mégarde ou avec intention, la galerie se retirant emportera la même pensée; et la réputation sera égale ment entachée. La suspicion et la mésintelligence amènent la dissolution.

Quelquefois une parole indiscrète de l'un des membres de la galerie fait découvrir un coup, empêche de commettre une faute; c'est une fausse position qui met un galant homme dans la nécessité de supporter, en balance avec son étourderie, un blâme qu'il s'est attiré; tort pécuniaire dont il est la cause et qu'il peut réparer. Je sais bien que son emportement est excusable, qu'il part d'un sentiment d'équité ou d'attachement ; mais ce n'est pas une raison pour fouiller dans votre poche. Un moment d'oubli ne créera plus une fausse position ; la loi veut qu'on paye le dommage; c'est par moi que le dommage est venu; me voilà prêt. La seule condition nouvelle, pour celui qui n'est pas sûr de sa langue, sera une bourse bien garnie. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Les atteintes à l'amour-propre ne s'oublient pas, et piquent longtemps encore, quand le souvenir s'y reporte; mais quand on a cassé et qu'on a payé, on n'y pense plus ni d'un côté ni de l'autre.

DU WHIST.

*Génie du whist, méconnu jusqu'à présent quoique joué avec une espèce de fureur par toute l'Europe, avec ses explications et des maximes certaines pour gagner; par le général Baron de V***.*

Tel est le titre assez ridicule et fort prétentieux d'une petite brochure sur le whist qui vient de paraître. L'auteur, joueur médiocre, inconnu dans les cercles de Paris, où l'on joue bien le whist, prétend que le génie du whist a été méconnu jusqu'à ce jour, mais que grâce à lui ce génie va devenir à la portée de tout le monde.

Le passage suivant où il nous développe ses maximes et sa méthode de jouer, donnera à nos lecteurs une idée de la manière dont M. le baron V*** traite son sujet.

« Le général T... ne m'a fait l'honneur de me proposer la lecture de son manuscrit sur le jeu de whist, avant de le faire imprimer, que pour connaître mon opinion, par la raison que je me suis fait la réputation, dans nos cercles, aux yeux des uns d'être heureux, aux yeux des autres de bien jouer. Il est vrai que depuis la fin de 1818 que je quittai les commandements pour passer dans les inspections, en arrêtant mes recettes et dépenses tous les mois, le résultat a été, sans en excepter aucun, c'est-à-dire pendant plus de deux cents mois consécutifs, sans interruption, le résultat a été que je me suis toujours trouvé en bénéfice du jeu.

Je dois reconnaître, toutefois, que mes gains au jeu ont été confondus, ceux du whist, du piquet et de l'écarté. Mais le whist a été celui que j'ai le plus constamment pratiqué, car il est devenu universel dans toutes les réunions de société. Chez Monseigneur le duc de Bourbon, on m'offrait de préférence l'écarté, parce que là on ne faisait guère qu'une seule partie de whist, celle du prince, qui ne le jouait pas mal, et qui avait toujours pour partner madame de Feuchères, à moins que cette maîtresse ne fût à la table d'écarté, où elle aimait à jouer gros jeu. Le jeu de Monseigneur était trop gros pour moi, qui n'aime qu'à jouer de petits jeux pour passer le temps, malgré les avantages que j'y trouvais. Il est vrai qu'au palais j'avais la réputation d'être le premier joueur d'écarté parmi les personnes de la maison et celles qui venaient faire leur cour au prince. Les côtés opposés se disputaient pour m'avoir, afin de pouvoir conseiller, malgré que je fusse absolu quand je tenais les cartes, et que je ne voulusse pas même les montrer à ceux qui pariaient de mon côté jouant très gros jeu, et moi l'un des plus petits de la société. Je crois avoir encore plus approfondi les chances d'écarté que celle du whist, parce qu'elles sont moins étendues, mais beaucoup plus que les joueurs ne l'imaginent.

La plupart jouent machinalement, par habitude, souvent bien, sans pouvoir donner de bonnes raisons. Ils vous diront, pour toute réponse : « C'est comme cela que ça se joue. » Ils ressemblent à ces soldats qui font parfaitement l'exercice sans savoir un mot de théorie de l'école du soldat, ou à ces joueurs de billard qui ignorent la valeur des angles, laquelle est tout dans ce jeu ; tandis

que M. P***, qui la raisonne parfaitement, ne sait plus l'exécuter la queue de billard à la main, ainsi que je le lui faisais remarquer en faisant une poule chez le général R**.

Dans tout, l'expérience est la première qualité, même à la guerre, où l'on voit des généraux qui la raisonnent à merveille, et sont toujours battus; tandis que d'autres, qui ne la raisonnent pas du tout, la font parfaitement, prennent constamment, comme par instinct, par habitude, les plus sages, les plus habiles dispositions sur le terrain, dispositions qui leur assurent la victoire, tel que le brave général Legrand.

Je ne connais guère que le maréchal Gouvion Saint-Cyr qui ait été en même temps auteur et acteur, qui ait professé aussi bien la guerre qu'il l'a faite. Aussi ce grand capitaine n'a-t-il jamais été battu, et, d'après Moreau lui-même, qui ne l'aimait pas, il ne pouvait l'être. Ce modeste professeur avait des règles moins gigantesques, mais plus savantes que l'empereur, qui ne savait rien faire que pour la victoire, qu'il conduisait souvent à l'aventure, sans rien prévoir pour la défaite, après laquelle il ne lui restait plus rien. Sans parler de la campagne de Russie, qu'il a dirigée pitoyablement, sans faire preuve une fois de talent ni de courage, je le prends là où je l'ai trouvé le plus grand capitaine du monde, enchainant la victoire par ses habiles manœuvres avant même de tirer le premier coup de canon, à Austerlitz. Mais ce n'est plus le même à Waterloo; et, tandis que j'admire ce jeune héros sur le pont d'Arcole, où il prend un drapeau dans ses mains victorieuses pour donner l'exemple de la valeur, l'élan à ses grenadiers ébranlés par la mitraille autrichienne, il ne me donne plus de lui que l'idée du

plus lâche des mortels quand je le vois sauter à bord d'un vaisseau anglais, au sortir du port de la Rochelle, aller réclamer lui-même la honte de la captivité, à laquelle il n'était ni forcé, ni convié par personne. Du reste, aucun peintre d'histoire n'a fait son portrait plus ressemblant que lui-même quand il dit à l'abbé de Pradt à Varsovie, en revenant de Moscou : « Voyez-moi ! du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas ! » C'est pour cela que j'appelle cet être incroyablement extraordinaire l'ex-grand homme.

Je ne sais pourquoi j'ai fait cette réflexion sur le mortel qui a le plus pesé, en bien ou en mal, sur tous ses contemporains, et même sur la postérité ; sur ce mortel historique qu'aucun écrivain ne traitera avec impartialité, c'est-à-dire avec tous les éloges et tous les blâmes que sa vie fabuleuse comporte. Pourquoi donc cette excursion déplacée ? Pourquoi, à propos d'un petit jeu de société, du Whist, viens-je parler du grand jeu des batailles, qui donne et ôte les couronnes, qui change les destinées des nations ? C'est parce qu'on compare toujours les grandes choses aux petites, *et vice versa*, et que l'immortel Buffon, après nous avoir donné la description du roi des animaux et du monstrueux éléphant, ne dédaigne pas de nous faire le portrait du lièvre et de la fourmi. Eh bien ! la vie de Napoléon peut être comparée souvent à celle du lion, et quelquefois à celle du lièvre, comme si la Providence, en mettant au monde une créature aussi bizarre, réunissant des contrastes si opposés, avait voulu faire un tour de force, se moquer des pauvres mortels, et humilier nos armées victorieuses, qui en avaient fait le plus grand potentat du monde.

Dans tous les jeux où le hasard joue le premier rôle, comme aux cartes, au trictrac et à tousles jeux de dés, la science consiste à calculer toutes les chances, si cela se peut, et à s'en donnerle pluspossible. C'est une erreur que de croire un homme constamment heureux et malheureux. Le hasard se balance toujours à la fin, de manière que celui qui s'est réservé le plus de chances finit nécessairement par gagner. La loterie, avec son quinze de prime sur quatre-vingt-dix; la rouge et noire, avec son refait de 31, qui lui donne le 62me de prime; le pharaon, avec sa double carte, assurent au banquier qui fait jouer, à la longue, tout l'argent des pontes qui croient ingénument dominer le hasard par des calculs ou des pressentiments erronés; tandis que le hasard, ou, si l'on veut parler plus juste, la continuité du jeu, donne l'avantage à celui qui a le mieux raisonné les chances, qui s'en est ménagé le plus.

Outre les règles fixées par l'auteur d'un jeu auxquelles on doit religieusement s'astreindre, chacun est bien le maître de jouer à sa manière, de combiner son jeu comme il l'entend, pour obtenir un avantage sur son adversaire. Mais le jeu de whist a cela de particulier : c'est un quadrille dans lequel vous avez toujours un allié offensif et défensif, avec lequel vous luttez contre deux ennemis. Partageant entièrement le sort de votre allié, que vous appelez partner, vous avez le droit réciproque de vous adresser des observations, seulement quand le coup est fini, sans quoi vous violez les premières règles du jeu, sa dénomination même, puisque le mot *whist* veut dire *silence*.

La méthode que je me suis faite ne sera pas la meil-

leure que l'on puisse inventer. Elle n'est pas toujours la même que celle qui est suivie par les joueurs reconnus pour faire autorité dans nos cercles; mais, comme je les gagne plus qu'ils ne me gagnent, ils me permettront de donner la préférence à ma méthode sur la leur, et je croirai, d'après l'expérience continuelle de mes succès, que j'ai mieux combiné qu'eux toutes les chances de ce jeu-là. J'ai fait la partie de grands joueurs, anglais et français, de joueurs consultés et cités comme autorités; j'ai eu beaucoup plus de leur argent qu'ils n'en ont eu du mien. Je n'ai jamais joué avec M. Deschapelles, qui a la réputation d'être le premier joueur, comme M. de Labourdonnais l'est aux échecs. Eh bien! si je jouais contre lui, ayant pour partner un joueur de sa force, et moi pour partner un joueur de la mienne, ayant adopté ma méthode, s'y renfermant religieusement, j'ai la prévention, je dirai presque la conviction, d'avoir de leur argent au bout du mois, jouant toujours le même jeu.

Je regrette de ne pas avoir ce style spirituel et fleuri du général T...., qui attache son lecteur en l'amusant, et le persuade. Mais c'est un privilége de famille, un héritage qu'il a reçu de son père, et dont il a fait bon usage. Pour moi, je n'ai jamais rien écrit que pour moi, qui ne peux pas être bien difficile à mon égard; et je n'ai jamais rien fait imprimer, si ce n'est ma correspondance avec M. le maréchal Soult, et M. Casimir Perrier, président du conseil alors.

Je ne m'apercevais pas qu'en me laissant aller à mon imagination vagabonde, je sors par trop de mon sujet, qui n'a rien de commun avec mes réflexions en parlant du whist; c'était bien assez de le comparer à notre no-

ble métier de la guerre pour ses savantes manœuvres et ses fautes, ses revers et ses succès.

Outre les règles ordinaires de l'art, un général d'armée manœuvre d'après son génie, ses conceptions, bonnes ou mauvaises. Il en est de même du joueur. Si le premier est obligé de reconnaître le pays où il doit agir, consulter ses forces et celles de son adversaire avant de rien entreprendre, le joueur aussi doit voir ses cartes pour en tirer le meilleur parti possible.

Avant d'entrer en matière, avant de développer la méthode que j'ai adoptée, d'après les raisonnements de calcul que je me suis faits, ce que je ne donne certainement pas pour la perfection, je dirai qu'un joueur quelconque a de la peine à sortir de sa routine, des principes qu'il a appris ou qu'il s'est créés lui-même. Cela est si vrai, que, comme je n'adopte pas universellement les maximes écrites dans les livres, ou celles suivies par les plus grands joueurs qui ont la réputation de faire autorité, il s'en est suivi qu'à cause même de ces écarts j'ai été pendant plusieurs années réputé pour jouer heureusement, mais non parfaitement. Il en était de même de l'écarté au palais Bourbon. Dans le principe, on trouvait que je jouais comme un fou, parce que je faisais jouer souvent avec de très petits jeux. Cependant, puisqu'on me voyait gagner constamment, l'on en tira la conséquence à la fin que ma méthode de jouer devait être la meilleure. L'on en fut convaincu ensuite quand j'eus expliqué le mécanisme du jeu et la manière dont je l'entendais pour calculer toutes les probabilités, et me donner en conséquence le plus de chances : c'est-à-dire que, s'il y a trois à parier contre un que je ferai le point,

je fais jouer ; s'il y a seulement deux contre un, je prends des cartes, par la raison que je ne dois pas oublier dans ce cas-ci, que le pari est absolument égal, puisque je joue deux contre un ; que mon adversaire, faisant le point, en marque deux, tandis que moi, en le gagnant, je n'en marque qu'un, etc.

Pendant deux et trois ans que je faisais ma partie de whist deux et trois fois par semaine chez Mme la marquise de V*** et chez Mme la comtesse Br..., j'avais donc la réputation, non de mieux jouer qu'un autre, il s'en fallait bien, mais d'être heureux. Les joueurs, les joueuses surtout aimaient à être les partners de l'heureux. Le bonheur constant dont je jouissais formait à leurs yeux une assez belle compensation de la science qu'on ne me reconnaissait pas. Le résultat était que je gagnais; et cela suffisait à mon partner, qui trouvait très bien que je me fusse écarté de la routine, comme, par exemple, de jouer atout quand je n'en ai qu'un, et que je suis bien en couleur, à l'exception du roi, parce qu'on fait presque toujours l'invite à l'as d'atout, et qu'on ne doit jamais la faire dans les couleurs, ainsi que je l'expliquerai dans mes maximes. Après deux et trois ans de succès continuels, il fut enfin reconnu dans notre société qu'il devait y avoir autre chose que du bonheur, et que ma manière de jouer devait être bonne, parce qu'il est absurde de supposer que, dans un jeu de hasard comme les cartes, l'on soit constamment heureux. Mes maximes pour jouer la carte sont bien miennes, puisqu'elles ne sont que la conséquence de mes raisonnements, susceptibles toutefois d'être controversés. J'observerai cependant à mon critique, que je viens moi-même provoquer pour mon instruction, que j'ai

pour moi, en faveur de ma méthode, plus de deux cents mois consécutifs de bénéfice de jeu; et pourtant je dois confesser que ma mémoire, qualité si nécessaire à ce jeu où l'on ne doit rien dire, commence grandement à faiblir.

J'entre enfin en matière, où il tarde peut-être aux amateurs de whist de me voir arriver, pour juger et comparer ma méthode avec toutes celles reçues, celles qui ont paru jusqu'à présent : car je déclare que je n'en ai lu aucune, à l'exception du livre intitulé *Académie des jeux*, et cela pour connaître seulement les règles qu'il n'est pas permis d'ignorer, puisqu'on doit s'y soumettre.

J'attribue la supériorité que je crois posséder sur les autres joueurs à ce que je joue avec vingt-six cartes, selon mon expression, et non pas avec treize, comme tout le monde; en d'autres termes, je m'attache au moins autant à jouer le jeu de mon partner que le mien, ce que ne fait personne. Aussi trouvez-vous une infinité de joueurs qui jouent parfaitement leurs treize cartes, ne faisant pas plus d'attention aux jeux de leurs partners qu'à ceux de leurs adversaires. Toute ma science est là. Quand j'ai harmonisé mon jeu avec celui de mon partner, alors je joue avec vingt-six cartes, et mes adversaires, à forces égales, seront nécessairement toujours battus. Ils ressemblent, pour moi, à deux corps séparés qui agissent isolément, au hasard, sans ensemble; tandis que mes manœuvres sont régulières, certaines, toujours justes, immanquables. De cette manière, je me trouve placé dans la même position que celui qui fait le mort, et encore mieux, beaucoup mieux.

Quand l'on joue à trois, le joueur qui fait l'homme de paille est universellement reconnu pour avoir tant d'a-

vantage, que chacun veut le faire à son tour. Cela est si vrai, qu'un joueur médiocre qui ferait constamment le mort gagnerait nécessairement deux joueurs de la première force, à chances égales, qui joueraient contre lui; pourtant ses adversaires lisent dans le jeu du mort à livre ouvert tout aussi bien que lui, et il paraîtrait que les avantages et désavantages devraient se balancer, être réciproques. Néanmoins ils ne le sont pas; ils le sont si peu, que jamais au mort on ne joue le schelem. Pourquoi ne le joue-t-on pas? C'est parce que le partner de l'homme de paille joue à coup sûr, que ses combinaisons sont infaillibles, qu'il ne peut manquer le schelem, s'il est faisable; par la raison, en un mot, péremptoire, que lui joue bien avec vingt-six cartes, tandis que ses adversaires ne jouent qu'avec treize, et ne peuvent pas combiner leurs mouvements avec autant de précision. Eh bien! si le mort est un partner plus habile qu'un vivant, à cause de sa discipline parfaite, obéissant aveuglément à celui qui le fait jouer, sur lequel cependant les adversaires tirent à boulets rouges et à coup sûr; si ce mort, mis à nu, qui n'a pas de finesse, vient donner, lui, quoique sourd et muet, une leçon de supériorité à tous ces grands joueurs qui font les fins; si ce mort, précisément à cause de sa mort, est plus fort joueur que s'il était vivant, n'est-ce donc pas par la raison unique que son partner joue avec vingt-six cartes, tandis que les adversaires ne jouent qu'avec treize, et ne peuvent pas combiner leurs jeux aussi bien.

Partant de cette vérite, sur laquelle il serait superflu de m'appesantir, je demande si je n'aurai pas encore bien plus d'avantage quand mon partner vivant, sur le-

quel nos adversaires ne pourront diriger leurs feux qu'au hasard, ne connaissant ni le nombre ni l'espèce de ses troupes, les points où il est fort, ceux où il est faible, comme avec mon mort, qui reste à découvert; quand mon partner vivant, dis-je, aura harmonisé son jeu avec le mien, et que nous jouerons tous deux avec vingt-six cartes ?

Pour atteindre ce but, qui est toute la science de ce jeu-là, selon moi, il est nécessaire que les partners commencent par se bien faire connaitre leurs jeux réciproquement, ce que l'on entend par les invites. Avec des joueurs passables, à la cinquième ou sixième levée, je dois connaître à peu près tous les jeux, au moins dans les couleurs que l'on aura jouées, et qui doivent, avec le mien, me faire préjuger des autres. Ici ce ne peuvent être des calculs mathématiques, sans doute, mais des probabilités presque certaines.

D'après ce principe constant qu'il faut faire connaitre son jeu à son partner, si vous voulez l'un et l'autre jouer avec vingt-six cartes, ce qui est le fond du jeu, il ne faut pas répondre de suite à l'invite de votre partner ; il faut seulement en prendre acte, pour y rentrer en temps et lieu, selon le mouvement du jeu, qui doit vous fixer, et d'après la combinaison du vôtre.

Comme la levée dans l'invite de votre partner vous est restée, faites-lui à votre tour connaitre votre jeu par une à vous, mais ne répondez jamais sur-le-champ à la sienne, à moins que ce soit aussi évidemment votre jeu, et qu'il ait rencontré juste.

En principe donc, comme maxime universelle, les partners doivent débuter, quand ils ont la main, par se

faire connaître réciproquement leurs jeux, surtout ne jamais se tromper. C'est pour cela que je condamne aux travaux forcés tous ces malins qui ont pourtant la réputation d'être d'habiles joueurs, parce qu'ils font des finesses pour tromper leurs adversaires. Mais en trompant ses ennemis, l'on trompe aussi son ami, ce qui n'est pas plus beau au jeu de Whist que dans le monde. Il est un cas seul où j'admets les finesses : c'est quand, après avoir tâté votre partner dans toutes les couleurs, que vous vous êtes assuré qu'il n'a rien, qu'il n'est pour vous qu'un allié inutile et à charge, oh ! alors jouez pour votre compte, jouez avec vos treize cartes, puisque les siennes sont sans valeur; trompez vos ennemis, en le trompant lui-même ; car il y est aussi intéressé que vous, et il vous saura gré de vos finesses.

PARTIES

ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.

Les parties qui suivent ont été jouées entre M. Zekeriski et M. Boncourt, qui vient de nous être enlevé d'une manière aussi prompte que cruelle. Dans les parties qui suivent, M. Boncourt avait les noirs.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 Le C du R à la 3 c. de son F.	3 Le C de la D à la 3 c. de son F.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le C du R à la 3 c. de son F.
5 Le P de la D 2 c.	5 Le P prend le P.
6 Le P du R une c.	6 Le P de la D 2 c.
7 Le P prend le C.	7 Le P prend le F.
8 Le P prend le P du C du R.	8 La T du R à la c. de son C.
9 Le F de la D à la 5 c. du C du R(*a*).	9 Le P du C du R 1 c.
10 La D à la 2 c. du R. Échec.	10 La D à la 2 c. du R.
11 Le F de la D prend le P.	11 La D prend la D. Echec.
12 Le R prend la D.	12 Le P de la D 1 c.
13 Le R à la c. de sa D.	13 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
14 Le P de la T du R 1 c.	14 Le F de la D prend le C. Echec.
15 Le P prend la F.	15 Le R à la 2 c. de son F.
16 Le C de la D à la 2 c. de la D.	16 Le R prend le F.
17 Le C donne échec.	17 Le R prend le P.
18 Le C prend le F.	18 Le C à la 4 c. du R.
19 Le premier P du F du R 1 c.	19 Le C à la 6 c. du F du R.
20 Le C donne échec.	20 Le R à la 2 c. de son F.
21 Le C donne échec.	21 Le C prend le C.
22 Le P prend le C.	22 La T prend le P.
23 Le R à la 2 c. de sa D.	23 La T à la c. de son R.

Après quelques coups insignifiants les noirs abandonnent la partie.

(1) Les noirs jouent ce coup pour conserver le P qu'ils viennent de gagner ; ils y parviennent, mais ils permettent aux blancs d'établir un P passé très dangereux.

IIe PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P de la T de la D un pas.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du R 2 c.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 Le C du R à la 3 c. de son F.
4 Le C de la D à la 3 c. de son F.	4 Le P du F de la D 1 c.
5 Le C du R à la 3 c. de son F.	5 Le P de la D 1 c.
6 Le P de la D 1 c.	6 Le R roque.
7 Le C de la D à la 2 c. du R.	7 Le P de la D 1 c.
8 Le P prend le P.	8 Le P prend le P.
9 Le F du R à la 2 c. de la T de la D.	9 Le C de la D à la 3 c. de son F.
10 Le P du C de la D 2 c.	10 Le F du R à la 3 c. de sa D.
11 Le F de la D à la 2 c. de son C.	11 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
12 La D à sa 2 c.	12 Le P du R 1 c.
13 Le C du R à la 4 c. de sa D.	13 La T du R à la c. de son R.
14 Le R roque avec sa T.	14 Le F du R à la 4 c. de son R.
15 Le C prend le C.	15 Le P prend le C.
16 Le F prend le F.	16 La T prend le F.
17 Le P de la D 1 c.	17 La T du R à sa 4 c.
18 Le C à la 4 c. du F du R.	18 La T du R à sa 3 c.
19 Le P du F de la D. 2 c.	19 La D à sa 3 c.
20 Le P de la T du R 1 c.	20 Le P du C du R 2 c.
21 Le P prend le F.	21 Le C prend le P.
22 Le P du F du R 1 c.	22 Le P du R 1 c.
23 La D à la c. du R.	23 Le P prend le C.
24 Le P prend le C.	24 Le premier P du F du R 1 c.
25 Le P du C du R 1 c.	25 Le prem. P du F du R 1 c. éch.
26 La T prend le P.	26 Le P prend la T échec.
27 La D prend le P.	27 La T du R à sa 6 c.
28 Le R à la 2 c. de son C.	28 La D à la 3 c. de la T du R.
29 La D à la [illegible] c. du F du R.	29 La T donne échec.
30 Le R à la 3 c. de son F.	30 La D à sa 7 c.

Les blancs abandonnent la partie.

DÉFI PAR CORRESPONDANCE

ENTRE

BERLIN ET POSEN.

Un défi par correspondance entre les amateurs d'échecs de Berlin et ceux de Posen, se joue en ce moment. Berlin a gagné la première partie, et a beau jeu à la seconde, qui n'est pas encore terminée. Nous donnons ici ces deux parties : le jeu des échecs est en progrès en Allemagne. Berlin possède un nouveau club des échecs où se trouvent plusieurs forts joueurs ; M. Zen y a rencontré dernièrement des rivaux dignes de lui.

Dans la première de ces parties, Berlin a les noirs, dans la seconde, Berlin a les blancs.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le C du R à la 3 c. de son F.
3 Le C du R à la 3 c. de son F.	3 Le C du R prend le P (a).
4 Le C du R prend le P.	4 Le P de la D 2 c.
5 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	5 La D à la 4 c. du C du R.
6 Le C du R pr. le P du F du R (b).	6 La D prend le P du C du R.
7 La T du R à la C de son F.	7 Le C de la D à la 3 c. de son F.
8 Le P du F de la D une c.	8 Le C du R à la 4 c. du F de la D.
9 Le P de la D 2 c.	9 Le C du R prend la F.
10 Le C du R prend la T.	10 La D donne échec.

(a) Par ce mauvais début, les blancs perdent l'avantage du trait

(b) Faute qui fait perdre une pièce.



BLANCS.	NOIRS.
11 La D couvre.	11 La D prend la D échec.
12 Le R prend la D.	12 Le C prend la T.
13 La T du R à la c de son C.	13 Le F de la D à la 4 c. du F. du R.
14 Le C de la D à la 2 c. de la D.	14 Le R roque.
15 Le C de la D à la 3 c. du F du R.	15 La T donne échec.
16 Le F couvre.	16 Le C de la D à la 7 c. du F de la D.
17 Le C du R à la 7 c. du F du R.	17 Le C prend le F.
18 Le P prend le C.	18 Le P du C du R une c.
19 Le P de la T du R. 2 c.	19 La T à la 2 c. du R.
20 Le C du R à la 5 c. du R.	20 Le C prend le C.
21 Le C prend le C.	21 Le F à la 2 c. du C du R.
22 Le C à la 3 c. du F du R.	22 La T à la 5 c. de son R.
23 Le P de la T du R une c.	23 Le F du R à la 3 c. de la T du R.

Les blancs abandonnent la partie.

IIe PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P prend le P.
3 Le F du R a la 4 c. du F de la D.	3 La D donne échec.
4 Le R à la c de son F.	4 Le P de la D une c.
5 Le P de la D 2 c.	5 Le P du C du R 2 c.
6 Le C du R à la 3 c. de son F.	6 La D à la 5 c. de la T du R.
7 Le P de la T du R 2 c.	7 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
8 Le C de la D à la 3 c. de son F.	8 Le P du F de la D une c.
9 Le R à la 2 c. de son F.	9 Le F prend le C.
10 La D prend le F.	10 La D prend la D échec.
11 Le R prend la D.	11 Le F du R à la 2 c. de son C.
12 Le P prend le P.	

Dans cette position les blancs ont le meilleur jeu.

CORRESPONDANCE.

A monsieur le rédacteur du journal le Palamède.

Monsieur,

Quelques numéros du Palamède étant tombés entre mes mains, j'ai vu avec plaisir que vous accordiez dans votre journal une place au jeu de dames, et que même, vous annonciez l'intention de leur consacrer quelques articles spéciaux.

Permettez à un vieil amateur de vous adresser à ce sujet ses sincères félicitations. Cette détermination vous honore ; elle prouve que vous avez compris l'importance et la beauté de ce jeu trop peu apprécié aujourd'hui, de ce jeu qui est le frère, j'oserai même dire, le frère aîné de celui des échecs. Je sais que cette dernière prétention va exciter de vives réclamations, et qu'on me demandera mes preuves et titres à l'appui.

Le jeu de dames, jeu essentiellement populaire, est au jeu d'échecs ce qu'est le peuple à l'aristocratie ; il n'a pas comme elle besoin de parchemins pour prouver son ancienneté ; le simple d'ailleurs, a dû précéder le composé, et il serait aussi difficile de trouver l'origine du jeu de da-

(1) Le jeu de dames, tel qu'il se joue maintenant, c'est-à-dire avec 50 cases, et chacun 20 pions, ne paraît guère remonter qu'à l'époque de la régence : précédemment il se jouait avec 32 cases et chacun 12 pions.

mes que de remonter à l'invention du pain, auquel d'ailleurs il peut suppléer en certaines circonstances, ainsi que le prouve l'histoire. En effet, le véridique Hérodote nous rapporte que, les Lydiens tourmentés par une famine qui dura vingt-huit ans, imaginèrent le sublime expédient de jouer aux dames sans manger de deux jours l'un, et cela pendant vingt-huit ans : certes, voici qui honore également les Lydiens et le jeu de dames. Ce fait, que nous recommandons aux méditations des économistes modernes, pourra peut-être étonner les personnes étrangères aux charmes de cet aimable jeu ; mais pour nous, en songeant avec quelle rapidité se sont écoulées les heures que nous lui avons consacrées, en nous rappelant combien de fois, au milieu des vives émotions du combat, des enivrements du triomphe, il nous est arrivé, oubliant notre condition terrestre, de laisser passer totalement l'heure du dîner, il ne nous reste aucun doute sur sa possibilité, et nous oserions presque affirmer qu'à la place des Lydiens nous eussions fait comme eux.

Nous avons dit que ce jeu est plus simple que celui des échecs ; hâtons-nous d'ajouter, pour éviter toute fausse interprétation, que la simplicité de sa marche n'exclut pas la richesse des combinaisons, et que peut-être moins variées, elles ne sont ni moins belles, ni moins difficiles que celles des échecs.

Si l'on me contestait ce point, s'il fallait appeler des arbitres, j'invoquerais une autorité que nul n'osera récuser, le nom du célèbre Philidor. Ce génie bicéphale, qui, étant le premier joueur de dames connu, était aussi le premier des joueurs d'échecs, a déclaré : « *Que le jeu de dames était aussi difficile à bien jouer que le jeu d'échecs.* »

Nous n'avons pas eu le bonheur de pouvoir recueillir nous mêmes ces mémorables paroles ; mais un joueur de dames distingué sur la véracité duquel nous n'élevons aucun doute, nous a affirmé qu'elles avaient été réellement prononcées, et s'est porté garant de leur authenticité.

Appuyés d'un tel auxiliaire, nous ajouterons avec modestie, que si nos illustrations ne sont pas aussi retentissantes que celles de l'échiquier, nous avons eu cependant nos auteurs, nos historiens, nos poètes, et que parmi nos joueurs au nombre desquels nous sommes sûrs de compter Philidor, les noms de Manoury, Mardochée, Blonde, Chalons, Bardel, etc., n'ont pas été sans jeter quelque éclat.

Mais hélas ! monsieur, ces grands hommes sont morts sans postérité. Ils ont emporté dans la tombe le secret de leur talent. Il n'y a plus de joueurs de dames !

Heureux qui, comme moi, a pu vivre avec ces génies dans une même atmosphère, et assister à ces luttes de géants ; que d'heureux instants j'ai passés dans cette salle du vieux café Manoury, où la science avait établi son sanctuaire. Mais les antiques panneaux de chêne à moulures ont été arrachés ; les glaces et les dorures ont remplacé la vénérable peinture grise qui la recouvrait. On bâtit des temples quand les dieux s'en vont.

Le domino, l'odieux domino, ce jeu de dés déguisés, ce barbare Attila moderne, a couvert de son flot envahisseur ces tables jadis consacrées au culte de la science. Le choc bruyant des dés, les cris discords de six, deux, quatre et as, brédouille, ont succédé au silence des solennelles méditations.

Ah ! monsieur, si vos efforts, si votre voix. plus puis-

sante que la mienne pouvait rallumer le feu sacré, opposer une digue au torrent des jeux de hasard, et faisant rougir le front paresseux des générations modernes, les rappeler au culte des sévères combinaisons!....

Je n'ai pas sans doute le fol espoir de voir renaître ces grands hommes d'un autre âge, qui, sans efforts enfantaient des prodiges :

La terre de qui l'âge avance les ruines
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines.

Et d'ailleurs, comme l'a très bien observé un judicieux auteur, l'intelligence humaine, semblable à la peau de chagrin de M. de Balzac, marche en se rétrécissant.

Mais enfin, monsieur, si vos soins, si l'activité de votre parole pouvaient arracher à l'autel des faux dieux quelques brebis égarées, et les ramener au bercail des saines doctrines, vous pourriez compter sur l'excès de ma reconnaissance. Vous auriez bien mérité de l'espèce humaine en général, et des amateurs du jeu de dames en particulier.

Recevez, monsieur, l'assurance de la
considération sincère avec laquelle
j'ai l'honneur d'être, etc.

un ancien joueur de dames
du café Manoury.

Ayant reçu cette lettre au moment de mettre sous

presse, nous la livrons à nos lecteurs telle qu'elle nous est parvenue, sans y joindre aucun commentaire. Nous déclarons, toutefois, faire nos reserves, et laisser à l'ancien joueur de dames du café Manoury, la responsabilité de ses assertions. Les quatre coups de dames de ce numéro, sont de l'auteur de cette lettre.

SOLUTION DES PROBLÈMES

DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.

ÉCHECS.

N° III.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du C du R fait dame par un C.	

Une tour ou une dame les noirs seraient pa.

BLANCS.	NOIRS.
	1 Le R à la 5 c. de son C.
2 Le C prend le C.	2 Le P de la T du R 1 c.
3 Le C à la 5 c. du F du R.	3 Le R à la 6 c. de son F.
4 Le C à la c. de la T du R. éch. prend le P et gagne.	

N° IV.

Les noirs ayant le trait joueront :

1 Le R à la 3 c. du F du R.

ils prendront le P des blancs et gagneront facilement.

Le trait aux blancs :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du C du R 1 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P donne échec.	2 Le P prend le P.
3 Le P de la T du R 1 c.	3 Le R à la 2 c. de son C.
4 Le P prend le P.	4 Le P du R 1 c.
5 Le R a la 2 c. du C de la D.	5 Le P 2 c.
6 Le R à la 3 c. du F de la D.	6 Le R à la c. de sa T.
7 Le R à la 4 c. de la D.	7 Le R à la 2 c. de son C.
8 Le R à sa 5 c.	8 Le P une c.
9 Le P à sa 6 c.	9 Le P une c.
10 Le P fait D échec.	10 Le R prend le P.
11 Le R à la 7 c. de son F.	11 Perdu.

DAMES.

SOLUTION DU N° III.

BLANCS.	NOIRS.
34 à 30.	36 à 38.
28 à 22.	17 à 10.
48 à 43.	25 à 23.
43 à 29.	perdu.

SOLUTION DU N° IV.

BLANCS.	NOIRS.
14 à 41.	d. 10 à 46.
25 à 20.	perdu.

Dans les coups qui suivent, les blancs ont toujours le trait.



De nouveaux caractères que nous avons fait fondre, et qui ne nous ont pas encore été livrés retardent, pour ce numéro seulement, les coups du jeu des échecs; nous en dédommagerons nos abonnés au numéro prochain.

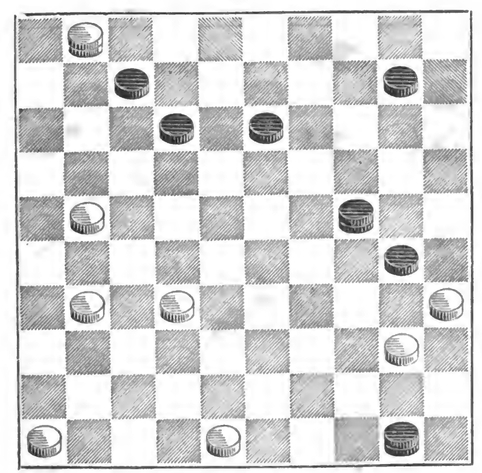
Le rédacteur et gérant responsable,

De La BOURDONNAIS.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
RUE DE LA HARPE, 90.

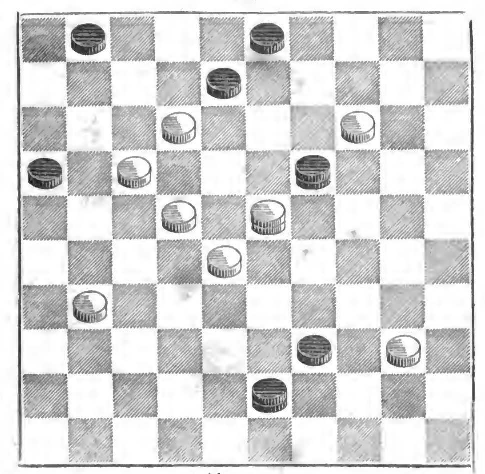


V.

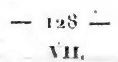


Les blancs gagnent.

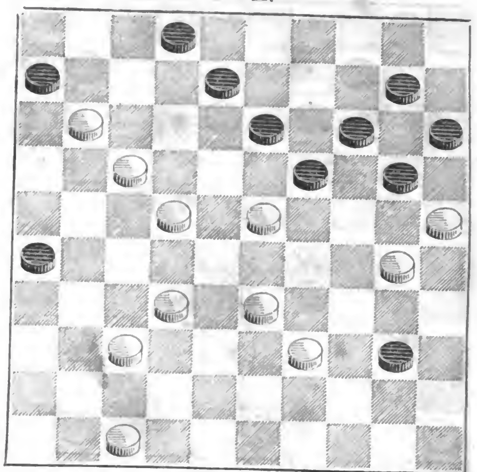
VI.



Les blancs gagnent.

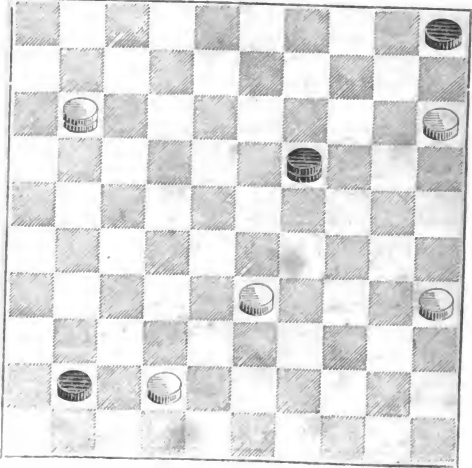


VII.



Les blancs gagnent.

VIII.



Les blancs gagnent.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DOUZE NUMÉROS DES TROISIÈME ET QUATRIÈME ANNÉES.

Troisième année.

Quatrième année.

